This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

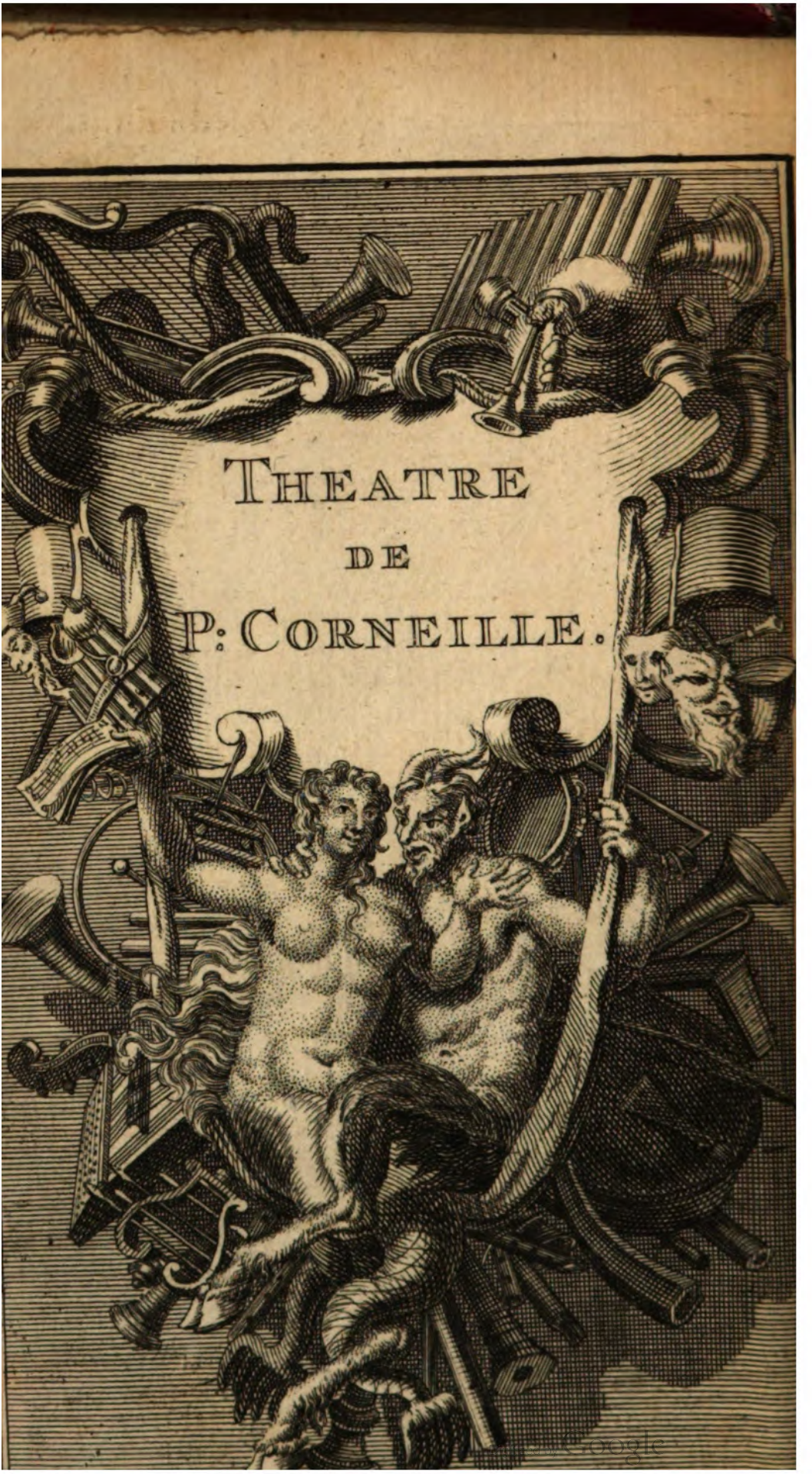
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


THEATRE
DE
P: CORNEILLE.

LE THEATRE DE P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée de ſes

OEUVRES DIVERSES.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

IV. PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
M. DCC. XL.
Avec Privilege des Etats de Holl. & de Weſtf.

Digitized by Google

Piéces contenuës en cette

IV. PARTIE.

D. SANCHE D'ARAGON, *Comédie.*

NICOMEDE, *Tragédie.*

PERTHARITE, *Tragédie.*

OEDIPE, *Tragédie.*

LA TOISON D'OR, *Tragédie.*

SERTORIUS, *Tragédie.*

SOPHONISBE, *Tragédie.*

JUGEMENT *sur la Tragédie de Sophonisbe.*

LETTRE *sur la Sophonisbe.*

Digitized by Google

D. SANCHE D'ARRAGON, COMEDIE HEROIQUE.

1650.

Digitized by Google

ACTEURS.

D. ISABELLE, Reine de Caſtille.
D. LEONOR, Reine d'Arragon.
D. ELVIRE, Princeſſe d'Arragon.
BLANCHE, Dame d'Honneur de la Reine de Caſtille.
CARLOS, Chevalier inconnu, qui ſe trouve être D. Sanche Roi d'Arragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, Favori du défunt Roi d'Arragon.
D. LOPE DE GUSMAN, } Grands de Caſtille.
D. MANRIQUE DE LARE, }
D. ALVAR DE LUNE, }

La Scéne eſt à Valladolid.

D. SAN-

Digitized by Google

Digitized by Google

D' SANCHE D'ARRAGON.

Digitized by Google

D. SANCHE D'ARRAGON, COMEDIE HEROÏQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LEONOR.

APrès tant de malheurs, enfin le Ciel propice
S'eſt reſolu, ma Fille, à nous faire juſtice.
Notre Arragon pour nous presque tout révolté,
Enleve à nos Tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Briſe les fers honteux de leurs injuſtes chaînes,
Se remet ſous nos loix, & reconnoit ſes Reines,
Et par ſes Députez, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un ſi long exil le retour éclatant.
Comme nous la Caſtille attend cette journée,
Qui lui doit de ſa Reine aſſurer l'hymenée,
Nous l'allons voir ici faire choix d'un Epoux.
Que ne puis-je, ma Fille, en dire autant de vous?
Nous allons en des lieux, ſur qui vingt ans d'abſence
Nous laiſſent une foible & douteuſe puiſſance.
Le trouble régne encor où vous devez régner;
Le peuple vous rapelle, & peut vous dedaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Caſtille,
Que l'avis d'une Mére, & le nom d'une Fille.
D'un Mari valeureux les ordres, & le bras,
Sauroient bien mieux que nous aſſurer vos Etats,
Et par des actions nobles, grandes & belles,
Diſſiper les Mutins, & domter les Rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'Amans dignes de vous.
On aime votre Sceptre, on vous aime, & ſur tous

Digitized by Google

Du Comte Dom Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima ſans Sceptre, & ſe fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, eſt bien digne de lui.

D. ELVIRE.

Ce Comte eſt généreux, & me l'a fait paroître:
Auſſi le Ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puiſque les Caſtillans l'ont mis entre les trois,
Dont à leur grande Reine ils demandent le choix;
Et comme ſes Rivaux lui cédent en merite,
Un eſpoir à preſent plus doux le ſollicite,
Il régnera ſans nous. Mais, Madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Arragon ſe réſout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui méne un Etranger pour Maître?
Montons de grace au Trône, & de là beaucoup mieux,
Sur le choix d'un Epoux nous baiſſerons les yeux.

D. LEONOR.

Vous les abaiſſez trop; une ſecrette flame
A déja, malgré moi, fait ce choix dans votre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du Comte a fermé votre cœur.
Tout eſt illuſtre en lui, moi-même je l'avouë;
Mais ſon ſang que le Ciel n'a formé que de bouë,
Et dont il cache exprès la ſource obſtinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement.
Sa naiſſance inconnuë eſt peut-être ſans tache.
Vous la préſumez baſſe, à cauſe qu'il la cache;
Mais combien a-t-on vu de Princes déguiſez,
Signaler leur vertu ſous des noms ſuppoſez,
Dompter des Nations, gagner des Diadêmes,
Sans qu'aucun les connût, ſans ſe connoître eux-mêmes?

D. LEONOR.

Quoi, voilà donc enfin de quoi vous vous flatez?

D. ELVIRE.

J'aime, & priſe en Carlos ſes rares qualitez.
Il n'eſt point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette eſtime, & cette bienveillance;

Digitized by Google

Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la Terre aux belles actions,
N'a rien qui deshonore une jeune Princeſſe.
En cette qualité je l'aime, & le careſſe;
En cette qualité ſes devoirs aſſidus
Me rendent les reſpects à ma naiſſance dûs.
Il fait ſa cour chez moi, comme un autre peut faire;
Il a trop de vertu pour être téméraire,
Et ſi jamais ſes vœux s'échapoient jusqu'à moi,
Je ſai ce que je ſuis, & ce que je me doi.

D. LEONOR.

Daigne le juſte Ciel vous donner le courage
De vous en ſouvenir, & le mettre en uſage!

D. ELVIRE.

Vos ordres ſur mon cœur ſauront toûjours regner.

D. LEONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obeiſſance
Vous rendre ces reſpects dûs à votre naiſſance,
Vous faire, comme ici, ſa cour tout ſimplement?

D. ELVIRE.

De ſes pareils la guerre eſt l'unique élément.
Accoûtumez d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La priſe de Seville, & les Mores défaits,
Laiſſent à la Caſtille une profonde paix;
S'y voiant ſans emploi, ſa grande ame inquiéte
Veut bien de Don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reſte de Mutins,
De toute ſa valeur hâter nos bons Deſtins.

D. LEONOR.

Mais quand il vous aura dans le Trône affermie,
Et jetté ſous vos pieds la puiſſance ennemie,
S'en ira-t-il ſoudain aux climats étrangers,
Chercher tout de nouveau la gloire, & les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la Reine entre.

Digitized by Google

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LEONOR.

AUjourd'hui donc, Madame,
Vous allez d'un Heros rendre heureuſe la flame,
Et d'un mot ſatisfaire aux plus ardens ſouhaits,
Que pouſſent vers le Ciel vos fidelles Sujets?

D. ISABELLE.

Dites, dites plûtôt qu'aujourd'hui, grandes Reines,
Je m'impoſe à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais deſſus moi-même un illuſtre attentat,
Pour me ſacrifier au repos de l'Etat.
Que c'eſt un ſort fâcheux, & triſte que le nôtre,
De ne pouvoir régner que ſous les loix d'un autre,
Et qu'un Sceptre ſoit crû d'un ſi grand poids pour nous,
Que pour le ſoûtenir il nous faille un Epoux!
A peine ai-je deux mois porté le Diadême,
Que de tous les côtez j'entens dire qu'on m'aime,
Si toutefois ſans crime, & ſans m'en indigner,
Je puis nommer amour, une ardeur de régner.
L'ambition des Grands à cet eſpoir ouverte
Semble, pour m'acquérir, s'appréter à ma perte,
Et pour trancher le cours de leurs diſſenſions,
Il faut fermer la porte à leurs pretenſions,
Il m'en faut choiſir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon Peuple m'en conjure, & mes Etats m'en prient,
Et même par mon ordre ils m'en propoſent trois,
Dont mon cœur a leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare,
Et Don Alvar de Lune, ont un mérite rare.
Mais que me ſert ce choix, qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LEONOR.

On vous les a nommez, mais ſans vous les prescrire.
On vous obéira, quoi qu'il vous plaiſe élire;
Si le cœur a choiſi, vous pouvez faire un Roi.

D.

Digitized by Google

D. ISABELLE.

Madame, je ſuis Reine, & dois regner ſur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous defend de nous croi-
Jette ſur nos deſirs un joug impérieux, (re,
Et dedaigne l'avis, & du cœur, & des yeux.
Qu'on ouvre. Juſte Ciel! voi ma peine, & m'inſpire,
Et ce que je dois faire, & ce que je dois dire.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

AVant que de choiſir, je demande un ſerment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux mépriſez, & tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il ſoit, accepteront un Maître.
Car enfin je ſuis libre à diſpoſer de moi,
Le choix de mes Etats ne m'eſt point une loi;
D'une Troupe importune il m'a débarraſſée,
Et d'eux tous, ſur vous trois, détourné ma penſée,
Mais ſans néceſſité de l'arrêter ſur vous.
J'aime à ſavoir par-là qu'on vous préfére à tous,
Vous m'en êtes plus chers, & plus conſiderables,
J'y vois de vos vertus les preuves honorables,
J'y vois la haute eſtime où ſont vos grands exploits;
Mais quoique mon deſſein ſoit d'y borner mon choix,
Le Ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faiſant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouïez que pour devenir Roi,
Quiconque me plaira, n'a beſoin que de moi.

D. LOPE.

C'eſt une autorité qui vous demeure entiére,
Votre Etat avec vous n'agit que par priére,
Et ne vous a pour nous fait voir ſes ſentimens,
Que par obéiſſance à vos commandemens.
Ce n'eſt point ni ſon choix, ni l'éclat de ma race,
Qui me font, grande Reine, eſperer cette grace;

Digitized by Google

Je l'attens de vous ſeule, & de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas merité,
Et dont, ſans regarder ſervice, ni Famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Caſtille.
C'eſt à nous d'obéir, & non d'en murmurer.
Mais vous nous permettrez toutefois d'eſpérer,
Que vous ne ferez choir cette faveur inſigne,
Ce bonheur d'être à vous, que ſur le moins indigne,
Et que votre vertu vous fera trop ſavoir
Qu'il n'eſt pas bon d'uſer de tout votre pouvoir.
Voilà mon ſentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puiſqu'il faut qu'à vos yeux je m'expli-(que,
Quoique votre diſcours nous ait fait des leçons,
Capables d'ouvrir l'ame à de juſtes ſoupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma Souveraine,
Que pour faire un vrai Roi, vous le faſſiez en Reine;
Que vous laiſſer borner, c'eſt vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir; (ſe,
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propo-
Le Roi que vous feriez vous devroit peu de choſe,
Puiſqu'il tiendroit les noms de Monarque, & d'Epoux,
Du choix de vos Etats auſſi-bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai ſans Sceptre, & ſans Couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre perſonne,
Que même le feu Roi daigna conſiderer
Juſqu'à ſouffrir ma flame, & me faire eſpérer,
J'oſerai me promettre un ſort aſſez propice
De cet aveu d'un Frére, & quatre ans de ſervice;
Et ſur ce doux eſpoir, dûſſai-je me trahir,
Puiſque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'eſt comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choiſiſſez hors des trois, tranchez abſolument,
Je jure d'obéir, Madame, aveuglément.

D.

Digitized by Google

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence,
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence,
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame. . . .

D. ISABELLE.

C'est assez, que chacun prenne place.

Ici les trois Reines prennent chacune un fauteuil, & après que les trois Comtes, & le reste des Grands qui sont présens, se sont assis sur des bancs préparez exprès, Carlos y voyant une place vuide, s'y veut seoir, & Don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos. D'ou vous vient cette (audace,
Et quel tître en ce rang a pû vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vuide, & cru la bien remplir,

D. MANRIQUE.

Un Soldat bien remplir une place de Comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat,
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de Soldat.
J'en avois pour temoin le feu Roi votre Frere;
Madame, & par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, & je ne le suis pas, (ques,
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux Monar-
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connoître, & non pas ignorer
Ceux d'entre leurs Sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croiois pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre.

Digitized by Google

Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Car-los

CARLOS.

Je dirai qui je ſuis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle Soldat, je fais gloire de l'être;
Au feu Roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendart de Caſtille à ſes yeux enlevé
Des mains des Ennemis par moi ſeul fut ſauvé;
Cette ſeule action rétablit la bataille,
Fit rechaſſer le More au pied de ſa muraille,
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappella les Vaincus, & défit les Vainqueurs.
Ce même Roi me vit dedans l'Andalouſie
Dégager ſa perſonne, en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups ſur un monceau de morts
Je lui fis ſi long tems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ſes Troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent ſacrifiées,
Et le même Escadron qui vint le ſecourir,
Le ramena Vainqueur, & moi prêt à mourir.
Je montai le prémier ſur les murs de Séville,
Et tins la brêche ouverte aux Troupes de Caſtille.
Je ne vous parle point d'aſſez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes Rois.
Tel me voit, & m'entend, & me mépriſe encore,
Qui gémiroit ſans moi dans les Priſons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope & pour moi?

CARLOS.

Je parle ſeulement de ce qu'a vu le Roi,
Seigneur; & qui voudra parle à ſa conſcience.
Voilà dont le feu Roi me promit récompenſe;
Mais la mort le ſurprit, comme il la réſolvoit.

D. ISABELLE.

Il ſe fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant ſon Sceptre & ſa Couronne,
Je prens ſur moi ſa dette, & je vous la fais bonne.
Soyez-vous, & quittons ces petits differends.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ſes parens.
Nous ne conteſtons point l'honneur de ſa vaillance,
Madame, & s'il en faut notre reconnoiſſance,

Nous

Nous avoûrons tous deux, qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre, ſans lui, nous étions priſonniers:
Mais enfin la valeur, ſans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ſes Ayeux,
Moi je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et ſuis aſſez connu ſans les faire connoître.
Mais pour en quelque ſorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes Parens je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon Pére.

D. LOPE.

Vous le voiez, Madame, & la preuve en eſt claire,
Sans doute il n'eſt pas noble.

D. ISABELLE.

Et bien, je l'ennoblis.
Quelle que ſoit ſa Race, & de qui qu'il ſoit Fils.
Qu'on ne conteſte plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'eſt prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir, ſi vous n'y conſentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'eſt dû qu'aux hautes Dignitez.
Tout autre qu'un Marquis, ou Comte le profane.

D. ISABELLE *à Carlos.*

Et bien, ſeyez-vous donc, Marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, Gouverneur de Burgos.
Don Manrique, eſt-ce aſſez pour faire ſeoir Carlos?
Vous reſte-t-il encor quelque ſcrupule en l'ame?

D. Manrique & D. Lope ſe lévent, & Carlos ſe ſied.

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites-le Roi, Madame.
Par ces marques d'honneur l'élever juſqu'à nous,
C'eſt moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas ſans miſtére,
Et ces nouveaux ſermens, qu'il nous a fallu faire,
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.

Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré.
Je ſuis prêt d'obéir, & loin d'y contredire,
Je laiſſe entre ſes mains, & vous, & votre Empire.
Je ſors avant ce choix, non que j'en ſois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougiſſe pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, inſolent! votre Reine pardonne (ne;
Ce qu'une indigne crainte imprudemment ſoupçon-
Et pour la démentir, veut bien vous aſſurer
Qu'au choix de ſes Etats elle veut demeurer,
Que vous tenez encor même rang dans ſon ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flame,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excuſez donc ſi quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fauſſe modeſtie.
J'ai trop vu votre orgueil pour le juſtifier,
Et ſai bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, ſoit que par ſimple eſtime
Je rende à ſes vertus un honneur légitime,
Vous devez reſpecter, quels que ſoient mes deſſeins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, & quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le deſtine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puiſſe plus que moi;
J'en ai fait un Marquis, je veux qu'il faſſe un Roi.
S'il a tant de valeur que vous-même le dites,
Il ſait quelle eſt la vôtre, & connoit vos merites,
Et jugera de vous avec plus de raiſon,
Que moi qui n'en connois que la race, & le nom.
Marquis, prenez ma bague, & la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en faſſe un Monarque.
Je vous laiſſe y penſer tout ce reſte du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne,
Recevra ſur le champ ma main & ma Couronne.
Allons, Reines, allons, & laiſſons-les juger
De quel côté l'amour avoit ſçu m'engager.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

EH bien, Seigneur Marquis, nous direz-vous de (grace,
Ce que, pour vous gagner, il eſt beſoin qu'on
Vous êtes notre Juge, il faut vous adoucir. (faſſe?

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être aſſez mal réuſſir.
Quittez ces contretemps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en eſt pas ſaiſon quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, & demeurons Amis.
Je ſai ce que la Reine en mes mains a remis,
J'en uſerai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de ſe plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous,
Qui mérite le mieux le nom de ſon Epoux.
Je ſerois téméraire, & m'en ſens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit recuſable.
Je m'en recuſe donc, afin de vous donner
Un Juge que ſans honte on ne peut ſoupçonner;
Ce ſera votre épée, & votre bras lui-même.
Comtes, de cet Anneau dépend le Diadème,
Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur,
Et je le garde....

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon Vainqueur.
Qui pourra me l'ôter, l'ira rendre à la Reine.
Ce ſera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre, & du temps, & du lieu,
Je m'y rendrai ſur l'heure, & vai l'attendre. Adieu.

Digitized by Google

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

VOus voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainſi les grands courages
Savent, en généreux, repouſſer les outrages.

D. MANRIQUE.

Il ſe méprend pourtant, s'il penſe qu'aujourd'hui
Nous daignions meſurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuſer un combat!

D. LOPE.

Des Généraux d'Armée,
Jaloux de leur honneur, & de leur renommée,
Ne ſe commettent point contre un Avanturier.

D. ALVAR.

Ne mettez point ſi bas un ſi vaillant Guerrier.
Qu'il ſoit ce qu'en voudra préſumer votre haine,
Il doit être pour vous ce qu'a voulu la Reine.

D. LOPE.

La Reine qui nous brave, & ſans égard au ſang,
Oſe ſouiller ainſi l'éclat de notre rang?

D. ALVAR.

Les Rois de leurs faveurs ne ſont jamais comptables;
Ils font, comme il leur plaît, & défont nos ſemblables.

D. MANRIQUE.

Envers leurs Majeſtez vous êtes bien diſcret!
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en ſecret?

D. ALVAR.

Dites, ſi vous voulez, qu'ils ſont d'intelligence,
Qu'elle a de ſa valeur ſi haute confiance,
Qu'elle eſpére par-là faire approuver ſon choix,
Et ſe rendre avec gloire au Vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore.
C'eſt à nous d'honorer ce que la Reine honore.

D. MANRIQUE

Vous la reſpectez fort, mais y prétendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes ſi doux....

D.

D. ALVAR.

Qu'ils me ſoient doux, ou non, je ne croi pas ſans crime
Pouvoir de mon Païs deſavouër l'eſtime,
Et puiſqu'il m'a jugé digne d'être ſon Roi,
Je ſoûtiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vai donc diſputer, ſans que rien me retarde,
Au Marquis Don Carlos, cet anneau qu'il nous garde,
Et ſi ſur ſa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter,
Le champ vous ſera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, Comte,
Nous vous irons alors le diſputer ſans honte.
Nous ne dédaignons point un ſi digne Rival;
Mais pour votre Marquis, qu'il cherche ſon égal.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLanche, as-tu rien connu d'égal à ma miſére?
Tu vois tous mes deſirs condamnez à ſe taire,
Mon cœur faire un beau choix, ſans l'oſer accepter,
Et nourrir un beau feu, ſans l'oſer écouter.
Voi par-là ce que c'eſt, Blanche, que d'être Reine.
Comptable de moi-même au nom de Souveraine,
Et Sujette à jamais du Trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moi.
O Sceptres, s'il eſt vrai que tout vous ſoit poſſible?
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur inſenſible?
Pourquoi permettez-vous qu'il ſoit d'autres appas,
Ou que l'on aît des yeux, pour ne les croire pas?

Digitized by Google

BLANCHE.

Je préſumois tantôt que vous les alliez croire,
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois Amans vous avez fait jurer,
Au choix de Don Carlos ſembloit tout préparer,
Je le nommois pour vous; mais enfin par l'iſſuë,
Ma crainte s'eſt trouvée heureuſement déçuë.
L'effort de votre amour a ſçu ſe modérer,
Vous l'avez honoré, ſans vous deshonorer,
Et ſatisfait enſemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une Reine, & l'ardeur d'une Amante.

D. ISABELLE.

Di que pour honorer ſa généroſité,
Mon amour s'eſt joué de mon autorité,
Et qu'il a fait ſervir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la Reine au courroux de l'Amante.
D'abord par ce diſcours, qui t'a ſemblé ſuſpect,
Je voulois ſeulement eſſayer leur reſpect,
Soûtenir juſqu'au bout la Dignité de Reine;
Et comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques momens, choiſir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, & nommer au hazard;
Mais tu ſais quel orgueil ont lors montré les Comtes, (hontes.
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de
Certes il eſt bien dur à qui ſe voit régner,
De montrer quelque eſtime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de vanger ſa grandeur mépriſée,
L'amour à la faveur trouve une pente aiſée;
A l'intérêt du Sceptre auſſi-tôt attaché
Il agit d'autant plus, qu'il ſe croit bien caché,
Et s'oſe imaginer qu'il ne fait rien paroître,
Que ce change de nom ne faſſe méconnoître.
J'ai fait Carlos Marquis, & Comte, & Gouverneur,
Il doit à ſes jaloux tous ces titres d'honneur, (gue,
M'en voulant faire avare, ils m'en faiſoient prodi-
Ce torrent groſſiſſoit, rencontrant cette digue,
C'etoit plus le punir, que le favoriſer.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuſer,
Par ces profuſions j'ai cru le ſatisfaire,
Et l'ayant ſatisfait, l'obliger à ſe taire;

Mais,

Digitized by Google

Mais, hélas ! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pû jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ſes mains ce don du Diadême,
Qu'afin de l'obliger à s'exclurre lui-même.
Ainſi, pour appaiſer les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur,
Et revétant de gloire un inviſible outrage,
De peur d'en faire un Roi, je l'ai fait davantage.
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérois que l'amour pourroit ſuivre ſon choix,
Et que le moindre d'eux, de ſoi-même eſtimable,
Recevroit de ſa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en ſuis, voilà ce que j'ai fait.
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet;
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment preſſée,
Ne ſauroit ſe permettre une indigne penſée,
Et je mourrois encor avant que m'accorder
Ce qu'en ſecret mon cœur oſe me demander.
Mais enfin je vois bien que je me ſuis trompée,
De m'en être remiſe à qui porte une épée,
Et trouve occaſion deſſous cette couleur
De vanger le mépris qu'on fait de ſa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les Grands, amoureux de mon rang,
Une néceſſité de répandre du ſang.
Mais j'y ſaurai pourvoir.

BLANCHE.

C'eſt un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autoriſe l'uſage,
Que les loix ont réglé, que les Rois vos Ayeux
Daignoient aſſez ſouvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point ſans quelque ignominie (vie.
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la

D. ISABELLE.

Je ſçai ce que tu dis, & n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le deshonneur ſouille l'obéiſſance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la hazarde alors, n'en ſçait pas bien uſer,

Et

Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oſer.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu ſi je puis le remettre.
Les Reines d'Arragon pourront même m'aider,
Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, & tu verras avec combien d'adreſſe,
Ma gloire de mon ame eſt toûjours la maîtreſſe.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

VOus avez bien ſervi, Marquis, & jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réuſſi;
Je penſe avoir auſſi bien payé vos ſervices.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté ſeulement un ſouhait.
Si cette récompenſe eſt pourtant ſi petite,
Qu'elle ne puiſſe aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reſte encor quelque autre à ſouhaiter,
Parlez, & donnez-moi moien de m'acquiter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains verſées
Dont mon cœur n'eût oſé concevoir les penſées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'oſaſſe former encor quelques ſouhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content, & j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, Marquis. Je vous parle ſans feindre,
Ecoutez. Votre bras a bien ſervi l'Etat,
Tant que vous n'avez eu que le nom de Soldat.
Dès que je vous fais Grand, ſi-tôt que je vous donne
Le droit de diſpoſer de ma propre perſonne,
Ce même bras s'apprête à troubler ſon repos,
Comme ſi le Marquis ceſſoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage,
Qui dût à ſa ruïne armer votre courage.

Les

Digitized by Google

Les trois Comtes en ſont les plus fermes ſoûtiens,
Vous attaquez en eux ſes appuis & les miens,
C'eſt ſon ſang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puiſque ce même Etat, me demandant un Roi,
Les a jugez eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à vanger leur mépris ce prétexte eſt honnête,
Vous en avez ſuivi la prémiére chaleur;
Mais leur mepris va-t-il juſqu'à votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vuë?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnuë,
Ils ont douté d'un ſort, que vous voulez cacher.
Quand un doute ſi juſte auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque ſoin de vous vanger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du Diadème,
Ce n'étoit pas, Marquis, vous vanger à demi;
Je vous ai fait leur juge, & non leur ennemi;
Et ſi ſous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'eſt pour vous faire honneur, & non pour les détruire:
C'eſt votre ſeul avis, non leur ſang que je veux,
Et c'eſt m'entendre mal, que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point penſé que ſi ce grand courage
Vous pouvoit ſur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'Etat, me cherchant un Epoux,
N'en auroit pû trouver de comparable à vous?
Ah! ſi je vous croiois ſi vain, ſi téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez-là votre juſte colére.
Je ſuis aſſez coupable, & n'ai que trop oſé,
Sans choiſir pour me perdre un crime ſuppoſé.
Je ne me défens point des ſentimens d'eſtime
Que vos moindres Sujets auroient pour vous ſans crime.
Lorſque je vois en vous les celeſtes accords
Des graces de l'eſprit, & des beautez du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre Epoux jetter un œil d'envie;
Je

Je puis contre le Ciel en ſecret murmurer,
De n'être pas né Roi, pour pouvoir eſpérer;
Et les yeux éblouis de cet éclat ſuprême,
Baiſſer ſoudain la vuë, & rentrer en moi-même.
Mais que je laiſſe aller d'ambitieux ſoûpirs.
Un ridicule eſpoir, de criminels deſirs!
Je vous aime, Madame, & vous eſtime en Reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame ſenſible à ces indignes feux
Se pouvoit oublier juſqu'à ſouffrir mes vœux,
Si par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
Du Trône juſqu'à moi je la voyois deſcendre,
Commençant auſſi-tôt de vous moins eſtimer,
Je ceſſerois ſans doute auſſi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous eſt tout à votre gloire.
Je ne vous prétens point pour fruit de ma victoire,
Je combats vos Amans ſans deſſein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir;
Et tiendrois mon deſtin aſſez digne d'envie,
S'il le faiſoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement,
Que hazarder ce choix à mon ſeul jugement?
Il vous doit un Epoux, à la Caſtille un Maître;
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je ſai qu'ainſi que moi le Démon des combats
Peut donner au moins digne à vous, & vos Etats;
Mais du moins ſi le ſort des armes journaliéres
En laiſſe par ma mort de mauvaiſes lumiéres,
Elle m'en ôtera la honte, & le regret;
Et même ſi votre ame en aime un en ſecret,
Et que ce triſte choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre
Réprocher à Carlos par de muets ſoupirs,
Qu'il eſt l'unique auteur de tous vos déplaiſirs.

D ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuſe à douter de ma flame,
Marquis, je puis aimer, puiſqu'enfin je ſuis Femme:
Mais ſi j'aime, c'eſt mal me faire votre Cour,
Qu'expoſer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur ſe ſeroit modérée,

Digitized by Google

A m'avoir dans ce doute assez considérée.
Je le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cele point, j'aime, Carlos, oui, j'aime :
Mais l'amour de l'Etat, plus fort que de moi-même,
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne Héros de régner en ces lieux ;
Et craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous, pour m'en instruire.
Mais je croi qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le Trône, & moi, sans perdre encor le jour ;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le Ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux Amant je vous dois révérer,
Que par une facile & soudaine victoire....

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre, & vous, & votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné,
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné ;
Et céder à mes feux, plûtôt qu'à son mérite,
Ne seroit que me rendre au Juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu,
Pour défendre un combat entre vous résolu.
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre,
Les loix vous l'ont permis, je vous verrai combattre.
C'est à moi, comme Reine, à nommer le Vainqueur.
Dites-moi cependant qui montre plus de cœur,
Qui des trois le prémier éprouve la Fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, Don Alvar de Lune.

D. Isa-

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs?

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Lui ſeul jusqu'ici tente un ſi noble deſtin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage,
Et nous verrons demain quel ſera ſon courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, ſon cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'eſt peu que ſon cartel, ſi je ne l'ai donnée.
Qu'on le faſſe venir pour la voir différer.
Je vai pour vos combats faire tout préparer.
Adieu, ſouvenez-vous ſur-tout de ma défenſe,
Et vous aurez demain l'honneur de ma préſence.

SCENE III.

CARLOS.

COnſens-tu qu'on différe, honneur, le conſens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui ſouille ma vertu?
N'ai-je point à rougir dans cette déférence,
Que d'un combat illuſtre achette la licence?
Tu murmures, ce ſemble? Achéve, explique-toi.
La Reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point ſon Sujet, l'Arragon m'a vu naître.
O Ciel! je m'en ſouviens, & j'oſe encor paroître,
Et je puis ſous les noms de Comte & de Marquis
D'un malheureux Pêcheur reconnoître le Fils!
Honteuſe obſcurité, qui ſeule me fait craindre,
Injurieux Deſtin, qui ſeul me rens à plaindre,
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,
Et croi ne t'avoir fui, que pour te rencontrer!
Ton cruel ſouvenir ſans fin me perſécute,
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte.
Laſſe-toi deſormais de me faire trembler.

Je

Digitized by Google

Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler:
Laisse-le sans remords m'approcher des Couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes:
Je n'ai plus rien à toi, la guerre a consumé
Tout cet indigne sang, dont tu m'avois formé.
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... mais voici ma véritable Reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

AH, Carlos! car j'ai peine à vous nommer Marquis;
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie,
Des faveurs que sans moi le Ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un Héros,
Si le Marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à sa Reine en demander justice,
Mais puisque je vous voi, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, Madame?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du Marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole;
Mais ce qu'il m'a donné, le Marquis me le vole,
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras, quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéissance,
Qu'elle doit affermir mon Sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain;

Mais

Mais ce Carlos n'eſt plus, le Marquis lui ſuccede,
Qu'une autre ſoif de gloire, un autre objet poſſede,
Et qui du même bras que m'engageoit ſa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! ſi ces honneurs, dont vous comble la Reine,
Réduiſent mon eſpoir en une attente vaine,
Si les nouveaux deſſeins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Pennafiel, Burgos, & Santillane.
L'Arragon a dequoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque choſe de plus.

CARLOS.

Et Carlos & Marquis, je ſuis à vous, Madame;
Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que par ces trois deſſis
Carlos tâche à payer ce que doit le Marquis.
Vous réſerver mon bras noirci d'une infamie
Attireroit ſur vous la fortune ennemie,
Et vous hazarderoit par cette lâcheté
Au juſte châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occaſions preſſent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préferer, ſans le rendre inconſtant,
Celle qui ſe préſente, à celle qui l'attend.
Ce n'eſt pas toutefois, Madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie,
J'ai vu que vers la Reine on perdoit le reſpect,
Que d'un indigne amour ſon cœur étoit ſuſpect.
Pour m'avoir honoré, je l'ai vuë outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vangée.

D. ELVIRE.

C'eſt me faire une excuſe, où je ne comprens rien,
Sinon que ſon ſervice eſt préférable au mien,
Qu'avant que de me ſuivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant ſon Sujet, il faut m'être infidelle.

CARLOS.

Ce n'eſt point en Sujet que je cours au combat.
Peut-être ſuis-je né dedans quelque autre Etat;
Mais par un zèle entier, & pour l'une, & pour l'autre,
J'embraſſe également ſon ſervice, & le vôtre,

Et

Et les plus grands perils n'ont rien de hazardeux,
Que j'oſe refuſer pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui vanger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'expoſer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous ſatisfaire;
Vous, ſans manquer vers elle; elle, ſans vous déplaire.
Cependant je ne puis ſervir elle ni vous,
Sans, de l'une ou de l'autre, allumer le courroux.
Je plaindrois un Amant qui ſouffriroit mes peines,
Et tel pour deux Beautez, que je ſuis pour deux Reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tels que ſont mes reſpects dans l'une & l'autre Cour.
L'ame d'un tel Amant triſtement balancée,
Sur d'éternels ſoucis voit floter ſa penſée,
Et ne pouvant réſoudre à quels vœux ſe borner,
N'oſe rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte,
Tout ce qu'il entreprend donne ſujet de plainte,
Ses hommages par-tout ont de fauſſes couleurs,
Et ſon plus grand ſervice eſt un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Auſſi ſont-ce d'amour les premiéres maximes;
Que, partager ſon ame, eſt le plus grand des crimes.
Un cœur n'eſt à perſonne, alors qu'il eſt à deux,
Auſſi-tôt qu'il les offre il dérobe ſes vœux.
Ce qu'il a de conſtance à choiſir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre inceſſamment perfide:
Et comme il n'eſt enfin ni rigueurs, ni mépris,
Qui d'un pareil amour ne ſoient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme
En ſervant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous ſeriez bien ſévére envers un tel Amant.

D. ELVIRE.

Allons voir ſi la Reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus leger ſupplice.
Cependant Don Alvar le prémier entre en lice,
Et vous ſavez l'amour qu'il m'a toûjours fait voir.

Digitized by Google

CARLOS.

Je ſai combien ſur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, penſez à ce que j'aime,
Et ménagez ſon ſang, comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi? m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fiſſe un Roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis ſeulement que vous penſiez à moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

VOus pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien ſaine,
Entreprendre un combat pour acquérir la Reine!
Quel Aſtre agit ſur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur? (ſe.
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excu-
Ou cet honneur ſe trompe, ou cet amour s'abuſe,
Et je ne comprens point dans un ſi mauvais tour,
Ni quel eſt cet honneur, ni quel eſt cet amour.
Tout l'honneur d'un Amant, c'eſt d'être Amant fidelle.
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et ſi vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriſerez-vous, quand vous l'aurez acquiſe?

D. ALVAR.

Qu'étant né ſon Sujet, jamais je la mépriſe!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par D. Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En ſerez-vous plus digne, & par cette victoire,
Répandra-t-il ſur vous un raion de ſa gloire?

D. AL.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Que j'oſe préſenter ma defaite à vos yeux?

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable,
Où votre long refus réduit un miſérable.
Mes vœux mieux écoutez par un heureux effet
M'auroient ſû garantir de l'honneur qu'on m'a fait,
Et l'Etat par ſon choix ne m'eût pas mis en peine,
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma Reine.
Votre refus m'expoſe à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'eſt que contre moi.
J'en crains également l'une & l'autre fortune;
Et le moien auſſi que j'en ſouhaite aucune?
Ni vaincu, ni Vainqueur je ne puis être à vous.
Vaincu, j'en ſuis indigne, & Vainqueur, ſon Epoux;
Et le Deſtin m'y traite avec tant d'injuſtice,
Que ſon plus beau ſuccès me tient lieu de ſupplice.
Auſſi quand mon devoir oſe la diſputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la perſonne,
Et me pouvois ailleurs promettre une Couronne.
Faſſe le juſte Ciel que j'y puiſſe, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce ſont vœux ſuperflus de vouloir un miracle,
Où votre gloire oppoſe un invincible obſtacle,
Et la Reine pour moi vous ſaura bien paier
Du temps, qu'un peu d'amour vous fit mal emploier.
Ma Couronne eſt douteuſe, & la ſienne affermie,
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez, n'en perdez par la digne occaſion;
Pourſuivez-la ſans honte, & ſans confuſion.
La légereté même, où tant d'honneur engage,
Eſt moins légereté, que grandeur de courage.
Mais gardez que Carlos ne me vange de vous.

D. ALVAR.

Ah! laiſſez-moi, Madame, adorer ce courroux.
J'avois cru juſqu'ici mon combat magnanime,
Mais je ſuis trop heureux s'il paſſe pour un crime,

Digitized by Google

Et ſi, quand de vos loix l'honneur me fait ſortir,
Vous m'eſtimez aſſez pour vous en reſſentir.
De ce crime vers vous quels que ſoient les ſupplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes ſervices;
Puiſqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, D. Alvar, dont je ſemble irritée,
C'eſt qu'on me perſécute après m'avoir quittée,
Et pour vous dire encor quelque choſe de plus,
Je me fâche d'entendre accuſer mes refus.
Je ſuis Reine ſans Sceptre, & n'en ai que le tître,
Le pouvoir m'en eſt dû, le temps en eſt l'arbitre.
Si vous m'avez ſervie en généreux Amant,
Quand j'ai reçu du Ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'eſtime
Que pouvoit en attendre un cœur ſi magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage ſur moi?
Je ne veux point d'Epoux, que je n'en faſſe un Roi,
Et je n'ai pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour en faire un appui de ma triſte fortune.
C'eſt chez moi, D. Alvar, dans la pompe & l'éclat,
Que me le doit choiſir le bien de mon Etat.
Il falloit arracher mon Sceptre à mon Rebelle,
Le remettre en ma main, pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-être alors conſidéré,
Plus que ne m'a permis un ſort ſi déploré:
Mais une occaſion plus prompte, & plus brillante
A ſurpris cependant votre amour chancelante;
Et ſoit que votre cœur s'y trouvât diſpoſé,
Soit qu'un ſi long refus l'y laiſſât expoſé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée,
De plus conſtans que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en ſoit pourtant la cauſe, où la couleur,
Vous pouviez l'embraſſer avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, & par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faiſoit violence.
De cette illuſion l'artifice ſecret
M'eût forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret.

Mais

Mais courir au devant, & vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échapent avec joie!...

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre Amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un Rival eut épuisé ſes forces?
Que.....

D. ELVIRE.

Vous acheverez au ſortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laiſſe en état.
Voilà vos deux Rivaux avec qui je vous laiſſe;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéreſſe.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

QUi vous traite le mieux, la Fortune, ou l'Amour?
La Reine charme-t-elle auprès de D. Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la Bague, il faudra vous le dire.

D. LORE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une, ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon interêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la preſſe eſt grande à qui le fera Roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais ſi vous le vainquez, ſerons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour (nous.

D. ALVAR.

Nous aurons eſſuié les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce ſoit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

LAiſſez-moi, D. Alvar, leur parler un moment.
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice,
Et mon deſſein ne va qu'à vous faire juſtice,
Qu'à vous favoriſer plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne ſai qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

COmtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choiſir par autrui, c'eſt me faire une injure;
Et puiſque de ma main le choix ſera plus beau,
Je veux choiſir moi-même, & reprendre l'Anneau.
Je ferai plus pour vous; des trois qu'on me propoſe,
J'en exclus D. Alvar, vous en ſavez la cauſe.
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un Rival pour le rendre à ſes vœux.
Qui n'aime que par force, aime qu'on le néglige,
Et mon refus, du moins, autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les ſeuls que je veux regarder.
Mais avant qu'à choiſir j'oſe me hazarder,

Je

Digitized by Google

Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi, c'eſt moi qu'on aime, & non l'eclat de Reine.
L'amour n'eſt, ce dit-on, qu'une union d'eſprits;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriſeroit ce que je favoriſe,
Et ne mépriſeroit que ce que je mépriſe,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vai m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale,
Je voudrois en tous deux voir une eſtime égale,
Qu'il trouvât même honneur, même juſtice en vous;
Car ne préſumez pas que je prenne un Epoux,
Pour m'expoſer moi-même à ce honteux outrage,
Qu'un Roi fait de ma main détruiſe mon ouvrage.
N'y penſez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,
Et que par cet aveu je demeure aſſurée,
Que tout ce qui m'a plû doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toûjours Carlos, Madame, & toûjours ſon bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre & votre cœur?
Mais puiſque c'eſt par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'eſtimons tous deux un des braves Guerriers,
A qui jamais la guerre ait donné de lauriers.
Notre liberté même eſt duë à ſa vaillance,
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque inſolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez ſupplée l'obſcurité du ſang,
Ce qu'il vous plaît qu'il ſoit, il eſt digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, & l'allions reconnoître,
L'honorer en Soldat, & lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos, ne peut rien pour un Comte.
Il n'eſt rien en nos mains qu'il en reçût ſans honte,
Et vous avez pris ſoin de le paier pour nous.

Digitized by Google

D. ISABELLE.

Il eſt entre vos mains des préſens aſſez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude.
Il en eſt dont ſans honte il ſeroit poſſeſſeur.
En un mot, vous avez l'un & l'autre une Sœur,
Et je veux que le Roi qu'il me plaîra de faire,
En recevant ma main, le faſſe ſon Beau-Frére,
Et que par cet hymen ſon deſtin affermi
Ne puiſſe en mon Epoux trouver ſon Ennemi.
Ce n'eſt pas après tout que j'en craigne la haine.
Je ſai qu'en cet Etat je ſerai toûjours Reine,
Et qu'un tel Roi jamais, quel que ſoit ſon projet,
Ne ſera ſous ce nom, que mon premier Sujet.
Mais je ne me plaîs pas à contraindre perſonne;
Et moins que tous, un cœur à qui le mien ſe donne.
Répondez donc tous deux. N'y conſentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, Madame, aux plus longs & plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'eſprits;
Votre Sceptre, Madame, eſt trop cher à ce prix,
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainſi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait, il eſt digne de l'être?
Que je puis ſuppléer l'obſcurité du ſang?

D. MANRIQUE.

Oui bien, pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un Souverain ne doit compte à perſonne
Des Dignitez qu'il fait, & des Grandeurs qu'il donne.
S'il eſt d'un ſort indigne, ou l'auteur, ou l'appui,
Comme il le fait lui ſeul, la honte eſt toute à lui.
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ai reçu ſans tache?
Avant que le ſouiller il faut qu'on me l'arrache:
J'en dois compte aux Ayeux dont il eſt hérité,
A toute leur Famille, à la Poſtérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, & moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en diſpoſerai ſeule, & j'en aurai la honte.

Mais

Mais quelle extravagance a pû vous figurer
Que je me donne à vous, pour vous deshonorer,
Que mon Sceptre en vos mains porte quelque infa-
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie, (mie?
En quelle qualité de Sujet, ou d'Amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte,
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un & l'autre une Sœur:
Mais si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au Marquis l'une & l'autre est promi-

D. ISABELLE. (se.

A qui, D. Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, Madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un Roi.
Allez, heureux Amans, allez voir vos Maîtresses,
Et parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits,
Que vous faites du Trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rens grace à l'Etat des Amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux ins-
truire.
Et si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, Madame, & souffrez qu'on s'explique.

Vous connoîtrez du-moins D. Lope, & D. Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux ſans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainſi la ſource des querelles,
Qu'entre les grands Rivaux on voit ſi naturelles.
Ils ſe ſont l'un à l'autre attachez par ces nœuds,
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux;
Il me devra ſa Sœur, s'il faut qu'il vous obtienne,
Et ſi je ſuis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainſi malgré ſon ſort
A s'approcher de vous fait encor ſon effort.
Ainſi pour conſoler l'une, ou l'autre infortune,
L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons qu'une;
Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,
Puiſqu'enfin c'eſt la Sœur du Roi que vous ferez.
Jugez donc ſi Carlos en peut-être Beau-frére,
Et ſi vous devez rompre un nœud ſi ſalutaire,
Hazarder un repos à votre Etat ſi doux,
Qu'affermit ſous vos loix la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne ſavez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos Sœurs par conſequent mes prémieres Sujetes,
Les donner ſans mon ordre, & même malgré moi,
C'eſt dans mon propre Etat m'oſer faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agiſſez donc enfin, Madame, en Souveraine, (ne.
Et ſouffrez qu'on s'excuſe, ou commandez en Rei-
Nous vous obéirons, mais ſans y conſentir;
Et pour vous dire tout avant que de ſortir,
Carlos eſt généreux, il connoît ſa naiſſance;
Qu'il ſe juge en ſecret ſur cette connoiſſance,
Et s'il trouve ſon ſang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur.
Qu'il choiſiſſe des deux, & l'épouſe, s'il l'oſe.
Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre cho-
Mettre en un tel hazard le choix de leur Epoux, (ſe.
C'eſt juſqu'où nous pouvons nous abaiſſer pour vous.
Mais encore une fois, que Carlos y regarde,
Et penſe à quels périls cet hymen le hazarde,

D. Isa-

Digitized by Google

D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sai réguer.

SCENE V.

D. ISABELLE.

QUel eſt ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéiſſance au Trône les deſtine?
Eſt-ce orgueil? eſt-ce envie? eſt-ce animoſité,
Défiance, mépris, ou généroſité?
N'eſt ce point que le Ciel ne conſent qu'avec peine
Cette triſte union d'un Sujet à ſa Reine,
Et jette un prompt obſtacle aux plus aiſez deſſeins,
Qui laiſſent cheoir mon Sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle baſſeſſe,
Que pour s'abaiſſer trop, lorsque je les abaiſſe?
Quel deſtin à ma gloire oppoſe mon ardeur?
Quel deſtin à ma flame oppoſe ma grandeur?
Si ce n'eſt que par-là que je m'en puis defendre,
Ciel! laiſſe-moi donner ce que je n'oſe prendre;
Et puiſqu'enfin pour moi tu n'as point fait de Rois,
Souffre de mes Sujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les Comtes à ce prix fuient le Diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix,

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris?

Digitized by Google

BLANCHE.

Non, Madame, au contraire, il eſtime ces Dames
Dignes des plus grands cœurs, & des plus belles flâ-
D. ISABELLE. (mes.
Et qui l'empêche donc d'aimer, & de choiſir?

BLANCHE.

Quelque ſecret obſtacle arrête ſon deſir.
Tout le bien qu'il en dit ne paſſe point l'eſtime.
Charmantes qu'elles ſont, les aimer c'eſt un crime.
Il ne s'excuſe point ſur l'inégalité,
Il ſemble plûtôt craindre une infidelité;
Et ſes diſcours obſcurs, ſous un confus mêlange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du
change,
Comme une averſion, qui n'a pour fondement
Que les ſecrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs!

BLANCHE.

Oui, ſi je ne m'abuſe,
Il aime en lieu plus haut, que n'eſt ce qu'il refuſe;
Et ſi je ne craignois votre juſte courroux,
J'oſerois deviner, Madame, que c'eſt vous.

D. ISABELLE.

Ah! ce n'eſt pas pour moi qu'il eſt ſi téméraire,
Tantôt dans ſes reſpects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon Sceptre avoit pû le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu ſi haut, il aime D. Elvire,
Il doit l'accompagner juſque dans ſon Empire.
Et fait à mes Amans ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour ſe vanger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir diſparoître,
Et qu'une Reine ingrate à l'égal de ce traître,
M'enléve, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon Etat de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de ſoin de conſerver ſa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, & j'en ſerai ravie.
Je ſaurai par ſa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en ſaura vanger.

BLAN-

Digitized by Google

BLANCHE.

Que vous peut offenſer, ſa flame, ou ſa retraite,
Puiſque vous n'aſpirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne ſai pas s'il aime, ou D. Elvire, ou vous,
Mais je ne comprens point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprens point! & c'eſt ce qui m'étonne.
Je veux donner ſon cœur, non que ſon cœur ſe don-
Je veux que ſon reſpect l'empêche de m'aimer, (ne;
Non des flames qu'une autre a ſû mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juſte ſilen-
Faſſe à des feux pareils pareille violence, (ce
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il ſouffre autant pour moi, que je ſouffre pour lui;
Que par le ſeul deſſein d'affermir ſa fortune,
Et non point par amour, il ſe donne à quelqu'une,
Que par mon ordre ſeul il s'y laiſſe obliger,
Que ce ſoit m'obéir, & non me négliger;
Et que voiant ma flame à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril, ſans me faire de honte.
Car enfin il l'a vuë, & la connoit trop bien;
Mais il aſpire au Trône, & ce n'eſt pas au mien.
Il me préfére une autre, & cette préférence
Forme de ſon reſpect la trompeuſe apparence.
Faux reſpect, qui me brave, & veut regner ſans moi!

BLANCHE.

Pour aimer D Elvire, il n'eſt pas encor Roi.

D. ISABELLE.

Elle eſt Reine, & peut tout ſur l'eſprit de ſa Mére.

BLANCHE.

Si ce n'eſt un faux bruit, le Ciel lui rend un Frére.
Don Sanche n'eſt point mort, & vient ici, dit-on,
Avec les Députez qu'on attend d'Arragon.
C'eſt ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il eſt ainſi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injuſtice du Ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaiſſer mes yeux ſur mes Sujets,
Ne voiant point de Prince égal à ma naiſſance,

Digitized by Google

Qui ne fût ſous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais s'il lui rend un Frére, il m'envoie un Epoux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous,
Et devenant par-là Reine de ma Rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne ſe ravale,
Et ne ſouffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur,
Que ne m'en ont permis ces triſtes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occaſion que votre jalouſie,
Douteuſe encor qu'elle eſt, a promptement ſaiſie !

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, & tâchons de voir
Quelle juſte eſpérance on peut en concevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

QUoique l'eſpoir d'un Trône, & l'amour d'une Reine,
Soient des biens que jamais on ne céda ſans peine,
Quoi qu'à l'un de nous deux elle ait promis ſa foi,
Nous ceſſons de prétendre, où nous voions un Roi.
Dans notre ambition nous ſavons nous connoître,
Et beniſſant le Ciel qui nous donne un tel Maître,
Ce Prince qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des Sujets, & non pas des Rivaux ;
Heureux ſi l'Arragon joint avec la Caſtille,
Du ſang de deux grands Rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un & l'autre à l'Etat plus qu'à nous.
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Maures nos voiſins dompter la tyrannie,
Nous renonçons ſans honte à ce choix glorieux,

Qu

Digitized by Google

Qui d'une grande Reine abaiſſoit trop les yeux.

D. LEONOR.

La généroſité de votre déférence,
Comtes, flate trop tôt ma nouvelle eſpérance.
D'un avis ſi douteux j'attens fort peu de fruit,
Et ce grand bruit enfin peut-être n'eſt qu'un bruit :
Mais jugez-en tous deux, & me daignez apprendre
Ce qu'avecque raiſon mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Arragon vous ſont aſſez connus,
Je vous en ai ſouvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues miſéres
Chaſſerent D. Fernand du Trône de ſes Péres.
Il y voioit déja monter ſes Ennemis,
Ce Prince malheureux, quand j'accouchai d'un Fils.
On le nomma D. Sanche, & pour cacher ſa vie
Aux barbares fureurs du traître D. Garcie,
A peine eus-je loiſir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever, ſans me dire en quel lieu,
Et je n'en pûs jamais ſavoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le ſang de nos Monarques.
Trop inutiles ſoins contre un ſi mauvais ſort ! (mort.
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit
Quatre ans après il meurt, & me laiſſe une Fille,
Dont je vins par ſon ordre accoucher en Caſtille.
Il me ſouvient toujours de ſes derniers propos,
Il mourut en mes bras avec ces triſtes mots :
Je meurs, & je vous laiſſe en un ſort déplorable,
Le Ciel vous puiſſe un jour être plus favorable !
D. Raimond a pour vous des ſecrets importans,
Et vous les apprendra quand il en ſera temps :
Fuyez dans la Caſtille. A ces mots il expire,
Et jamais D. Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis ſans lumiére en ces obſcuritez,
Mais le voiant venir avec ces Députez,
Et que c'eſt par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voiez qu'en ſa faveur aiſement on ſe flate !)
J'ai crû que du ſecret le temps étoit venu,
Et que D. Sanche étoit ce myſtére inconnu,
Qu'il l'amenoit ici reconnoître ſa Mére.
Helas, que c'eſt en vain que mon ame l'eſpére !
A ma confuſion ce bruit s'eſt éclairci,

Bien

Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici.
Voiez qu'elle apparence, & ſi cette Province
A jamais ſû le nom de ce malheureux Prince.

D. LOPE.

Si vous croiez au nom, vous croirez ſon trépas,
Et qu'on cherche D. Sanche, où D. Sanche n'eſt pas;
Mais ſi vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre penſée avec elle s'explique,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce Héros,
Ou cet illuſtre Prince eſt le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique ſuspects d'envie,
C'eſt un miracle pur que le cours de ſa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'eſprits,
Cette fiére valeur qui brave nos mépris,
Ce port majeſtueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du Diadême,
Deux Reines qu'à l'envi nous voions l'eſtimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer,
Ce prompt conſentement d'un Peuple qui l'adore;
Madame, après cela j'oſe le dire encore,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce Héros,
Ou cet illuſtre Prince eſt le vaillant Carlos.
Nous avons mépriſé ſa naiſſance inconnuë,
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vuë,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre eſperance à tout autre qu'à lui.

D. LEONOR.

Il en a le mérite, & non pas la naiſſance,
Et lui-même il en donne aſſez de connoiſſance,
Abandonnant la Reine à choiſir parmi vous,
Un Roi pour la Caſtille, & pour elle un Epoux.

D. MANRIQUE.

Et ne voiez-vous pas que ſa valeur s'apprête
A faire ſur tous trois cette illuſtre conquête?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ſes Ayeux?
Son grand cœur ſe dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir ſa grandeur entiere à ſon courage.
Dans une Cour ſi belle & ſi pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LEO-

Digitized by Google

D. LEONOR.

Le voici ; nous saurons ce que lui-même en pense.

SCENE II.

D. LEONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS. (sense.

MAdame, sauvez-moi d'un honneur qui m'of-
Un Peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois D. Sanche, & Prince d'Arragon.
Puis que par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce Roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse, & de vous, & de moi?

D. LEONOR.

Quoique vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets raions le Ciel souvent l'éclaire.
Vous apprendrez par-là du-moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les Peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le Ciel découvre. (vre,
Ne fermez pas les yeux quand sa main nous les ou-
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute,
Pour n'être pas forcez à commettre une faute,
Et notre honneur au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être desabusé. (sonnes,
Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux per-
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux Couronnes ;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un Roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu mépriſé, (Maître,
Nous respectons D. Sanche, & l'acceptons pour
Si-tôt qu'à notre Reine il se fera connoître ;
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre Sceptre au sien,
Seigneur, & d'un Soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme Roi, notre prémier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris,

Sont

Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je penſe avoir rendu mon nom aſſez illuſtre (luſtre.
Pour n'avoir pas beſoin qu'on lui donne un faux
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hazard,
Et doutois qu'il pût être une ame aſſez hardie,
Pour ériger Carlos en Roi de Comédie.
Mais puiſque c'eſt un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque ſcrupule,
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'eſt votre deſſein d'en réjouïr ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez
La raillerie eſt belle après une victoire, (mieux.
On la fait avec grace, auſſi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce deſſein,
La Bague de la Reine eſt encore en ma main,
Et l'inconnu Carlos, ſans nommer ſa Famille,
Vous ſert encor d'obſtacle au Trône de Caſtille.
Ce bras, qui vous ſauva de la captivité,
Peut s'oppoſer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en Maître,
Et tranchez bien du Prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt juſqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous ſaurons bien encor juſqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous ſoiez D. Sanche, ou qu'un autre le ſoit,
L'un & l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau Marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il ſache qu'on l'honore autant qu'il le mérite,
Mais que pour nous combattre, il faut que le bon
Aide un peu ſa valeur à ſoûtenir ce rang. (ſang
Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il ſe déclare.
Non que nous demandions qu'il ſoit Guzman, ou Lare.
Qu'il ſoit noble, il ſuffit pour nous traiter d'égal.
Nous le verrons tous deux comme un digne Rival;
Et ſi D. Sanche enfin n'eſt qu'une attente vaine,
Nous

Digitized by Google

Nous lui disputerons cet Anneau de la Reine.
Qu'il ſouffre cependant, quoique brave Guerrier,
Que notre bras dédaigne un ſimple Avanturier.
Nous vous laiſſons, Madame, éclaircir ce myſtére.
Le ſang a des ſecrets qu'entend mieux une Mere;
Et dans les differends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LEONOR, CARLOS.

CARLOS.

MAdame, vous voiez comme l'orgueil me trai-(te.
Pour me faire un honneur on veut que je l'achéte;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un ſecret de vingt ans,
Cet Anneau dans mes mains pourra briller long-(temps.

D. LEONOR.

Laiſſons-là ce combat, & parlons de D. Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la Cour y pan-che.
De grace, dites-moi, vous connoiſſez-vous bien?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon ſort je ne connuſſe rien!
Si j'étois quelque Enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un Deſert à la merci des bêtes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard, & nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque eſperance
Sur votre incertitude, & ſur mon ignorance.
Je me figurerois ces deſtins merveilleux,
Qui tiroient du néant les Héros fabuleux,
Et me revêtirois des brillantes chimeres,
Qu'oſa former pour eux le loiſir de nos Péres;
Car enfin je ſuis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner ſans indignation.
Je ne puis regarder Sceptre, ni Diadême,
Qu'ils n'emportent mon ame au delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux,
Que pouſſe vers le Ciel un cœur préſomptueux,
Que ſoûtiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil ſur moi rabat ſoudain à terre.

Je

Digitized by Google

Je ne ſuis point D. Sanche, & connois mes Parens.
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens.
Gardez-le pour ce Prince ; une heure ou deux peut-
Avec vos Députez vous le feront connoître. (être
Laiſſez-moi cependant à cette obſcurité,
Qui ne fait que juſtice à ma témérité.

D. LEONOR.

En vain donc je me flate, & ce que j'aime à croire
N'eſt qu'une illuſion que me fait votre gloire ?
Mon cœur vous en dédit, un ſecret mouvement
Qui le panche vers vous, malgré moi vous dément ;
Mais je ne puis juger quelle ſource l'anime,
Si c'eſt l'ardeur du ſang, ou l'effet de l'eſtime,
Si la Nature agit, ou ſi c'eſt le deſir,
Si c'eſt vous reconnoître, ou ſi c'eſt vous choiſir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable impoſture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'eſt ſi doux.
Mais où ſera mon Fils, s'il ne vit point en vous ?
On veut qu'il ſoit ici, je n'en vois aucun ſigne,
On connoît, hormis vous, quiconque en ſeroit digne,
Et le vrai ſang des Rois, ſous le Sort abattu,
Peut cacher ſa naiſſance, & non pas ſa vertu.
Il porte ſur le front un luiſant caractére,
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire,
Et celui que le Ciel ſur le vôtre avoit mis
Pouvoit ſeul m'éblouïr, ſi vous l'euſſiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puiſque vous me le di-
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites. (tes,
Souffrez que j'en demeure à cette obſcurité.
Je ne condamne point votre témérité.
Mon eſtime au contraire eſt pour vous ſi puiſſante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y con-
Votre ſang avec moi n'a qu'à ſe déclarer, (ſente.
Et je vous donne après liberté d'eſperer.
Que ſi même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refuſez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner,
Nous n'avons plus beſoin de ſecours pour regner,
La mort de D. Garcie a puni tous ſes crimes,

Et

Digitized by Google

Et rendu l'Arragon à ſes Rois légitimes.
N'en cherchez plus la gloire, & quels que ſoient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ſes limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'eſt aſſez vous en dire. Adieu, penſez-y bien,
Et faites-vous connoître, ou n'aſpirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

QUi ne vous craindra point, ſi les Reines vous (craignent?

CARLOS.

Elles ſe font raiſon, lors qu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un Héros, qu'on reconnoit pour Roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à ſe jouër de moi,
Blanche; & ſi tu te plais à ſeconder ſa haine,
Du moins reſpecte en moi l'ouvrage de ta Reine.

BLANCHE.

La Reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un Prince que le Ciel nous montre malgré lui.
Mais c'eſt trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce ſilence vers elle eſt une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos ſa généroſité,
Méritoit de D. Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah, nom fatal pour moi, que tu me perſécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

MAdame, commandez qu'on me laiſſe en repos,
Qu'on ne confonde plus D. Sanche avec Carlos.
C'eſt faire au nom du Prince une trop longue injure;

Je

Je ne veux que celui de votre créature:
Et ſi le Sort jaloux, qui ſemble me flater,
Veut m'élever plus haut, pour m'en precipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que ſa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu.
Souffrez que je l'évite en vous diſant adieu,
Souffrez. . .

D. ISABELLE.

Quoi, ce grand cœur redoute une Couronne?
Quand on le croit Monarque, il frémit, il s'étonne?
Il veut fuir cette gloire, & ſe laiſſe alarmer
De ce que ſa vertu force d'en préſumer?

CARLOS.

Ah! vous ne voiez pas que cette erreur commune
N'eſt qu'une trahiſon de ma bonne fortune,
Que déja mes ſecrets ſont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race, & mon Païs;
En vain ſous un faux nom je me faiſois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déja trouvé mon Païs, & mon nom.
Je ſuis Sanche, Madame, & né dans l'Arragon;
Et je crois déja voir ſa malice funeſte
Détruire votre ouvrage, en découvrant le reſte,
Et faire voir ici par un honteux effet
Quel Comte, & quel Marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force, ou de courage,
Pour empêcher le Sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait ſaura le ſoûtenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chaſſe.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon ſuivre votre Princeſſe;
Mais allez-y du moins, ſans feindre une foibleſſe;
Et puiſque ce grand cœur s'attache à ſes appas,
Montrez en la ſuivant, que vous ne fuiez pas.

CAR-

Digitized by Google

CARLOS.

Ah, Madame, plûtôt apprenez tous mes crimes!
Ma tête eſt à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je ſuis, je dois vous avouër,
Qu'en me plaignant du Sort, j'ai dequoi m'en louër.
S'il m'a fait en naiſſant quelque deſavantage,
Il m'a donné d'un Roi le nom, & le courage,
Et depuis que mon cœur eſt capable d'aimer,
A moins que d'une Reine il n'a pû s'enflamer.
Voila mon prémier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidelle, ou vous, ou D. Elvire;
Mais je ſai que ce cœur des deux parts engagé
Se donnant à vous deux ne s'eſt point partagé;
Toûjours prêt d'embraſſer ſon ſervice, & le vôtre,
Toûjours prêt à mourir, & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choiſir,
Et ce choix eût êté du moins quelque deſir,
Quelque eſpoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paroitre infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des ſoûpirs & des vœux.
Voilà mon ſecond crime, & quoique ma ſouffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'eſpérance,
Je ne puis, ſans mourir d'un deſeſpoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou D. Elvire, ou vous.
Voiant que votre choix m'apprêtoit ce martire,
Je voulois m'y ſouſtraire en ſuivant D. Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le Sort
Par un ſemblable hymen m'eût envoié la mort.
Depuis, l'occaſion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le ſoin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque tems amuſé ma douleur,
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte eſt devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pû me faire une ſi douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.

Mais

Mais je n'ai plus, Madame, aucun combat à faire:
Je vois pour vous D. Sanche un Epoux néceſſaire.
Car ce n'eſt point l'amour qui fait l'hymen des Rois,
Les raiſons de l'Etat réglent toûjours leur choix.
Leur ſévére grandeur jamais ne ſe ravale,
Ayant devant les yeux un Prince qui l'égale;
Et puiſque le ſaint nœud qui le fait votre Epoux
Arrête, comme Sœur, D. Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir, ſans voir ce qui me tuë,
Permettez que j'évite une fatale vuë,
Et que je porte ailleurs les criminels ſoûpirs
D'un reſte malheureux de tant de déplaiſirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites aſſez pour mériter ma haine,
Si je laiſſois agir les ſentimens de Reine.
Par un trouble ſecret je les ſens confondus.
Partez, je le conſens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir D. Sanche attendez qu'on le voie,
Ce bruit peut être faux, & me rendre ma joie.
Que dis-je! Allez, Marquis, j'y conſens de nouveau:
Mais avant que partir donnez-lui mon Anneau;
Si ce n'eſt toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une Reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, & je dois obéir,
Dût cette obéïſſance à mon ſort me trahir,
Je recevrai pour grace un ſi juſte ſupplice,
S'il en rompt la menace, & prévient la malice,
Et ſouffre que Carlos, en donnant cet Anneau,
Emporte ce faux nom, & ſa gloire au tombeau.
C'eſt l'unique bonheur où ce coupable aſpire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous D Sanche! Ah Ciel, qu'oſai-je dire!
Adieu, ne croiez pas ce ſoûpir indiſcret.

CARLOS.

Il m'en a dit aſſez pour mourir ſans regret.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

ENfin après un ſort à mes vœux ſi contraire,
Je dois benir le Ciel, qui vous renvoie un Frére.
Puiſque de notre Reine il doit être l'Epoux,
Cette heureuſe union me laiſſe tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'impoſoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être Roi.
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triſte victoire;
Et l'infidélité que vous faiſoit ma gloire,
Conſent que mon amour de ſes loix dégagé,
Vous rende un inconſtant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers,
Me conſole trop tôt d'un Trône que je perds.
Ma perte n'eſt encor qu'une rumeur confuſe,
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuſe;
Et vous ne ſavez pas, à vous en bien parler, (ler.
Par quelle offre & quels vœux on m'en peut conſo-
Plus que vous ne penſez la Couronne m'eſt chére;
Je perds plus qu'on ne croit, ſi Carlos eſt mon Frére.
Attendez les effets que produiront ces bruits,
Attendez que je ſache au vrai ce que je ſuis,
Si le Ciel m'ôte ou laiſſe enfin le Diadême, (me;
S'il vous faut m'obtenir d'un Frére, ou de moi-mê-
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou ſi j'ai ſeulement mon cœur à conſulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'eſt qu'à ce cœur que le mien vous demande.

Digitized by Google

Madame, c'eſt lui ſeul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui,
Si je n'etois à vous, que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce Frére implorer la puiſſance,
Pour ne vous obtenir que par obéiſſance,
Et par un lâche abus de ſon autorité,
M'élever en Tyran ſur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raiſon vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des ſentimens que mon ame ne ſuive;
Le digne ſang des Rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs prémiers Sujets obéiſſent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les ſoûmiſſions cherchent des aſſurances;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux
Et vous obſtinerez dans ce reſpect extrême
Jusques à me forcer à dire, *je vous aime*.
Ce mot eſt un peu rude à prononcer pour nous.
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, ſans pourtant vous rien dire.
Je ſai depuis quel temps vous aimez D. Elvire,
Je ſai ce que je dois, je ſai ce que je puis:
Mais encore une fois, ſachons ce que je ſuis;
Et ſi vous n'aſpirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux myſtére.
Carlos a tant de lieu de vous conſidérer,
Que s'il devient mon Roi, vous devez eſpérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laiſſez, de grace, entretenir la Reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, & ferai mon pouvoir
A vous dire bien-tôt ce qui s'en peut ſavoir.

SEC-

Digitized by Google

SCENE III.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LEONOR.

DOn Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma priere,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiére.
J'ai craint en vous voiant un ſecours pour ſes feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LEONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre ſuffrage.

D. LEONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oui, ſi vous lui gagnez celui du nouveau Roi.

D. LEONOR.

Et ſi ce bruit eſt faux? ſi vous demeurez Reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

D. LEONOR.

En cette incertitude on peut faire eſpérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre auſſi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir ſuprême...

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'Interrompsvos ſecrets, mais j'y prens part moi-même,
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce Fils,
Que j'oſe demander ce qui s'en eſt appris.

D. LEONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Vu que depuis un mois qu'il vient des Députez,

Digitized by Google

On parloit ſeulement de Peuples revoltez?

D. LEONOR.

Je vous puis ſur ce point aiſément ſatisfaire.
Leurs gens m'en ont donné la raiſon aſſez claire.
On aſſiégeoit encor, alors qu'ils ſont partis,
Dedans leur dernier Fort, Don Garcie & ſon Fils.
On l'a pris tôt après, & ſoudain par ſa priſe
D. Raimond priſonnier recouvrant ſa franchiſe,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un Roi du vrai ſang de nos Rois,
Que Don Sanche vivoit, & part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de ſa préſence.
Il joint nos Députez hier ſur la fin du jour,
Et leur dit que ce Prince étoit en votre Cour.
C'eſt tout ce que j'ai pu tirer d'un Domeſtique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport eſt confus;
Mais bien-tôt Don Raimond vous dira le ſurplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

AH, Madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeſte journée!
Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son Pére eſt en ces lieux,
Et n'eſt...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un Pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LEONOR.

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'hiſtoire?

D. ELVIRE.

Que le Ciel eſt injuſte!

D. ISABELLE.

Il l'eſt, & nous fait voir,
Par cet injuſte effet ſon abſolu pouvoir,
Qui du ſang le plus vil tire une ame ſi belle,
Et forme une vertu qui n'a luſtre que d'elle.
Parle, Blanche, & dis nous comme il voit ce mal-
heur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
Du haut de l'eſcalier je le voiois deſcendre,
En vain de ce faux bruit il ſe vouloit défendre,
Votre Cour obſtinée à lui changer de nom
Murmuroit tout autour, *D. Sanche d'Arragon:*
Quand un chétif vieillard le ſaiſit, & l'embraſſe.
Lui qui le reconnoit, frémit de ſa diſgrace,
Puis laiſſant la Nature à ſes pleins mouvemens,
Répond avec tendreſſe à ſes embraſſemens.
Ses pleurs mêlent aux ſiens une fierté ſincére.
On n'entend que ſoûpirs, *Ah mon Fils! ah mon Pére!*
O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie, & vous m'avez perdu.
Choſe étrange! à ces cris de douleur & de joie
Un grand Peuple accouru ne veut pas qu'on le croie.
Il s'aveugle ſoi-même, & ce pauvre Pêcheur,
En dépit de Carlos, paſſe pour impoſteur.
Dans ſes bras de ce Fils on lui fait mille hontes,
C'eſt un fourbe, un méchant ſuborné par les Com-
Eux-mêmes (admirez leur généroſité) (tes.
S'effor-

Digitized by Google

S'efforcent d'affermir cette incrédulité.
Non qu'ils prennent ſur eux de ſi lâches pratiques,
Mais ils en font auteur un de leurs Domeſtiques,
Qui penſant bien leur plaire, a ſi mal à propos
Inſtruit ce malheureux, pour affronter Carlos.
Avec avidité cette hiſtoire eſt reçûë,
Chacun la tient trop vraye, auſſi-tôt qu'elle eſt ſûë,
Et pour plus de croiance à cette trahiſon,
Les Comtes font traîner ce bon-homme en priſon.
Carlos rend témoignage en vain contre ſoi-même;
Les véritez qu'il dit cedent au ſtratagème,
Et dans le deshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en ſauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, & bouillant de colére,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende ſon Pére.
On tremble devant lui, ſans croire ſon courroux,
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

EH bien, Madame, enfin on connoit ma naiſſance,
Voilà le digne fruit de mon obéiſſance.
J'ai prévu ce malheur, & l'aurois évité,
Si vos commandemens ne m'eûſſent arrêté.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeſte,
Et l'on m'arrache encor le ſeul bien qui me reſte!
On me vole mon Pére, on le fait criminel!
On attache à ſon nom un opprobre éternel!
Je ſuis Fils d'un Pêcheur, mais non pas d'un infame.
La baſſeſſe du ſang ne va point juſqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de Comte & de Marquis,
Avec bien plus d'honneur, qu'aux ſentimens de Fils:
Rien n'en peut effacer le ſacré caractére.
De grace, commandez qu'on me rende mon Pére.
Ce doit leur être aſſez de ſavoir qui je ſuis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MAN-

Digitized by Google

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conſerver ſa gloire,
Madame, & l'empêchez lui-même de ſe croire.
Nous n'avons pû ſouffrir qu'un bras, qui tant de fois
A fait trembler le Maure, & triompher nos Rois,
Reçût de ſa naiſſance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une ſource plus belle.
Aidez ainſi que nous ce Peuple à s'abuſer;
Il aime ſon erreur, daignez l'autoriſer,
A tant de beaux exploits rendez cette juſtice,
Et de notre pitié ſoûtenez l'artifice

CARLOS.

Je ſuis bien malheureux, ſi je vous fais pitié!
Reprenez votre orgueil, & votre inimitié.
Après que ma fortune a ſaoulé votre envie,
Vous plaignez aiſément mon entrée à la vie,
Et me croiant par elle à jamais abattu,
Vous exercez ſans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embuche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais ſon plus bel éclat ſeroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté. (che:
Si ma naiſſance eſt baſſe, elle eſt du moins ſans ta-
Puiſque vous la ſavez, je veux bien qu'on la ſache.
Sanche, Fils d'un Pêcheur, & non d'un Impoſteur,
De deux Comtes jadis fut le Liberateur.
Sanche, fils d'un Pêcheur, mettoit naguére en peine
Deux illuſtres Rivaux, ſur le choix de leur Reine.
Sanche, Fils d'un Pêcheur, tient encore en ſa main
De quoi faire bien-tôt tout l'heur d'un Souverain.
Sanche enfin malgré lui dedans cette Province,
Quoique Fils d'un Pêcheur, a paſſé pour un Prince.
Voilà ce qu'a pû faire, & qu'a fait à vos yeux,
Un cœur que ravaloit le nom de ſes Ayeux.
La gloire qui m'en reſte après cette disgrace
Eclate encor aſſez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grand à qui comprendra bien,
Qu'à l'exemple du Ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté deſavouë un tel Pére,
Et par un témoignage à ſoi-même contraire,

Digitized by Google

Obſcurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le Fils d'un Pêcheur ne parle point ainſi,
Et ſon ame paroît ſi dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai ſemée.
Je le ſoûtiens, Carlos, vous n'êtes point ſon Fils,
La juſtice du Ciel ne peut l'avoir permis;
Ces tendreſſes du ſang vous font une impoſture,
Et je démens pour vous la voix de la Nature.
Ne vous repentez point de tant de Dignitez,
Dont il vous plut orner ſes rares qualitez.
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame, il les reléve avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puiſque même le Sort eſt au deſſous de lui.

D. ISABELLE.

La généroſité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illuſtre effort prévient mes ſentimens.
Ils paroîtront en vain, Comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ſes hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illuſtre & rare objet
D'une haute valeur, qui part d'un ſang abjet.
Vous courez au devant avec tant de franchiſe,
Qu'autant que du Pêcheur je m'en trouve ſurpriſe.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puiſqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux Héros, dont la gloire refuſe
L'avantageuſe erreur d'un Peuple qui s'abuſe;
Parmi les déplaiſirs que vous en recevez,
Puis-je vous conſoler d'un Sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel Pére;
Mais je vous tiens enſemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel Pére, & de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor ſi haut une telle naiſſance.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

PRinceſſes, admirez l'orgueil d'un Priſonnier,
Qu'en faveur de ſon Fils on veut calomnier.
Ce malheureux Pêcheur par promeſſe ni crainte
Ne ſauroit ſe réſoudre à ſouffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, & n'en fais que ſortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire ſentir
Combien mal à propos ſa préſence importune
D'un Fils ſi génereux renverſe la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouër
Que c'eſt un lâche tour, qu'on le force à jouër:
J'ai même à ces raiſons ajouté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche eſt toûjours ſa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a dequoi le faire grand Seigneur,
Et que plus de cent fois il a ſû de ſa Femme,
(Voiez qu'il eſt crédule & ſimple au fond de l'ame)
Que voyant ce préſent qu'en mes mains il a mis,
La Reine d'Arragon agrandiroit ſon Fils.

à D. Léonor.

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce Vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez ſans doute à cet illuſtre Fils
Un rang encor plus haut, que celui de Marquis.
Ce bon-homme en paroit l'ame toute comblée.

D. Alvar préſente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre ſans clef, au moyen d'un reſſort ſecret.

D. ISABELLE.

Madame, à cet aſpect vous paroiſſez troublée!

D. LEONOR.

J'ai bien ſujet de l'être en recevant ce don:
Madame, j'en ſaurai ſi mon Fils vit, ou non,
Et c'eſt où le feu Roi, déguiſant ſa naiſſance,
D'un ſort ſi précieux mit la reconnoiſſance.
Diſons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.

Ah, Sanche, ſi par là je puis le découvrir!
Vous pouvez être ſûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le Ciel a fait notre partage,
Et qu'après ce treſor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en ſera dû.
Mais à ce doux transport c'eſt déja trop permettre,
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce préſent donc enferme un tiſſu de cheveux,
Que reçut Dom Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait & le mien, deux pierres les plus rares,
Que forme le Soleil ſous les climats barbares;
Et pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de ſa main.

Un GARDE.

Madame, D. Raimond vous demande audience.

D. LEONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, & de l'entretenir,
Avant votre congé l'oſe faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Caſtille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de Fille.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LEONOR.

LAiſſez-là, D. Raimond, la mort de nos Tyrans,
Et rendez ſeulement D. Sanche à ſes parens.
Vit-il? peut-il braver nos fiéres Deſtinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une priſon de plus de ſix années,
Je l'ai cherché, Madame, où pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu Roi je le fis élever,
Avec tant de ſecret, que même un ſecond Pére
Qui l'eſtime ſon Fils, ignore ce myſtére.
Ainſi qu'en votre Cour, Sanche y fut ſon vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illuſtre Dom.

Là

Digitized by Google

Là, j'ai ſu qu'à ſeize ans, ſon généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage,
Qu'impatient déja d'être ſi mal tombé,
A ſa fauſſe baſſeſſe il s'étoit dérobé;
Que déguiſant ſon nom, & cachant ſa Famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Caſtille,
D'où quelque ſien Voiſin depuis peu de retour
L'avoit vu plein de gloire, & fort bien à la Cour;
Que du bruit de ſon nom elle étoit toute pleine,
Qu'il étoit connu même, & chéri de la Reine;
Si bien que ce Pêcheur d'aiſe tout transporté,
Avoit couru chercher ce Fils ſi fort vanté.

D. LEONOR.

D. Raimond, ſi vos yeux pouvoient le reconnoître..,

D. RAIMOND. (tre.

Oui, je le vois, Madame. Ah! Seigneur, ah! mon Maî-

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand Prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cedez aux vœux de tous.

D. LEONOR.

D. Sanche, voulez-vous être ſeul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du Sort un revers ridicule.
Mais, Madame, voyez ſi le Billet du Roi
Accorde à Dom Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LEONOR *ouvre l'écrin & en tire un Billet qu'elle lit.*

Pour tromper un Tyran je vous trompe vous-même,
Vous reverrez ce Fils que je vous fais pleurer.
Cette erreur lui peut rendre un jour le Diadême,
Et je vous l'ai caché pour le mieux aſſurer.

Si ma feinte vers vous paſſe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait ſouffrir,
De crainte que les ſoins de l'amour maternelle,
Par leurs empreſſemens le fiſſent découvrir.

Nugne, un pauvre Pêcheur, s'en croit être le Pere.
Sa femme en ſon abſence accouchant d'un Fils mort,
Elle reçut le vôtre, & ſut ſi bien ſe taire,
Que le Pére & le Fils en ignorent le ſort,

Digitized by Google

Elle-même l'ignore, & d'un ſi grand échange,
Elle ſait ſeulement qu'il n'eſt pas de ſon ſang,
Et croit que ce preſent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre ſon vrai rang.

A ces marques un jour daignez le reconnoître;
Et puiſſe l'Arragon, retournant ſous vos loix,
Apprendre, ainſi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
Que Sanche, Fils de Nugne, eſt le ſang de nos Rois.

DOM FERNAND D'ARRAGON.

D. LEONOR *après avoir lu.*

Ah! mon Fils, s'il en faut encore davantage,
Croiez-en vos vertus, & votre grand courage.

CARLOS *à D. Léonor.*

Ce ſeroit mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

à D. Iſabelle.

Je reprens toutefois Nugne pour mon vrai Pére,
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'eſpére.

D. ISABELLE.

C'eſt trop peu d'eſpérer, quand tout vous eſt acquis.
Je vous avois fait tort en vous faiſant Marquis,
Et vous n'aurez pas lieu deſormais de vous plaindre
De ce retardement, où j'ai ſçu vous contraindre.
Et pour moi, que le Ciel deſtinoit pour un Roi,
Digne de la Caſtille, & digne encor de moi,
J'avois mis cette Bague en des mains aſſez bonnes,
Pour la rendre à D. Sanche, & joindre nos Cou-
(ronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui ſans le partager donnoient mon cœur à deux.
Dans les obſcuritez d'une telle avanture,
L'Amour ſe confondoit avecque la Nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit ſans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le ſang.

CARLOS *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor, & m'honorez en Frére,
Un Epoux de ma main pourroit-il vous déplaire?

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Si D. Alvar de Lune eſt cet illuſtre Epoux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'eſt point vous.

CARLOS *à D. Elvire.*

Il adoroit en moi la vertu toute nuë.

à D. Maurique & D. Lope.

Et vous qui dédaigniez ma naiſſance inconnuë,
Comtes, & les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur ſi véritablement,
Votre dédain fut juſte, autant que ſon eſtime;
C'eſt la même vertu ſous une autre maxime.

D. RAIMOND.

Souffrez qu'à l'Arragon il daigne ſe montrer.
Nos Députez, Madame, impatiens d'entrer...

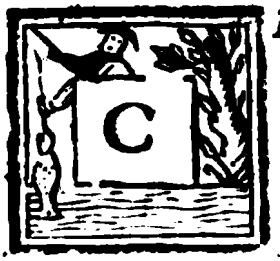
D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté,
Et qu'on l'améne ici, plus heureux qu'il ne penſe,
Recevoir de ſes ſoins la digne récompenſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Digitized by Google

EXAMEN
DE
D. SANCHE
D'ARRAGON.



Cette Piéce eſt toute d'invention, mais elle n'eſt pas toute de la mienne. Ce qu'a de faſtueux le premier Acte, eſt tiré d'une Comédie Eſpagnole, intitulée El Palacio confuſo; *& la double reconnoiſſance qui finit le cinquiéme eſt priſé du Roman de Dom Pelage. Elle eut d'abord grand éclat ſur le Théatre; mais une diſgrace particuliére fit avorter toute ſa bonne fortune. Le refus d'un illuſtre ſuffrage diſſipa les applaudiſſemens que le Public lui avoit donnez trop libéralement, & anéantit ſi bien tous les arrêts que Paris, & le reſte de la Cour avoient prononcez en ſa faveur, qu'au bout de quelque temps elle ſe trouva relegnée dans les Provinces, où elle conſerve encore ſon prémier luſtre.*

Le Sujet n'a pas grand artifice. C'eſt un Inconnu aſſez honnête homme pour ſe faire aimer de deux Reines. L'inégalité des conditions met un obſtacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre Actes & demi; & quand il faut de néceſſité finir la Piéce, un Homme ſemble tomber des nuës pour faire développer le ſecret de ſa naiſſance, qui le rend mari de l'une, ou le faiſant reconnoître pour frere de l'autre.

Hæc eadem à ſummo expectes minimoque Poëta.

D. Raymond & ce Pêcheur ne ſuivent point la Régle que

Digitized by Google

que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun Acteur qui ne fût insinué dès le prémier Acte, ou appellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la Reine D. Leonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût eu un Fils, & que le Roi son Mari lui eût appris en mourant que D. Raimond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce Prince. On peut dire de Don Raimond, qu'il vient avec les Députez d'Arragon, dont il est parlé au prémier Acte, & qu'ainsi il satisfait aucunement à cette Régle; mais ce n'est que par hazard qu'il vient avec eux. C'étoit le Pêcheur qu'il étoit allé chercher, & non pas eux, & il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce Pêcheur; qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la Protase, & il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plûtôt qu'un autre, si non que la Piéce n'auroit pû finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soûtenir que l'action ne demande pour sa durée, que le tems de sa representation. Pour celle du lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerois plus sur les Piéces qui restoient à examiner. Les sentimens du second Acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aye mis sur le Théatre. L'amour des deux Reines pour Carlos y paroît très-visible, malgré le soin & l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractéres, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingenieuse, & par une réflexion sur ce qui s'est passé au prémier Acte, elle prend occasion de faire savoir aux Spectateurs sa passion pour ce brave Inconnu, qu'elle a si bien vangé du mépris qu'en ont fait les Comtes. Ainſi

Digitized by Google

ſi on ne peut dire qu'elle choiſiſſe ſans raiſon ce jour-là plûtôt qu'un autre pour lui en confier le ſecret, puiſqu'il paroît qu'elle le ſait déja, & qu'elles ne font que raiſonner enſemble ſur ce qu'on vient de voir repréſenter.

NICO-

Digitized by Google

NICOMEDE,

TRAGEDIE.

1651.

Digitized by Google

ACTEURS.

PRUSIAS, Roi de Bithynie.

FLAMINIUS, Ambaſſadeur de Rome.

ARSINOE, ſeconde Femme de Pruſias.

LAODICE, Reine d'Arménie.

NICOMEDE, Fils aîné de Pruſias, ſorti du prémier lit.

ATTALE, Fils de Pruſias & d'Arſinoé.

ARASPE, Capitaine des Gardes de Pruſias.

CLEONE, Confidente d'Arſinoé.

La Scéne eſt à Nicomedie.

NI-

Digitized by Google

Digitized by Google

NICOMEDE.

Digitized by Google

NICOMEDE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

APrès tant de hauts faits, il m'eſt bien doux, Seigneur,
De voir encor mes yeux régner ſur votre cœur,
Voir, ſous les Lauriers qui vous couvrent la tête,
Un ſi grand Conquerant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquiſe à ſes travaux,
Faire un illuſtre hommage à ce peu que je vaux.
Quelque bien toutefois que le Ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté ſe refuſe à la joie.
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la Cour pour vous un ſéjour dangereux.
Votre Marâtre y régne, & le Roi votre Pere
Ne voit que par ſes yeux, ſeule la conſidére,
Pour ſouveraine loi n'a que ſa volonté;
Jugez après cela de votre ſureté.
La haine que pour vous elle a ſi naturelle,
Sans mon occaſion encor ſe renouvelle.
Votre Frére ſon Fils depuis peu de retour....

NICOMEDE.

Je le ſai, ma Princeſſe, & qu'il vous fait la cour.
Je ſai que les Romains, qui l'avoient en ôtage,
Ont enfin renvoié pour un plus digne ouvrage,
Que ce don à ſa Mere étoit le prix fatal,
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal;
Que le Roi par ſon ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poiſon lui-même évité Rome,

Et

Et rompu par ſa mort les ſpectacles pompeux
Où l'effroi de ſon nom le deſtinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
Lors qu'à cette nouvelle, enflamé de courroux,
D'avoir perdu mon Maître, & de craindre pour vous,
J'ai laiſſé mon Armée aux mains de Théagene,
Pour voler en ces lieux au ſecours de ma Reine.
Vous en aviez beſoin, Madame, & je le voi,
Puiſque Flaminius obſede encor le Roi.
Si de ſon arrivée Annibal fut la cauſe, (ſe.
Lui mort, ce long ſejour prétend quelqu'autre cho-
Et je ne vois que vous qui le puiſſe arrêter,
Pour aider à mon Frére à vous perſécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que ſa vertu Romaine
N'embraſſe avec chaleur l'intérêt de la Reine.
Annibal qu'elle vient de lui ſacrifier,
L'engage en ſa querelle, & m'en fait défier : (dre,
Mais, Seigneur, juſqu'ici j'aurois tort de m'en plain-
Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
Ma gloire & mon amour peuvent bien peu ſur moi,
S'il faut votre préſence à ſoûtenir ma foi,
Et ſi je puis tomber en cette frénéſie,
De préferer Attale au Vainqueur de l'Aſie ;
Attale, qu'en ôtage ont nourri les Romains,
Ou plûtôt qu'en eſclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte ſervile,
Qu'il tremble à voir une Aigle, & reſpecte un Edile.

NICOMEDE.

Plûtôt, plûtôt la mort, que mon eſprit jaloux
Forme des ſentimens ſi peu dignes de vous.
Je crains la violence, & non votre foibleſſe,
Et ſi Rome une fois contre nous s'intéreſſe...

LAODICE.

Je ſuis Reine, Seigneur, & Rome a beau tonner,
Elle, ni votre Roi n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il eſt dépoſitaire,
C'eſt pour exécuter les ordres de mon Pére ;
Il m'a donnée à vous, & nul autre que moi

N'a

Digitized by Google

N'a droit de l'en dédire, & me choisir un Roi,
Par son ordre & le mien, la Reine d'Arménie
Est duë à l'héritier du Roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un Sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, Madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout ici, se croira tout permis,
Pour se mettre en état de voir régner son Fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfraindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité,
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la Nature ont-ils un privilége,
Qui vous assure d'elle après ce sacrilége?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, & m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime,
Et vous serez bien-tôt la prémiere victime
Que la Mére & le Fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui, se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous, de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le Roi, qu'elle-même vous craigne,
Retournez à l'Armée, & pour me protéger,
Montrez cent mille bras tous prêts à me vanger.
Parlez la force en main, & hors de leur atteinte:
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,
Et ne vous flatez point, ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre,
Et fussiez-vous du monde, & l'amour, & l'effroi,
Quiconque entre au Palais porte sa tête au Roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'Armée,
Ne montrez à la Cour que votre renommée,
Assurez votre sort pour assurer le mien,
Faites que l'on vous craigne, & je ne craindrai rien.

NICO-

Digitized by Google

NICOMEDE.

Rome, Seigneur!

ATTALE.

Oui, Rome, en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute,
Et ſi Rome ſavoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir ſa creature
A l'éclat de ſon nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de Citoien Romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter ſa haine,
En le deshonorant par l'amour d'une Reine?
Et ne ſavez-vous plus qu'il n'eſt Princes ni Rois,
Qu'elle daigne égaler à ſes moindres Bourgeois?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bien-tôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle & de vous,
Rempliſſez mieux un nom ſous qui nous tremblons tous,
Et ſans plus l'abaiſſer à cette ignominie,
D'idolatrer en vain la Reine d'Arménie, (cœur,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre
La Fille d'un Tribun, ou celle d'un Préteur:
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclus le defaut de naiſſance,
Si l'honneur ſouverain de ſon adoption
Ne vous autoriſoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, briſez de ſi honteuſes chaines,
Aux Rois qu'elle mépriſe abandonnez les Reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevez,
Pour mériter les biens qui vous ſont reſervez.

ATTALE.

Si cet homme eſt à vous, impoſez-lui ſilence,
Madame, & retenez une telle inſolence.
Pour voir juſqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colére à le laiſſer parler;
Mais je crains qu'elle échape, & que s'il continuë,
Je ne m'obſtine plus à tant de retenuë.

NICOMEDE.

Seigneur, ſi j'ai raiſon, qu'importe à qui je ſois?

Perd-

Digitized by Google

Perd-elle de ſon prix pour emprunter ma voix ?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain eſt un précieux titre,
Et la Reine & le Roi l'ont aſſez acheté,
Pour ne ſe plaire pas à le voir rejetté, (ce,
Puiſqu'ils ſe ſont privez, pour ce nom d'importan-
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
Jugez ſi c'eſt pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une Reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur Romaine.
D'un ſi rare tréſor l'un & l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme eſt-il à vous ?
Et pour vous divertir eſt-il ſi néceſſaire,
Que vous ne lui puiſſiez ordonner de ſe taire ?

LAODICE.

Puiſqu'il vous a déplû vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de Fils de Souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître,
Qu'un Prince votre aîné doit être votre Maître,
Craindre de lui déplaire, & ſavoir que le ſang
Ne vous empêche pas de differer de rang,
Lui garder le reſpect qu'exige ſa naiſſance ;
Et loin de lui voler ſon bien en ſon abſence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous eſt maintenant ſon bien,
Dites un mot, Madame, & ce ſera le mien ;
Et ſi l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injuſtice.
Mais ſi je lui dois tant en Fils de Souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en eſt point que le Ciel n'ait fait
naître, (tre.
Pour commander aux Rois, & pour vivre ſans Mai-
Sachez que mon amour eſt un noble projet,
Pour éviter l'affront de me voir ſon Sujet.
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutois, Seigneur, que ma Couronne

Digitized by Google

Vous charmoit bien du moins autant que ma perſon-
Mais telle que je ſuis, & ma Couronne & moi, (ne ;
Tout eſt à cet Aîné qui ſera votre Roi ;
Et s'il étoit ici, peut-être en ſa préſence
Vous penſeriez deux fois à lui faire une offenſe.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux...

NICOMEDE. (reux,

Faites quelques ſouhaits qui ſoient moins dange-
Seigneur, s'il les ſavoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Inſolent, eſt-ce enfin le reſpect qui m'eſt dû ?

NICOMEDE.

Je ne ſai de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître, & tenir ce langage ?

NICOMEDE.

Je ſais à qui je parle, & c'eſt mon avantage,
Que n'étant point connu, Prince, vous ne ſavez
Si je vous dois reſpect, ou ſi vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! Madame, ſouffrez que ma juſte colére...

LAODICE.

Conſultez-en, Seigneur, la Reine votre Mére,
Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOE', LAODICE, ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

INſtruiſez mieux le Prince votre Fils,
Madame, & dites-lui, de grace, qui je ſuis.
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare,
Et ce deſordre eſt mal dans une ame ſi rare ;
J'en ai pitié.

ARSINOE'.

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMEDE.

Oui, Madame, j'y ſuis, & Métrobate auſſi.

AR-

ARSINOE'.

Métrobate! ah le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jetter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOE'.

Mais qui cauſe, Seigneur, ce retour ſurprenant?
Et votre Armée?

NICOMEDE.

Elle eſt ſous un bon Lieutenant.
Et quant à mon retour, peu de choſe le preſſe.
J'avois ici laiſſé mon Maître, & ma Maîtreſſe;
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains,
Et je viens ſauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.

ARSINOE'.

C'eſt ce qui vous améne?

NICOMEDE.

Oui, Madame, & j'eſpére
Que vous m'y ſervirez auprès du Roi mon Pére.

ARSINOE'.

Je vous y ſervirai comme vous l'eſpérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous ſommes aſſurez.

ARSINOE'.

Il ne tiendra qu'au Roi, qu'aux effets je ne paſſe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOE'.

Tenez-vous aſſuré que je n'oublirai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'eſt donc-là le Prince Nicoméde?

NICOMEDE. (céde.

Oui, c'eſt moi qui viens voir s'il faut que je vous

ATTALE.

Ah! Seigneur, excuſez ſi vous connoiſſant mal...

NICOMEDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne Rival.
Si vous aviez deſſein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une ſi noble audace:

Digitized by Google

Mais comme à ſon ſecours je n'améne que moi,
Ne la menacez plus de Rome, ni du Roi.
Je la défendrai ſeul, attaquez-la de même,
Avec tous les reſpects qu'on doit au Diadême.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'Aîné,
Le rang de votre Maître où je ſuis deſtiné; (me,
Et nous verrons ainſi qui fait mieux un brave hom-
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, penſez-y bien, je vous laiſſe y rêver.

SCENE IV.

ARSINOE', ATTALE, CLEONE.

ARSINOE'.

QUoi, tu faiſois excuſe à qui m'oſoit braver!

ATTALE.

Que ne peut point, Madame, une telle ſurpriſe?
Ce prompt retour me perd, & rompt votre entre-
ARSINOE'. (priſe.
Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'Ambaſſadeur Romain,
Dedans mon cabinet améne-le ſans ſuite,
Et de ton heureux ſort laiſſe-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, Madame, s'il faut...

ARSINOE'.

Va; n'appréhende rien,
Et pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCENE V.

ARSINOE', CLEONE.

CLEONE.

VOus lui cachez, Madame, un deſſein qui le
ARSINOE'. (touche!
Je crains qu'en l'apprenant ſon cœur ne s'effarouche.
Je crains qu'à la vertu par les Romains inſtruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'eſt fourbe, ni crime,
Qu'un Trône acquis par-là ne rende légitime.

CLE-

Digitized by Google

CLEONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins ſcrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOE'.

Ne leur impute pas une telle injuſtice,
Un Romain ſeul l'a faite, & par mon artifice.
Rome l'eût laiſſé vivre, & ſa légalité
N'eût point forcé les loix de l'hospitalité.
Savante à ſes dépens de ce qu'il ſavoit faire,
Elle le ſouffroit mal auprès d'un Adverſaire:
Mais quoique par ce triſte & prudent ſouvenir,
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler ſans crainte, & ſans envie,
Chez un Prince allié, les reſtes de ſa vie.
Le ſeul Flaminius, trop piqué de l'affront,
Que ſon Pére défait lui laiſſe ſur le front,
(Car je croi que tu ſais que quand l'Aigle Romaine
Vit choir ſes Légions aux bords de Traſiméne,
Flaminius ſon Pére en étoit Général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal:)
Ce Fils donc qu'a preſſé la ſoif de ſa vengeance,
S'eſt aiſément rendu de mon intelligence;
L'eſpoir d'en voir l'objet entre ſes mains remis,
A pratiqué par lui le retour de mon Fils;
Par lui j'ai jetté Rome en haute jalouſie,
De ce que Nicoméde a conquis dans l'Aſie,
Et de voir Laodice unir tous ſes Etats,
Par l'hymen de ce Prince à ceux de Pruſias;
Si bien que le Sénat, prenant un juſte ombrage
D'un Empire ſi grand, ſous un ſi grand courage,
Il s'en eſt fait nommer lui-même Ambaſſadeur,
Pour rompre cet hymen, & borner ſa grandeur;
Et voilà le ſcrupule où Rome s'intéreſſe.

CLEONE.

Attale à ce deſſein entreprend ſa Maîtreſſe!
Mais que n'agiſſoit Rome avant que le retour
De cet Amant ſi cher affermît ſon amour?

ARSINOE'.

Irriter un Vainqueur en tête d'une Armée,
Prête à ſuivre en tous lieux ſa colére allumée,
C'étoit trop hazarder, & j'ai cru, pour le mieux,

Digitized by Google

Qu'il falloit de ſon Fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques;
Et pour l'aſſaſſiner ſe diſant ſuborné,
Il l'a, graces aux Dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au Roi, lui demander juſtice,
Et ſa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun ſouci de m'en juſtifier,
Je ſaurai m'en ſervir à me fortifier.
Tantôt en le voiant j'ai fait de l'effraiée,
J'ai changé de couleur, je me ſuis écriée;
Il a cru me ſurprendre, & l'a cru bien en vain,
Puiſque ſon retour même eſt l'œuvre de ma main.

CLEONE.

Mais quoi que Rome faſſe, & qu'Attale prétende,
Le moien qu'à ſes yeux Laodice ſe rende?

ARSINOE'.

Et je n'engage auſſi mon Fils en cet amour,
Qu'à deſſein d'éblouïr le Roi, Rome, & la Cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au Sceptre d'Arménie.
Je cherche à m'aſſurer celui de Bithynie;
Et ſi ce Diadême une fois eſt à nous,
Que cette Reine après ſe choiſiſſe un Epoux.
Je ne la vai preſſer, que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de ſon Amant, & d'elle.
Le Roi, que le Romain pouſſera vivement,
De peur d'offenſer Rome, agira chaudement;
Et ce Prince piqué d'une juſte colére,
S'emportera ſans doute, & bravera ſon Pére.
S'il eſt prompt & bouillant, le Roi ne l'eſt pas moins;
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes ſoins,
Pour peu qu'à de tels coups cet Amant ſoit ſenſible,
Mon entrepriſe eſt ſure, & ſa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert & tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon Cabinet Flaminius m'attend.
Allons, & garde bien le ſecret de ta Reine.

CLEONE.

Vous me connoiſſez trop, pour vous en mettre en peine.

Fin du prémier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Evenir ſans mon ordre, & ſe montrer (ici?

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun ſouci, (de

Et la haute vertu du Prince Nicomé-

Pour ce qu'on peut en craindre eſt un puiſſant reme-

Mais tout autre que lui devroit être ſuſpect, (de.

Un retour ſi ſoudain manque un peu de reſpect,

Et donne lieu d'entrer en quelque défiance

Des ſecrettes raiſons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, & ſa témérité

N'eſt qu'un pur attentat ſur mon autorité;

Il n'en veut plus dépendre, & croit que ſes conquêtes

Au deſſus de ſon bras ne laiſſent point de têtes,

Qu'il eſt lui ſeul ſa régle, & que ſans ſe trahir

Des Héros tels que lui ne ſauroient obéir.

ARASPE.

C'eſt d'ordinaire ainſi que ſes pareils agiſſent.

A ſuivre leur devoir leurs hauts faits ſe terniſſent,

Et ces grands cœurs enflez du bruit de leurs combats,

Souverains dans l'Armée, & parmi leurs Soldats,

Font du commandement une douce habitude,

Pour qui l'obéiſſance eſt un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe, dis que le nom de Sujet

Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet;

Que bien que leur naiſſance au Trône les deſtine,

Si ſon ordre eſt trop lent, leur grand cœur s'en muti- (ne;

Qu'un Pére garde trop un bien qui leur eſt dû, (ne;

Et qui perd de ſon prix étant trop attendu;

Qu'on voit naître de-là mille ſourdes pratiques

Dans le gros de ſon Peuple, & dans ſes Domeſtiques

Et que ſi l'on ne va juſqu'à trancher le cours
De ſon regne ennuyeux, & de ſes triſtes jours,
Du moins une inſolente & fauſſe obéiſſance,
Lui laiſſant un vain tître, uſurpe ſa puiſſance.

ARASPE.

C'eſt ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, & qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'eſt pas pour vous un avis néceſſaire,
Le Prince eſt vertueux, & vous êtes bon Pére.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon Pére, il ſeroit criminel.
Il doit ſon innocence à l'amour paternel.
C'eſt lui ſeul qui l'excuſe, & qui le juſtifie,
Ou lui ſeul qui me trompe, & qui me ſacrifie.
Car je dois craindre enfin que ſa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu;
Qu'il ne force en ſon cœur la Nature à ſe taire.
Qui ſe laſſe d'un Roi, peut ſe laſſer d'un Pére;
Mille exemples ſanglans nous peuvent l'enſeigner.
Il n'eſt rien qui ne céde à l'ardeur de regner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiéte,
La Nature eſt aveugle, & la vertu muette.
Te le dirai-je, Araſpe? il m'a trop bien ſervi.
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.
Il n'eſt plus mon Sujet, qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait regner, en effet eſt mon Maître.
Pour paroître à mes yeux, ſon mérite eſt trop grand,
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'appro-
Et ſa ſeule préſence eſt un ſecret reproche; (che,
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois Roi,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi,
Et que ſi je lui laiſſe un jour une Couronne,
Ma tête en porte trois que ſa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame, & ma confuſion,
Qui renouvelle & croît à chaque occaſion,
Sans-ceſſe offre à mes yeux cette vuë importune,
Que qui m'en donne trois, peut bien m'en ôter une,
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, & peut tout ce qu'il veut. (peut.
Juge, Araſpe, où j'en ſuis, s'il veut tout ce qu'il

ARAS-

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sai comme s'explique
La régle de la vraie & saine Politique.
Aussi-tôt qu'un Sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent.
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'Etat, que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien regner l'empêche prudemment
De mériter un juste & plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépate, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, Seigneur, pour le Prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son Frére?
Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son Frere, & la mort d'Annibal?
Non, ne nous flatons point, il court à sa vengeance,
Il en a le prétexte, il en a la puissance,
Il est l'Astre naissant qu'adorent mes Etats,
Il est le Dieu du Peuple, & celui des Soldats;
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre;
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, & mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussai-je voir par-là tout l'Etat hazardé....

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

VOus voilà, Prince! Et qui vous a mandé ?

NICOMEDE.

La ſeule ambition de pouvoir en perſonne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encore une Couronne,
De jouïr de l'honneur de vos embraſſemens,
Et d'être le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce, heureuſement unie
Aux Royaumes du Pont & de la Bithynie,
Je viens remercier, & mon Pére, & mon Roi,
D'avoir eu la bonté de s'y ſervir de moi,
D'avoir choiſi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber ſur moi l'honneur de ſa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous paſſer de mes embraſſemens,
Me faire par écrit de tels remercimens,
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre eſtime.
Abandonner mon Camp en eſt un capital,
Inexcuſable en tous, & plus au Géneral;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant ſans mon ordre, eût paié de ſa tête.

NICOMEDE.

J'ai failli, je l'avouë, & mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un deſir trop ardent.
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offenſe,
Lui ſeul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je ſerois innocent: mais ſi loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'eſtime,
Et qu'un bonheur ſi grand me coute un petit crime,
Qui ne craîndra jamais la plus ſevére loi,
Si l'amour juge en vous, ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaiſe excuſe eſt aſſez pour un Pere,
Et ſous le nom d'un Fils toute faute eſt legére.

Je

Digitized by Google

Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'Ambaſſadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prens de confiance,
Vous l'écouterez, Prince, & répondrez pour moi.
Vous êtes auſſi bien le véritable Roi,
Je n'en ſuis plus que l'ombre; & l'âge ne m'en laiſſe
Qu'un vain tître d'honneur qu'on rend à ma vieilleſſe,
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder,
L'intérêt de l'Etat vous doit ſeul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute;
Mais gardez-vous auſſi d'oublier votre faute,
Et comme elle fait brêche au pouvoir ſouverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puiſſance abſoluë,
Attendez-la de moi, comme je l'ai reçuë,
Inviolable, entiere, & n'autoriſez pas
De plus méchans que vous, à la mettre plus bas.
Le Peuple qui vous voit, la Cour qui vous contemple,
Vous desobéiroient ſur votre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, & montrez à leurs yeux
Que nos prémiers Sujets obéiſſent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, Seigneur, & plûtôt qu'on ne penſe,
Mais je demande un prix de mon obéiſſance.
La Reine d'Arménie eſt duë à ſes Etats,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il eſt temps qu'en ſon Ciel cet Aſtre aille reluire;
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, & cet illuſtre emploi
Demande un Roi lui-même, ou l'heritier d'un Roi:
Mais pour la renvoier juſqu'en ſon Arménie,
Vous ſavez qu'il y faut quelque cérémonie.
Tandis que je ferai préparer ſon départ,
Vous irez dans mon Camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle eſt prête à partir, ſans plus grand équipage.

Digitized by Google

PRUSIAS.

Je n'ai garde à ſon rang de faire un tel outrage.
Mais l'Ambaſſadeur entre, il le faut écouter,
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

SUr le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous faſſe encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un Prince votre Fils,
Et vous pouvez juger des ſoins qu'elle en a pris,
Par les hautes vertus, & les illuſtres marques
Qui font briller en lui le ſang de vos Monarques.
Sur-tout il eſt inſtruit de l'Art de bien régner;
C'eſt à vous de le croire, & de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure,
Et vous offenſeriez l'eſtime qu'elle en fait,
Si vous le laiſſiez vivre, & mourir en Sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puiſſe dire
Où vous lui deſtinez un ſouverain Empire.

PRUSIAS.

Les ſoin qu'ont pris de lui le Peuple, & le Sénat,
Ne trouveront en moi jamais un Pére ingrat.
Je croi, que pour regner, il en a les mérites,
Et n'en veux point douter, après ce que vous dites;
Mais vous voiez, Seigneur, le Prince ſon aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné.
Il ne fait que ſortir encor d'une victoire,
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

Seigneur, c'eſt à vous ſeul de faire Attale Roi.

PRUSIAS.

C'eſt votre intérêt ſeul que ſa demande touche.

NICOMEDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira ſeul la bouche.
De quoi ſe mêle Rome, & d'où prend le Sénat,

Vous

Vous vivant, vous regnant, ce droit sur votre Etat?
Vivez, regnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la Nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils Amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens, aspire à votre mort.
Et de pareils Amis en bonne Politique....

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez point avec la République.
Portez plus de respect à de tels Alliez.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les Rois humiliez,
Et quel que soit ce Fils, que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture,
Ou pour le Consultat, ou pour la Dictature.

FLAMINIUS *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voiez un effet des leçons d'Annibal.
Ce perfide Ennemi de la grandeur Romaine
N'en a mis en son cœur, que mépris, & que haine.

NICOMEDE.

Non, mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome & ne la craindre point.
On me croit son Disciple & je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon Maître au secours du Poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son Pére à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les Morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords.
Parlez, & nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Eh bien, s'il eſt beſoin de répondre autre choſe,
Attale doit regner, Rome l'a réſolu;
Et puiſqu'elle a par-tout un pouvoir abſolu,
C'eſt aux Rois d'obéir, alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'eſprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont ſe fait un grand Roi.
Mais c'eſt trop que d'en croire un Romain ſur ſa foi.
Par quelque grand effet voions s'il en eſt digne,
S'il a cette vertu, cette valeur inſigne.
Donnez-lui votre Armée, & voyons ces grands coups;
Qu'il en faſſe pour lui ce que j'ai fait pour vous,
Qu'il regne avec éclat ſur ſa propre conquête,
Et que de ſa victoire il couronne ſa tête.
Je lui prête mon bras, & veux dès maintenant,
S'il daigne s'en ſervir, être ſon Lieutenant.
L'exemple des Romains m'autoriſe à le faire.
Le fameux Scipion le fut bien de ſon Frére,
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'ainé.
Les bords de l'Helleſpont, ceux de la Mer Ægée,
Les reſtes de l'Aſie à nos côtes rangée,
Offrent une matiére à ſon ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reſte en ſa protection,
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer ſur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore ſur ce point les volontez du Roi,
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces Places,
Préparer un obſtacle à mes nouveaux deſſeins,
Diſpoſer de bonne heure un ſecours de Romains;
Et ſi Flaminius en eſt le Capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Traſiméne.

PRUSIAS.

Prince, vous abuſez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'Ambaſſadeur doit être reſpecté,
Et l'honneur ſouverain qu'ici je vous défére...

NI-

Digitized by Google

NICOMEDE.

Ou laiſſez-moi parler, ou bien faites-moi taire;
Je ne ſai point répondre autrement pour un Roi,
A qui deſſus ſon Trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offenſez moi-même, en parlant de la ſorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, Seigneur, qu'on borne vos Etats,
Qu'au milieu de ma courſe on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on ait même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace,
Et je remercirai qui me dit hautement
Qu'il ne m'eſt plus permis de vaincre impunément?

PRUSIAS *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de ſon âge.
Le temps & la raiſon pourront le rendre ſage.

NICOMEDE.

La raiſon & le temps m'ouvrent aſſez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois juſqu'ici vécu comme ce Frére,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainſi quand elle eſt ſans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'eſt pas grande vertu, ſi l'on ne les imite.)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos,
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ſes Héros,
Elle me laiſſeroit la Bithynie entiére,
Telle que de tout temps l'Aîné la tient d'un Pére,
Et s'empreſſeroit moins à le faire regner,
Si vos armes ſous moi n'avoient ſu rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois Sceptres conquis, trop de puiſſance unie,
Il faut la diviſer, & dans ce beau projet
Ce Prince eſt trop bien né, pour vivre mon Sujet.
Puis qu'il peut la ſervir à me faire deſcendre,
Il a plus de vertus que n'en eut Alexandre,
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes Ayeux, ou le prix de mon ſang.
Graces aux Immortels, l'effort de mon courage,

Et

Et ma grandeur future, ont mis Rome en ombrage.
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, & promptement;
Mais n'exigez d'un Fils aucun conſentement.
Le Maître qui prit ſoin d'inſtruire ma jeuneſſe,
Ne m'a jamais appris à faire une baſſeſſe.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plûtôt que par vertu.
Les plus rares Exploits que vous ayez pu faire
N'ont jetté qu'un dépôt ſur la tête d'un Pére,
Il n'eſt que gardien de leur illuſtre prix,
Et ce n'eſt que pour vous que vous avez conquis;
Puiſque cette grandeur à ſon Trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
Quand les Romains le ſont, ils ne ſont rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point regner ſur les murs de Carthage,
Et de tout ce qu'il fit pour l'Empire Romain,
Il n'en eut que la gloire, & le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu ſi pure,
Le reſte de la Terre eſt d'une autre nature.
Quant aux raiſons d'Etat qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en conſultiez des têtes bien ſenſées,
Elles vous déferoient de ces belles penſées.
Par reſpect pour le Roi je n'y dis rien de plus.
Prenez quelque loiſir de rêver là-deſſus.
Laiſſez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des viſions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque déciſion,
Si la penſée eſt belle, ou ſi c'eſt viſion.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, ſi vous trouvez des charmes,
A pouſſer plus avant la gloire de vos Armes,
Nous ne la bornons point mais comme il eſt permis,
Contre qui que ce ſoit, de ſervir ſes Amis;
Si vous ne le ſavez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis, pour ne vous pas ſurprendre.

Au

Digitized by Google

Au reſte, ſoiez ſûr que vous poſſéderez
Tout ce qu'en votre cœur déja vous dévorez.
Le Pont ſera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos Ayeux, ce prix de votre ſang,
Ne mettront point Attale en votre illuſtre rang,
Et puiſque leur partage eſt pour vous un ſupplice,
Rome n'a pas deſſein de vous faire injuſtice.
Ce Prince regnera ſans rien prendre ſur vous.

à Pruſias.

La Reine d'Arménie a beſoin d'un Epoux,
Seigneur, l'occaſion ne peut être plus belle,
Elle vit ſous vos loix, & vous diſpoſez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai ſecret de faire Attale Roi,
Comme vous l'avez dit, ſans rien prendre ſur moi.
La piéce eſt délicate, & ceux qui l'ont tiſſuë
A de ſi longs detours ſont une digne iſſuë.
Je n'y répons qu'un mot, étant ſans intérêt.
Traitez cette Princeſſe en Reine comme elle eſt,
Ne touchez point en elle aux droits du diadême,
Ou pour les maintenir, je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, & que jamais les Rois,
Pour vivre en nos Etats, ne vivent ſous nos loix;
Qu'elle ſeule en ces lieux d'elle-même diſpoſe.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicoméde, à lui dire autre choſe?

NICOMEDE.

Non, Seigneur, ſi ce n'eſt que la Reine après tout,
Sachant ce que je puis, me pouſſe trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma Cour que peut votre inſolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le ſilence.
Une ſeconde fois aviſez, s'il vous plaît,
De traiter Laodice en Reine comme elle eſt.
C'eſt moi qui vous en prie.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

EH quoi! toujours obſtacle?

PRUSIAS.

De la part d'un Amant ce n'eſt pas grand miracle.
Cet orgueilleux eſprit, enflé de ſes ſuccès,
Penſe bien de ſon cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun ſuive ſa deſtinée.
L'amour entre les Rois ne fait pas l'hyménée,
Et les raiſons d'Etat, plus fortes que ſes nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non, je vous répons, Seigneur, de Laodice;
Mais enfin elle eſt Reine, & cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai ſur elle après tout une puiſſance entiere,
Mais j'aime à la cacher ſous le nom de priere.
Rendons-lui donc viſite, & comme Ambaſſadeur
Propoſez cet hymen vous-même à ſa grandeur.
Je ſeconderai Rome, & veux vous introduire;
Puiſqu'elle eſt en nos mains, l'Amour ne vous peut nuire.
Allons de ſa réponſe à votre compliment
Prendre l'occaſion de parler hautement.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

REine, puiſque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes.
Qui tranche trop du Roi, ne regne pas long-tems.

LAODICE.

J'obſerverai, Seigneur, ces avis importans,
Et ſi jamais je regne, on verra la pratique
D'une ſi ſalutaire & noble Politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de regner.

LAODICE.

Seigneur, ſi je m'égare, on peut me l'enſeigner.

PRUSIAS.

Vous mépriſez trop Rome, & vous devriez faire
Plus d'eſtime d'un Roi, qui vous tient lieu de Pere.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rens ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'eſt qu'être Roi.
Recevoir Ambaſſade en qualité de Reine,
Ce ſeroit à vos yeux faire la Souveraine,
Entreprendre ſur vous, & dedans votre Etat,
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuſe donc, Seigneur, & me dénie
L'honneur qui ne m'eſt dû que dans mon Arménie.
C'eſt là que ſur mon Trône, avec plus de ſplendeur,
Je puis honorer Rome, en ſon Ambaſſadeur,
Faire réponſe en Reine, & comme le mérite
Et de qui l'on me parle, & qui m'en ſollicite.
Ici c'eſt un métier que je n'entens pas bien,
Car hors de l'Armenie enfin je ne ſuis rien,
Et ce grand nom de Reine ailleurs ne m'autoriſe
Qu'à n'y voir point de Trône à qui je ſois ſoumiſe.

Digitized by Google

A vivre indépendante, & n'avoir en tous lieux
Pour Souverains que moi, la Raiſon, & les Dieux.

PRUSIAS.

Ces Dieux vos Souverains, & le Roi votre Pére
De leur pouvoir ſur vous m'ont fait dépoſitaire,
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'eſt en tous lieux que la raiſon des Rois.
Pour en faire l'épreuve, allons en Arménie,
Je vai vous y remettre en bonne compagnie,
Partons, & dès demain, puiſque vous le voulez.
Préparez-vous à voir vos Païs déſolez.
Préparez-vous à voir par toute votre Terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la Guerre,
Des Montagnes de morts, des Rivieres de ſang.

LAODICE.

Je perdrai mes Etats, & garderai mon rang,
Et ces vaſtes malheurs où mon orgueil me jette,
Me feront votre eſclave, & non votre Sujette.
Ma vie eſt en vos mains, mais non ma Dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté,
Et quand vos yeux frappez de toutes ces miſeres,
Verront Attale aſſis au Trône de leurs Péres,
Alors peut-être, alors, vous le prîrez en vain,
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais juſque-là votre Guerre m'engage,
Je ſerai bien changée, & d'ame, & de courage.
Mais peut-être, Seigneur, vous n'irez pas ſi loin.
Les Dieux de ma fortune auront un peu de ſoin,
Ils vous inſpireront, ou trouveront un homme
Contre tant de Héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un préſomptueux vous fondez votre appui,
Mais il court à ſa perte, & vous traîne avec lui.
Penſez-y bien, Madame, & faites-vous juſtice.
Choiſiſſez d'être Reine, ou d'être Laodice;
Et pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez regner, faites Attale Roi.
Adieu.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite..

LAODICE.

Suivez le Roi, Seigneur, votre Ambaſſade eſt faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flater,
Qu'ici je ne la dois, ni ne veux l'écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle auſſi, dans ce péril extrême, (me,
Moins en Ambaſſadeur, qu'en homme qui vous ai-
Et qui touché du ſort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'oſe donc, comme Ami, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a beſoin de prudence,
Et doit conſidérer pour ſon propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, & les lieux où l'on eſt.
La grandeur de courage en une ame Royale,
N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale, (neur
Que ſon mérite aveugle, & qu'un faux jour d'hon-
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle même ſe livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne ſe fait admirer que pour ſe faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand ſoûpir,
J'avois droit de regner, & n'ai ſu m'en ſervir.
Vous irritez un Roi dont vous voyez l'Armée,
Nombreuſe, obeïſſante, à vaincre accoutumée.
Vous êtes en ſes mains, vous vivez dans ſa Cour.

LAODICE.

Je ne ſai ſi l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en Amie.
Ma prudence n'eſt pas tout à fait endormie,
Et ſans examiner par quel deſtin jaloux
La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous,
Je veux vous faire voir, que celle que j'étale
N'eſt pas, tant qu'il vous ſemble, une vertu brutale;
Que ſi j'ai droit au Trône, elle s'en veut ſervir,
Et ſait bien repouſſer qui me le veut ravir.
Je voi ſur la frontiére une puiſſante Armée,
Com-

Digitized by Google

Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, & ſous quel Général?
Le Roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal,
Et s'il vouloit paſſer de ſon Païs au nôtre,
Je lui conſeillerois de s'aſſurer d'un autre.
Mais je vis dans ſa Cour, je ſuis dans ſes Etats,
Et j'ai peu de raiſon de ne le craindre pas. (nie,
Seigneur, dans ſa Cour même, & hors de l'Armé-
La vertu trouve appui contre la tyrannie.
Tout ſon Peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font ſur le bien public les maximes d'Etat.
Il connoit Nicoméde, il connoit ſa marâtre,
Il en ſait, il en voit la haine opiniâtre.
Il voit la ſervitude où le Roi s'eſt ſoumis,
Et connoit d'autant mieux les dangereux Amis.
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriſer Attale par caprice,
J'évite les mepris qu'il recevroit de moi,
S'il tenoit de ma main la qualité de Roi.
Je le regarderois comme une ame commune, (ne,
Comme un homme mieux né pour une autre fortu-
Plus mon Sujet qu'Epoux, & le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon Peuple à mon exemple en feroit peu d'eſtime.
Ce ſeroit trop, Seigneur, pour un cœur magnanime.
Mon refus lui fait grace, & malgré ſes deſirs,
J'épargne à ſa vertu d'éternels déplaiſirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici Reine.
Sur l'Armée & la Cour je vous voi Souveraine,
Le Roi n'eſt qu'une idée, & n'a de ſon pouvoir.
Que ce que par pitié vous lui laiſſez avoir.
Quoi! même vous allez juſques à faire grace?
Après cela, Madame, excuſez mon audace.
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix.
Recevoir Ambaſſade eſt encor de vos droits.
Ou ſi ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme ſimple Romain, ſouffrez que je vous die,
Qu'être allié de Rome, & s'en faire un appui,
C'eſt l'unique moien de regner aujourd'hui;
Que c'eſt par-là qu'on tient ſes Voiſins en contrainte,

Ses

Digitized by Google

Ses Peuples en repos, ſes ennemis en craînte;
Qu'un Prince eſt dans ſon Trône à jamais affermi,
Quand il eſt honoré du nom de ſon Ami;
Qu'Attale avec ce titre eſt plus Roi, plus Monarque,
Que tous ceux dont le front oſe en porter la marque,
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il ſuffit, je voi bien ce que c'eſt.
Tous les Rois ne ſont Rois qu'autant comme il vous plait.
Mais ſi de leurs Etats Rome à ſon gré diſpoſe,
Certes pour ſon Attale elle fait peu de choſe,
Et qui tient en ſa main tant de quoi lui donner,
A mendier pour lui devroit moins s'obſtiner.
Pour un Prince ſi cher ſa réſerve m'étome.
Que ne me l'offre-t-elle avec une Couronne?
C'eſt trop m'importuner en faveur d'un Sujet,
Moi qui tiendrois un Roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, & ſi votre alliance
Souilloit entre ſes mains la ſuprême puiſſance.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.
Je ne veux point de Rois qui ſachent obéir;
Et puiſque vous voyez mon ame toute entiére,
Seigneur, ne perdez plus menace, ni priére.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, penſez-y mûrement.
Songez mieux ce qu'eſt Rome, & ce qu'elle peut faire;
Et ſi vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de vos volontez ne peut troubler l'effet.
Tout fléchit ſur la Terre, & tout tremble ſur l'Onde,
Et Rome eſt aujourd'hui la Maîtreſſe du Monde.

LAODICE.

La Maîtreſſe du Monde! ah! vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie, & mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui ſuccéde,
S'il ne revivoit pas au Prince Nicoméde,
Et s'il n'avoit laiſſé dans de ſi dignes mains
L'infaillible ſecret de vaincre les Romains.

Un

Un ſi vaillant Diſciple aura bien le courage
D'en mettre juſqu'au bout les leçons en uſage.
L'Aſie en fait l'épreuve, où trois Sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce ſont des coups d'eſſai, mais ſi grands que peut-être
Le Capitole a lieu d'en craindre un coup de Maître,
Et qu'il ne puiſſe un jour....

FLAMINIUS.

Ce jour eſt encor loin,
Madame, & quelques-uns vous diront au beſoin,
Quels Dieux du haut en bas renverſent les profanes,
Et que même au ſortir de Trebie & de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome ſi fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

OU Rome à ſes Agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je ſai quel eſt mon ordre, & ſi j'en ſors, ou non,
C'eſt à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raiſon.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, & laiſſez à ma flame
Le bonheur à ſon tour d'entretenir Madame.
Vous avez dans ſon cœur fait de ſi grands progrès,
Et vos diſcours pour elle ont de ſi grands attraits,
Que ſans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre Harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faiſoient lui donner un conſeil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la ſorte un conſeil charitable,
C'eſt être Ambaſſadeur, & tendre, & pitoyable.
Vous a-t-il conſeillé beaucoup de lâchetez,
Madame?

FLA

FLAMINIUS.

Ah! c'en eſt trop, & vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'eſt point de contrée,
Où d'un Ambaſſadeur la Dignité ſacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant ſon rang & ſa ſplendeur,
Qui fait le Conſeiller, n'eſt plus Ambaſſadeur,
Il excéde ſa charge, & lui-même y renonce.
Mais dites-moi, Madame, a-t-il eu ſa réponſe?

LAODICE.

Oui, Seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prens plus
Que pour l'Agent d'Attale, & pour Flaminius:
Et ſi vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être. (tre.
Que pour l'empoiſonneur d'Annibal, de mon Mai-
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi.
S'ils ne vous ſatisfont, allez vous plaindre au Roi.

FLAMINIUS.

Il me fera juſtice, encor qu'il ſoit bon Pére;
Ou Rome, à ſon refus, ſe la ſaura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un & l'autre embraſſer les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, penſez à vous.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

CEt avis eſt plus propre à donner à la Reine;
Ma généroſité céde enfin à ſa haine.
Je l'épargnois aſſez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ſes Aſſaſſinats:
Mais enfin on m'y force, & tout ſon crime éclate.
J'ai fait entendre au Roi Zenop, & Métrobate;
Et comme leur rapport a dequoi l'étonner,
Lui-même il prend le ſoin de les examiner.

Digitized by Google

LAODICE.

Je ne ſai pas, Seigneur, quelle en ſera la ſuite;
Mais je ne comprens point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la Reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous (craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle Ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement
A la faire paſſer pour un reſſentiment;
Et ce maſque trompeur de fauſſe hardieſſe,
Nous déguiſe ſa crainte, & couvre ſa foibleſſe.

LAODICE.

Les myſtéres de Cour ſouvent ſont ſi cachez,
Que les plus clair-voians y ſont bien empêchez.
Lorſque vous n'étiez point ici pour me defendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre,
Rome ne ſongeoit point à troubler notre amour.
Bien plus, on ne vous ſouffre ici que ce ſeul jour,
Et dans ce même jour, Rome, en votre préſence,
Avec chaleur pour lui preſſe mon alliance.
Pour moi, je ne voi goute en ce raiſonnement,
Qui n'attend point le temps de votre éloignement;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage,
Qui m'offuſque la vuë, & m'y jette un ombrage.
Le Roi chérit ſa Femme, il craint Rome; & pour vous,
S'il ne voit vos hauts-faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne ſaurois vous taire
Qu'il eſt trop bon Mari, pour être aſſez bon Pére.
Voiez quel contre-tems Attale prend ici,
Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel ſouci?
Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en penſe;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma préſence:
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

MAdame, un ſi doux entretien
N'eſt plus charmant pour vous, quand j'y mêle le mien?

LA-

Digitized by Google

LAODICE.

Votre importunité, que j'oſe dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même.
Il connoit tout mon cœur, & répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le Roi.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

PUiſque c'eſt la chaſſer, Seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non, j'ai quelque choſe auſſi-bien à vous dire,
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'Ainé,
L'avantage du Trône où je ſuis deſtiné,
Et voulant ſeul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point ſur-tout dans vos deſſeins,
Ni le ſecours du Roi, ni celui des Romains:
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en ſouvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aineſſe,
Mais vous défaites-vous du cœur de la Princeſſe,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualitez qui ſavent tout charmer,
De trois Sceptres conquis, du gain de ſix Batailles,
Des glorieux aſſauts de plus de cent murailles?
Avec de tels ſeconds rien n'eſt pour vous douteux.
Rendez donc la Princeſſe égale entre nous deux.
Ne lui laiſſez plus voir ce long amas de gloire,
Qu'à pleines mains ſur vous a verſé la Victoire,
Et faites qu'elle puiſſe oublier une fois
Et vos rares vertus, & vos fameux exploits;
Ou contre ſon amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome & le Roi dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait aſſez juger,
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids leger.

Digitized by Google

NICOMEDE.

C'eſt n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous ſavoir ainſi défendre en galant homme.
Vous avez de l'eſprit, ſi vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOE', NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

SEigneur, le Roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, Seigneur.

ARSINOE'.

Prince, la calomnie eſt aiſée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel ſujet vous m'en venez inſtruire,
Moi, qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOE'.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, ſous l'eſpoir qui vous flate,
Amené de ſi loin Zénon, & Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obſtinois, Madame, à tout diſſimuler.
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOE'.

La vérité les force, & mieux que vos largeſſes.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promeſſes,
Tous deux en ont plus dit, qu'ils n'avoient réſolu.

NICOMEDE.

J'en ſuis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOE'.

Je le veux bien encor, & je n'en ſuis fâchée,
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajoûter à vos titres d'honneur,
La noble qualité de mauvais ſuborneur.

NI-

Digitized by Google

NICOMEDE.

Je les ai ſubornez contre vous à ce compte?

ARSINOE'.

J'en ai le déplaiſir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous penſez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOE'.

Non, Seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaiſe, & que vous vouliez croire?

ARSINOE'.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on ſavoir de vous ces deux mots importans?

ARASPE.

Seigneur, le Roi s'ennuie, & vous tardez long-temps.

ARSINOE'.

Vous les ſaurez de lui, c'eſt trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, Madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chaſſant le paternel,
Vous fera l'innocente, & moi le criminel:
Mais...

ARSINOE'.

Achevez, Seigneur, ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de verité qui font que je reſpire.

ARSINOE'.

Peut-on ſavoir de vous ces deux mots importans?

NICOMEDE.

Vous les ſaurez du Roi, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOE', ATTALE.

ARSINOE'.

NOus triomphons, Attale, & ce grand Nicomédе
Voit quelle digne iſſuë à ſes fourbes ſuccéde.
Les deux Accuſateurs que lui-même a produits,
Que pour l'aſſaſſiner je dois avoir ſeduits;
Pour me calomnier ſubornez par lui-même,

N'ont ſu bien ſoûtenir un ſi noir ſtratagême.
Tous deux m'ont accuſée, & tous deux avoué
L'infame & lâche tour qu'un Prince m'a joué.
Qu'en préſence des Rois les véritez ſont fortes!
Que pour ſortir d'un cœur elles trouvent de portes!
Qu'on en voit le menſonge aiſément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, & tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je ſuis ravi de voir qu'une telle impoſture
Ait laiſſé votre gloire, & plus grande, & plus pure;
Mais pour l'examiner, & bien voir ce que c'eſt,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, ſans un peu de ſcrupule,
Avoir pour deux méchans une ame ſi crédule.
Ces perfides tous deux ſe ſont dits aujourd'hui,
Et ſubornez par vous, & ſubornez par lui.
Contre tant de vertus, contre tant de victoires
Doit-on quelque croiance à des ames ſi noires?
Qui ſe confeſſe traitre eſt indigne de foi.

ARSINOE'.

Vous êtes généreux, Attale, & je le voi,
Même de vos Rivaux la gloire vous eſt chére.

ATTALE.

Si je ſuis ſon Rival, je ſuis auſſi ſon Frére; (cœur
Nous ne ſommes qu'un ſang, & ce ſang dans mon
A peine à le paſſer pour calomniateur.

ARSINOE'.

Et vous en avez moins à me croire aſſaſſine,
Moi dont la peine eſt ſûre, à moins que ſa ruïne....

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces Témoins,
Quand ils vous accuſoient, je les croiois bien moins.
Votre vertu, Madame, eſt au deſſus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'eſtime.
La ſienne dans la Cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'eſt qu'un trait de l'Envie,
Qui s'efforce à noircir une ſi belle vie. (trui,
Pour moi, ſi par ſoi-même on peut juger d'au-
Ce que je ſens en moi, je le préſume en lui.
Contre un ſi grand Rival j'agis à force ouverte,

Sans

Digitized by Google

Sans bleſſer ſon honneur, ſans pratiquer ſa perte,
J'emprunte du ſecours, & le fais hautement;
Je croi qu'il n'agit pas moins généreuſement,
Qu'il n'a que les deſſeins où ſa gloire l'invite,
Et n'oppoſe à mes vœux que ſon propre mérite.

ARSINOE'.

Vous êtes peu du Monde, & ſavez mal la Cour.

ATTALE. (mour?

Eſt-ce autrement qu'en Prince on doit traiter l'a-

ARSINOE'.

Vous le traitez, mon Fils, & parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOE'.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la ſuite des Rois.
Cependant, ſi le Prince eſt encor votre Frére,
Souvenez-vous auſſi que je ſuis votre Mere,
Et malgré les ſoupçons que vous avez conçus,
Venez ſavoir du Roi ce qu'il croit là-deſſus.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARSINOE', ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le Prince, Araſpe.

Araſpe rentre.

Et vous, Madame,
Retenez des ſoûpirs dont vous me percez l'ame.
Quel beſoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout, ſans le ſecours des pleurs?
Quel beſoin que ces pleurs prennent votre défenſe?
Doutai-je de ſon crime, ou de votre innocence,
Et reconnoiſſez-vous que tout ce qu'il m'a dit,
Par quelque impreſſion ébranle mon eſprit?

Digitized by Google

ARSINOE'.

Ah! Seigneur, eſt-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'impoſture;
Et peut-on voir menſonge aſſez-tôt avoué,
Pour rendre à la vertu toute ſa pureté?
Il en reſte toûjours quelque indigne mémoire,
Qui porte une ſouillure à la plus haute gloire.
Combien en votre Cour eſt-il de médiſans?
Combien le Prince a-t-il d'aveugles Partiſans,
Qui ſachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a ſeul juſtifiée?
Et ſi la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du Peuple en conſerve un ſoupçon,
Suis-je digne de vous, & de telles allarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah, c'eſt trop de ſcrupule, & trop mal préſumer
D'un Mari qui vous aime, & qui vous doit aimer.
La gloire eſt plus ſolide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elles s'en vit ternie.
Mais voici Nicoméde, & je veux qu'aujourd'hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOE', NICOMEDE, ARASPE, *Gardes.*

ARSINOE'.

GRace, grace, Seigneur, à notre unique appui,
Grace à tant de lauriers en ſa main ſi fertiles,
Grace à ce Conquérant, à ce preneur de Villes,
Grace....

NICOMEDE.

De quoi, Madame? eſt-ce d'avoir conquis
Trois Sceptres que ma perte expoſe à votre Fils?
D'avoir porté ſi loin vos armes dans l'Aſie,
Que même votre Rome en a pris jalouſie?
D'avoir trop ſoûtenu la Majeſté des Rois?
Trop rempli votre Cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratique les maximes?
S'il faut grace pour moi, choiſiſſez de mes crimes,
Les voilà tous, Madame, & ſi vous y joignez

D'a-

Digitized by Google

D'avoir crû des méchans par quelqu'autre gagnez,
D'avoir une ame ouverte, une franchiſe entiere,
Qui dans leur artifice a manqué de lumiere,
C'eſt gloire, & non pas crime, à qui ne voit le jour,
Qu'au milieu d'une Armée, & loin de votre Cour,
Qui n'a que la vertu de ſon intelligence,
Et vivant ſans remors, marche ſans défiance.

ARSINOE'.

Je m'en dédis, Seigneur, il n'eſt point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire,
Qu'imprime à ſes pareils le nom de Belle-Méte.
De cette averſion ſon cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il ſe ſent frappé.
Que ſon Maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique,
Que ce Vieillard confie, & gloire, & liberte,
Plûtôt au deſeſpoir, qu'à l'hoſpitalité;
Ces terreurs, ces fureurs, ſont de mon artifice;
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'eſt moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui.
C'eſt moi qui force Rome à lui ſervir d'appui.
De cette ſeule main part tout ce qui le bleſſe;
Et pour vanger ce Maître & ſauver ſa Maîtreſſe,
S'il a tâché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout eſt trop excuſable en un Amant jaloux.
Ce foible & vain effort ne touche point mon ame.
Je ſai que tout mon crime eſt d'être votre Femme,
Que ce nom ſeul l'oblige à me perſecuter;
Car enfin hors de-là que peut-il m'imputer? (mée,
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une Ar-
A-t-elle refuſé d'enfler ſa renommée?
Et lors qu'il l'a fallu puiſſamment ſecourir,
Que la moindre longueur l'auroit laiſſé périr,
Quel autre a mieux preſſé les ſecours néceſſaires?
Qui l'a mieux dégagé de ſes deſtins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus ſoigneux Agent,
Pour hâter les renforts, & d'hommes & d'argent?
Vous le ſavez, Seigneur, & pour reconnoiſſance,
Après l'avoir ſervi de toute ma puiſſance,
Je voi qu'il a voulu me perdre auprès de vous;

Mais tout eſt excuſable en un Amant jaloux,
Je vous l'ai deja dit.

PRUSIAS.

Ingrat, que peux-tu dire ?

NICOMEDE.

Que la Reine a pour moi des bontez que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puiſſans ſecours,
Dont elle a conſervé mon honneur, & mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale,
Que par mon propre bras elle amaſſoit pour lui,
Et préparoit dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques ſentimens qu'elle ait été pouſſée,
J'en laiſſe le Ciel juge; il connoit ſa penſée,
Il ſait pour mon ſalut comme elle a fait des vœux,
Il lui rendra juſtice, & peut-être à tous deux.
Cependant, puiſqu'enfin l'apparence eſt ſi belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour ſon intérêt vous faire ſouvenir,
Que vous laiſſez long-temps deux méchans à punir.
Envoiez Métrobate, & Zenon au ſupplice,
Sa gloire attend de vous ce noble ſacrifice;
Tous deux l'ont accuſée, & s'ils s'en ſont dédits
Pour la faire innocente, & charger votre Fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort eſt trop juſ-
Après s'être jouez d'une Perſonne Auguſte. (te,
L'offenſe une fois faite à ceux de notre rang,
Ne ſe repare point, que par des flots de ſang.
On n'en fut jamais quitte ainſi pour s'en dedire,
Il faut ſous les tourmens que l'impoſture expire,
Ou vous expoſeriez tout votre ſang Roial
A la légereté d'un eſprit déloyal.
L'exemple eſt dangereux, & hazarde nos vies,
S'il met en ſûreté de telles calomnies.

ARSINOE.

Quoi, Seigneur! les punir de la ſincérité
Qui ſoudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi ſa fourbe découverte, (te,
Qui vous rend votre Femme, & m'arrache à ma per-
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon ſeul intérêt!

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt être trop adroit, Prince, & trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laiſſe-là Métrobate, & ſonge à te défendre.
Purge-toi d'un forfait ſi honteux, & ſi bas.

NICOMEDE.

M'en purger! moi, Seigneur? vous ne le croiez pas.
Vous ne ſavez que trop qu'un homme de ma ſorte,
Quand il ſe rend coupable, un peu plus haut ſe porte,
Qu'il lui faut un grand crime à tenter ſon devoir,
Ou ſa gloire ſe ſauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre Peuple, & jetter votre Armée
Dedans les intérêts d'une Reine opprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale, & l'effort des Romains,
Et fondre en vos Païs contre leur tyrannie,
Avec tous vos ſoldats, & toute l'Arménie;
C'eſt ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit ſe réſoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'eſt le jeu que des petites ames,
Et c'eſt-là proprement le partage des Femmes.
Puniſſez donc, Seigneur, Metrobate, & Zénon;
Pour la Reine, ou pour moi, faites-vous-en raiſon:
A ce dernier moment la conſcience preſſe,
Pour rendre compte aux Dieux, tout reſpect humain ceſſe;
Et ces eſprit légers, approchant des abois,
Pourroient bien ſe dédire une ſeconde fois

ARSINOE'.

Seigneur....

NICOMEDE.

Parlez, Madame, & dites quelle cauſe
A leur juſte ſupplice obſtinément s'oppoſe;
Ou laiſſez-nous penſer, qu'aux portes du trépas,
Ils auroient des remords, qui ne vous plairoient pas.

ARSINOE'.

Vous voïez à quel point ſa haine m'eſt cruelle.
Quand je le juſtifie, il me fait criminelle;
Mais ſans doute, Seigneur, ma préſence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra ſon eſprit,
Il rendra quelque calme à ſon cœur magnanime,
Et lui pourra ſans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compaſſion

Digitized by Google

Vous aſſuriez un Sceptre à ma protection,
Ni que pour garantir la perſonne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puiſſance Roiale.
Si vos Amis de Rome en ont pris quelque ſoin,
C'étoit ſans mon aveu, je n'en ai pas beſoin.
Je n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre,
Si-tôt qu'entre mes bras vous ceſſerez de vivre,
Et ſur votre tombeau mes premiéres douleurs
Verſeront tout enſemble, & mon ſang, & mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah, Madame!

ARSINOE'.

Oui, Seigneur, cette heure infortunée,
Par mes derniers ſoûpirs clorra ma deſtinée;
Et puiſqu'ainſi jamais il ne ſera mon Roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce Fils, qui déja lui donne tant d'ombrage,
C'eſt que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur ſein vous fites élever;
Qu'il retourne y traîner, ſans péril, & ſans gloire,
De votre amour pour moi l'impuiſſante mémoire.
Ce grand Prince vous ſert, & vous ſervira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui bleſſe les yeux.
Et n'appréhendez point Rome, ni ſa vengeance;
Contre tout ſon pouvoir il a trop de vaillance;
Il ſait tous les ſecrets du fameux Annibal,
De ce Héros à Rome en tous lieux ſi fatal,
Que l'Aſie & l'Afrique admirent l'avantage,
Qu'en tire Antiochus, & qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendreſſes du ſang preſſent votre bonté,
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre préſence
Un Prince que j'eſtime indignement m'offenſe,
Ni que je ſois forcée à vous mettre en courroux
Contre un Fils ſi vaillant, & ſi digne de vous.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicoméde, en deux mots, ce desordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te croi point lâche;
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assûrer la Reine qui te craint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle,
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentimens que j'aime à voir durer,
Ne régnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'Amour, & la Nature,
Etre Pére, & Mari dans cette conjoncture....

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi,
Reprenez hautement ce noble caractére.
Un veritable Roi n'est ni Mari, ni Pere.
Il regarde son Trône, & rien de plus. Regnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance & si vaste, & si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espere gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai regner.

PRUSIAS.

Je régne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre Couronnes.
Ton Roi fait ce partage entre son Frere, & toi;
Je ne suis plus ton Pére, obéis à ton Roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le Roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser,
Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offenser,

J'obéirai, Seigneur, ſans repliques frivoles
A vos intentions, & non à vos paroles.
A ce Frére ſi cher transportez tous mes droits,
Et laiſſez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel eſt le mien.

PRUSIAS.

Quelle baſſeſſe d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une Femme?
Tu la préféres, lâche, à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes Ayeux!
Après cette infamie, es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je croi que votre exemple eſt glorieux à ſuivre.
Ne préférez-vous pas une Femme à ce Fils,
Par qui tous ces Etats aux vôtres ſont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au Diadême?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cedai-je à mon Frére, en cédant vos Etats?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il eſt fâcheux à dire,
Mais un Monarque enfin comme un autre homme expire,
Et vos peuples alors, aiant beſoin d'un Roi,
Voudront choiſir peut-être, entre ce Prince & moi.
Seigneur, nous n'avons pas ſi grande reſſemblance
Qu'il faille de bons yeux pour y voir difference,
Et ce vieux droit d'aîneſſe eſt ſouvent ſi puiſſant,
Que pour remplir un Trône, il rappelle un abſent.
Que ſi leurs ſentimens ſe réglent ſur les vôtres,
Sous le joug de vos loix j'en ai bien rangé d'autres,
Et dûſſent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi, ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, ſi leur artifice
De votre ſang par vous ſe fait un ſacrifice;
Autrement vos Etats à ce Prince livrez
Ne ſeront en ſes mains qu'autant que vous vivrez.

Ce

Digitized by Google

Ce n'eſt point en ſecret que je vous le déclare,
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare.
Le voila qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, ſans verſer mon ſang,
Je ſaurai bien, ingrat, l'aſſurer de ce rang,
Et demain....

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, Gardes.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colére,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offenſe légére.
Le Sénat en effet pourra s'en indigner,
Mais j'ai quelques Amis qui ſauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raiſon, & dès demain Attale
Recevra de ma main la puiſſance Royale,
Je le fais Roi de Pont, & mon ſeul héritier:
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous & lui jugera de l'outrage.
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui ſerve d'ôtage,
Et pour l'y mieux conduire, il vous ſera donné,
Si-tôt qu'il aura vu ſon Frére couronné.

NICOMEDE.

Vous m'envoîrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera juſtice,
Va, va lui demander ta chére Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, Seigneur, vous le voulez ainſi,
Et j'y ſerai plus Roi, que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome ſait vos hauts faits, & deja vous adore.

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius, je n'y ſuis pas encore.
La route en eſt mal ſure, à tout conſidérer,
Et qui m'y conduira, pourroit bien s'égarer.

PRU-

Digitized by Google

PRUSIAS.

Qu'on le reméne, Araspe, & redoublez ſa Garde.
Toi, rens graces à Rome, & ſans ceſſe regarde,
Que comme ſon pouvoir eſt la ſource du tien,
En perdant ſon appui, tu ne ſeras plus rien.
Vous, Seigneur, excuſez, ſi me trouvant en peine
De quelques déplaiſirs que m'a fait voir la Reine,
Je vai l'en conſoler, & vous laiſſe avec lui
Attale, encore un coup, rens grace à ton appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

SEigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui ſont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, & votre affection
Paſſe votre promeſſe, & mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le Trône de mon Pére
Ne fait pas le bonheur que plus je conſidére.
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes ſens,
C'eſt Laodice acquiſe à mes vœux innocens.
La qualité de Roi, qui me rend digne d'elle....

FLAMINIUS.

Ne rendra pas ſon cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occaſion fait un cœur different.
D'ailleurs, c'eſt l'ordre exprès de ſon Pére mourant,
Et par ſon propre aveu, la Reine d'Arménie
Eſt duë à l'Heritier du Roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'eſt pas loi pour elle, & Reine comme elle eſt,
Cet ordre, à bien parler, n'eſt que ce qu'il lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un Diadème,
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand Prince qu'elle aime?
Et vous qui la privez d'un ſi cher Protecteur?
Et vous qui de ſa chute êtes l'unique auteur?

ATTA-

Digitized by Google

ATTALE.

Ce Prince hors d'ici, Seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome & nous soûtiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours.
Pour ne vous point flater, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, Seigneur, de tout point me confondre,
Et je serois moins Roi, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau Royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, & Rome est plus égale.
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le Prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau;
Mais pour le Roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau! Quoi! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire,
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, Prince, & que me dites-vous?

ATTALE.

Vous même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre République.

FLAMINIUS.

Je vai vous l'expliquer, & veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse, où vous semblez courir.
Rome qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son Trône, eût fait une injustice,
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi;
Mais par d'autres moiens elle vous a fait Roi,
Et le soin de sa gloire à présent la dispense,
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette Reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLA-

Digitized by Google

FLAMINIUS.

Ce ſeroit mettre encor Rome dans le hazard,
Que l'on crût artifice, ou force de ſa part;
Cet hymen jetteroit une ombre ſur ſa gloire.
Prince, n'y penſez plus, ſi vous m'en pouvez croire;
Ou ſi de mes conſeils vous faites peu d'état,
N'y penſez plus du moins, ſans l'aveu du Sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour ſuccéde,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicoméde;
Et lors qu'à mes deſirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponſe trop rude
Sur ce beau coup d'eſſai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offenſez vos Amis,
Vous êtes Souverain, & tout vous eſt permis.
Mais puiſqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant ſon appui vous ne ſerez plus rien,
Que le Roi vous l'a dit; ſouvenez-vous en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

ATtale, étoit-ce ainſi que regnoient tes Ancêtres?
Veux-tu le nom de Roi pour avoir tant de Maîtres?
Ah! ce titre à ce prix déja m'eſt importun.
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnánime,
Pour ſouffrir qu'aux Romains il ſerve de victime.
Montrons leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un ſi rude joug affranchiſſons ces lieux
Puiſqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié céde à leur Politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faiſons auſſi pour nous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE', ATTALE.

ARSINOE'.

J'Ai prévu ce tumulte, & n'en vois rien à craindre.
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre;
Et ſi l'obſcurité laiſſe croître ce bruit,
Le jour diſſipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un Peuple ſe mutine,
Que de voir que ton cœur dans ſon amour s'obſtine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embraſé,
Ne rend point de mépris à qui t'a mépriſé.
Vange-toi d'une ingrate, & quitte une cruelle,
A préſent que le Sort t'a mis au deſſus d'elle;
Son Trône, & non ſes yeux, avoit dû te charmer;
Tu vas regner ſans elle, à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puiſque te voilà Roi, l'Aſie a d'autres Reines,
Qui loin de te donner des rigueurs à ſouffrir,
T'épargneront bien-tôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, Madame...

ARSINOE'.

Eh bien ſoit, je veux qu'elle ſe rende.
Prévois-tu les malheurs qu'enſuite j'appréhende?
Si-tôt que d'Arménie elle t'aura fait Roi,
Elle t'engagera dans ſa haine pour moi.
Mais, ô Dieux, pourra-t-elle y borner ſa vangeance?
Pourras-tu dans ſon lit dormir en aſſurance?
Et refuſera-t-elle à ſon reſſentiment
Le Fer, ou le Poiſon, pour vanger ſon Amant?
Qu'eſt-ce qu'en ſa fureur une Femme n'eſſaye?

ATTALE.

Que de fauſſes raiſons, pour me cacher la vraye?
Rome qui n'aime pas à voir un puiſſant Roi,

L'a

L'a craint en Nicoméde, & le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une Reine,
Si je ne veux déplaire à notre Souveraine;
Et puiſque la fâcher, ce ſeroit me trahir,
Afin qu'elle me ſouffre, il vaut mieux obéir.
Je ſai par quels moiens ſa ſageſſe profonde
S'achemine à grands pas à l'Empire du Monde.
Auſſi-tôt qu'un Etat devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'eſt bleſſer les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras ſous une ſeule tête,
Et leur Guerre eſt trop juſte, après cet attentat
Que fait ſur leur grandeur un tel crime d'Etat.
Eux, qui pour gouverner ſont les premiers des hommes,
Veulent que ſous leur ordre on ſoit ce que nous ſommes,
Veulent ſur tous les Rois un ſi haut aſcendant,
Que leur Empire ſeul demeure indépendant.
Je les connois, Madame, & j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, & renverſer Carthage.
De peur de choir comme eux je veux bien m'abaiſſer,
Et céde à des raiſons que je ne puis forcer.
D'autant plus juſtement mon impuiſſance y céde,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicoméde;
Un ſi grand Ennemi leur répond de ma foi,
C'eſt un Lion tout prêt à dechaîner ſur moi.

ARSINOE'.

C'eſt de quoi je voulois vous faire confidence,
Mais vous me raviſſez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez ſoin
D'aſſurer des jaloux dont vous avez beſoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOE', ATTALE.

ARSINOE'.

SEigneur, c'eſt remporter une haute victoire,
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai ſu le ramener aux termes du devoir,
Et ſur lui la Raiſon a repris ſon pouvoir.

FLA-

Digitized by Google

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous ſerez capable
De rendre également ce Peuple raiſonnable.
Le mal croît, il eſt temps d'agir de votre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce ſoit le confondre,
Que de le laiſſer faire, & ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embraſſer jamais vos réſolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le Sénat n'épargnoit promeſſe, ni menace,
Et rappelloit par-là ſon eſcadron mutin
Et du Mont Quirinal, & du Mont Aventin,
Dont il auroit vu faire une horrible deſcente,
S'il eût traité long-temps ſa fureur d'impuiſſante,
Et l'eût abandonnée à ſa confuſion,
Comme vous ſemblez faire en cette occaſion.

ARSINOE'.

Après ce grand exemple en vain on délibere.
Ce qu'a fait le Sénat, montre ce qu'il faut faire,
Et le Roi.... mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOE', FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

JE ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
Ces Mutins ont pour Chef les Gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois ſoupçonné déja ſon artifice.

ATTALE.

Ainſi votre tendreſſe, & vos ſoins ſont payez!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir, & ſi vous m'en croyez....

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

PRUSIAS, ARSINOE', FLAMINIUS, ATTALE, CLEONE.

CLEONE.

TOut eſt perdu, Madame, à moins d'un prompt (reméde.
Tout le Peuple à grands cris demande Nicomé-
Il commence lui-même à ſe faire raiſon, (de,
Et vient de déchirer Métrobate, & Zénon.

ARSINOE'.

Il n'eſt donc plus à craindre, il a pris ſes victimes.
Sa fureur ſur leur ſang va conſumer ſes crimes.
Elle s'applaudira de cet illuſtre effet,
Et croira Nicoméde amplement ſatisfait.

FLAMINIUS.

Si ce deſordre étoit ſans Chefs, & ſans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la ſuite;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci.
Mais un deſſein formé ne tombe pas ainſi :
Il ſuit toûjours ſon but juſqu'à ce qu'il l'emporte.
Le prémier ſang verſé rend ſa fureur plus forte,
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laiſſe plus, ni pitié, ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOE', ATTALE, CLEONE, ARASPE.

ARASPE.

SEigneur, de tous côtez le Peuple vient en foule.
De moment en moment votre Garde s'écoule;
Et ſuivant les diſcours, qu'Ici même j'entens,
Le Prince entre mes mains ne ſera pas long-temps.
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,

Ce

Digitized by Google

Ce précieux Objet d'une amitié ſi tendre.
Obéiſſons, Madame, à ce Peuple ſans foi,
Qui las de m'obéir en veut faire ſon Roi,
Et du haut d'un Balcon, pour calmer la tempête,
Sur ſes nouveaux Sujets faiſons voler ſa tête.

ATTALE.

Ah, Seigneur!

PRUSIAS.

C'eſt ainſi qu'il lui ſera rendu.
A qui le cherche ainſi, c'eſt ainſi qu'il eſt dû.

ATTALE.

Ah! Seigneur, c'eſt tout perdre, & livrer à ſa rage,
Tout ce qui de plus près touche votre courage;
Et j'oſe dire ici que votre Majeſté,
Aura peine elle-même à trouver ſureté.

PRUSIAS.

Il faut donc ſe réſoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicoméde avecque ma Couronne;
Je n'ai point d'autre choix, & s'il eſt le plus fort,
Je dois à ſon Idole, ou mon Sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce deſſein auroit quelque juſtice,
Eſt-ce à vous d'ordonner que ce Prince périſſe?
Quel pouvoir ſur ſes jours vous demeure permis?
C'eſt l'ôtage de Rome, & non plus votre Fils.
Je dois m'en ſouvenir quand ſon Pére l'oublie.
C'eſt attenter ſur nous, qu'ordonner de ſa vie,
J'en dois compte au Sénat, & n'y puis conſentir.
Ma Galére eſt au Port toute prête à partir,
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite;
Le Palais y répond par la porte ſecrette;
Souffrez que mon départ faſſe connoître à tous,
Que Rome a des conſeils plus juſtes, & plus doux;
Et ne l'expoſez pas à ce honteux outrage,
De voir à ſes yeux même immoler ſon ôtage.

ARSINOE'.

Me croirez-vous, Seigneur; & puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne ſauroit me choquer.
Parlez.

AR-

Digitized by Google

ARSINOE'.

Le Ciel m'inſpire un deſſein dont j'eſpére,
Et ſatisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.
S'il eſt prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui ſon ôtage aiſément;
Cette porte ſecrette ici nous favoriſe.
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entrepriſe,
Montrez-vous à ce Peuple, & flatant ſon courroux,
Amuſez-le du moins à débattre avec vous.
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en aſſurance
La Galére s'éloigne avec ſon eſpérance.
S'il force le Palais, & ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le ſurpris, le confus,
Vous accuſerez Rome, & promettrez vangeance,
Sur quiconque ſera de ſon intelligence.
Vous envoirez après ſi-tôt qu'il ſera jour,
Et vous lui donnerez l'eſpoir d'un prompt retour,
Où mille empêchemens que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider au ſtratagême.
Quelque aveugle tranſport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien, tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il préſumera ſon effort inutile.
Ici, la délivrance en paroit trop facile,
Et s'il l'obtient, Seigneur il faut fuir, vous & moi;
S'il le voit à ſa tête, il en fera ſon Roi,
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah! j'avoûrai, Madame,
Que le Ciel a verſé ce conſeil dans votre ame.
Seigneur, ſe peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous aſſure, & vie, & gloire, & liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage:
Mais qui perd temps ici, perd tout ſon avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOE'.

Ne prenez avec vous qu'Araſpe, & trois Soldats.

Peut-

Peut-être un plus grand nombre auroit quelque inſi-
J'irai chez Laodice, & m'aſſurerai d'elle. (delle;
Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vai de mon côté
De ce Peuple mutin amuſer la fierté,
A votre ſtratagème en ajoûter quelqu'autre.

ARSINOE'.

Songez que ce n'eſt qu'un que mon Sort, & le vôtre,
Que vos ſeuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, Madame, ou vous en dégager.

ARSINOE'.

Allez donc; j'apperçois la Reine d'Arménie.

SCENE VI.

ARSINOE', LAODICE, CLEONE.

ARSINOE'.

LA cauſe de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, Madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déja de ſa punition.

ARSINOE'.

Vous qui ſavez ſon crime, ordonnez de ſa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaiſſement ſuffit pour une Reine:
C'eſt déja trop de voir ſon deſſein avorté.

ARSINOE'.

Dites pour châtiment de ſa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le Diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même.
Ils ſavent oublier quand ils ont le deſſus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOE'.

Ainſi qui peut vous croire, aiſément ſe contente.

LAODICE.

Le Ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOE'.

Soûlever des Sujets contre leur Souverain,

Leur mettre à tous le fer, & la flame en la main,
Juſque dans le Palais pouſſer leur inſolence,
Vous appellez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, Madame, & je le voi;
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je ſuis hors de ſouci pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hazarder pas en vous la Majeſté
Au manque de reſpect d'un grand Peuple irrité.
Faites venir le Roi, rappellez votre Attale,
Que je conſerve en eux la Dignité Roiale.
Ce Peuple en ſa fureur peut les connoître mal.

ARSINOE'.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal?
Vous par qui ſeule ici tout ce deſordre arrive,
Vous qui dans ce Palais vous voiez ma captive,
Vous qui me répondez, au prix de votre ſang,
De tout ce qu'un tel crime attente ſur mon rang?
Vous me parlez encor avec la même audace,
Que ſi j'avois beſoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obſtiner, Madame, à me parler ainſi,
C'eſt ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que quand il me plaira, vous ſerez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand deſordre à crime;
Votre Peuple eſt coupable, & dans tous vos Sujets
Ces cris ſéditieux ſont autant de forfaits;
Mais pour moi qui ſuis Reine, & qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la Guerre il fut toûjours permis,
D'allumer la révolte entre ſes Ennemis.
M'enlever mon Epoux, c'eſt vous faire la mienne.

ARSINOE'.

Je la ſuis donc, Madame, & quoi qu'il en avienne,
Si ce Peuple une fois enfonce le Palais,
C'eſt fait de votre vie, & je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bien-tôt sur ma tombe
Tout le sang de vos Rois servira d'Hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelqu'autre Métrobate, ou quelqu'autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos Domestiques
Ne soient déja gagnez par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point regner sur votre Bithynie.
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminez,
Rendez-moi cet Epoux, qu'en vain vous retenez.

ARSINOE'.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre.
Flaminius l'y méne, & pourra vous le rendre.
Mais hâtez-vous de grace, & faites bien ramer,
Car déja sa galére a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah! si je le croiois!

ARSINOE'.

N'en doutez point, Madame.

LAODICE.

Fuiez donc les fureurs qui saisissent mon ame.
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus, ni respect, ni générosité.
Mais plûtôt demeurez pour me servir d'ôtage,
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos Sujets, avecque tous les miens.
Aussi-bien Annibal nommoit une folie,
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses Etats,
Soûtenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon desespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOE'.

Vous voulez donc enfin regner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,

Le Roi pourra ſouffrir que vous regniez pour lui?

LAODICE.

J'y regnerai, Madame, & ſans lui faire injure.
Puiſque le Roi veut bien n'être Roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui regne pour lui, des Romains, ou de moi?
Mais un ſecond ôtage entre mes mains ſe jette.

SCENE VII.

LAODICE, ARSINOE', ATTALE, CLEONE.

ARSINOE'.

ATtale, avez-vous ſu comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah, Madame!

ARSINOE'.

Parlez.

ATTALE.

Tous les Dieux irritez
Dans les derniers malheurs nous ont précipitez,
Le Prince eſt échapé.

LAODICE.

Ne craignez plus, Madame,
La généroſité déja rentre en mon ame.

ARSINOE'.

Attale, prenez-vous plaiſir à m'allarmer?

ATTALE.

Ne vous flatez point tant que de le préſumer.
Le malheureux Araſpe avec ſa foible eſcorte
L'avoit déja conduit à cette fauſſe porte;
L'Ambaſſadeur de Rome étoit déja paſſé,
Quand dans le ſein d'Araſpe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du Prince; il s'écrie, & ſa Suite
De peur d'un pareil ſort prend auſſi-tôt la fuite.

ARSINOE'.

Et qui dans cette porte a pû le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze Soldats, qui ſembloient la garder.

Et

Et ce Prince...

ARSINOE'.

Ah, mon Fils, qu'il eſt par-tout de traîtres!
Qu'il eſt peu de Sujets fidelles à leurs Maîtres!
Mais de qui ſavez-vous un deſaſtre ſi grand?

ATTALE.

Des Compagnons d'Araſpe, & d'Araſpe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me deſeſpére.
J'ai couru me ranger auprès du Roi mon Pére,
Il n'en étoit plus temps; ce Monarque étonné
A ſes frayeurs deja s'etoit abandonné,
Avoit pris un eſquif, pour tâcher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'eſt pas moindre.

SCENE. VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOE', LAODICE, ATTALE, CLEONE.

PRUSIAS.

NOn, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux,
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOE'.

Mourons, mourons, Seigneur, & dérobons nos vies
A l'abſolu pouvoir des fureurs ennemies.
N'attendons pas leur ordre, & montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à diſpoſer de nous.

LAODICE.

Ce deſeſpoir, Madame, offenſe un ſi grand homme,
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome.
Vous devez le connoître, & puis qu'il a ma foi,
Vous devez préſumer qu'il eſt digne de moi.
Je le deſavourois s'il n'etoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon eſtime,
S'il ne faiſoit paroître un cœur toûjours egal.
Mais le voici, voiez ſi je le connois mal.

Digitized by Google

SCENE IX.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOE', LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

TOut eſt calme, Seigneur; un moment de ma vuë
A ſoudain appaiſé la Populace émuë.

PRUSIAS.

Quoi? me viens-tu braver juſque dans mon Palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'eſt un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un Captif inſolent d'avoir briſé ſa chaine.
Je viens en bon Sujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troubloient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime:
Du grand Art de regner elle ſuit la maxime,
Et ſon Ambaſſadeur ne fait que ſon devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne.
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.
Pardonnez à ce Peuple un peu trop de chaleur,
Qu'à ſa compaſſion a donné mon malheur.
Pardonnez un forfait qu'il a cru néceſſaire,
Et qui ne produira qu'un effet ſalutaire.
Faites-lui grace auſſi, Madame, & permettez
Que juſques au tombeau j'adore vos bontez.
Je ſai par quels motifs vous m'êtes ſi contraire.
Votre amour maternel veut voir regner mon Frére,
Et je contribûrai moi-même à ce deſſein,
Si vous pouvez ſouffrir qu'il ſoit Roi de ma main.
Oui, l'Aſie à mon bras offre encor des Conquêtes,
Et pour l'en couronner, mes mains ſont toutes prêtes.
Commandez ſeulement, choiſiſſez en quels lieux,
Et j'en apporterai la Couronne à vos yeux.

ARSINOE'.

Seigneur, faut-il ſi loin pouſſer votre victoire,
Et qu'aiant en vos mains, & mes jours, & ma gloire,

La

La haute ambition d'un ſi puiſſant Vainqueur
Veuille encor triompher juſque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il eſt impatient lui-même de ſe rendre.
Joignez cette conquête à trois Sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un ſecond Fils.

PRUSIAS.

Je me rens donc auſſi, Madame, & je veux croire
Qu'avoir un Fils ſi grand eſt ma plus grande gloire.
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous ſavoir, Prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un ſi grand coup m'a caché ſon viſage;
Mais il m'a demandé mon Diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main?

NICOMEDE.

Ah! laiſſez-moi toûjours à cette digne marque
Reconnoître en mon ſang un vrai ſang de Monarque.
Ce n'eſt plus des Romains l'eſclave ambitieux,
C'eſt le libérateur d'un ſang ſi précieux. (tres,
Mon Frére, avec mes fers vous en briſez bien d'au-
Ceux du Roi, de la Reine, & les ſiens, & les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en ſauvant tout l'Etat?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans ſon plus haut éclat,
Pour la voir ſeule agir contre notre injuſtice,
Sans la préoccuper par ce foible ſervice,
Et me vanger enfin, ou ſur vous ou ſur moi,
Si j'euſſe mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, Madame....

ARSINOE'.

Il ſuffit, voilà le ſtratagème
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-
à Nicoméde. (même,
Et j'ai l'eſprit, Seigneur, d'autant plus ſatisfait,
Que mon ſang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuſe
D'avoir votre amitié doit ſe tenir heureuſe;

Digitized by Google

Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix,
Qu'elle jette toûjours ſur la tête des Rois.
Nous vous la demandons hors de la ſervitude,
Ou le nom d'Ennemi nous ſemblera moins rude.

FLAMINIUS *à Nicoméde.*

C'eſt dequoi le Senat pourra déliberer;
Mais cependant pour lui j'oſe vous aſſurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez ſon eſtime,
Telle que doit l'attendre un cœur ſi magnanime,
Et qu'il croira ſe faire une illuſtre Ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux Ami.

PRUSIAS.

Nous autres réunis ſous de meilleurs auſpices,
Préparons à demain de juſtes ſacrifices,
Et demandons aux Dieux, nos dignes Souverains,
Pour comble de bonheur l'amitie des Romains.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Digitized by Google

EXAMEN
DE
NICOMEDE.

Voici une Piéce d'une conſtitution aſſez extraordinaire, auſſi eſt-ce la vingt & uniéme que j'ai miſe ſur le Théatre; & aprés y avoir fait réciter quarante mille Vers, il eſt bien mal-aiſé de trouver quelque choſe de nouveau, ſans s'écarter un peu du grand chemin, & ſe mettre au hazard de s'égarer. La tendreſſe & les paſſions, qui doivent être l'ame des Tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y regne ſeule, & regarde ſon malheur d'un œil ſi dédaigneux, qu'il n'en ſauroit arracher une plainte. Elle y eſt combattue par la Politique, & n'oppoſe à ſes artifices qu'une prudence généreuſe, qui marche à viſage découvert, qui prévoit le péril ſans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre appui que celui de ſa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les Peuples.

L'Hiſtoire qui m'a prêté dequoi la faire paroître en ce haut degré, eſt tirée du quatriéme Livre de Juſtin. J'ai ôté de ma Scene l'horreur de ſa cataſtrophe, où le Fils fait aſſaſſiner ſon Pére, qui lui en avoit voulu faire autant; & n'ai donné ni à Pruſias, ni à Nicomede, aucun deſſein de Parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, Reine d'Arménie, afin que l'union d'une Couronne voiſine à la ſienne donnât plus d'ombrage aux Romains, & leur fit prendre plus de ſoin d'y mettre un obſtacle de leur part. J'ai approché de cette Hiſtoire celle

Digitized by Google

de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même Roi, & dont le nom n'eſt pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicoméde Diſciple, pour lui prêter plus de valeur, & plus de fierté contre les Romains; & prenant l'occaſion de l'Ambaſſade où Flaminius fut envoié par eux vers ce Roi leur Allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil Ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commiſſion ſecrette de traverſer ce Mariage, qui leur devoit donner de la jalouſie. J'ai fait que pour gagner l'eſprit de la Reine, qui ſuivant l'ordinaire des ſecondes Femmes avoit tout pouvoir ſur celui de ſon vieux Mari, il lui raméne un de ſes Fils, que mon Auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moien de cette Mére ambitieuſe; & de l'autre il oppoſe à Nicoméde un Rival appuié de toute la faveur des Romains, jaloux de ſa gloire & de ſa grandeur naiſſante.

Les Aſſaſſins qui découvrirent à ce Prince les ſanglans deſſeins de ſon Pére, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embuches que ſa Belle-mére lui avoit préparées; & pour la fin, je l'ai réduite en ſorte que tous mes Perſonnages y agiſſent avec généroſité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laiſſent un exemple aſſez illuſtre, & une concluſion aſſez agréable.

La repreſentation n'en a point déplû, & ce ne ſont pas les moindres Vers qui ſoient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la Politique des Romains au dehors, & comme ils agiſſoient imperieuſement avec les Rois leurs Alliez; leurs Maximes pour les empêcher de s'accroître, & les ſoins qu'ils prenoient de traverſer leur grandeur, quand elle commençoit à leur devenir ſuſpecte, à force de s'augmenter, & de ſe rendre conſidérable par de nouvelles conquêtes.

Digitized by Google

quêtes. C'eſt le caractere que j'ai donné à leur République en la perſonne de ſon Ambaſſadeur Flaminius, à qui j'oppoſe un Prince intrépide, qui voit ſa perte aſſurée ſans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuſe maſſe de leur puiſſance, lors même qu'il en eſt accablé. Ce Héros de ma façon ſort un peu des Régles de la Tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ſes infortunes; mais le ſuccès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du Spectateur, eſt quelquefois auſſi agréable, que la compaſſion que notre Art nous ordonne d'y produire par la repréſentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas juſques à tirer des larmes. Son effet ſe borne à mettre les Auditeurs dans les interêts de ce Prince, & à leur faire former des ſouhaits pour ſes proſpéritez.

Dans l'admiration qu'on a pour ſa vertu, je trouve une maniére de purger les paſſions, dont n'a point parlé Ariſtote, & qui eſt peut-être plus ſûre que celle qu'il preſcrit à la Tragédie par le moien de la pitié & de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicoméde nous laiſſe une averſion de la puſillanimité; & la généreuſe reconnoiſſance d'Héraclius, qui expoſe ſa vie pour Martian, à qui il eſt redevable de la ſienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diſſimuler que cette Piéce eſt une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Auſſi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vîte, comme je l'ai dit ailleurs, & où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Pruſias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite ſur la Mer, s'aviſent tout d'un coup de rappeller leur courage, & viennent ſe ranger auprès de la Reine Arſinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en aſſez méchante

chante posture, voyant réunir toute la Famille Roiale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, & les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicoméde les affections de cette Reine & du Prince Attale, qu'il avoit choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, & semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la Piéce sans les faire revenir, & m'étois contenté de faire témoigner par Nicoméde à sa Belle-mére, grand deplaisir de ce que la fuite du Roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances. Cela ne démentoit point l'effet Historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des Spectateurs, que nous avons accoûtumez à voir rassembler tous nos Personnages à la conclusion de cette sorte de Poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de regularité.

PER-

Digitized by Google

PERTHARITE,

ROI

DES LOMBARDS,

TRAGEDIE.

1652.

Digitized by Google

ACTEURS.

PERTHARITE, Roi des Lombards.

GRIMOALD, Comte de Benevent, aiant conquis le Royaume des Lombards ſur Pertharite.

GARIBALDE, Duc de Turin.

UNULPHE, Seigneur Lombard.

RODELINDE, Femme de Pertharite.

EDUIGE, Sœur de Pertharite.

SOLDATS.

La Scéne eſt à Milan.

Digitized by Google

Digitized by Google

PERTHARITE

Digitized by Google

PERTHARITE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Ui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager,
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer.
Ses conquêtes pour moi ſont des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et comme ſon amour redouble mon tourment,
Si je le hai Vainqueur, je le déteſte Amant.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être,
Et ce que vous direz au Comte votre Maître.

UNULPHE.

Dirés au Roi, Madame.

RODELINDE.

Ah! je ne penſe pas
Que de moi Grimoald exige un cœur ſi bas.
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune, & remplit ma naiſſance.
Si d'un Roi malheureux, & la fuite, & la mort
L'aſſurent dans ſon trône à titre du plus fort,
Ce n'eſt point à ſa Veuve à traiter de Monarque,
Un Prince qui ne l'eſt, qu'à cette triſte marque.
Qu'il ne ſe flate point d'un eſpoir décevant,
Il eſt toûjours pour moi Comte de Bénevent,
Toûjours l'uſurpateur du Sceptre de nos Péres,
Et toûjours, en un mot, l'auteur de mes miſéres.

UNUL-

Digitized by Google

UNULPHE.

C'eſt ne connoître pas la ſource de nos maux,
Que de les imputer à ſes nobles travaux.
Laiſſez à ſa vertu le prix qu'elle mérite,
Et n'en accuſez plus que votre Pertharite.
Son ambition ſeule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il étoit mon Epoux?

UNULPHE.

Non, mais vous oubliez que bien que la naiſſance
Donnât à ſon Aîné la ſuprême puiſſance,
Il oſa toutefois partager avec lui
Un Sceptre, dont ſon bras devoit être l'appui,
Qu'on vit alors deux Rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat,
Voulut entre ſes mains réunir ſon Etat,
Et ne put voir long-temps en celles de ſon frére.

RODELINDE.

Dites qu'il fût rebelle aux ordres de ſon Pére.
Le Roi qui connoiſſoit ce qu'ils valoient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux.
Il vit en Pertharite une ame trop Royale,
Pour ne lui pas laiſſer une fortune égale,
Et vit en Gundebert un cœur aſſez abjet,
Pour ne mériter pas ſon Frére pour Sujet.
Ce n'eſt pas attenter aux droits d'une Couronne,
Qu'en conſerver la part qu'un Pére nous en donne.
De ſon dernier vouloir c'eſt ſe faire des loix,
Honorer ſa mémoire, & défendre ſon choix.

UNULPHE.

Puiſque vous le voulez, j'excuſe ſon courage;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiſcret pour des Fils généreux,
Les faiſant tous deux Rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais Politique avoit dû reconnoître
Que le plus grand Etat ne peut ſouffrir qu'un Maître;
Que les Rois n'ont qu'un trône, & qu'une Majeſté,
Que leurs Enfans entr'eux n'ont point d'égalité;
Et qu'enfin la naiſſance a ſon ordre infaillible,

Qui

Qui fait de leur Couronne un point indiviſible.

RODELINDE.

Et toutefois le Ciel par les évenemens
Fit voir qu'il approuvoit ſes juſtes ſentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuſe haine,
Fondant ſur Pertharite, y trouva tôt ſa peine.
Une bataille entr'eux vuidoit leur different;
Il en ſortit défait, il en ſortit mourant.
Son trépas nous laiſſoit toute la Lombardie,
Dont il nous enviоit une foible partie,
Et j'ai verſé des pleurs qui n'auroient pas coulé,
Si vôtre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, & ſa main plus vaillante
Rendit après ſa mort ſa haine triomphante.
Quand nous croyions le Sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de ſort, en changeant d'Ennemi.
Et le voyant régner où régnoient les deux Freres,
Jugez à qui je puis imputer nos miſéres.

UNULPHE.

Excuſez un amour que vos yeux ont éteint.
Son cœur pour Eduige en étoit lors atteint,
Et pour gagner la Sœur à ſes deſirs trop chére,
Il fallut épouſer les paſſions du Frére.
Il arma ſes Sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à deſſein de vous nuire, ou de le ſecourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendoit l'ame,
Et fut en ce moment abuſer de ſa flâme.
Bien, dit-il, *que je touche à la fin de mes jours,*
Vous n'avez pas en vain amené du ſecours.
Ma mort vous va laiſſer ma Sœur & ma querelle;
Si vous l'oſez aimer, vous combattrez pour elle.
Il la proclame Reine, & ſans retardement,
Les Chefs & les Soldats aiant prêté ſerment,
Il en prend d'elle un autre, & de mon Prince même.
Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Je vous donne, dit-il, *Grimoald pour Epoux;*
Mais à condition qu'il ſoit digne de vous;
Et vous ne croirez point, ma Sœur, qu'il vous mérite,
Qu'il n'ait vangé ma mort, & détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
A la main d'une Reine il faut celle d'un Roi.

Voi-

Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurerent;
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animérent;
Non que souvent mon Prince, impatient Amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment;
Mais contre son amour la Princesse obstinée,
A toûjours opposé la parole donnée;
Si bien que ne voiant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse, & vaincre, & conquérir.
Enfin après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnoit Eduige, en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle étoit le prix, (quis.
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient con-
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre.
Vous futes sa captive, & le fites le vôtre;
Et la Princesse alors par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu Roi, le perdit tout-à-fait.
Nous le vîmes quitter ses prémiéres pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Eviter Eduige, à peine lui parler,
Et sous divers prétextes à son tour reculer.
Ce n'est pas que long-temps il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre,
Et tant que dans sa fuite a vécu votre Epoux,
N'étant plus à sa Sœur, il n'osoit être à vous.
Mais si-tôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur, qui n'étoit jusque-là qu'un doux crime....

SCENE II.

RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE.

EDUIGE.

MAdame, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterois de le voir avec vous.
Je m'imaginerois ce qui pourroit bien être,
Que ce fidelle Agent vous parle pour son Maître.
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret,
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, & croire avec respect

Tout

Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien ſuſpect.

RODELINDE.

Le ſecret n'eſt pas grand qu'aiſément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, Madame, ſon Maître a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvoit croire, il en uſeroit mieux.

EDUIGE.

Il a beau s'éblouïr alors qu'il vous regarde,
Il vous échapera, ſi vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il eſt,
Et vouloir ce qu'il veut, quand, & comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu, par votre expérience,
Qu'il faille déférer à ſon impatience?

EDUIGE.

Vous ne ſavez que trop ce que c'eſt que ſa foi.

RODELINDE.

Autre eſt celle d'un Comte, autre celle d'un Roi.
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un Comte déloyal il fait un Roi fidelle.

EDUIGE.

Mais quelquefois, Madame, avec facilité
On croit des Maris morts qui ſont pleins de ſanté;
Et lors qu'on ſe prépare aux ſeconds hymenées,
On voit par leur retour des Veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, Madame, ou que vous a-t-on dit?

EDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'eſprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite;
Mais il ſe pourra faire enfin qu'il reſſuſcite,
Qu'il rende à vos deſirs leur juſte poſſeſſeur,
Et c'eſt dont je vous donne avis en bonne Sœur.

RODELINDE.

N'abuſez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma Sœur, vous ſeriez ma Sujette;
Mais un Sceptre vaut mieux que les titres du ſang,
Et la Nature céde à la ſplendeur du rang.

EDUIGE.

La nouvelle vous fâche, & du moins importune
L'eſpoir déja formé d'une bonne fortune.

Con-

Digitized by Google

Conſolez-vous, Madame, il peut n'en être rien,
Et ſouvent on nous dit ce qu'on ne ſait pas bien.

RODELINDE.

Il ſait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il eſt vaillant, il régne, & comme il faut régner;
Mais toutes ſes vertus me le font dédaigner:
Je hais dans ſa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans ſa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans ſa prudence un grand Peuple charmé;
Je hais dans ſa juſtice un Tyran trop aimé;
Je hais ce grand ſecret d'aſſurer ſa conquête,
D'attacher fortement ma Couronne à ſa tête;
Et le hais d'autant plus, que je vois moins de jour
A détruire un Vainqueur qui régne avec amour.

EDUIGE.

Cette haine qu'en vous ſa vertu même excite,
Eſt fort ingénieuſe à voir tout ſon mérite;
Et qui nous parle ainſi d'un objet odieux,
En diroit bien du mal, s'il plaiſoit à ſes yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement, permet tout à ſa haine.
Il s'emporte, il ſe jette, où la fureur l'entraine,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ſes faux portraits.
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais;
C'eſt ſa Raiſon qui hait, qui toûjours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'eſtimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandoit d'aimer.

EDUIGE.

Vous en ſavez beaucoup.

RODELINDE.

Je ſai comme il faut vivre.

EDUIGE.

Vous êtes donc, Madame, un grand exemple à ſuivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame ſaine, on n'a qu'à m'imiter.

EDUIGE.

Et qui veut vivre aimé, n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE.

J'aime en vous un ſoupçon qui vous ſert de ſupplice,
S'il

S'il me fait quelque outrage il m'en fait bien justice.

EDUIGE.

Quoi, vous refuseriez Grimoald pour Epoux?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Si-tôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes,
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi. (dre.
N'aspirez point, Madame, où je voudrai préten-
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre.
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain,
Je veux bien sa Couronne, & ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un Prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, & ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce Monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

EDUIGE.

Qui croit déja ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'allegresse,
Et loin d'aimer la feinte avec sincérité,
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre Epoux, & Diadême,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajoûter l'infamie à de si rudes coups.
Connoissez-moi, Madame, & desabusez-vous.
Je ne vous céle point, qu'aiant l'ame Royale,
L'amour du Sceptre encor me fait votre Rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche & soûmis
La Sœur de mon Epoux deshériter mon Fils.
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir, m'unissant à leur cause,
A remonter au Trône, où vont tous mes désirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs?

Non

Digitized by Google

Non, non, vous préſumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main ſa derniére conquête;
Unulphe peut vous dire, en fidelle témoin,
Combien à me gagner il perd d'art, & de ſoin.
Si malgré la parole & donnée, & reçuë,
Il ceſſa d'être à vous, au moment qu'il m'eut vuë,
Aux cendres d'un Mari tous mes feux réſervez,
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

APproche, Grimoald, & dis à ta jalouſe,
A qui du moins ta foi doit le titre d'Épouſe,
Si depuis que pour moi je t'ai vu ſoûpirer,
Jamais d'un ſeul coup d'œil je t'ai fait eſpérer.
Ou ſi tu veux laiſſer, pour éternelle gêne,
A cette ambitieuſe une frayeur ſi vaine,
Di-moi de mon Epoux le déplorable ſort.
Il vit, il vit encor, ſi j'en croi ſon rapport.
De ſes derniers honneurs les magnifiques pompes,
Ne ſont qu'illuſions avec quoi tu me trompes,
Et ce riche tombeau que lui fait ſon Vainqueur,
N'eſt qu'un appas ſuperbe, à ſurprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous ſavez ce qu'on m'eſt venu dire,
Qu'allant de Ville en Ville, & d'Empire en Empire,
Contre Eduige & moi mendier du ſecours,
Auprès du Roi des Huns il a fini ſes jours;
Et ſi depuis ſa mort j'ai tâché de vous rendre....

RODELINDE.

Qu'elle ſoit vraye, ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à ſa mémoire, à moi-même, à ſon Fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avoient unis.
Ce n'eſt qu'à le vanger que tout mon cœur s'applique:
Et puiſqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échaper de tes mains,
J'irai porter par-tout de ſi juſtes deſſeins.
J'irai deſſus ſes pas aux deux bouts de la Terre,

Cher-

Digitized by Google

Chercher des Ennemis à te faire la guerre ;
Ou s'il me faut languir priſonniére en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vangeance aux Cieux,
Et ne ceſſeront point juſqu'à ce que leur foudre
Sur mon Trône uſurpé briſe ta tête en poudre.
Madame, vous voiez avec quels ſentimens
Je mets ce grand obſtacle à vos contentemens.
Adieu, ſi vous pouvez, conſervez ma Couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCENE IV.

GRIMOALD, EDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QU'avez-vous dit, Madame, & que ſuppoſez-vous
Pour la faire douter du ſort de ſon Epoux ?
Depuis quand, & de qui ſavez-vous qu'il reſpire ?

EDUIGE.

Ce Confident ſi cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accuſé d'avoir feint ſon trépas ?

EDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas.
Son deſtin eſt plus doux veuve que mariée,
Et de croire ſa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin ?

EDUIGE.

Mais enfin chacun ſait ce qu'il ſait,
Et quand il ſera temps, nous en verrons l'effet.
Epouſe-la, parjure, & fais-en une infame.
Qui ravit un Etat, peut ravir une Femme ;
L'adultére, & le rapt ſont du droit des Tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différens.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroioit les murailles,
Que je ſemois par-tout la terreur, & l'effroi,
J'étois un grand Héros, j'étois un digne Roi.
Mais depuis que je régne en Prince magnanime,

Qui

Qui chérit la vertu, qui ſait punir le crime,
Que le Peuple ſous moi voit ſes deſtins meilleurs;
Je ne ſuis qu'un Tyran, parce que j'aime ailleurs.
Ce n'eſt plus la valeur, ce n'eſt plus la naiſſance,
Qui donne quelque droit à la toute-puiſſance;
C'eſt votre amour lui ſeul qui fait des Conquérans,
Suivant qu'ils ſont à vous, des Rois, ou des Tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer, ſi je veux m'en défaire,
Et ce même moment, de lâche Uſurpateur
Me fera vrai Monarque, en vous rendant mon cœur.

EDUIGE.

Ne prétens plus au mien, après ta perfidie,
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie;
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau ſouci,
Ce n'eſt que ſous mon nom que tu régnes ici,
Et le Peuple bien-tôt montrera par ſa haine
Qu'il n'adoroit en toi que l'Amant de ſa Reine,
Qu'il ne reſpectoit qu'elle, & ne veut point d'un Roi,
Qui commence par elle à violer ſa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, Madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit Reine un Frére, en ſortant de la vie,
Ce diſcours, quoique même un peu hors de ſaiſon,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raiſon;
Mais ici, dans Milan dont j'ai fait ma conquête,
Où ma ſeule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un Etat où tout le Peuple à moi
Ne ſauroit craindre en vous que l'amour de ſon Roi,
La menace impuiſſante eſt de mauvaiſe grace.
Avec tant de foibleſſe il faut la voix plus baſſe;
J'y régne, & régnerai malgré votre courroux:
J'y fais à tous juſtice, & commence par vous.

EDUIGE.

Par moi?

GRIMOALD.

Par vous, Madame.

EDUIGE.

Après la foi reçuë!
Après deux ans d'amour ſi lâchement deçuë!

GRI-

Digitized by Google

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine, & de mépris,
Qui de toute ma flame ont été le ſeul prix.

EDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié ſincére ?

GRIMOALD.

Une amitié fidelle à la haine d'un Frére,
Un long orgueil armé d'un frivole ſerment
Pour s'oppoſer ſans ceſſe au bonheur d'un Amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre ſort à la valeur d'un Comte.
Jusqu'à ce qu'il fût Roi, vous plaire à le gêner,
C'étoit vouloir vous vendre, & non pas vous donner.
Je me ſuis donc fait Roi, pour plaire à votre envie.
J'ai conquis votre cœur aux périls de ma vie :
Mais alors qu'il m'eſt dû, je ſuis en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ai trop acheté,
Et votre ambition eſt juſtement punie,
Quand j'affranchis un Roi de votre tyrannie.
Un Roi doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas Roi,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi.
C'eſt quitter, c'eſt trahir les droits du Diadême,
Que ſur le haut d'un Trône être eſclave moi-même ;
Et dans ce même Trône, où vous m'avez voulu,
Sur moi, comme ſur tous, je dois être abſolu.
C'eſt le prix de mon ſang, ſouffrez que j'en diſpoſe,
Et n'accuſez que vous du mal que je vous cauſe.

EDUIGE.

Pour un grand Conquerant que tu te défens mal,
Et quel étrange Roi tu fais de Grimoald !
Ne di plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahiſon eſt un droit des Couronnes ;
Mais ſi tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raiſons d'Etat.
Di qu'un Uſurpateur doit amuſer la haine
Des Peuples mal domptez, en épouſant leur Reine,
Leur faire préſumer qu'il veut rendre à ſon Fils
Un Sceptre ſur le Pére injuſtement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant ſon enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la ſuprême puiſſance,

Digitized by Google

Qu'il ne veut autre titre, en leur donnant la loi,
Que d'Epoux de la Reine, & de Tuteur du Roi.
Di que sans cet hymen ta puissance t'échappe,
Qu'un vieil amour des Rois la détruit, & la sappe;
Di qu'un Tyran qui régne en païs ennemi,
N'y sauroit voir son Trone autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendroit ta lâcheté peut-être moins visible,
Et l'on pourroit donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légéreté.

GRIMOALD.

Tembrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la Reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur,
Et pour m'en revancher je prendrai sur moi-même,
De faire choix pour vous d'un Mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, & puisse mériter
L'amour que malgré moi vous voulez me porter.

EDUIGE.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma Couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la Princesse en son appartement,
Duc, & tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me feroit trembler si j'étois à Pavie.

EDUIGE.

Crains-moi, crains-moi par-tout; & Pavie, & Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un Tyran,
Et tu n'as point de Forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux:
Je deviendrois Tyran, mais ce seroit pour vous.

EDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc, & craignez, si vous me faites craindre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EDUIGE, GARIBALDE.

EDUIGE.

JE l'ai dit à mon maître, & je vous le redis.
Je me dois cette joie, après de tels mépris,
Et mes ardens souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête, à quiconque me vange.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre des vœux, obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.
A ce prix est le Sceptre, à ce prix une Reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi,
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire Roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux, & votre Diadême,
C'est ne connoître pas votre haine, & vous-même;
Et qui sous cet espoir voudroit vous obéir,
Chercheroit les moiens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûteroit des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié;
Et son crime, en son sang éteint avec sa vie,
Passeroit en celui qui vous auroit servie.
Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, & votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un Amant volage excite de colére,
Son change est odieux, mais sa personne est chére;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se desunir,
Pour le rejoindre mieux, il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'esperez pas que jamais on s'assure
Sur les boüillans transports qu'arrache son parjure;
Si le ressentiment de sa legéreté

Aspire à la vangeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, & non pas vous promettre,
Attacher votre sort avec le nom d'Epoux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oseroit-on punir de son ingratitude?
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendroit sur lui
Et quelque doux espoir qu'offre cette colére,
Une plus forte haine en seroit le salaire.
Donnez-vous donc, Madame, & faites qu'un vangeur
N'ait plus à redouter le desaveu du cœur.

EDUIGE.

Que vous m'êtes cruel, en faveur d'un infame,
De vouloir malgré moi lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts, où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor proteger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit vanger.
Vangez-moi toutefois, mais d'une autre maniére.
Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumiére.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez lui Rodélinde, & c'est assez pour moi.
Faites qu'elle aime ailleurs, & punissez son crime
Par ce desespoir même, où son change m'abîme.
Faites plus, s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, des pleurs sur le visage,
De tant de lâchetez me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie, & son trépas.

GARIBALDE.

Ajoûtez-y, Madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'Amant fidelle au volage immolé
Expire au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en sera moins rude, & moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice,

Et

Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux,
A l'égal de vous rendre un Rival plus heureux.

EDUIGE.

Duc, vous vous alarmez sans me connoître.
Mon cœur n'est pas si bas, qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, & se repente en vain,
Rendre haine pour haine, & dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son ame, esclave de la mienne,
Me demande sa grace, & jamais ne l'obtienne,
Qu'il soûpire sans fruit, & pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, & savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un visage aimé
Est toûjours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse;
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse,
Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'Amant.

EDUIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire,
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire.
Sans songer qu'à me plaire, exécutez mes loix,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le néglige.
L'Amant est trop paié quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix,
N'a qu'un amour servile, & digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir, & n'a point d'intérêt,
Qu'il n'immole à celui de l'Objet qui lui plaît.
Voiez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher, au hazard de vous nuire;
Et si je prens pour lui des sentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, & c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance,
Où doit aller celui de ma reconnoissance.
Cependant s'il est vrai que j'ai pû vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer.

C'eſt par là ſeulement qu'on merite Eduige.
Je veux bien qu'on eſpére, & non pas qu'on exige,
Je ne veux rien devoir; mais lors qu'on me ſert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCENE II.

GARIBALDE.

QUelle confuſion, & quelle tyrannie
M'ordonne d'eſpérer ce qu'elle me dénie!
Et de quelle façon eſt-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un Amant à travailler contre eux?
Simple, ne prétens pas ſur cet eſpoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi,
C'eſt moi ſeul qui le porte à ce manque de foi;
Auprès d'un autre Objet c'eſt moi ſeul qui l'engage.
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choiſi pour toi, de peur qu'un autre Epoux,
Avec trop de chaleur n'embraſſe ton courroux.
Mais lui-même il ſe trompe en l'Amant qu'il te donne.
Je t'aime, & puiſſamment, mais moins que la Couronne;
Et mon ambition qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes reſſentimens s'il faut que je l'obtienne,
Je ſaurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en Tyran par mes propres conſeils,
De ſa perte par lui dreſſer les appareils,
Mêler ſi bien l'adreſſe avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oſer pour me mettre en ſa place;
Et comme en t'épouſant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouſerai lors, mais pour me faire Roi.
Mais voici Grimoald.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

EH bien, quelle eſpérance,
Duc, & qu'obtiendrons-nous de ta perſéverance?

GARI-

Digitized by Google

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, Seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi ! de tout mon pouvoir je l'avois irritée,
Pour faire que ta flame en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi,
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles,
Le dépôt de sa haine en des mains si fidelles:
Cependant son espoir à mon Trône attaché,
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vangeance ?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner ?

GARIBALDE

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudroit vous détruire ;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser.
Son plus ardent courroux brûle de s'appaiser,
Et je n'obtiendrai point, Seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vû votre hymen hors de doute,
Et que de Rodélinde étant l'illustre Epoux,
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas ! je mets en vain toute chose en usage.
Ni prieres, ni vœux, n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour ;
Et si l'offre d'Unulphe à present ne la touche,
Si l'intérêt d'un Fils ne la rend point farouche,
Desormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, Seigneur, il faut que cet orgueil vous cede:
Mais un mal violent veut un pareil remede.
Montrez-vous tout ensemble Amant & Souverain,
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le Diadême,
Si l'Amant couronné n'en use pour soi-même ?

Un Roi n'eſt pas moins Roi pour ſe laiſſer charmer.
Et doit faire obeir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux Tyrans tes damnables maximes,
Je hai l'Art de régner qui ſe permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniroient en autrui?
Le pouvoir abſolu n'a rien de redoutable,
Dont à ſa conſcience un Roi ne ſoit comptable.
L'amour l'excuſe mal s'il régne injuſtement,
Et l'Amant couronné doit n'agir qu'en Amant.

GARIBALDE.

Si vous n'oſez forcer, du moins faites-vous craindre.
Daignez pour être heureux, un moment vous contraindre;
Et ſi l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de ſon Fils.

GRIMOALD.

Que par ces lâchetez j'oſe me ſatisfaire!

GARIBALDE.

Si vous n'oſez parler, du moins laiſſez-nous faire.
Nous ſaurons vous ſervir, Seigneur, & malgré vous:
Prêtez-nous ſeulement un moment de courroux. (ne
Et permettez après qu'on l'explique, & qu'on feig-
Ce que vous n'oſez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.
Vous deſavoûrez tout. Après de tels projets,
Les Rois impunément dédiſent leurs Sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait, avant que de réſoudre
Si je dois en tes mains laiſſer gronder ce foudre.

SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. (mourir?

QUe faut-il faire, Unulphe? eſt-il temps de
N'as-tu vu pour ton Roi nul eſpoir de guerir?

UNULPHE.

Rodelinde, Seigneur, enfin plus raiſonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable.
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur....

GRI-

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché ſon cœur?
A-t-elle montré joie? en paroît-elle émuë?
Peut-elle s'abaiſſer juſqu'à ſouffrir ma vuë?
Qu'a-t-elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup ſans dire rien.
Elle a paiſiblement ſouffert mon entretien.
Son ame à mes diſcours ſurpriſe, mais tranquille....

GRIMOALD.

Ah! c'eſt m'aſſaſſiner d'un diſcours inutile.
Je ne veux rien ſavoir de ſa tranquilité,
Di ſeulement un mot de ſa facilité.
Quand veut-elle à ſon Fils donner mon Diadême?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponſe-elle-même.

GRIMOALD.

Quoi, tu n'as ſu pour moi plus avant l'engager?

UNULPHE.

Seigneur, c'eſt aſſez dire à qui veut bien juger.
Vous n'en ſauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir, ne veut pas vous déplaire.
Ses refus ſe feroient expliquez avec moi,
Sans chercher la préſence & le courroux d'un Roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet Epoux, qu'Eduige ranime?

UNULPHE.

De ce diſcours en l'air elle fait peu d'eſtime.
L'artifice eſt ſi lourd qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main ſuſpecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Eduige elle-même eſt mal perſuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée,
Et ce n'eſt qu'un faux jour qu'elle a voulu jetter,
Pour lui troubler la vuë, & vous inquiéter.
Mais déja Rodélinde apporte ſa réponſe.

GRIMOALD.

Ah! j'entens mon arrêt, ſans qu'on me le prononce.
Je vai mourir, Unulphe, & ton zèle pour moi
T'abuſe le premier, & m'abuſe après toi.

UNULPHE.

Espérez mieux, Seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, & j'espére.
Mais que cette douceur va devenir amére,
Et que ce peu d'espoir, où tu me viens forcer,
Rendra rudes les coups dont on va me percer!

SCENE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

MAdame, il eſt donc vrai que votre ame ſenſible
A la compaſſion s'eſt renduë acceſſible,
Qu'elle fait ſuccéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine, & l'eſtime au dédain,
Et que laiſſant agir une bonté cachée,
A de ſi longs mépris elle s'eſt arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains, de ta plainte eſt ſurpris,
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris,
Et ma haine elle-même auroit crû faire un crime,
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'eſtime.
Quand je vois ta conduite en mes propres Etats,
Achever ſur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un ſi grand Art te donne,
Je dis que la vertu régne dans ta perſonne;
Avec eux je te louë, & je doute avec eux,
Si ſous leur vrai Monarque ils ſeroient plus heureux;
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puiſſance,
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naiſſance.
Mais quoi qu'on en ait vu d'admirable & de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me ſurprend.
Un Vainqueur dans le Trône, un Conquerant qu'on aime,
Faiſant juſtice à tous, ſe la fait à ſoi-même!
Se croit Uſurpateur ſur ce Trône conquis!
Et ce qu'il ôte au Pére, il veut le rendre au Fils!
Comte, c'eſt un effort à diſſiper la gloire
Des noms les plus fameux dont ſe pare l'Hiſtoire,

Et

Et que le grand Auguste aiant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'executer.
Je viens donc y répondre, & de toute mon ame
Te rendre pour mon Fils....

GRIMOALD.

Ah! c'en est trop, Madame.
Ne vous abaissez point à des remercimens,
C'est moi qui vous dois tout, & si mes sentimens...

RODELINDE.

Souffre les miens de grace, & permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure:
La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, & l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu,
Où la passion régne, & non pas la vertu.
Comte, pensés-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée.
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publîroit de toi que les yeux d'une Femme,
Plus que ta propre gloire auroient touché ton ame.
On diroit qu'un Heros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un Tyran, s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, & je la tiens à gloire.
Faites de vos mépris ma derniére victoire,
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux,
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom & les hauts faits d'Auguste;
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu,
Qui m'adore que vous, n'aime que la vertu.
Cet effet merveilleux est de telle nature,
Qu'il ne sauroit partir d'une source plus pure,
Et la plus noble enfin des belles passions,

Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussiére
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumiére.
A ces conditions rendre un Sceptre conquis,
C'est asservir la Mére en couronnant le Fils,
Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, & tu le veux ainsi;
Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurci.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite, la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractere ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits,
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entiere infamie.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Je te dois estimer, mais je te dois haïr;
Je dois agir en Veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah! forcez-vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous.
Par eux seuls ma valeur, en tête d'une Armée,
A des plus grands Héros atteint la renommée.
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné;
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné;
Par eux seuls j'ai paru digne du Diadême;
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense,
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'aiant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, & me laisse ma gloire.
Respecte d'un Epoux & l'ombre, & la mémoire.
Tu l'as chassé du Trône, & non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur?

C'est

C'eſt là comme ſon ame enfin plus raiſonnable
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable?

GARIBALDE.

Seigneur, ſouvenez-vous qu'il eſt temps de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront eſt trop grand pour le diſſimuler.
Elle en ſera punie, & puiſqu'on me mépriſe,
Je deviendrai Tyran de qui me tyranniſe,
Et ne ſouffrirai plus qu'une indigne fierté
Se jouë impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Eh bien, deviens Tyran, renonce à ton eſtime,
Renonce au nom de juſte, au nom de magnanime.

GRIMOALD.

La vangeance eſt plus douce enfin que ces vains noms;
S'ils me font malheureux, à quoi me ſont-ils bons?
Je me ferai juſtice, en domptant qui me brave.
Qui ne veut point regner, mérite d'être eſclave.
Allez ſans irriter plus long-temps mon courroux,
Attendre ce qu'un Maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort, craint peu, quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelque autre perſonne.

RODELINDE.

Quoi? tu voudrois....

GRIMOALD.

Allez, & ne me preſſez point.
On vous pourra trop tôt éclaircir ſur ce point.

Rodelinde rentre.

Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pû me faire.
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire,
Et ce peu que j'ai fait, ſuivi d'un deſaveu,
Gêne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.
Acheve, Garibalde, Unulphe eſt trop crédule,
Il prend trop aiſément un eſpoir ridicule.
Menace, puis qu'enfin c'eſt perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flaté, viens m'aider à ſouffrir.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

(Diadême
E n'eſt pas ſeulement l'offre d'un
Que vous fait pour un Fils un Prince
qui vous aime, puté,
Et de qui le refus ne puiſſe être im-
Qu'à fermeté de haine, ou magnani-
mité.
Il y va de la vie, & la juſte colére
Où jettent cet Amant les mépris de la Mére,
Veut punir ſur le ſang de ce Fils innocent
La dureté d'un cœur ſi peu reconnoiſſant.
C'eſt à vous d'y penſer; tout le choix qu'on vous donne,
C'eſt d'accepter pour lui la mort, ou la Couronne.
Son ſort eſt en vos mains; aimer, ou dedaigner,
Le va faire périr, ou le faire regner.

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

GARIBALDE.

Pour en déliberer, vous n'avez qu'un moment;
J'en ai l'ordre preſſant, & ſans retardement.
Madame, il faut réſoudre & s'expliquer ſur l'heure.
Un mot eſt bien-tôt dit: ſi vous voulez qu'il meure,
Prononcez- en l'arrêt, & j'en prendrai la loi,
Pour faire exécuter les volontez du Roi.

RODELINDE.

Un mot eſt bien-tôt dit: mais dans un tel martyre,
On n'a pas bien-tôt vu quel mot c'eſt qu'il faut dire,
Et le choix qu'on m'ordonne eſt pour moi ſi fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le ſupplice eſt égal.
Puis qu'il faut obéir, fais-moi venir ton Maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait?

Ro-

Digitized by Google

RODELINDE.

Je lui ferai connoître
Que si....

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever.
Il est las desormais de s'entendre braver,
Et si je ne lui porte une entiere assurance
Que vos desirs enfin suivent son espérance,
Sa vuë est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ai-je bien entendu ? (dre,
Tu crains donc qu'une Femme, à force de se plain-
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un Héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils ?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle Maître,
Tout cruel, tout Tyran, que tu le forces d'être ;
Va, cours l'en assurer : mais pense y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui, j'y pourrai davantage,
Et regnerai peut-être, après cet esclavage.

GARIBALDE.

Vous regnerez, Madame, & je serai ravi
De mourir glorieux, pour l'avoir bien servi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices ;
Et que de tous les maux, dont les Rois sont auteurs,
Ils s'en doivent vanger sur de tels Serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur, il a trouvé la voie,
Que ton zele insolent, & ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Di-lui puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête ;
Mais fuis-nous, s'il s'acheve, & tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand Roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, & m'apporte sa foi.

SCE-

SCENE II.

RODELINDE, EDUIGE.

EDUIGE.

VOtre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissans appas...

RODELINDE.

Je sai quelques secrets que vous ne savez pas:
Et si j'ai moins que vous d'attraits, & de mérite,
J'ai des moiens plus surs d'empêcher qu'on me qui-(te.

EDUIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Eh par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre la fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

EDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie, un peu trop inquiete,
Se donne malgré moi cette gêne secrete.

EDUIGE.

Je ne suis point jalouse, & l'infidelité....

RODELINDE.

Eh bien, soit jalousie, ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence,
Que tout mon cœur vous doive entiére confidence?

EDUIGE.

Je n'en prétens aucune, & c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un Roi.

RODELINDE. (dre.

On n'entend pas toûjours ce qu'on croit bien enten-

EDUIGE.

De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, & n'en ai pas l'esprit;
Mais l'esprit n'a que faire, où l'oreille suffit.

Digitized by Google

RODELINDE.

Il faudroit que l'oreille entendît ſa penſée.

EDUIGE.

J'entens aſſez la vôtre ; on vous aura forcée,
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un Fils,
Ou de ce qu'un Tyran ſe croit être permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaiſe excuſe,
Dont la Cour s'éblouiſſe, & le Peuple s'abuſe.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'eſt pas temps encor que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des loix, j'ai des loix à lui faire.

EDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire.
Prenez-en ſa parole : il ſait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au Trône, on peut tout hazarder.
Laiſſez m'en, quoi qu'il faſſe, ou la gloire, ou la honte,
Puiſque ce n'eſt qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur ſouffroit ce que ſouffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;
Et votre ame à ce prix voiant un Diadême,
Voudroit en liberté ſe conſulter ſoi-même.

EDUIGE.

Je demande pardon ſi je vous fais ſouffrir,
Et vais me retirer, pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, & demeurez dans cette erreur confuſe.
Vous ne méritez pas que je vous déſabuſe.

EDUIGE.

Ce cher Amant ſans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus beſoin du rapport de mes yeux.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

JE me rens, Grimoald, mais non pas à la force ;
Le titre que tu prens m'eſt une douce amorce,

Et

Et s'empare ſi bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pû t'aimer, & juſte, & magnanime,
Quand tu deviens Tyran, je t'aime dans le crime;
Et pour moi ton hymen eſt un ſouverain bien,
S'il rend ton nom infame, auſſi-bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, Madame, une telle infamie,
Qui vous fera ceſſer d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, & ſachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de ſi longs mépris.
Je ne veux qu'une grace, & diſpoſez du reſte.
Je crains pour Garibalde une haine funeſte,
Je la crains pour Unulphe; à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalez.
Je ne m'abaiſſe point aux foibleſſes des Femmes,
Juſques à me vanger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conſeils me forcent de regner,
Je les en dois haïr, & ſai les dédaigner.
Le Ciel, qui punit tout, choiſira pour leur peine
Quelques moiens plus bas, que cette illuſtre haine.
Qu'ils vivent cependant, & que leur lâcheté
A l'ombre d'un Tyran trouve ſa ſureté.
Ce que je veux de toi porte le caractére
D'une vertu plus haute, & digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemples juſqu'ici,
Et ce que je demande, eſt ſans exemple auſſi.
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'interêt d'un Fils ne me rend point ſenſible,
Que je veux être à toi, ſans le conſidérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'eſpérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moiens faut-il que je vous croie?
Expliquez-vous, de grace, & j'atteſte les Cieux,
Que tout ſuivra ſur l'heure un bien ſi précieux.

RODELINDE.

Après un tel ſerment, j'obeis & m'explique.
Je veux donc d'un Tyran un acte tyrannique,
Puiſqu'il en veut le nom, qu'il le ſoit tout-à-fait,

Que

Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes Monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce Fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste Ciel!

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine,
Que l'intérêt d'un Fils n'amollit point ma haine;
Que je me donne à toi, sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer?
Tu trembles, tu pâlis, il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce Fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchoit de s'unir.
Qui tranche du Tyran, doit se résoudre à l'être,
Pour remplir ce grand nom, as-tu besoin d'un Maître,
Et faut-il qu'une Mere, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, & prens toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes Flateurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser;
Et par une action, aux seuls Tyrans permise,
Deviens le vrai Tyran de qui tu tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends,
Ou si tu l'aimes mieux, à ce prix je me venge,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire, aussi bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce-là ce que tu m'avois dit?

GARIBALDE.

Avec votre Jalousie elle a changé d'esprit,
Et je l'avois laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,

Pour

Pour vous donner, Seigneur quelque confusion.
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, Madame, & je dois y souscrire.
J'en ferai ma victime, & ne suis point jaloux
De vous voir sur ce Fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par-là s'attache à ma mémoi-
Je veux bien avec vous en partager la gloire, (re,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser,
D'avoir appris de vous l'Art de tyranniser.
Vous devriez pourtant regler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la ra-
Ne lui permettre rien qui sentît la fureur, (ge,
Et le faire admirer, sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse, & la desesperée,
Paroître avec éclat Mére dénaturée,
Sortir hors de vous-même, & montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous reduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade.
Qui fait le plus de bruit, n'est pas le plus malade;
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatans,
Et l'on sait qu'un grand cœur se possede en tout
temps.
Vous le savez, Madame, & que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des Femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison,
Que leur desespoir même agit avec raison,
Et que...

RODELINDE.

C'en est assez, sois-moi juge équitable,
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ai dessous yeux.
Tu veux rendre à mon Fils le bien de ses Ayeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort, ou ta Couronne.
Quand j'aurai satisfait tes vœux desesperez,
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurez?
Cette offre, ou si tu veux, ce don du Diadême
N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagême.
Faire un Roi d'un Enfant pour être son Tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'Usurpateur.

C'est

C'eſt choiſir pour régner un favorable titre,
C'eſt du Sceptre, & de lui te faire ſeul arbitre,
Et mettre ſur le Trône un Fantôme pour Roi,
Jusques au premier Fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'a ce qu'on nous craigne, & que le temps arrive
De remettre en ſes mains la puiſſance effective.
Qui veut bien l'immoler à ſon affection,
L'immoleroit ſans peine à ſon ambition.
On ſe laſſe bien-tôt de l'amour d'une Femme;
Mais la ſoif de regner regne toûjours ſur l'ame;
Et comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie eſt ſujette à de ſoudains trépas.
Il eſt des moiens ſourds pour lever un obſtacle,
Et faire un nouveau Roi, ſans bruit & ſans miracle;
Quitte pour te forcer à deux ou trois ſoûpirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaiſir.
La porte à ma vangeance en ſeroit moins ouverte;
Je perdrois avec lui tout le fruit de ſa perte.
Puiſqu'il faut qu'il périſſe, il vaut mieux tôt que tard,
Que ſa mort ſoit un crime, & non pas un hazard,
Que cette Ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime,
Que ce jeune Monarque immolé de ta main
Te rende abominable à tout le Genre-humain,
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles,
Que de tous tes Sujets il faſſe des rebelles.
Je t'épouſerai lors, & m'y viens d'obliger, (ger;
Pour mieux ſervir ma haine, & pour mieux me van-
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous momens maîtreſſe de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pouſſer ma fureur,
Et mieux choiſir la place à te percer le cœur.
Voilà mon deſeſpoir, voilà ſes juſtes cauſes:
A ces conditions prens ma main, ſi tu l'oſes.

GRIMOALD.

Oui, je la prens, Madame, & veux auparavant...

SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

QUe faites-vous, Seigneur ? Pertharite eſt vivant,
Ce n'eſt plus un bruit ſourd, le voilà qu'on amène,
Des Chaſſeurs l'ont ſurpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un Fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Eſt-ce donc vous, Seigneur, & les bruits infidelles
N'ont-ils ſemé de vous que de fauſſes nouvelles ?

PERTHARITE.

Oüi, cet Epoux ſi cher à vos chaſtes deſirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs & de ſoûpirs....

GRIMOALD.

Va, Fantôme inſolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il eſt encor ici des ſupplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine Ombre d'un Roi.
Pertharite n'eſt plus.

PERTHARITE.

Pertharite reſpire,
Il te parle, il te voit regner dans ſon Empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas,
Juſqu'à me ſuppoſer toi-même un faux trépas.
Il eſt honteux de feindre, où l'on peut toutes choſes.
Je ſuis mort, ſi tu veux, je ſuis mort, ſi tu l'oſes,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de regner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici, par de noirs artifices,
De mon cruel Deſtin forcer les injuſtices,
Pouſſer des Aſſaſſins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puiſque le Sort trahit ce droit de ma naiſſance,
Juſqu'à te faire un don de ma toute-puiſſance,
Regne ſur mes Etats, que le Ciel t'a ſoûmis ;
Peut-être un autre temps me rendra des Amis.

Ufe

Uſe mieux cependant de la faveur celeſte:
Ne me dérobe pas le ſeul bien qui me reſte,
Un bien où je te ſuis un obſtacle éternel,
Et dont le ſeul deſir eſt pour toi criminel.
Rodelinde n'eſt pas du droit de ta conquête,
Il faut, pour être à toi, qu'il m'en coute la tête:
Puiſqu'on m'a découvert, elle dépend de toi;
Prens-la comme Tyran, ou l'attaque en vrai Roi.
J'en garde hors du Trône encor les caracteres.
Et ton bras t'a ſaiſi de celui de mes Péres.
Je veux bien qu'il ſupplée au défaut de ton ſang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodélinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite, il ne faut point d'Armée.
Je ſuis Roi, je ſuis ſeul, j'en ſuis maître, & tu peux,
Par un illuſtre effort, faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice groſſier n'a rien qui m'épouvante.
Eduige à fourber n'eſt pas aſſez ſavante.
Quelque adreſſe qu'elle ait, elle t'a mal inſtruit,
Et d'un ſi haut deſſein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace;
Et ne te produit plus que de mauvaiſe grace.

PERTHARITE.

Quoi! je paſſe à tes yeux pour un homme attiré.

GRIMOALD.

Tu l'avoûras toi-même, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de ſecret, alors qu'on veut ſurprendre,
Et l'on ne ſurprend point, quand on ſe fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, Madame, & faites voir à tous,
Que vous avez des yeux pour connoître un Epoux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice?
Eh bien, parlez, Madame, achevez l'artifice.
Eſt-ce là votre Epoux?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter,
Par quelle illuſion m'oſes-tu conſulter?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon ſuffrage,
Et ne peux-tu ſans moi connoître ſon viſage?

Tu l'as tant de fois, au milieu des combats,
Montrer à tes périls ce que pesoit son bras,
Et l'épée à la main disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie, & sa Couronne.
Si tu cherches une aide à traiter d'Imposteur
Un Roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son Maître
Qui l'osa bien trahir, l'osera méconnoître,
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attens pas de moi.
Un service si haut veut une ame plus basse,
Et tu sais...

GRIMOALD.

Oui, je sai jusqu'où va votre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquieté;
Et ces discours en l'air, que l'orgueil vous inspire,
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la Populace, & lui faire, après vous,
En un Fourbe impudent respecter votre Epoux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie,
Dites-nous hautement...

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras,
Tes Flateurs en croiront ce que tu resoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance,
Et puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sai ce que je dois, si tu ne me le rens.
Achéve de te mettre au rang des vrais Tyrans.

SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUe cet évenement de nouveau m'embarrasse!

GARIBALDE.

Pour un Fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échaffaut bien-tôt m'en doit faire raison.

Que

Que ton Appartement lui ſerve de Priſon,
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute,
Mille & mille témoins te mettront hors de doute,
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD.

Allez, ſans conteſter;
Vous aurez tout loiſir de vous faire écouter.

à Garibalde.

Toi, va voir Eduige, & jette dans ſon ame
Un ſi flateur eſpoir du retour de ma flame,
Qu'elle-même déja s'aſſurant de ma foi,
Te nomme l'Impoſteur qu'elle déguiſe en Roi.

SCENE VI.

GARIBALDE.

QUel revers imprévu, quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon eſpoir par terre?
Ce funeſte retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à ſon premier Objet;
Et s'il traite ce Prince en Heros magnanime,
N'aiant plus de Tyran, je n'ai plus de victime:
Je n'ai rien à vanger, & ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moiens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage.
Forçons notre fortune à changer de viſage.
Obſtinons Grimoald, par maxime d'Etat,
A le croire impoſteur, ou craindre un attentat.
Accablons ſon eſprit de terreurs chimeriques,
Pour lui faire embraſſer des conſeils tyranniques.
De ſon trop de vertu ſachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le vanger.
Peut-être qu'Eduige, à regret plus ſévére,
N'oſera l'accepter teint du ſang de ſon Frére,
Et que l'effet ſuivra notre prétention,
Du côté de l'amour, & de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en ſoit, d'en achever l'ouvrage,
Et pour régner un jour mettons tout en uſage.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

JE ne m'en dédis point, Seigneur, ce prompt retour
N'eſt qu'une illuſion qu'on fait à votre amour. (d'Eduige.
Je ne l'ai vu que trop au diſcours
Comme ſenſiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu Roi ce Fourbe a du rapport,
Sa flame au deſeſpoir fait ce dernier effort.
Rodelinde comme elle aime à vous mettre en peine.
L'une ſert ſon amour, & l'autre ſert ſa haine.
Ce que l'une produit, l'autre oſe l'avoüer,
Et leur inimitié s'accorde à vous jouër.
L'Impoſteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre, (craindre;
Le ſoûtient d'autant mieux, qu'il ne voit rien à
Car ſoit que ſes diſcours puiſſent vous émouvoir
Juſqu'à rendre Eduige à ſon prémier pouvoir;
Soit que malgré ſa fourbe, & vaine, & languiſſante,
Rodelinde ſur vous reste toute-puiſſante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame s'abandon
Ne lui pourra jamais refuſer ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde, & déja je le donne
A qui voudra des deux partager ma Couronne.
Non que j'eſpére encore amollir ce rocher,
Que ni reſpects, ni vœux, n'ont jamais ſu toucher.
Si j'aimai Rodelinde, & ſi pour n'aimer qu'elle,
Mon ame à qui m'aimoit s'eſt rendüe infidelle;
Si d'éternels dédains, ſi d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, & le trouble où je ſuis,
Ont été juſqu'ici toute la récompenſe
De cet amour parjure où mon cœur ſe diſpenſe;
Il eſt temps deſormais que par un juſte effort

J'af-

l'affranchiſſe mon cœur de cet indigne ſort.
Prenons l'occaſion que nous fait Eduige.
Aimons cette impoſture, où ſon amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat, de tant de maux ſoufferts,
Et lui prête la main, pour le tirer des fers.
Aimons encore un coup, aimons ſon artifice,
Aimons-en le ſecours, & rendons-lui juſtice. (moi.
Soit qu'elle en veuille au Trône, ou n'en veuille qu'à
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le Roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon eſclavage,
Toi, qui ne la ſervois qu'afin de m'obéir,
Qui tâchois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, & rens-moi ma parole,
Que je rende à ſes feux tout ce que je leur vole;
Et que je puiſſe ainſi d'une même action,
Récompenſer ſa flame, ou ſon ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rens, Seigneur, mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hazarde,
Et ſi ce n'eſt point croire un peu trop promptement
L'impétueux tranſport d'un premier mouvement.
L'Impoſteur impuni paſſera pour Monarque.
Tout le Peuple en prendra votre bonté pour marque.
Et comme il eſt ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera ſon rang ſeul reſpecté.
Je ſai bien qu'auſſi-tôt votre haute vaillance
De ce Peuple mutin domptera l'inſolence:
Mais tenez-vous fort ſûr ce que vous prétendez
Du côté d'Eduige, à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, Seigneur, juſqu'au fond de ſon ame,
Où je n'ai vu pour vous aucun reſte de flame.
Sa haine ſeule agit, & cherche à vous ôter
Ce que tous vos deſirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il eſt vrai, vous rappeller vers elle,
Mais pour faire à ſon tour l'ingrate, & la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, & vous rendre ſoudain
Parjure pour parjure, & dedain pour dédain.
Elle veut que votre ame eſclave de la ſienne,
Lui demande ſa grace, & jamais ne l'obtienne.

Digitized by Google

Ce ſont ſes mots exprès, & pour vous punir mieux
Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.
Elle me l'a promis.

SCENE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, EDUIGE.

EDUIGE.

JE te l'ai promis, traître,
Oui, je te l'ai promis, & l'aurois fait peut-être,
Si ton ame attachée à mes commandemens
Eût pu dans ton amour ſuivre mes ſentimens.
J'avois mis mes ſecrets en bonne confidence!
Vois par-là, Grimoald, quelle eſt ton imprudence,
Et juge par les miens, lâchement déclarez,
Comme les tiens ſur lui peuvent être aſſurez.
Qui trahit ſa Maîtreſſe, aiſément fait connoître
Que ſans aucun ſcrupule il trahiroit ſon Maître,
Et que des deux côtez laiſſant flotter ſa foi,
Son cœur n'aime en effet, ni ſon Maître, ni moi.
Il a ſon but à part, Grimoald, prens-y garde.
Quelque deſſein qu'il ait, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime, & me trahit, aſpire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voiez, Seigneur, avec quelle injuſtice
On me fait criminel, quand je vous rens ſervice.
Mais dequoi n'eſt capable un malheureux Amant,
Que la peur de vous perdre agite inceſſamment?
Madame, vous voulez que le Roi vous adore,
Et pour l'en empêcher, je ferois plus encore.
Je ne m'en défens point, & mon eſprit jaloux
Cherche tous les moiens de l'éloigner de vous:
Je ne vous ſaurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, ſi c'eſt crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le Roi
A quitter Rodélinde, & vous rendre ſa foi?
Eſt-il rien en ces lieux que n'ait mis en uſage
L'excès de votre ardeur, ou de votre courage?
Pour être tout à vous j'ai fait tous mes efforts,

Mais

Mais je n'ai point encor fait revivre les Morts.
J'ai dit des véritez dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture,
Et je n'ai point pouſſé des ſentimens ſi beaux,
Juſqu'à faire ſortir les Ombres des tombeaux.
Ce n'eſt point mon amour qui produit Pertharite.
Ma flame ignore encor cet Art qui reſſuscite,
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, ſi c'eſt trahir qu'aimer.

EDUIGE.

De quel front, & de quoi cet inſolent m'accuſe!

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice, & d'une foible ruſe.
Votre deſſein, Madame, étoit mal concerté.
On ne m'a point ſurpris quand on s'eſt préſenté,
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre,
Et me l'aiant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Conſolez-vous pourtant, il a fait ſon effet;
Je ſuis à vous, Madame, & j'y ſuis tout à fait.
Si je vous ai trahie, & ſi mon cœur volage
Vous a volé long-temps un légitime hommage,
Si pour un autre Objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai ſoufferts m'en ont aſſez puni.
Je recouvre la vuë, & reconnois mon crime.
A mes feux rallumez ce cœur s'offre en victime.
Oui, Princeſſe, & pour être à vous juſqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en ſollicite
Obtient deja celui de ce faux Pertharite;
Un ſi grand attentat bleſſe la Majeſté,
Mais s'il eſt criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, & j'en fais; oubliez, & j'oublie.
Il reſte ſeulement que lui-méme il publie,
Par un aveu ſincére, & ſans rien déguiſer,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuſer,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par votre ordre même.
Madame, aſſurez-vous par-là mon Diadême,
Et ne permettez pas que cette illuſion
Aux Mutins contre nous prête d'occaſion.
Faites donc qu'il l'avouë, & que ma grace offerte
Tout impoſteur qu'il eſt, le dérobe à ſa perte;

Digitized by Google

Et délivrez par-là de ces troubles soudains
Le Sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

EDUIGE.

J'avois eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant Tyran, j'avois peine à me croire.
Je me tenois suspecte, & sentois que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret desaveu.
Mais tu léves le masque, & m'ôtes de scrupule.
Je ne puis plus garder ce respect ridicule,
Et je voi clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu Tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux, & le sévére,
Afin que la Sœur t'aide à massacrer le Frére.
Tu fais plus, & tu veux qu'en trahissant son sort,
Lui-même il se condamne, & se livre à la mort:
Comme s'il pouvoit être amoureux de la vie,
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi,
Me pût rendre perfide, & lâche comme toi.
Aime-moi, si tu veux, déloial, mais n'espére
Aucun secours de moi, pour t'immoler mon Frére.
Si je te menaçois tantôt de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient discours en l'air, inventez par ma flame,
Pour brouiller ton esprit, & celui de sa Femme.
J'avois peine à te perdre, & parlois au hazard, (tard;
Pour te perdre du moins quelques momens plus
Et quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le Ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.

GRIMOALD.

Madame...

EDUIGE.

Tu perds temps, je n'écoute plus rien,
Et j'attens ton arrêt, pour résoudre le mien.
Agi, si tu le veux, en Vainqueur magnanime;
Agi comme un Tyran, & prens cette Victime;
Je suivrai ton exemple, & sur tes actions
Je réglerai ma haine, ou mes affections.
Il suffit à présent que je te desabuse,
Pour paier ton amour, ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe?

UNULPHE.

Il eſt de mon devoir
De vous dire, Seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre viſite;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite.
Le peuple même parle, & déja ſourdement
On entend des diſcours ſemez confuſément...

GARIBALDE.

Voiez en quels périls vous jette l'impoſture.
Le Peuple déja parle, & ſourdement murmure!
Le feu va s'allumer, ſi vous ne l'éteignez.
Pour perdre un impoſteur, qu'eſt-ce que vous craignez?
La haine d'Eduige, elle qui ne prépare
A vos ſoûmiſſions qu'une fierté barbare?
Elle que vos mépris aiant miſe en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur?
Elle qui n'a plus ſoif que de votre ruïne?
Elle dont la main ſeule en conduit la machine?
De ſemblables malheurs ſe doivent dédaigner,
Et la vertu timide eſt mal propre à regner.
Epouſez Rodelinde, & malgré ſon fantôme
Aſſurez-vous l'Etat, & calmez le Roiaume,
Et livrant l'impoſteur à ſes mauvais deſtins,
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux Mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, Duc, & dès demain ſa tête,
Abattuë à mes pieds, calmera la tempête.
Qu'on le faſſe venir, & qu'on mande avec lui
Celle qui de ſa fourbe eſt le ſecond appui,
La Reine qui me brave, & qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne, à ſe nommer ſa Femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je ſuis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous ſéduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point ſes feux.
Ils ont peu de pouvoir, quand l'ame eſt réſoluë.

GARIBALDE.

Agiſſez donc, Seigneur, de puiſſance abſoluë.
Soûtenez votre Sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des Rois leur propre Majeſté.
Un Roi doit pouvoir tout, & ne ſait pas bien l'être,
Quand au fond de ſon cœur il ſouffre un autre Maître.

SCENE IV.

RODELINDE, PERTHARITE, GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Vlens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne me réduis pas à la ſévérité.
Je veux te faire grace; avouë, & me confeſſe
D'un ſi hardi deſſein qui t'a fourni l'adreſſe,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux inſtruit?
Tu m'entens, & ſur-tout fais ceſſer ce faux bruit,
Détrompe mes Sujets, ta priſon eſt ouverte:
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte.
N'y force pas ton Prince, & ſans plus t'obſtiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de ruſe, & d'artifice,
Pour trouver à me perdre une ombre de juſtice,
Et ſauver les dehors d'une adroite vertu,
Dont aux yeux éblouis tu parois revétu!
Le Ciel te livre exprès une grande Victime,
Pour voir ſi tu peux être, & juſte, & magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que ſon ſang,
Tu ne lui peux ôter, ni ſon nom, ni ſon rang,
Je mourrai comme Roi, né pour le Diadême;
Et bien-tôt mes Sujets, détrompez par toi-même,
Connoîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi
Que de fauſſes couleurs qui te peignent en Roi.

Hâte donc cette mort, elle t'eſt néceſſaire;
Car puiſqu'enfin tu veux la verité ſincére,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de ſouhaits,
C'eſt d'affranchir bien-tôt ces malheureux Sujets.
Crains-moi, ſi je t'échape, & ſois ſûr de ta perte,
Si par ton mauvais ſort la priſon m'eſt ouverte.
Mon Peuple aura des yeux pour connoître ſon Roi,
Et mettra difference entre un Tyran & moi.
Il n'a point de fureur que ſoudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'eſpoir de Pertharite.
Voilà des veritez qu'il ne peut déguiſer,
Et l'aveu qu'il te faut pour te deſabuſer.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaicir de plus illuſtres marques?
Veux-tu mieux voir le ſang de nos prémiers Monar-
Ce grand cœur... (ques?

GRIMOALD.

Oui, Madame, il eſt fort bien inſtruit
A montrer de l'orgueil, & fourber à grand bruit.
Mais ſi par ſon aveu la fourbe reconnuë
Ne détrompe aujourd'hui la Populace emuë,
Qu'il prépare ſa tête, & vous-même en ce lieu
Ne penſez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laiſſons-les ſeuls, Unulphe, & demeure à la porte.
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ni ſorte.

SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

MAdame, vous voiez où l'amour m'a conduit.
J'ai ſû que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des deſirs du Tyran j'ai ſu la violence,
J'en ai craint ſur ce bruit la derniére inſolence,
Et n'ai pû faire moins que de tout expoſer
Pour vous revoir encor, & vous deſabuſer.
J'ai laiſſé hazarder à cette digne envie
Les reſtes languiſſans d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Sembloit à tous momens porter les derniers coups.
Car je vous l'avoûrai, dans l'état déplorable

Où m'abîme du Sort la haine impitoiable,
Où tous mes Alliez me refuſent leurs bras,
Mon plus cuiſant chagrin eſt de ne vous voir pas.
Je bénis mon deſtin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puiſqu'il peut conſentir à ce moment de joie;
Et bien qu'il oſe encor de nouveau me trahir,
En un moment ſi doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'étoit donc peu, Seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la miſére où je me vois plongée;
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité;
Et pour dernier outrage où ſon excès m'expoſe,
Il faut vous voir mourir, & m'en ſavoir la cauſe.
Je ne vous dirai point que ce moment m'eſt doux:
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous,
Et votre ſouvenir m'auroit bien ſu défendre
De tout ce qu'un Tyran auroit oſé prétendre.
N'attendez point de moi de ſoupirs, ni de pleurs;
Ce ſont amuſemens de legéres douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles baſſeſſes,
Où d'un ſexe craintif deſcendent les foibleſſes,
Et contre vos malheurs j'ai trop ſu m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'uſage de gémir.
D'un déplaiſir ſi grand la noble violence
Se reſout toute entiére en ardeur de vangeance,
Et mépriſant l'éclat, porte tout ſon effort
A ſauver votre vie, ou vanger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plûtôt, Madame, un Vainqueur qui vous aime.
Vous avez aſſez fait pour moi, pour votre honneur
Il eſt temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embraſſer des deſtins trop ſévéres,
Et de laiſſer finir mes jours, & vos miſéres.
Le Ciel qui vous deſtine à régner en ces lieux,
M'acorde au moins le bien de mourir à vos yeux:
J'aime à lui voir briſer une importune chaîne,
De qui les nœuds rompus vous font heureuſe Reine;
Et ſous votre deſtin je veux bien ſuccomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RO-

Digitized by Google

RODELINDE.

Eſt-ce-là donc, Seigneur, la digne récompenſe
De ce que pour votre Ombre on m'a vu de conſ-
tance? (queur,
Quand je vous ai crû mort, & qu'un ſi grand Vain-
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut être fait gloire,
De cet hommage entier de toute ſa victoire...

PERTHARITE.

Je ſai que vous avez dignement combattu.
Le Ciel va couronner auſſi votre vertu.
Il va vous affranchir de cette inquiétude,
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre ſans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la felicité.

RODELINDE.

Que dis-tu, cher Epoux?

PERTHARITE.

Que je voi ſans murmure
Naître votre bonheur de ma triſte avanture.
L'amour me menaçoit, ſans pouvoir rien pour vous,
Que vous envelopez dans l'exil d'un Epoux,
Vous dérober ſans bruit à cette ardeur infame
Où s'oppoſent ma vie, & le nom de ma Femme.
Pour changer avec gloire, il vous faut mon trépas,
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cauſe,
Il eſt temps que ma mort vous ſerve à quelque cho-
Et qu'un Victorieux, à vos pieds abattu, (ſe,
Ceſſe de renoncer à toute ſa vertu.
D'un Conquérant ſi grand, & d'un Héros ſi rare,
Vous faites trop long-temps un Tyran, un barbare:
Il l'eſt, mais ſeulement pour vaincre vos refus.
Soiez à lui, Madame; il ne le ſera plus:
Et je tiendrai ma vie heureuſement perduë,
Puiſque...

RODELINDE.

N'achéve point un diſcours qui me tuë,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Ayant qu'avoir pû craindre, ou ranger ton malheur.

Moi, qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus, encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'Ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta vuë, aux dépens de ta vie,
Epouser d'un Tyran l'horreur & l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang?
Ah! tu me connois mieux, cher Epoux.

PERTHARITE.

Non, Madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes loix,
La Majesté du Trône en dispense les Rois;
Leur gloire est au-dessus des régles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Si-tôt qu'un Roi vaincu tombe aux mains du Vainqueur,
Il a trop mérité la derniere rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime,
Le soin de s'affranchir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans les fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main sans rien considérer.
Epargnez les efforts d'une puissante haine,
Et permettez au Ciel de vous faire encor Reine.

RODELINDE.

Epargnez-moi, Seigneur, ce cruel sentiment,
Vous, qui savez....

SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement.
Le Roi de plus en plus se rendant intraitable
Mande vers lui ce Prince, ou faux ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut, & croyez qu'un Epoux
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous

Il voit tout votre amour & tout votre mérite,
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force, & recevez ma foi,
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le Ciel hait les Tyrans, & nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas, s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant Monarque, ou moins infortuné.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UNULPHE, EDUIGE.

EDUIGE.

Quoi! Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon Frére?
D'imposture & de fourbe il traite sa misére, (& sa foi
Et feignant de me rendre & son cœur
Il n'a point d'yeux pour lui, ni d'oreilles pour moi?

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le Duc qui l'obséde.
Le mal, s'il en est crû, deviendra sans remède.
Et si le Roi suivoit ses conseils violens,
Vous n'en verriez déja que des effets sanglans.

EDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite,
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoûtez qu'il vous aime, & veut par tous moiens
Rattacher ce Vainqueur à ses derniers liens;
Que Rodelinde à lui par amour, ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce;
Et s'il peut une fois jusque là l'irriter,

Par force, ou par amour, il veut vous emporter.
Mais vous n'avez, Madame, aucun sujet de crainte.
Ce Héros est à vous sans reserve, & sans feinte,
Et....

EDUIGE.

S'il quitte sans feinte un Objet si chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connoit son Mari.
Mais s'il le connoissoit en dépit de ce traître,
Qui pourroit l'empêcher de le faire paroître?

UNULPHE.

Sur le Trône conquis il craint quelque attentat;
Et ne le méconnoit que par raison d'Etat.
C'est un aveuglement qu'il a crû nécessaire;
Et comme Garibalde animoit sa colére,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, Madame, il n'est plus en état de le croire,
Je n'ai pû voir long-temps ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le Duc espére en retueillir,
Je viens d'ôter au Roi les moiens de faillir.
Pertharite en un mot n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence,
De laisser à sa fuite un libre & plein pouvoir
De se montrer au Peuple, & d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sureté je lui prête main-forte,
Ou plûtôt je lui donne une fidelle escorte,
Qui sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du Royaume, & me répond de lui.
J'empêche ainsi le Duc d'achever son ouvrage.
Et j'en donne à mon Roi ma tête pour ôtage.
Votre bonté, Madame, en prendra quelque soin.

EDUIGE.

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin.
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connois fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à soi, lui-même tout ravi,
M'avoûra le prémier que je l'ai bien servi.

SCENE II.

GRIMOALD, EDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUe voulez-vous enfin, Madame, que j'espére?
Qu'ordonnez-vous de moi?

EDUIGE.

Que fais-tu de mon Frére?
Qu'ordonnes-tu de lui? Prononce ton Arrêt.

GRIMOALD.

Toûjours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt?

EDUIGE.

Veux-tu suivre toûjours le conseil tyrannique
D'un Traître, qui te livre à la haine publique?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce Fourbe à tort vous m'accusez:
Je vous offre sa grace, & vous la refusez?

EDUIGE.

Cette offre est un supplice aux Princes qu'on oppri-(me.
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime,
Et tes yeux malgré toi ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire & non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même.
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime,
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan;
J'aime encor son Vainqueur, mais non pas son Tyran.
Rens-toi cette vertu pleine, haute, sincére,
Qui t'affermit si bien au Trône de mon Frére;
Rens-lui du-moins son nom, si tu me rens ton cœur:
Qui peut feindre pour lui, peut feindre pour la sœur,
Et tu ne vois en moi qu'une Amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vrai Roi les vertus des Tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rens.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-même, il est à vous, Madame;
Vous en voyez le trouble, aussi-bien que la flame.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace, croyez-en tout ce que vous pensez. (te,
C'est redoubler ensemble, & mes maux, & ma hon-

Que

Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui ſeul a méconnu ſon Roi,
Et par un intérêt qu'aiſément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'aſſaſſine.
Mais que plûtôt le Ciel me foudroye à vos yeux,
Que je ſonge à répandre un ſang ſi précieux.
Madame, cependant mettez-vous en ma place.
Si je le reconnois, que faut-il que j'en faſſe?
Le tenir dans les fers avec le nom de Roi,
C'eſt ſoûlever pour lui ſes Peuples contre moi.
Le mettre en liberté, c'eſt le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'aſſurer d'eux, & ſouffrir ſon retour?
Puis-je occuper ſon Trône, & le voir dans ma Cour?
Un Roi, quoique vaincu, garde ſon caractére,
Aux fidelles Sujets ſa vue eſt toûjours chere, trans;
Au moment qu'il paroît, les plus grands Conque-
Pour vertueux qu'ils ſoient, ne ſont que des Tyrans,
Et dans le fond des cœurs ſa préſence fait naître,
Un mouvement ſecret qui les rend à leur Maître.
Ainſi mon mauvais ſort a dequoi me punir,
Et de le délivrer, & de le retenir;
Je voi dans mes priſons ſa perſonne enfermée
Plus à craindre pour moi, qu'en tête d'une Armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur
Chercheroit avec gloire à lui percer le cœur.
Mais ici, ſans défenſe hélas! qu'en puis-je faire?
Si je penſe regner, ſa mort m'eſt néceſſaire;
Mais ſoudain ma vertu s'arme ſi bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appui.
Pour conſerver ſa vie, & m'aſſurer l'Empire,
Je fais ce que je puis à le faire dédire.
Des plus cruels Tyrans j'emprunte le courroux,
Pour tirer cet aveu de la Reine, ou de vous;
Mais par-tout je perds temps, par-tout même conſ-
Rend à tous mes efforts pareille réſiſtance. (tance
Encor s'il ne falloit qu'éteindre, ou dédaigner
En des troubles ſi grands la douceur de regner;
Et que pour vous aimer, & ne vous point déplaire,
Ce grand titre de Roi ne fût pas néceſſaire,

Digitized by Google

Je me vaincrois moi-même, & lui rendant l'Etat,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat. (ne.
Mais je vous perds, Madame, en quittant la Couron-
Puisqu'il vous faut un Roi, c'est vous que j'abandon-
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu, (ne;
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumiéres,
Si vous êtes sensible encore à mes priéres,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un Frére & d'un Amant.
Mon amour de tous deux vous fait la Souveraine.
Ordonnez-en vous-même, & prononcez en Reine;
Je périrai content, & tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

EDUIGE.

Que tu me connois mal, si tu connois mon Frére!
Tu crois donc qu'à ce point la Couronne m'est chére
Que j'ose mepriser un Comte généreux, (ré,
Pour m'attacher au sort d'un Tyran trop heureux?
Aime-moi, si tu veux, mais crois-moi magnanime,
Avec tout ces amours garde-moi ton estime.
Croi-moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je croi ton serment quitte,
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, & t'a nommé son Roi,
De la haine d'un Mort a dégagé ma foi.
A-present je suis libre, & comme vraie Amante,
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon Frére à ta soif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses Gardes,
J'ai mis en sureté tout ce que tu hazardes;
Il fuit, & tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, & tu n'as plus à craindre de tempête:
Secourant ta vertu j'assure ta conquête,
Et les soins que j'ai pris... mais la Reine survient.

SCE-

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

QUe tardez-vous, Madame, & quel ſoin vous retient? (bre.
Suivez de votre Epoux, le nom, l'image, ou l'om-
De ceux qui m'ont trahi groſſiſſez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux, trop aiſez à charmer,
Du péril de vous voir, & de vous trop aimer.
Suivez, votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rens-le moi donc, Tyran, afin que je le ſuive.
A quelle indigne feinte oſes-tu recourir,
De m'ouvrir ſa priſon, quand tu l'as fait mourir?
Lâche, préſumes-tu qu'un faux bruit de ſa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite? tu fais,
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que
Et juſque dans ton cœur découvrir tes forfaits?

EDUIGE.

Madame....

RODELINDE.

Eh bien, Madame, êtes-vous ſa complice?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injuſtice,
Et ſa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix?

EDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du ſang d'un Fils,
Et je puis l'accepter teinte du ſang d'un Frere,
Si je veux être Sœur, comme vous étiez Mere!

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juſte fureur,
Où des feux d'un Tyran me réduiſoit l'horreur;
Et puiſque de ſa foi vous êtes reſſaiſie,
Faites ceſſer l'aigreur de votre jalouſie.

EDUIGE.

Ne me reprochez point des ſentimens jaloux,
Quand je hais les Tyrans autant, & plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr, quand Grimoald vous aime?

EDUI-

EDUIGE.

J'aime en lui ſa vertu, plus que ſon Diadême.
En voiant quels motifs le font encore agir,
Je ne voi rien en lui qui me faſſe rougir.

RODELINDE *à Grimoald.*

Rougis-en donc toi ſeul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un Roi dérobes ta victime,
Et d'un grand Ennemi déguiſant tout le ſort,
Le fais fourbe en ſa vie, & fuir après ſa mort.
De tes fauſſes vertus les brillantes pratiques (ques,
N'elevoient que pour toi ces tombeaux magnifi-
C'étoient de vains éclats de généroſité,
Pour rehauſſer ta gloire avec impunité. (bres,
Tu n'accablois ſon nom de tant d'honneurs funé-
Que pour enſevelir ſa mort dans les ténébres,
Et lui tendre avec pompe un piege illuſtre & beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Soule-toi de ſon ſang, mais rens moi ce qui reſte,
Attendant ma vangeance, ou le courroux celeſte,
Que je puiſſe....

GRIMOALD *à Eduige.*

Ah! Madame, où me réduiſez-vous,
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer ſon Epoux!
Votre pitié ne ſert qu'à me couvrir de honte, (te,
Si quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre comp-
Et ſi la cruauté de mon triſte deſtin
De ce que vous ſauvez me nomme l'aſſaſſin.

UNULPHE.

Seigneur, je croi ſavoir la route qu'il a priſe,
Et ſi ſa Majeſté veut que je l'y conduiſe,
Au péril de ma tête en moins d'une heure, ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ſes vœux.
Allons, allons, Madame, & ſouffrez que je tâche....

RODELINDE *à Unulphe.*

O d'un lâche Tyran Miniſtre encor plus lâche,
Qui ſous un faux ſemblant d'un peu d'humanité
Penſes contre mes pleurs faire ſa ſureté!
Que ne dis-tu plûtôt que ſes juſtes alarmes (mes,
Aux yeux des bons Sujets veulent cacher mes lar-
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du Peuple, & de la Cour n'émeuvent les eſprits?

Trai-

Digitized by Google

Traître! ſi tu n'étois de ſon intelligence,
Pourroit-il refuſer ta tête à ſa vangeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en ſa garde avoient mis mon Epoux,
Il a briſé ſes fers, il ſait où va ſa fuite,
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite;
Et quand ſon ſang devroit te répondre du ſien,
Il te voit, il te parle, & n'apprehende rien.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Quand ce qu'il fait pour vous hazarderoit ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir ſervie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la Cour & du Peuple émuſſent les eſprits,
Sans vous prier de fuir, pour finir mes alarmes,
J'aurois trop de moiens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, Madame, en pleine liberté,
Vous pouvez faire agir toute votre fierté, (ame;
Porter dans tous les cœurs ce qui régne en votre
Le Vainqueur du Mari ne peut craindre la Femme.
Mais que veut ce Soldat?

SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE, SOLDAT.

SOLDAT.

VOus avertir, Seigneur,
D'un grand malheur enſemble & d'un rare bonheur.
Garibalde n'eſt plus, & l'Impoſteur infame
Qui tranche ici du Roi, lui vient d'arracher l'ame.
Mais ce même Impoſteur eſt en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O Ciel! en quel état ma fortune eſt réduite,
S'il ne m'eſt pas permis de jouïr de ſa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embaraſſé
Ne puiſſe... Mais dis-nous comment tout s'eſt paſſé.

SOLDAT.

SOLDAT.

Le Duc aiant appris quelles intelligences
Déroboient un tel Fourbe à vos juſtes vangeances,
L'attendoit à main forte, & lui fermant le pas,
A lui ſeul, nous dit-il, *mais ne le bleſſons pas.*
Réſervons tout ſon ſang aux rigueurs des ſupplices,
Et laiſſons par pitié fuir ſes lâches complices.
Ceux qui le conduiſoient, du grand nombre étonnez,
Et par mes Compagnons ſoudain environnez,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent ſans bruit de ce faux Pertharite.
Lui, que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner,
Juſqu'à baiſſer l'épée, & le trop dédaigner,
S'ouvre en ſon deſeſpoir parmi nous un paſſage,
Juſque ſur notre Chef pouſſe toute ſa rage,
Et lui plonge trois fois le poignard dans le ſein,
Avant qu'aucun de nous ait pû voir ſon deſſein.
Nos bras étoient levez pour l'en punir ſur l'heure;
Mais le Duc par nos mains ne conſent pas qu'il meure,
Et ſon dernier ſoûpir eſt un ordre nouveau,
De garder tout ſon ſang à celle d'un Bourreau.
Ainſi ce Fugitif retombe dans ſa chaîne,
Et vous pouvez, Seigneur, ordonner de ſa peine,
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la ſeconde fois!

SCENE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE, SOLDATS.

PERTHARITE.

TU me revois, Tyran qui méconnois les Rois,
Et j'ai payé pour toi d'un ſi rare ſervice
Celui qui rend ma tête à ta fauſſe juſtice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a ſi bien ſervi,
Pleure ce bon Sujet que le mien t'a ravi;
Hâte-toi de vanger ce Miniſtre fidelle,
C'eſt toi qu'à ſa vangeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, & parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.

Mais

Mais ceſſe deſormais de traiter d'impoſture
Les traits que ſur mon front imprime la Nature.
Milan m'a vu paſſer, & par-tout en paſſant
J'ai vu couler des pleurs pour ſon Prince impuiſſant.
Tu lui déguiſerois en vain ta tyrannie:
Pouſſes-en jusqu'au bout l'inſolente manie,
Et quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours, comme de ceux d'un Roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, & j'ai ſu te connoître,
Dès le prémier moment que je t'ai vu paroître.
Si j'ai fermé les yeux, ſi j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'Etat j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie,
Par la néceſſité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les ſoins myſtérieux
Empruntoient les dehors d'un Tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en ſouffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du ſupplice;
Mais mon deſſein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en Serviteur fidelle,
Ce que ma violence attendoit de ſon zèle;
Mais un traître preſſé par d'autres intérêts,
A rompu tout l'effet de mes deſirs ſecrets.
Ta main, graces au Ciel, nous en a fait juſtice.
Cependant ton retour m'eſt un nouveau ſupplice.
Car enfin que veux-tu que je faſſe de toi?
Puis-je porter ton Sceptre, & te traiter de Roi?
Ton Peuple qui t'aimoit, pourra-t-il te connoître,
Et ſouffrir à tes yeux les loix d'un autre Maître?
Toi-même pourras-tu, ſans entreprendre rien,
Me voir juſqu'au trépas poſſeſſeur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occaſion offerte,
Et refuſer ta main, ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque eſpoir
Qu'enfin tu pourrois vivre, & ne rien émouvoir.
Mais qui me croit Tyran, & hautement me brave,
Quelque foible qu'il ſoit, n'a point le cœur d'eſclave,
Et montre une grande ame au-deſſus du malheur,
Qui manque de fortune, & non pas de valeur.

Je

Je voi donc malgré moi ma victoire asservie
A te rendre le Sceptre, ou prendre encor ta vie.
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ta vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonniére,
Je lui dois comme à toi liberté toute entiére,
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, & m'en vas régner.
Milan, revoi ton Prince, & reprens ton vrai Maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnoître.
Et vous que d'Imposteur à regret j'ai traité...

PERTHARITE.

Ah! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, & gardez ma Couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne:
Avec ce cher Objet tout dessein m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, & Milan, & mon cœur, sont à vous;
Et je vous remettrois toute la Lombardie,
Si comme dans Milan, je regnois dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, Seigneur, que le feu Roi
En fit Reine Eduige, & lui donnant ma foi
Je promis....

EDUIGE *à Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre,
Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égaloit celui de mon Amant.

PERTHARITE *à Eduige.*

Son exemple, ma Sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand Héros je vous laisse Pavie,
Et me croirois moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyois sans Sceptre un bras si généreux.

RODELINDE *à Grimoald.*

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence.
Je présumois beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurois osé, Seigneur, en présumer,
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un & l'autre Etat en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui regne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce Peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXA-

Digitized by Google

EXAMEN
DE
PERTHARITE.

LE ſuccès de cette Tragédie a été ſi malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en ſouvenir, je n'en dirai preſque rien. Le Sujet eſt écrit par Paul Diacre au 4. & 5. Livre des Geſtes des Lombards, & depuis lui par Erycius Puteanus au ſecond Livre de ſon Hiſtoire des invaſions de l'Italie par les Barbares. Ce qui l'a fait avorter au Théatre, n'été l'évenement extraordinaire qui me l'avoit fait choiſir. On n'y a pû ſupporter qu'un Roi dépouillé de ſon Roiaume, après avoir fait tout ſon poſſible pour y rentrer, ſe voyant ſans forces, & ſans Amis, en cede à ſon Vainqueur les droits inutiles, afin de retirer ſa Femme priſonniere de ſes mains: tant les vertus de bon Mari ſont peu à la mode. On n'y a pas aimé la ſurpriſe avec laquelle Pertharite ſe préſente au troiſiéme Acte, quoi que le bruit de ſon retour ſoit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ſes affections à Edvige, ſi-tôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit crû mort juſque-là, le mettoit dans l'impoſſibilité de réuſſir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des Perſonnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers Actes, &

la rédnit au ſecond ou au troiſième dans les deux derniers. J'ajoûte ici, malgré ſa disgrace, que les ſentimens en ſont aſſez vifs & nobles, les Vers aſſez bien tournez, & que la façon dont le Sujet s'explique dans la premiere Scene ne manque pas d'artifice.

Digitized by Google

OEDIPE,

TRAGEDIE.

1659.

Digitized by Google

ACTEURS.

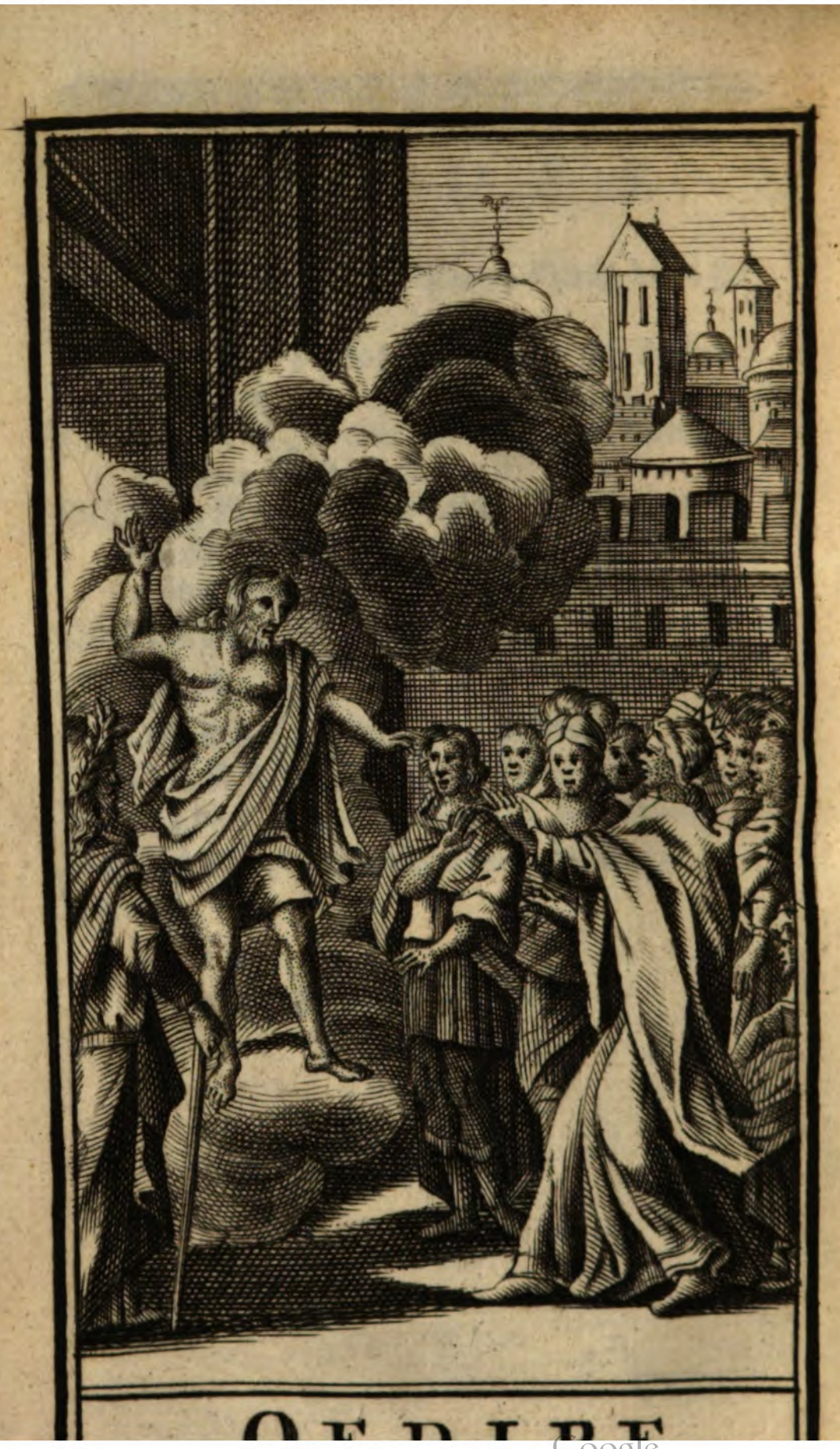
OEDIPE, Roi de Thébes, Fils & Mari de Jocaste.
THÉSE'E, Prince d'Athénes & Amant de Dircé.
JOCASTE, Reine de Thébes, Femme & Mere d'Oedipe.
DIRCE', Princeſſe de Thébes, Fille de Layus & de Jocaste, Sœur d'Oedipe, & Amante de Théſée.
CLEANTE, } Confidens d'Oedipe.
DYMAS, }
PHORBAS, Vieillard Thébain.
IPHICRATE, Vieillard de Corinthe.
NERINE, Dame d'honneur de la Reine.
MEGARE, Fille d'honneur de Dircé.
PAGE.

La Scéne eſt à Thébes.

OEDI-

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

OEDIPE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, DIRCE'.

THESE'E.

'Ecoutez plus, Madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidelle Amant vous feroit un rebelle; soit doux,
La gloire d'obéir n'a rien qui me
Lors que vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'abſence aux vrais Amans eſt encor plus funeſte,
Et d'un ſi grand péril l'image s'offre en vain,
Quand ce peril douteux épargne un mal certain.

DIRCE'.

Le trouvez-vous douteux, quand toute votre ſuite
Par cet affreux ravage à Phœdime eſt réduite,
De qui même le front, déja pâle & glacé,
Porte empreint le trépas dont il eſt menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne,
Sont des avis preſſans que de grace il vous donne,
Et tant lever le bras, avant que de frapet,
C'eſt vous dire aſſez haut, qu'il eſt temps d'échaper.

THESE'E.

Je le vois comme vous, mais alors qu'il m'aſſiége,
Vous laiſſe-t-il, Madame, un plus grand privilége?
Ce Palais par la peste eſt-il plus reſpecté?
Et l'air auprès du Trône eſt-il moins infecté?

DIRCE'.

Ah! Seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la perſonne aimée.

Digitized by Google

Je vois aux pieds du Roi chaque jour des mourans,
J'y vois tomber du Ciel les oiſeaux expirans,
Je me vois expoſée à ces vaſtes miſéres, (Fréres,
J'y vois mes Sœurs, la Reine, & les Princes mes
Je ſai qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repouſſent fortement toutes les autres craintes.

THESE'E.

Souffrez donc que l'amour me faſſe même loi,
Que je tremble pour vous, quand vous tremblez
pour moi,
Et ne m'impoſez pas cette indigne foibleſſe,
De craindre autres périls, que ceux de ma Princeſſe.
J'aurois en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuiois des maux, que vous ne fuiez pas.
Votre exemple eſt pour moi la ſeule regle à ſuivre;
Eviter vos périls, c'eſt vouloir vous ſurvivre.
Je n'ai que cette honte à craindre ſous les Cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux;
Et ſi, malgré la mort de tous côtez errante,
Le Deſtin me reſerve à vous y voir mourante,
Mon bras ſur moi du moins enfoncera les coups,
Qu'aura ſon inſolence élevez jusqu'à vous,
Et ſaura me ſouſtraire à cette ignominie,
De ſouffrir, après vous, quelques momens de vie,
Qui dans le triſte état où le Ciel nous réduit,
Seroient de mon depart l'infame & le ſeul fruit.

DIRCE'.

Quoi! Dircé par ſa mort deviendroit criminelle,
Jusqu'à forcer Théſée à mourir après elle,
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendroit ſi mal d'un malheur ſi leger!
M'immoler une vie à tous ſi précieuſe,
Ce ſeroit rendre à tous ma mémoire odieuſe,
Et par toute la Gréce animer trop d'horreur,
Contre une Ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames Brigands, dont vous l'avez purgée,
Ces Ennemis publics, dont vous l'avez vangée,
Après votre trépas à l'envi renaiſſans,
Pilleroient ſans frayeur les Peuples impuiſſans,

Et

Et chacun maudiroit, en les voiant paroître,
La cauſe d'une mort, qui les feroit renaître.
Oſerai-je, Seigneur, vous dire hautement,
Qu'un tel excès d'amour n'eſt pas d'un tel Amant?
S'il eſt vertu pour nous, que le Ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer, & d'être aimées,
Il faut qu'en vos pareils, les belles paſſions
Ne ſoient que l'ornement des grandes actions. (re,
Ces hauts emportemens, qu'un beau feu leur inſpi-
Doivent les élever & non pas les détruire,
Et quelque deſeſpoir que leur cauſe un trépas,
Leur vertu ſeule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du Tonnerre,
Sont des dons que le Ciel fait à toute la Terre;
Et l'Univers en eux perd un trop grand ſecours,
Pour ſouffrir que l'Amour ſoit maître de leurs jours.
Faites voir, ſi je meurs, une entiére tendreſſe;
Mais vivez après moi pour toute notre Gréce,
Et laiſſez à l'Amour conſerver, par pitié,
De ce Tout deſuni la plus digne Moitié.
Vivez pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos ſoûpirs & ma gloire,
Et faire par-tout dire, *Un ſi vaillant Héros*
Au malheur de Dircé donna encor des ſanglots,
Il en garde en ſon ame encor toute l'image,
Et rend à ſa chere Ombre encor ce triſte hommage.
Cet eſpoir eſt le ſeul dont j'aime à me flater,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THESE'E.

Ah! Madame, vos yeux combattent vos maximes;
Si j'en croi leur pouvoir, vos conſeils ſont des cri-
Je ne vous ferai point ce reproche odieux, (mes.
Que ſi vous aimiez bien, vous conſeilleriez mieux.
Je dirai ſeulement qu'auprès de ma Princeſſe
Aux ſeuls devoirs d'Amant un Héros s'intéreſſe,
Et que de l'Univers fût-il le ſeul appui,
Aimant un tel Objet, il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne conteſtons point, & ſauvons l'un & l'autre,
L'hymen juſtifira ma retraite & la vôtre.
Le Roi me pourroit-il en refuſer l'aveu,
Si vous en avouëz l'audace de mon feu?

Digitized by Google

Pourroit-il s'oppoſer à cette illuſtre envie,
D'aſſurer ſur un Trône une ſi belle vie,
Et ne point conſentir que des Destins meilleurs
Vous exilent d'ici, pour commander ailleurs?

DIRCE'.

Le Roi, tout Roi qu'il eſt, Seigneur, n'eſt pas mon (Maître,
Et le ſang de Layus, dont j'eus l'honneur de naître,
Dispenſe trop mon cœur de recevoir la loi
D'un Trône, que ſa mort n'a dû laiſſer qu'à moi.
Mais comme enfin le Peuple, & l'hymen de ma Mére
Ont mis entre ſes mains le Sceptre de mon Pére,
Et qu'en aiant ici toute l'autorité,
Je ne puis rien pour vous contre ſa volonté,
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une Ville à périr condamnée,
Où le courroux du Ciel, changeant l'air en poiſon,
Donne lieu de trembler pour toute ſa Maiſon?

MEGARE.

Madame.

Elle lui parle à l'oreille.

DIRCE'.

Adieu, Seigneur, la Reine qui m'appelle
M'oblige à vous quitter, pour me rendre auprès (d'elle,
Et d'ailleurs le Roi vient.

THESE'E.

Que ferai-je?

DIRCE'.

Parlez.
Je ne puis plus vouloir, que ce que vous voulez.

SCENE II.

OEDIPE, THESE'E, CLEANTE.

OEDIPE. (voie,

AU milieu des malheurs, que le Ciel nous en-
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que nous voiant tous ſur les bords du Tombeau,
Nous pûſſions d'un hymen allumer le Flambeau?
C'eſt choquer la Raiſon peut être, & la Nature;
Mais mon ame en ſecret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attens réponſe en ce moment,
M'en-

Digitized by Google

M'envoira de nos maux le plein ſoulagement.

THESE'E.

Seigneur, ſi j'avois crû que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques char-
Que vous en euſſiez pû ſupporter le deſſein, (mes,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon ſein,
Et tâché d'obtenir cet aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un Amant miſérable.

OEDIPE.

Je l'avois bien jugé, qu'un intérêt d'amour
Fermoit ici vos yeux aux périls de ma Cour;
Mais je croirois me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et ſi trop de lenteur à ſeconder vos feux
Hazardoit plus long-temps un cœur ſi généreux.
Le mien ſera ravi que de ſi nobles chaines
Uniſſent les Etats de Thebes & d'Athénes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux ſont exaucez,
Nommez ce cher Objet, grand Prince, & c'eſt aſſez.
Un Gendre tel que vous m'eſt plus qu'un nouveau
Trône,
Et vous pouvez choiſir d'Iſméne, ou d'Antigone;
Car je n'oſe penſer que le Fils d'un grand Roi,
Un ſi fameux Héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma Cour, au mépris de mes Fil-
Honorer de ſa main de communes Familles. (les,

THESE'E.

Seigneur, il eſt tout vrai, j'aime en votre Palais.
Chez vous eſt la Beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone, & d'Iſméne,
Elle tient même rang chez vous, & chez la Reine.
En un mot c'eſt leur Sœur, la Princeſſe Dircé,
Dont les yeux...

OEDIPE.

Quoi! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé?
Je ſuis fâché pour vous que la Reine ſa Mere
Ait ſu vous prévenir pour un Fils de ſon Frére.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien;
Mais je croi qu'après tout ſes Sœurs la valent bien.

THESE'E.

Antigone eſt parfaite, Iſméne eſt admirable.

Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable.
Elles sont l'une & l'autre un Chef-d'œuvre des Cieux.
Mais où le cœur est pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez su connoître
Que l'Amour de son choix veut être le seul maître,
Que s'il ne choisit pas toûjours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait,
Et qu'entre cent Beautez dignes de notre hommage,
Celle qu'il nous choisit plaît toûjours davantage.
Ce n'est pas offenser deux si charmantes Sœurs,
Que voir en leur Ainée aussi quelques douceurs.
J'avoûrai, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement, qui leur fait injustice:
Mais ce seroit trahir tout ce que je leur doi,
Que leur promettre un cœur, quand il n'est plus à moi.

OEDIPE.

Mais c'est m'offenser, moi, Prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon Gendre.
Je veux toutefois être encor de vos Amis,
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.
Je vous l'ai déja dit, que pour cet hymenée
Aux vœux du Prince Æmon ma parole est donnée
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez dequoi vous consoler.
La parole des Rois doit être inviolable.

THESE'E.

Elle est toûjours sacrée, & toûjours adorable.
Mais ils ne sont jamais esclaves de leur voix,
Et le plus puissant Roi doit quelque chose aux Rois.
Retirer sa parole à leur juste priere,
C'est honorer en eux son propre caractére;
Et si le Prince Æmon ose encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir dequoi se consoler.

OEDIPE.

Quoi, Prince, quand les Dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous rédnire en poudre,
J'oserai violer un serment solemnel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel?

THESE'E.

C'est pour un grand Monarque un peu bien du scru-

OEDI-

Digitized by Google

OEDIPE.

C'eſt en votre faveur être un peu bien crédule,
De préſumer qu'un Roi, pour contenter vos vœux,
Veuille pour ennemis les Hommes & les Dieux.

THESE'E.

Je n'ai qu'un mot à dire après un ſi grand zèle.
Quand vous donnez Dircé, Dircé ſe donne-t-elle?

OEDIPE.

Elle ſait ſon devoir.

THESE'E.

Savez-vous quel il eſt?

OEDIPE.

L'auroit-elle reglé ſuivant votre intérêt?
A me desobéir l'auriez-vous réſoluë?

THESE'E.

Non, je reſpecte trop la puiſſance abſoluë:
Mais lors que vous voudrez ſans elle en diſpoſer,
N'aura-t-elle aucun droit, Seigneur, de s'excuſer?

OEDIPE.

Le temps vous fera voir ce que c'eſt qu'une excuſe.

THESE'E.

Le temps me fera voir jusques où je m'abuſe,
Et ce ſera lui ſeul, qui ſaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réuſſir.
Je porte peu d'envie à ſa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, faites, Seigneur, de grace, un juſte choix,
Et ſi vous êtes Roi, conſidérez les Rois.

SCENE III.

OEDIPE, CLEANTE.

OEDIPE.

SI je ſuis Roi, Cléante? & que me croit-il être?
Cet Amant de Dircé déja me parle en Maître.
Vois, vois ce qu'il feroit s'il étoit ſon Epoux.

CLEANNE.

Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette Princeſſe eſt fiére, & comme ſa naiſſance
Croit avoir quelque droit à la toute-puiſſance,
Tout eſt au deſſous d'elle, à moins que de regner.

Digitized by Google

Et ſans doute qu'Ægon s'en verra dédaigner.

OEDIPE.

Le ſang a peu de droits dans le Sexe imbécille ;
Mais c'eſt un grand prétexte à troubler une Ville,
Et lors qu'un tel orgueil ſe fait un fort appui,
Le Roi le plus puiſſant doit tout craindre de lui.
Toi qui né dans Argos, & nourri dans Mycénes,
Peux être mal inſtruit de nos ſecrettes haines,
Vois-les jusqu'en leur ſource, & juge entre elle & moi,
Si je regne ſans Titre, & ſi j'agis en Roi.
On t'a parlé du Sphinx, dont l'Enigme funeſte
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peſte.
Ce Monſtre à voix humaine, Aigle, Femme & Lion,
Se campoit fiérement ſur le Mont Cythéron,
D'où chaque jour ici devoit fondre ſa rage,
A moins qu'on n'éclaicît un ſi ſombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans ſon obſcurité,
C'étoit de ce prodige enfler la cruauté,
Et les membres épars des mauvais Interprétes
Ne laiſſoient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais comme aux grands perils le ſalaire enhardit,
Le Peuple offre le Sceptre, & la Reine ſon lit.
De cent cruelles morts cette offre eſt tôt ſuivie.
J'arrive, je l'apprens, j'y hazarde ma vie.
Au pied du Roc affreux ſemé d'os blanchiſſans,
Je demande l'Enigme, & j'en cherche le ſens,
Et ce qu'aucun Mortel n'avoit encor pû faire,
J'en dévoile l'image, & perce le myſtére.
Le Monſtre, furieux de ſe voir entendu,
Vange auſſi-tôt ſur lui tant de ſang répandu,
Du Roc s'élance en bas, & s'écraſe lui-même.
La Reine tint parole, & j'eus le Diadême.
Dircé fourniſſoit lors à peine un luſtre entier,
Et me vit ſur le Trône avec un œil altier.
J'en vis frémir ſon cœur, j'en vis couler ſes larmes,
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes,
Et ſi l'âge en ſecret a pû la révolter,
Vois ce que mon depart n'en doit point redouter.
La mort du Roi mon Pére à Corinthe m'appelle,
J'en attens aujourd'hui la funeſte nouvelle,

Et

Et je hazarde tout, à quitter les Thébains,
Sans mettre ce dépôt en de fidelles mains.
Æmon ſeroit pour moi digne de la Princeſſe.
S'il a de la naiſſance, il a quelque foibleſſe,
Et le Peuple du moins pourroit ſe partager,
Si dans quelque attentat il oſoit l'engager:
Mais un Prince voiſin, tel que tu vois Théſée
Feroit de ma Couronne une conquête aiſée,
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armoit pour lui ſon Peuple, & ſoulevoit le mien.
Athénes eſt trop proche, & durant une abſence,
L'occaſion qui flate anime l'eſpérance,
Et quand tous mes Sujets me garderoient leur foi,
Déſolez comme ils ſont, que pourroient-ils pour
La Reine a pris le ſoin d'en parler à ſa Fille, (moi?
Æmon eſt de ſon ſang, & Chef de ſa Famille,
Et l'amour d'une Mére a ſouvent plus d'effet,
Que n'ont ... mais la voici, ſachons ce qu'elle a fait.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, CLEANTE, NERINE.

JOCASTE.

J'Ai perdu temps, Seigneur, & cette ame embraſée
Met trop de difference entre Æmon & Théſée.
Auſſi je l'avoûrai, bien que l'un ſoit mon ſang,
Leur mérite différe encor plus que leur rang,
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une perſonne,
Qui joint à de hauts faits celui d'une Couronne.

OEDIPE.

Théſée eſt donc, Madame, un dangereux Rival?

JOCASTE.

Æmon eſt fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ai tout mis en uſage auprès de la Princeſſe,
Conſeil, autorité, reproche, amour, tendreſſe,
J'en ai tiré des pleurs, arraché des ſoûpirs,
Et n'ai pû de ſon cœur ébranler les deſirs.
J'ai pouſſé le dépit de m'en voir ſéparée,
Jusques à la nommer Fille dénaturée;
Le ſang Royal n'a point ces bas attachemens,
Qui ſont les déplaiſirs de ces éloignemens,

Et les ames, dit-elle, *au Trône destinées,*
Ne doivent aux Parens que les jeunes années.

OEDIPE.

Et ces mots ont soudain calmé votre courroux?

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve assez claire.
Que le Trône est plus doux que le sein d'une Mere.
Pour regner en ces lieux vous avez tout quitté.

OEDIPE

Mon exemple, & sa faute, ont peu d'égalité. (vre.
C'est loin de ses Parens qu'un homme apprend à vi-
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre,
Et c'est pour l'imiter, que par tous nos Climats,
J'ai cherché comme lui la Gloire, & les Combats.
Mais bien que la pudeur, par des ordres contraires,
Attache de plus près les Filles à leurs Méres,
La vôtre aime une audace ou vous la soûtenez.

JOCASTE.

Je la condamnerai, si vous la condamnez;
Mais à parler sans fard, si j'etois en sa place,
J'en userois comme elle, & j'aurois même audace.
Et vous-même, Seigneur, après tout, dites-moi,
La condamneriez-vous, si vous n'étiez son Roi?

OEDIPE.

Si je condamne en Roi son amour, ou sa haine,
Vous devez, comme moi, les condamner en Reine.

JOCASTE.

Je suis Reine, Seigneur, mais je suis Mére aussi.
Aux miens, comme à l'Etat, je dois quelque souci.
Je sépare Dircé de la cause publique,
Je vois qu'ainsi que vous elle a sa Politique.
Comme vous agissez en Monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur independant,
En Amante à bon tître, en Princesse avisée,
Qui mérite ce Trône, où l'appelle Thésée
Je ne puis vous flater, & croirois vous trahir,
Si je vous promettois qu'elle pût obéir.

OEDIPE.

Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?

Jo-

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut, nous nous aimons plus (qu'elle;
Et c'eſt trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, & s'aime plus que nous:
Un peu trop de lumiére à nos deſirs s'oppoſe. (choſe,
Peut-être avec le temps nous pourrions quelque
Mais n'eſperons jamais qu'on change en moins d'un
Quand la Raiſon ſoûtient le parti de l'Amour. (jour,

OEDIPE.

Souscrivons donc, Madame, à tout ce qu'elle or- donne,
Couronnons cet amour de ma propre couronne,
Cedons de bonne grace, & d'un eſprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut ſuffire, (re.
Et pour les plus grands cœurs c'eſt aſſez d'un Empi-
Mais vous ſouvenez-vous que vous avez deux Fils,
Que le courroux du Ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour regner leur deſtin les ſepare?

JOCASTE.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux.
Dircé les aime en Sœur, Theſée eſt généreux,
Et ſi pour un grand cœur c'eſt aſſez d'un Empire,
A ſon ambition Athénes doit ſuffire.

OEDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition?

JOCASTE.

Je prens, quoi qu'il en ſoit, peu d'appréhenſion,
Et Thebes & Corinthe ont des bras comme Athénes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines,
Dymas eſt de retour, & Delphes a parlé.

OEDIPE.

Que ſon viſage montre un eſprit deſolé!

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

OEDIPE.

EH bien, quand verrons-nous finir notre infortu- ne?
Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponſe?

Dy-

DYMAS.

Aucune.

OEDIPE.

Quoi! les Dieux ſont muets?

DYMAS.

Ils ſont muets & ſourds.
Nous avons par trois fois imploré leur ſecours,
Par trois fois redoublé nos vœux, & nos offrandes;
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'Antre expliquoit leur refus,
Et cent voix tout à coup, ſans être articulées,
Dans une nuit ſubite à nos ſoûpirs melées,
Faiſoient avec horreur ſoudain connoître à tous,
Qu'ils n'avoient plus ni d'yeux, ni d'oreilles pour (nous.

OEDIPE.

Ah, Madame!

JOCASTE.

Ah, Seigneur! que marque un tel ſilence?

OEDIPE.

Que pourroit-il marquer qu'une juſte vangeance?
Les Dieux, qui tôt ou tard ſavent ſe reſſentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce Fils, dont ils avoient prédit les avantures,
Expoſé par votre ordre, a trompé leurs augures,
Et ce ſang innocent, & ces Dieux irritez
Se vangent maintenant de vos impiétez.

JOCASTE.

Devions-nous l'expoſer à ſon deſtin funeſte,
Pour le voir Parricide, & pour le voir Inceſte,
Et des crimes ſi noirs étouffez au berceau
Auroient-ils ſu pour moi faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thebes n'eſt aſſiégée,
Que pour la mort du Roi, que l'on n'a pas vangée.
Son ombre inceſſamment me frappe encor les yeux,
Je l'entens murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et ſe plaindre en mon cœur de cette ignominie,
Qu'imprime à ſon grand nom cette mort impunie.

OEDIPE.

Pourrions-nous en punir des Brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?

Si

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces Brigands vangé le Diadême.
Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du Royaume sombre,
Faisons par Tirésie évoquer sa grande Ombre.
Puisque le Ciel se taît, consultons les Enfers.
Sachons à qui de nous sont dus les maux soufferts;
Sachons-en, s'il se peut, la cause, & le remède;
Allons tout de ce pas reclamer tous son aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,
Si je laisse plein calme, & pleine joye ici.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DIRCE', CLEANTE, MEGARE.

OEDIPE,

JE ne le cele point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne,
Il est Prince, & de plus étant offert par moi ..

DIRCE'.

Je vous ai déja dit, Seigneur, qu'il n'est pas Roi.

OEDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point descendre.
S'il n'est pas dans le Trône, il a droit d'y prétendre,
Et comme il est sorti de même sang que vous,
Je croi vous faire honneur d'en faire votre Epoux.

DIRCE'.

Vous pouvez donc sans honte en faire votre Gendre.
Mes Sœurs, en l'épousant, n'auront point à descendre;
Mais pour moi, vous savez qu'il est ailleurs des Rois,
Et même en votre Cour, dont je puis faire choix.

OEDI-

Digitized by Google

OEDIPE.

Vous le pouvez, Madame, & n'en voudrez pas faire,
Sans en prendre mon ordre, & celui d'une Mere.

DIRCE'.

Pour la Reine, il eſt vrai qu'en cette qualité,
Le ſang peut lui devoir quelque civilité :
Je m'en ſuis acquitée, & ne puis bien comprendre,
Etant ce que je ſuis, quel ordre je dois prendre.

OEDIPE.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnez,
Lors qu'on tient auprès d'eux le rang que vous te-
Je penſe être ici Roi. (nez.

DIRCE'.

Je ſai ce que vous êtes;
Mais ſi vous me comptez au rang de vos Sujettes,
Je ne ſai ſi celui qu'on vous a pû donner
Vous aſſervit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en ſoit, j'ai fait choix de Théſée.
Je me ſuis à ce choix moi-même autoriſée.
J'ai pris l'occaſion que m'ont faite les Dieux (yeux,
De fuir l'aſpect d'un Trône, où vous bleſſez mes
Et de vous épargner cet importun ombrage, (ge.
Qu'à des Rois comme vous peut donner mon viſa-

OEDIPE.

Le choix d'un ſi grand Prince eſt bien digne de vous,
Et je l'eſtime trop pour en être jaloux;
Mais le Peuple, au milieu des colères céleſtes,
Aime encor de Layus les adorables reſtes,
Et ne pourra ſouffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand Roi qu'il tint jadis ſi cher.

DIRCE'.

De l'air dont juſqu'ici ce Peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regretée,
S'il eût eu pour ſon Roi quelque ombre d'amitié,
Si mon Sexe, ou mon âge, eût ému ſa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lâche foibleſſe
De livrer en vos mains l'Etat & ſa Princeſſe,
Et me verra toujours éloigner ſans regret,
Puiſque c'eſt l'affranchir d'un reproche ſecret.

OEDI-

Digitized by Google

OEDIPE.

Quel reproche ſecret lui fait votre preſéncе,
Et quel crime a commis cette reconnoiſſance,
Qui par un ſentiment, & juſte & relevé,
L'a conſacré lui-même à qui l'a conſervé?
Si vous aviez du Sphinx vu le ſanglant ravage...

DIRCE'.

Je puis dire, Seigneur, que j'ai vu davantage.
J'ai vu ce Peuple ingrat, que l'Enigme ſurprit,
Vous payer aſſez bien d'avoir eu de l'eſprit.
Il pouvoit toutefois, avec quelque juſtice,
Prendre ſur lui le prix d'un ſi rare ſervice;
Mais quoiqu'il ait oſé vous payer de mon bien,
En vous faiſant ſon Roi, vous a-t-il fait le mien?
En ſe donnant à vous, eut-il droit de me vendre?

OEDIPE.

Ah! c'eſt trop me forcer, Madame, à vous entendre.
La jalouſe fierté qui vous enfle le cœur,
Me regarde toûjours comme un Uſurpateur.
Vous voulez ignorer cette juſte maxime,
Que le dernier beſoin peut faire un Roi ſans crime,
Qu'un Peuple ſans défenſe, & réduit aux abois...

DIRCE' (Rois.

Le Peuple eſt trop heureux, quand il meurt pour ſes
Mais, Seigneur, la matiére eſt un peu délicate:
Vous pouvez vous flater, peut-être je me flate;
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous regnez en ma place, & les Dieux l'ont ſouffert.
Je dis plus, ils vous ont ſaiſi de ma couronne; (ne.
Je n'en murmure point, comme eux je vous la don-
Poublirai qu'à moi ſeule ils devoient la garder:
Mais ſi vous attentez juſqu'à me commander,
Juſqu'à prendre ſur moi quelque pouvoir de Maître,
Je me ſouviendrai lors de ce que je dois être;
Et ſi je ne le ſuis pour vous faire la loi,
Je le ſerai du moins pour me choiſir un Roi.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire:
J'ai fait choix de Théſée, & ce mot doit ſuffire.

OEDIPE.

Et je veux à mon tour, Madame, à cœur ouvert,

Vous

Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au Prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le Sceptre, ou ſaurai la tenir.
Puiſſent, ſi je la romps, tous les Dieux m'en punir!
Puiſſe de plus de maux m'accabler leur colére,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre Frére!

DIRCE'.

N'inſultez point au ſort d'un Enfant malheureux,
Et faites des ſermens qui ſoient plus généreux.
On ne ſait pas toûjours ce qu'un ſerment hazarde,
Et vous ne voyez pas ce que le Ciel vous garde.

OEDIPE.

On ſe hazarde à tout, quand un ſerment eſt fait.

DIRCE'.

Ce n'eſt pas de vous ſeul que dépend ſon effet.

OEDIPE.

Je ſuis Roi, je puis tout.

DIRCE'

Je puis fort peu de choſe,
Mais enfin de mon cœur moi ſeule je diſpoſe,
Et jamais ſur ce cœur on n'avancera rien, (mien.
Qu'en me donnant un Sceptre, ou me rendant le

OEDIPE.

Il eſt quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCE'.

Il en eſt de braver le plus injuſte empire,
Et de quoi qu'on menace en de tels differens, (rans.
Qui ne craint point la mort, ne craint point les Ty-
Ce mot m'eſt échapé, je n'en fais point d'excuſe;
J'en ferai, ſi le temps m'apprend que je m'abuſe.
Rendez-vous cependant maître de tout mon ſort,
Mais n'offrez à mon choix que Théſée, ou la mort.

OEDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénéſie.
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tiréſie;
Nous ſaurons au retour encor vos volontez.

DIRCE'.

Allez ſavoir de lui ce que vous méritez.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

DIRCE', MEGARE.

DIRCE'.

MEgare, que dis-tu de cette violence? (ce,
Après s'être emparé des droits de ma naiſſan-
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs
M'oſe encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empêche le Ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injuſtice,
Et veut lier les mains au Deſtin adouci,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

MEGARE.

Madame, je ne ſai ce que je dois vous dire.
La Raiſon vous anime, & l'Amour vous inſpire;
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette Raiſon ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colére
D'un Roi, qui juſqu'ci vous a traitée en Pére,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il eſpére de vous quelque choſe à ſon tour.

DIRCE'.

S'il a crû m'éblouïr par de fauſſes careſſes,
J'ai vu ſa Politique en former les tendreſſes,
Et ces amuſemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MEGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'eſtime, chérit.

DIRCE'.

Politique nouvelle.

MEGARE. (bout?

Mais comment pour Théſée en viendrez-vous à
Il le mépriſe, hait.

DIRCE'.

Politique par-tout.
Si la flame d'Æmon en eſt favoriſée,
Ce n'eſt pas qu'il l'eſtime, ou mépriſe Théſée:
C'eſt qu'il craint dans ſon cœur, que le droit ſou-
verain

(Car

(Car enfin il m'eſt dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoit le mien, ſa peur de me voir Reine
Diſpenſe à mes Amans ſa faveur, ou ſa haine,
Et traiteroit ce Prince ainſi que ce Heros,
S'il portoit la Couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.

MEGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

DIRCE'.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais quoi qu'il me prépare à ſouffrir dans ſa Cour,
Il éteindra ma vie, avant que mon amour.

MEGARE.

Eſpérons que le Ciel vous rendra plus heureuſe;
Cependant je vous trouve aſſez peu curieuſe.
Tout le Peuple, accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Layus dira de nos malheurs,
Et vous ne ſuivez point le Roi chez Tiréſie,
Pour ſavoir ce qu'en juge une Ombre ſi chérie.

DIRCE'.

J'ai tant d'autres ſujets de me plaindre de lui,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennui.
Il auroit fait trop peu de menacer la Fille,
Il faut qu'il ſoit Tyran de toute la Famille,
Qu'il porte ſa fureur juſqu'aux ames ſans corps,
Et trouble inſolemment juſqu'aux cendres des Morts.
Mais ces Manes ſacrez, qu'il arrache au ſilence,
Se vangeront ſur lui de cette violence,
Et les Dieux des Enfers juſtement irritez
Puniront l'attemat de ſes impiétez.

MEGARE.

Nous ne ſavons pas bien comme agit l'autre Monde,
Il n'eſt point d'œil perçant dans cette nuit profonde,
Et quand les Dieux vangeurs laiſſent tomber leur bras,
Il tombe aſſez ſouvent ſur qui n'y penſe pas.

DIRCE'.

Dût leur decret fatal me choiſir pour victime,
Si j'ai part au courroux, je n'en veux point au crime.
Je veux m'offrir ſans tache à leur bras tout-puiſſant,
Et n'avoir à verſer que du ſang innocent.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

DIRCE', NERINE, MEGARE.

NERINE.

AH! Madame, il en faut de la même innocence,
Pour appaiſer du Ciel l'implacable vangeance.
Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,
Que chacun la voudroit racheter de ſon ſang.

DIRCE'.

Nerine, que dis-tu? ſeroit-ce bien la Reine?
Le Ciel feroit-il choix d'Antigone, ou d'Iſméne?
Voudroit il Etéocle, ou Polinice, ou moi?
Car tu me dis aſſez que ce n'eſt pas le Roi;
Et ſi le Ciel demande une Victime pure,
Appréhender pour lui, c'eſt lui faire une injure.
Seroit-ce enfin Théſée? Hélas! ſi c'étoit lui. . .
Mais nomme, & dis quel ſang le Ciel veut aujourd'hui.

NERINE.

L'Ombre du grand Layus, qui lui ſert d'interpréte,
De honte ou de dépit ſur ce nom eſt muette.
Je n'oſe vous nommer ce qu'elle nous a tu;
Mais préparez, Madame, une haute vertu.
Prêtez à ce récit une ame généreuſe,
Et vous-même jugez ſi la choſe eſt douteuſe.

DIRCE'.

Ah! ce ſera Théſée, ou la Reine.

NERINE.

Ecoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obſcuritez.
Tirésie a long-temps perdu ſes ſacrifices,
Sans trouver ni les Dieux, ni les Ombres propices,
Et celle de Layus évoqué par ſon nom
S'obſtinoit au ſilence, auſſi-bien qu'Apollon.
Mais la Reine en la place à peine eſt arrivée,
Qu'une épaiſſe vapeur s'eſt du Temple élevée,
D'où cette Ombre auſſi-tôt ſortant juſqu'en plein jour,
A ſaiſi tous les yeux du Peuple, & de la Cour.
L'impérieux orgueil de ſon regard ſévére

Sur

Sur ſon viſage pâle avoit peint la colére;
Tout menaçoit en elle, & des reſtes de ſang,
Par un prodige affreux, dégoutoient de ſon flanc.
A ce terrible aſpect la Reine s'eſt troublée,
La frayeur a couru dans toute l'Aſſemblée,
Et de vos deux Amans j'ai vu les cœurs glacez,
A ces funeſtes mots que l'Ombre a prononcez.
Un grand crime impuni cauſe votre miſere;
Par le ſang de ma Race il ſe doit effacer,
Mais à moins que de le verſer,
Le Ciel ne ſe peut ſatisfaire,
Et la fin de vos maux ne ſe fera point voir,
Que mon Sang n'ait fait ſon devoir. (mes.
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alar-
L'Ombre qui diſparoit laiſſe la Reine en larmes,
Theſée au deſeſpoir, Æmon tout hors de lui.
Le Roi même arrivant partage leur ennui,
Et d'une voix commune ils refuſent une aide,
Qui fait trouver le mal plus doux que le remede.

DIRCE'.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuſe un ſang qu'ils n'ont pas mérité;
Mais ma flame à la mort m'avoit trop réſoluë,
Pour ne pas y courir quand les Dieux l'ont vouluë.
Tu m'as fait ſans raiſon concevoir de l'effroi,
Je n'ai point dû trembler s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à ſortir d'eſclavage,
Que tient trop précieuſe un généreux courage.
Mourir pour ſa Patrie, eſt un ſort plein d'appas,
Pour quiconque à des fers préfére le trépas.
Admire, Peuple ingrat qui m'as deshéritée,
Quelle vangeance en prend ta Princeſſe irritée,
Et connois, dans la fin de tes longs déplaiſirs,
Ta véritable Reine à ſes derniers ſoûpirs.
Voi comme à tes malheurs je ſuis toute aſſervie.
L'un m'a coûté mon Trône, & l'autre veut ma vie;
Tu t'ès ſauvé du Sphinx aux dépens de mon rang,
Sauve-toi de la peſte aux dépens de mon ſang.
Mais après avoir vu dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas ſemble doux à ta Reine,
Fai-toi de ſon exemple une adorable loi.

Digitized by Google

Il eſt encor plus doux de mourir pour ſon Roi.

MEGARE.

Madame, auroit-on crû que cette Ombre d'un Pére,
D'un Roi dont vous tenez la mémoire ſi chére,
Dans votre injuſte perte eût pris tant d'intérêt,
Qu'elle vînt elle-même en prononcer l'arrêt?

DIRCE'.

N'appelle point injuſte un trépas légitime.
Si j'ai cauſé ſa mort, puis-je vivre ſans crime?

NERINE.

Vous, Madame?

DIRCE'.

Oui, Nérine, & tu l'as pû ſavoir,
L'amour qu'il me portoit eut ſur lui tel pouvoir,
Qu'il voulut ſur mon ſort faire parler l'Oracle;
Mais comme à ce deſſein la Reine mit obſtacle,
De peur que cette voix des Deſtins ennemis
Ne fût auſſi funeſte à la Fille qu'au Fils,
Il ſe déroba d'elle, ou plûtôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas, & Nicandre pour ſuite,
Hélas! ſur le chemin il fut aſſaſſiné.
Ainſi ſe vit pour moi ſon deſtin terminé.
Ainſi j'en fus la cauſe.

MEGARE.

Oui, mais trop innocente
Pour vous faire un ſupplice où la Raiſon conſente;
Et jamais des Tyrans les plus barbares loix...

DIRCE'.

Mégare, tu ſais mal ce que l'on doit aux Rois.
Un ſang ſi précieux ne ſauroit ſe répandre, (dre;
Qu'à l'innocente cauſe on n'ait droit de s'en pren-
Et de quelque façon qu'on finiſſe leur ſort,
On n'eſt point innocent, quand on cauſe leur mort.
C'eſt ce crime impuni qui demande un ſupplice.
C'eſt par-là que mon Pere a part au ſacrifice.
C'eſt ainſi qu'un trépas qui me comble d'honneur,
Aſſure ſa vangeance, & fait votre bonheur,
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment ſi juſte où brille tant de gloire.

Digitized by Google

SCENE IV.

THESE'E, DIRCE', MEGARE, NERINE.

DIRCE'.

MAis, que vois-je? Ah, Seigneur! quels que ſoient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je ſuis?

THESE'E.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut ſuivre;
Mourir, s'il faut mourir, & vivre, s'il faut vivre.

DIRCE'.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour.
Laiſſez faire l'honneur.

THESE'E.

Laiſſez agir l'amour.

DIRCE'.

Vivez, Prince, vivez.

THESE'E.

Vivez donc, ma Princeſſe.

DIRCE'.

Ne me ravalez point juſqu'à cette baſſeſſe.
Retarder mon trépas, c'eſt faire tout périr.
Tout meurt, ſi je ne meurs.

THESE'E.

Laiſſez-moi donc mourir.

DIRCE'.

Hélas! qu'oſez-vous dire?

THESE'E.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCE'.

Finir les maux publics, obéir à mon Pére:
Sauver tous mes Sujets.

THESE'E.

Par quelle injuſte loi
Faut-il les ſauver tous, pour ne perdre que moi?
Eux dont le cœur ingrat porte les juſtes peines
D'un rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaines!
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien!

DIR-

DIRCE'.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjets de ces petites ames
Réglent-ils de leurs Rois les glorieuſes trames?
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recüeillir,
A recevoir du Peuple un exemple à faillir?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre.
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public n'avez-vous pas toûjours
Prodigué votre ſang, & hazardé vos jours?
Quand vous avez défait le Minotaure en Créte,
Quand vous avez puni Damaſte, & Periphéte,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faiſiez-vous, Seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale,
D'une Amante aujourd'hui vous faſſe une Rivale.
Le Ciel offre à mon bras par où me ſignaler.
S'il ne fait pas combattre, il ſaura m'immoler;
Et ſi cette chaleur ne m'a point abuſée,
Je deviendrai par-là digne du grand Théſée.
Mon ſort en ce point ſeul du vôtre eſt different,
Que je ne puis ſauver mon Peuple qu'en mourant,
Et qu'au ſalut du vôtre un bras ſi néceſſaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

THESE'E.

J'en ai fait, & beaucoup, & d'aſſez généreux;
Mais celui-ci, Madame, eſt le plus dangereux.
J'ai fait trembler par-tout, & devant vous je tremble.
L'Amant & le Héros s'accordent mal enſemble;
Mais enfin après vous tous deux veulent courir.
Le Héros ne peut vivre où l'Amant doit mourir.
La fermeté de l'un par l'autre eſt épuiſée;
Et ſi Dircé n'eſt plus, il n'eſt plus de Théſée.

DIRCE'.

Hélas! c'eſt maintenant, c'eſt lors que je vous voi,
Que ce même combat eſt dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aſpect chancelle;
Tout mon cœur applaudit à ſa flame rebelle;
Et l'honneur qui charmoit ſes plus noirs déplaiſirs,
N'eſt plus que le tyran de mes plus chers deſirs.

Allez, Prince, & du moins, par pitié de ma gloire,
Gardez-vous d'achever une indigne victoire:
Et ſi jamais l'honneur a ſu vous animer...

THESE'E.

Hélas! à votre aſpect je ne ſai plus qu'aimer.

DIRCE'.

Par un preſſentiment j'ai déja ſu vous dire,
Ce que ma mort ſur vous ſe réſerve d'empire.
Votre bras de la Gréce eſt le plus ferme appui.
Vivez pour le Public, comme je meurs pour lui.

THESE'E.

Périſſe l'Univers, pourvu que Dircé vive.
Périſſe le jour même, avant qu'elle s'en prive.
Que m'importe la perte, ou le ſalut de tous?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, Madame, étoit encor le même,
Si vous ſaviez encor aimer comme on vous aime...

DIRCE'.

Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Qui preſſent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laiſſez vivre du Peuple un pitoiable reſte,
Aux dépens d'un moment que m'a laiſſé la peſte,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon ſang répandu ne lui tranche le cours.
Laiſſez-moi me flater de cette triſte joie,
Que ſi je ne mourois, vous en ſeriez la proie,
Et que ce ſang aimé, que répandront mes mains,
Sera verſé pour vous, plus que pour les Thébains.
Des Dieux mal obéis la Majeſté ſuprême
Pourroit en ce moment s'en vanger ſur vous-même,
Et j'aurois cette honte en ce funeſte ſort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THESE'E.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte,
De voir que ma Princeſſe en amour me ſurmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loi,
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous ſoiez plus magnanime,
Voiez mieux qu'il y va même de votre eſtime,

Que

Que le choix d'un Amant ſi peu digne de vous
Souilleroit cet honneur qui vous ſemble ſi doux,
Et que de ma Princeſſe on diroit d'âge en âge,
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un ſi grand cou-
DIRCE'. (rage.
Mais, Seigneur, je vous ſauve en courant au trépas,
Et mourant avec moi vous ne me ſauvez pas.
THESE'E.
La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'eſt vous ſauver, ce ſera vous rejoindre.
Séparer deux Amans, c'eſt tous deux les punir,
Et dans le tombeau même il eſt doux de s'unir.
DIRCE'.
Que vous m'êtes cruel de jetter dans mon ame
Un ſi honteux deſordre avec des traits de flame!
Adieu, Prince, vivez, je vous l'ordonne ainſi.
La gloire de ma mort eſt trop douteuſe ici,
Et je hazarde trop une ſi noble envie,
A voir l'unique Objet pour qui j'aime la vie.
THESE'E.
Vous fuiez, ma Princeſſe, & votre adieu fatal...
DIRCE'.
Prince, il eſt temps de fuir, quand on ſe défend mal.
Vivez encore un coup, c'eſt moi qui vous l'ordonne.
THESE'E.
Le véritable amour ne prend loi de perſonne;
Et ſi ce fier honneur s'obſtine à nous trahir,
Je renonce, Madame, à vous plus obéir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIRCE'.

IMpitoiable ſoif de gloire,
Dont l'aveugle & noble transport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma mémoire;
Arrête pour quelques momens

Digitized by Google

Les impétueux ſentimens
De cette inexorable envie;
Et ſouffre qu'en ce triſte & favorable jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un ſoûpir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur ſi belle
Oſe te diſputer un cœur,
Qui de ton illuſtre rigueur
Eſt l'eſclave le plus fidelle.
Ce regard tremblant & confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empêche pas qu'il ne ſe dompte.
Il eſt vrai qu'il murmure, & ſe dompte à regret:
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en ſecret.

L'éclat de cette Renommée,
Qu'aſſure un ſi brillant trépas,
Perd la moitié de ſes appas,
Quand on aime, & qu'on eſt aimée.
L'honneur, en Monarque abſolu,
Soûtient ce qu'il a réſolu,
Contre les aſſauts qu'on te livre.
Il eſt beau de mourir pour en ſuivre les loix;
Mais il eſt aſſez doux de vivre,
Quand l'Amour a fait un beau choix.

Toi, qui faiſois toute la joie
Dont ſa flame oſoit me flater,
Prince, que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie;
Accépte ce foible retour,
Que vers toi d'un ſi juſte amour
Fait la douloureuſe tendreſſe.
Sur les bords de la tombe où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laiſſe,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaiſirs.

Je

Digitized by Google

Je fais taire tous mes desirs,
Mon cœur à moi-même s'arrache.
Cher Prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,
Voi combien il le violente.
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi;
Mais j'aurois vécu plus contente,
Si j'avois pû vivre pour toi.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCE'.

DIRCE'.

TOut est-il prêt, Madame, & votre Tirésie
Attend-il aux Autels la victime choisie?

JOCASTE.

Non, ma Fille, & du moins nous aurons quelques jours
A demander au Ciel un plus heureux secours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le Peuple ne veut pas que vous payiez ses crimes;
Il aime mieux périr, qu'être ainsi conservé;
Et le Roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs, autant qu'à ma priére,
Vous offre sur ce point liberté toute entiére.

DIRCE'.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le Ciel ne veut pas que je lui doive rien;
Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses Oracles.

JOCASTE.

L'Oracle n'a rien dit.

DIRCE'.

Mais mon Pére a parlé,
L'ordre de nos Destins par lui s'est révélé;
Et des Morts de son rang les Ombres immortelles
Servent souvent aux Dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, & du moins hésitez,
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontez.

DIRCE'.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,

Digitized by Google

C'eſt trop nous aſſervir ces Majeſtez ſuprêmes.

JOCASTE.

Ma Fille, il eſt toûjours aſſez tôt de mourir.

DIRCE'.

Madame, il n'eſt jamais trop tôt de ſecourir;
Et pour un mal ſi grand qui reclame notre aide,
Il n'eſt point de trop ſûr, ni de trop prompt reméde.
Plus nous le différons, plus le mal devient grand.
J'aſſaſſine tous ceux que la peſte ſurprend,
Aucun n'en peut mourir qu'il ne me laiſſe un crime.
Je viens d'étouffer ſeule, & Sostrate, & Phædime,
Et durant ce refus des remédes offerts,
La Parque ſe prévaut des momens que je perds.
Hélas! ſi la fureur dans ces peſtes publiques
Enveloppoit Théſée après ſes Domeſtiques,
Si nos retardemens....

JOCASTE.

Vivez pour lui, Dircé.
Ne lui dérobez point un cœur ſi bien placé,
Avec tant de courage ayez quelque tendreſſe,
Agiſſez en Amante auſſi-bien qu'en Princeſſe.
Vous avez liberté toute entiére en ces lieux,
Le Roi n'y prend pas garde, & je ferme les yeux.
C'eſt vous en dire aſſez; l'Amour eſt un doux Maître,
Et quand ſon choix eſt beau, ſon ardeur doit paroî-
(tre.

DIRCE'.

Je n'oſe demander ſi de pareils avis
Portent des ſentimens que vous ayez ſuivis.
Votre ſecond hymen put avoir d'autres cauſes;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Layus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer, & d'être aimée;
Mais il ne peut trouver qu'on ſoit digne du jour,
Quand aux ſoins de ſa gloire on préfére l'amour.
Je ſai ſur les grands cœurs ce qu'il ſe fait d'empire,
J'avouë, & hautement, que le mien en ſoûpire;
Mais quoi qu'un ſi beau choix puiſſe avoir de dou-
ceurs,
(Sœurs.
Je garde un autre exemple aux Princeſſes mes

Jo-

Digitized by Google

JOCASTE.

Je souffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne savez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi,
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi.
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévére,
Et souvenez-vous mieux que je suis votre Mére.

DIRCE'.

Ce chagrin inquiet, pour se justifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le Sceptre en une autre Famille,
Vous souvint-il assez que j'étois votre Fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un Enfant.

DIRCE'.

J'avois déja des yeux,
Et sentois dans mon cœur le sang de mes Ayeux:
C'étoit ce même sang dont vous m'avez fait naître,
Qui s'indignoit dès-lors qu'on lui donnât un Maître,
Et que vers soi Layus aime mieux rappeller,
Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravaler.
Il oppose ma mort à l'indigne hymenée,
Où par raison d'Etat il me voit destinée.
Il la fait glorieuse, & je meurs plus pour moi,
Que pour ces malheureux qui se sont fait un Roi.
Le Ciel en ma faveur prend ce cher Interprete,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor Sujette;
Et s'il a quelque foudre, il saura le garder
Pour qui m'a fait des loix, où j'ai dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plûtôt qu'Oedipe,
Et le Roi n'a pas lieu d'en redouter les coups, (vous.
Quand parmi tout son Peuple ils n'ont choisi que

DIRCE'.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sait ma destinée, il ignore la sienne.
Le Ciel pourra vanger ses ordres retardez:
Craignez ce changement, que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal quand on le croit entendre;
L'Oracle le plus clair se fait le moins comprendre.

Moi-même je le dis ſans comprendre pourquoi,
Et ce discours en l'air m'échappe malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine.
Je veux parler en Fille, & je m'explique en Reine.
Vous qui l'êtes encor, vous ſavez ce que c'eſt,
Et jusqu'où nous emporte un ſi haut intérêt.
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le Trône a d'autres droits que ceux de la Nature.
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.
Hâtons-nous d'empêcher ce Peuple de périr:
Et ſans conſidérer quel fut vers moi ſon crime,
Puiſque le Ciel le veut, donnons-lui ſa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste Ciel pourra s'expliquer mieux.
Cependant vous laiſſez bien du trouble en ces lieux:
Et ſi votre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCE'.

Dûſſent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, DIRCE'.

DIRCE', (fére,

AQuel propos. Seigneur, voulez-vous qu'on diſ-
Qu'on dédaigne un remede à tous ſi ſalutaire,
Chaque inſtant que je vis vous enléve un Sujet,
Et l'Etat s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'eſt qu'une ombre d'envie;
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie,
Et je vous vois par-là jaloux de tout mon ſort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

OEDIPE. (grace!

Qu'on perde de temps, Madame, alors qu'on vous fait

DIRCE'. (faſſe.

Le Ciel m'en a trop fait, pour ſouffrir qu'on m'en

JOCASTE.

Faut-il voir votre eſprit obſtinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri?

DIR-

Digitized by Google

DIRCE'.

Faut-il voir ſon envie à mes vœux oppoſée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ni de Théſée?

OEDIPE.

Il s'agit de répandre un ſang ſi précieux,
Qu'il faut un ſecond ordre & plus exprès des Dieux.

DIRCE'.

Doutez-vous qu'à mourir je ne ſois toute prête,
Quand les Dieux par mon Pére ont demandé ma (tête?

OEDIPE.

Je vous connois, Madame, & je n'ai point douté
De cet illuſtre excès de généroſité;
Mais la choſe après tout n'eſt pas encor ſi claire,
Que cet ordre nouveau ne nous ſoit néceſſaire.

DIRCE'.

Quoi, mon Pére tantôt parloit obſcurément?

OEDIPE.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'eſt un autre que vous peut-être qu'il menace.

DIRCE'.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à ſa race.

OEDIPE.

Je ſai qu'on vous a fait un fidelle rapport;
Mais vous pourriez mourir, & perdre votre mort;
Et la Reine ſans doute étoit bien inſpirée,
Alors que par ſes pleurs elle l'a differée.

JOCASTE

Je ne reçoi qu'en trouble un ſi confus eſpoir.

OEDIPE.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce ſoir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

OEDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point enten-
Nous devons bien-tôt voir le myſtére eclairci. (dre,
Madame, cependant vous êtes libre ici,
La Reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et ſi vous m'entendez, ce mot vous doit ſuffire.

DIRCE'.

Quelque ſecret motif qui vous ait excité
A ce tardif excès de généroſité,

Je n'emporterai point de Thébes dans Athénes
La colere des Dieux, & l'amas de leurs haines,
Qui pour prémier Objet pourroient choisir l'Epoux,
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

OEDIPE.

J'en espere pour vous un destin plus propice.

DIRCE'.

J'y trouverai ma place, & ferai mon devoir.
Quant au reste, Seigneur, je n'en veux rien savoir.
J'y prens si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre Enigme à la Reine.
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV.

JOCASTE, OEDIPE, Suite.

OEDIPE.

MAdame, quand des Dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide, & de peur d'un inceste,
Sur le Mont Cythéron fit exposer ce Fils
Pour qui tant de forfaits avoient été prédits,
Sutes-vous faire choix d'un Ministre fidelle?

JOCASTE.

Aucun pour le feu Roi n'a montré plus de zèle,
Et quand par des Voleurs il fut assassiné,
Ce digne Favori l'avoit accompagné.
Par lui seul on a su cette noire avanture.
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang, & si près de mourir,
Qu'il fallut une année, & plus, pour l'en guérir.

OEDIPE,

Est-il mort?

JOCASTE.

Non, Seigneur; la perte de son Maître
Fut cause qu'en la Cour il cessa de paroître.
Mais il respire encor, assez vieil, & cassé;
Et Mégare sa Fille est auprès de Dircé.

OE-

Digitized by Google

OEDIPE.

Où fait-il sa demeure?

JOCASTE.

Au pied de cette Roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

OEDIPE.

Tâchez de lui parler.

JOCASTE.

J'y vai tout de ce pas.
Quoique Reine, il est bon d'aller trouver Phorbas:
Son dégoût de la Cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, & prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, & qu'en faut-il savoir?

OEDIPE.

Un bruit court depuis peu qu'il vous a mal servie,
Que ce Fils qu'on croit mort est encor plein de vie.
L'Oracle de Layus par-là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée:
Pour sauver ce qu'il aime, & vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer.
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

OEDIPE.

L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ai toûjours connu ferme dans son devoir.
Mais si déja ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter le Devin Tirésie,
Publier sa réponse, & traiter d'Imposteur
De cette illusion le téméraire Auteur.

OEDIPE.

Je viens de le quitter, & de-là vient ce trouble,
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
Ce Prince, m'a-t-il dit, *respire en votre Cour;*
Vous pourrez le connoître avant la fin du jour:
Mais il pourra vous perdre, en se faisant connoître.
Puisse-t-il ignorer quel sang lui donna l'être!

Digitized by Google

Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton ſi plein d'effroi,
Qu'il l'a fait rejaillir juſqu'en l'ame d'un Roi.
Ce Fils, qui devoit être inceſte, & parricide,
Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide;
Et par un ſentiment facile à deviner,
Il ne ſe cache ici que pour m'aſſaſſiner.
C'eſt par-là qu'il aſpire à devenir Monarque,
Et vous le connoîtrez bien-tôt à cette marque.
Quoi qu'il en ſoit, Madame, allez trouver Phorbas.
Tirez-en, s'il ſe peut, les clartez qu'on n'a pas.
Tâchez en même temps de voir auſſi Theſée.
Dites-lui qu'il peut faire une conquête aiſée,
Qu'il oſe pour Dircé, que je n'en verrai rien.
J'admire un changement ſi confus que le mien.
Tantôt dans leur hymen je croyois voir ma perte,
J'allois pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte;
Et ſans ſavoir pourquoi, je voudrois que tous deux
Fuſſent loin de ma vuë au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'euſſent debarraſſé de ſon Amant, & d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me ſoit ſuſpect,
Je ne ſai quelle horreur me trouble à leur aſpect.
Ma Raiſon la repouſſe, & ne m'en peut défendre.
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre,
Et l'Enigme du Sphinx fut moins obſcur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'eſt dans cet effroi.
Plus je le conſidére, & plus je m'en irrite.
Mais ce Prince paroît, ſouffrez que je l'évite,
Et ſi vous vous ſentez l'eſprit moins interdit,
Agiſſez avec lui, comme je vous ai dit.

SCENE V.

JOCASTE THESE'E.

JOCASTE.

PRince, que faites-vous? quelle pitié craintive,
Quel faux reſpect des Dieux tient votre flame oiſive?
Avez-vous oublié comme il faut ſecourir?

THE-

THESE'E.

Dircé n'eſt plus, Madame, en état de périr.
Le Ciel vous rend un Fils, & ce n'eſt qu'à ce Prince
Qu'eſt dû le triſte honneur de ſauver ſa Province.

JOCASTE.

C'eſt trop vous aſſurer ſur l'éclat d'un faux bruit.

THESE'E.

C'eſt une vérité dont je ſuis mieux inſtruit.

JOCASTE.

Vous le connoiſſez donc?

THESE'E.

A l'égal de moi-même

JOCASTE.

De quand?

THESE'E.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THESE'E.

Je l'aime,
Juſqu'à mourir du coup dont il ſera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié cede à l'amour de Dircé!

THESE'E.

Hélas! cette Princeſſe à mes deſirs ſi chére,
En un fidelle Amant trouve un malheureux Frére,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de ſort,
N'etoit le prompt ſecours d'une plus digne mort;
Et qu'aſſez tôt connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce Frére malheureux meurt en Amant fidelle.

JOCASTE.

Quoi, vous ſeriez mon Fils!

THESE'E.

Et celui de Layus.

JOCASTE.

Qui vous a pu le dire?

THESE'E.

Un témoin qui n'eſt plus,
Phædime, qu'à mes yeux vient de ravir la peſte.
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeſte;
Mais Phorbas, ce Vieillard qui m'expoſa jadis,

Il

Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une avanture,
Dont je n'ai pu tirer qu'une lumiére obscure. (rant,
Ce peu qu'en ont pour moi les soûpirs d'un Mou-
Du grand droit de régner seroit mauvais garant.
Mais ne permettez pas que le Roi me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranloit sa Couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu
m'acquérir,
Je ne viens disputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne sai si Phorbas avoûra votre Histoire; (re.
Mais qu'il l'avouë, ou non, j'aurai peine à vous croi-
Avec votre Mourant Tiresie est d'accord,
A ce que dit le Roi, que mon Fils n'est point mort.
C'est déja quelque chose, & toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flame;
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toûjours en même rang.
J'ai peine à voir un Fils, où j'ai cru voir un Gendre;
La Nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret sur votre emportement, (mant;
Qu'il a bien peu d'un Frére, & beaucoup d'un A-
Qu'un Frere a pour des Sœurs une ardeur plus remi-
A moins que sous ce tître un Amant se déguise; (se,
Et qu'il cherche en mourant la gloire, & la douceur,
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa Sœur.

THESE'E.

Que vous connoissez mal ce que peut la Nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le desespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une Sœur si chére.
Je l'aimois en Amant, je l'aime encor en Frére,
C'est sous un autre nom le même empressement,
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie,
Par ces retours du sang ne peut être affoiblie;
Et ce sang qui prêtoit la tendresse à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE.

Eh bien, soyez mon Fils, puisque vous voulez l'être.

Mais

Mais donnez-moi la marque où je le dois connoître.
Vous n'êtes point ce Fils, ſi vous n'êtes méchant.
Le Ciel ſur ſa naiſſance imprima ce panchant:
J'en voi quelque partie en ce deſir inceſte;
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reſte?
Etes-vous l'Aſſaſſin & d'un Pére & d'un Roi?

THESE'E.

Ah, Madame! ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'étoit-là de mon Fils la noire deſtinée.
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu ſe dégager de cet Aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échapper à demi.
Si ce Fils vit encore, il a tué ſon Pére,
C'en eſt l'indubitable & le ſeul caractére;
Et le Ciel qui prit ſoin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour ſe voir démentir.
Sa mort ſeule pouvoit le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre eſtime;
Dites que vos vertus ſont crimes déguiſez;
Recevez tout le ſort que vous vous impoſez,
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceſte, & de Fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le Ciel m'a preſcrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THESE'E.

Quoi? la néceſſité des vertus & des vices
D'un Aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ſes prédictions?
L'ame eſt donc toute eſclave; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte, ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir?
Attachez ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les Autels,
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des Mortels?
De toute la vertu ſur la Terre epanduë,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt duë?

Il

Digitized by Google

Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir;
Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'enhaut leur bras la précipite?
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le Ciel juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien
Dans ce profond abîme, où nous ne voyons rien.
Delphes a pu vous faire une fauſſe réponſe,
L'argent put inſpirer la voix qui les prononce,
Cet organe des Dieux put ſe laiſſer gagner
A ceux que ma naiſſance éloignoit de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples,
Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des méchans dans les Temples.
Du moins puis-je aſſurer que dans tous mes combats
Je n'ai jamais ſouffert de ſeconds que mon bras;
Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide,
Où fut par des Brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus preſſans malheurs
Ne m'auroit pu réduire à ſuivre des Voleurs,
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre....

JOCASTE.

Mais Layus a parlé, vous en avez vu l'Ombre.
De l'Oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce Fils en imputer la mort;
Et c'eſt le dire aſſez, qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuni, par le ſang de ſa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas.
Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas,
Et de ce témoin ſeul depend la connoiſſance,
Et de ce parricide, & de votre naiſſance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux;
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres Ayeux.

THESE'E.

Je le verrai, Madame, & ſans inquiétude.
Ma naiſſance confuſe a quelque incertitude;
Mais pour ce parricide, il eſt plus que certain,
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

Fin du troiſiéme Acte. AC-

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, DIRCE', MEGARE.

DIRCE'. (flatée.

O Ui, déja ſur ce bruit l'amour m'avoit
Mon ame avec plaiſir s'étoit inquiétée,
Et ce jaloux honneur qui ne conſentoit pas (trépas,
Qu'un Frere me ravît un glorieux
Après cette douceur fierement refuſée,
Ne me refuſoit point de vivre pour Théſée,
Et laiſſoit doucement corrompre ſa fierté
A l'eſpoir remiſſant de ma perplexité.
Mais ſi je vois en vous ce déplorable Frére,
Quelle faveur du Ciel voulez-vous que j'eſpére,
S'il n'eſt pas en ſa main de m'arrêter au jour,
Sans faire ſoulever & l'honneur & l'amour?
S'il dédaigne mon ſang, il accepte le vôtre;
Et ſi quelque miracle épargne l'un & l'autre,
Pourra-t-il détacher de mon ſort le plus doux,
L'amertume de vivre, & n'être point à vous?

THESE'E.

Le Ciel choiſit ſouvent de ſecrettes conduites,
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues ſuites;
Et de mon ſort douteux l'obſcur événement
Ne défend pas l'eſpoir d'un ſecond changement.
Je chéris ce prémier qui vous eſt ſalutaire.
Je ne puis en Amant ce que je puis en Frére,
J'en garderai le nom, tant qu'il faudra mourir;
Mais ſi jamais d'ailleurs on peut vous ſecourir,
Peut-être que le Ciel me faiſant mieux connoître,
Si-tôt que vous vivrez, je ceſſerai de l'être;
Car je n'aſpire point à calmer ſon courroux,
Et ne veux, ni mourir, ni vivre, que pour vous.

DIRCE'.

Cet amour mal éteint ſied mal au cœur d'un Frére.
Ou le ſang doit parler, c'eſt à lui de ſe taire,

Et

Digitized by Google

Et si-tôt que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.

THESE'E.

Laissez-lui conserver ces ardeurs empressées,
Qui vous faisoient l'Objet de toutes mes pensées.
J'ai mêmes yeux encore, & vous mêmes appas;
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire,
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soûpi-
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur, (re;
Il se revolte exprès contre le nom de Sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincére,
En faveur de l'Amant tyrannise le Frére,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme Frére, & vivre comme Amant.

DIRCE'.

O du sang de Layus preuves trop manifestes!
Le Ciel vous destinant à des flames incestes,
A su de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de Sœur.
Mais si sa flame y garde une place usurpée,
Dircé dans votre erreur n'est point enveloppée;
Elle se défend mieux de ce trouble intestin,
Et si c'est votre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable:
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable,
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toûjours écouter la raison. (ce,
Moi-même en qui l'honneur n'accepte aucune gra-
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarrasse;
Je ne sai quoi m'y plaît qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mêlange a dequoi me charmer.
Je n'aime plus qu'en Sœur, & malgré moi j'espére.
Ah! Prince, s'il se peut, ne soyez point mon Frére!
Et laissez-moi mourir avec les sentimens
Que la gloire permet aux illustres Amans.

THESE'E.

Je vous ai déja dit, Princesse, que peut-être,
Si-tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être.
Faut-il que je m'explique, & toute votre ardeur
Ne peut-elle sans moi lire au fond de mon cœur?

Puis-

Digitized by Google

Puisqu'il eſt tout à vous, pénétrez-y, Madame.
Vous verrez que ſans crime il conſerve ſa flame.
Si je ſuis deſcendu jusqu'à vous abuſer,
Un juste deſeſpoir m'auroit fait plus oſer;
Et l'amour, pour défendre une ſi chére vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connoître ici que ce Prince eſt vivant.
Phorbas l'a confeſſé, Tirésie a lui-même
Appuyé de ſa voix cet heureux ſtratagême.
C'eſt par-là qu'on a ſu qu'il reſpire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux,
Et puisque dans ce jour ce Frére doit paroître,
Jusqu'à ce qu'on l'ait vu, permettez-moi de l'être.

DIRCE'.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire, alors qu'on eſt aimé.
Mais hazardiez-vous tant ſans aucune lumiére?

THESE'E.

Mégare m'avoit dit le ſecret de ſon Pére,
Il m'a valu l'honneur de m'expoſer pour tous;
Mais je n'en abuſois, que pour mourir pour vous.
Le ſuccès a paſſé cette triſte eſpérance,
Ma flame en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'Oracle ajoûter quelque foi,
Ce Fils a de ſa main verſé le ſang du Roi,
Et ſon Ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit aſſez que c'eſt lui qu'elle veut pour victime.

DIRCE'.

Prince, quoiqu'il en ſoit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le ſacrifice on n'éclaircit mon ſort.
La Reine qui paroit, fait que je me retire.
Sachant ce que je ſai, j'aurois peur d'en trop dire;
Et comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous ſaurez mieux ſans moi ménager vos ſecrets.
Mais puisque vous voulez que mon eſprit revive,
Ne tenez pas long-temps la verité captive.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

JOCASTE, THESE'E, NERINE.

JOCASTE

PRince, j'ai vu Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit,
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un Paſſant inconnu, touché de cette enfance
Dont un Aſtre envieux condamnoit la naiſſance,
Sur le Mont Cythéron reçut de lui mon Fils,
Sans qu'il lui demandât ſon nom ni ſon Païs,
De crainte qu'à ſon tour il ne conçût l'envie
D'apprendre dans quel ſang il conſervoit la vie.
Il l'a revu depuis, & preſque tous les ans,
Dans le Temple d'Elide offrir quelques préſens:
Ainſi chacun des deux connoit l'autre au viſage,
Sans s'être l'un à l'autre expliquez davantage.
Il a bien ſu de lui que ce Fils conſervé
Reſpire encor le jour dans un rang élevé: (tre,
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le mon-
A moins que ce Vieillard avec lui ſe rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en ſon pouvoir,
De cet Inconnu même il put vous recevoir;
Et voyant à Trœzéne une Mére affligée
De la perte du Fils qu'elle avoit eu d'Ægée
Vous offrir en ſa place; elle, vous accepter.
Tout ce qui ſur ce point pourroit faire douter,
C'eſt qu'il vous a ſouffert dans une flame inceſte,
Et n'a parlé de rien, qu'en mourant de la peſte.
Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce Prince, & qu'il vit dans la Cour
Quelques momens après on vous a vu paroître;
Ainſi vous pouvez l'être, & pouvez ne pas l'être.
Paſſons outre. A Phorbas ajoûteriez-vous foi?
S'il n'a pas vu mon Fils, il vit la mort du Roi,
Il connoît l'Aſſaſſin: voulez-vous qu'il vous voie?

THESE'E.

Je le verrai, Madame, & l'attens avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'eſt point de malheurs,
Qui m'euſſent pu réduire à ſuivre des Voleurs.

Jo-

Digitized by Google

JOCASTE.

Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle céde à la vérité pure.
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois,
Qu'il en eût tué deux, & mis l'autre aux abois,
Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de Brigands, pour sauver quelque gloire.
Il me vient d'avouër sa foiblesse à genoux.
D'un bras seul, m'a-t-il dit, *partirent tous les coups.*
Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage.

THESE'E.

Le crime n'est pas grand, s'il fut seul contre trois.
Mais jamais sans forfait on ne s'en prend aux Rois,
Et fussent-ils cachez sous un habit champêtre,
Leur propre Majesté les doit faire connoître.
L'Assassin de Layus est digne du trépas,
Bien que seul contre trois il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avoûrai, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.
L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vu marcher.
Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose;
Et c'est un Imposteur, s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THESE'E.

S'il est homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vuë.

THESE'E.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tuë;
Et si je le pouvois, sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCENE III.

JOCASTE, THESE'E, PHORBAS, NERINE.

JOCASTE.

LAissez-moi lui parler, & prêtez-nous silence.

Phor-

Digitized by Google

Phorbas, enviſagez ce Prince en ma préſence.
Le reconnoiſſez-vous?

PHORBAS.

Je croi vous avoir dit
Que je ne l'ai point vu depuis qu'on le perdit,
Madame, un ſi long temps laiſſe mal reconnoître
Un Prince qui pour-lors ne faiſoit que de naître:
Et ſi je vois en lui l'effet de mon ſecours,
Je n'y puis voir les traits d'un Enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je ſais ainſi que vous que les traits de l'Enfance
N'ont avec ceux d'un Homme aucune reſſemblance;
Mais comme ce Heros, s'il eſt ſorti de moi,
Doit avoir de ſa main verſé le ſang du Roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement ſon viſage,
Que vous n'en conſerviez quelque imparfaite ima-

PHORBAS. (ge.

Hélas! j'en garde encor ſi bien le ſouvenir,
Que je l'aurai preſent, durant tout l'avenir.
Si pour connoître un Fils il vous faut cette marque,
Ce Prince n'eſt point né de notre grand Monarque.
Mais desabuſez-vous, & ſachez que ſa mort
Ne fut jamais d'un Fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connoiſſance
Du nom du Meurtrier? ſavez-vous ſa naiſſance?

PHORBAS.

Et de plus, ſa demeure & ſon rang. Eſt-ce aſſez?

JOCASTE.

Je ſaurai le punir, ſi vous le connoiſſez.
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par ſa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche.
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt,
Pour m'en croire aiſément, quand j'aurai dit qui

THESE'E. (c'eſt.

Ne nous déguiſez rien, parlez en aſſurance,
Que

Que le Fils de Layus en hâte la vangeance.

JOCASTE.

Il n'eſt pas aſſuré, Prince, que ce ſoit vous,
Comme il l'eſt que Layus fut jadis mon Epoux.
Et d'ailleurs, ſi le Ciel vous choiſit pour victime,
Vous me devez laiſſer à punir ce grand crime.

THESE'E.

Avant que de mourir, un Fils peut le vanger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes ou non, je ne le puis juger;
Mais je ſai que Théſée eſt ſi digne de l'être,
Qu'au ſeul nom qu'il en prend, je l'accepte pour Maître.
Seigneur, vangez un Pére, ou ne ſoutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai ſang de Layus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traître, & nous tirez de doute,
Et j'atteſte à vos yeux le Ciel qui nous écoute,
Que pour cet Aſſaſſin il n'eſt point de tourmens,
Qui puiſſent ſatisfaire à mes reſſentimens.

PHORBAS.

Mais ſi je vous nommois quelque perſonne chére,
Æmon votre Neveu, Créon votre cher Frére,
Ou le Prince Lycus, ou le Roi votre Epoux,
Me pourrez-vous en croire, ou garder ce courroux?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je ſai trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne penſe,
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuiſant ennui....

JOCASTE.

Voici le Roi qui vient, dites tout devant lui.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, THESE'E, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

SI vous trouvez un Fils dans le Prince Théſée,
Mon ame en ſon effroi s'étoit bien abuſée.
Il ne choiſira point de chemin criminel,

Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame, & ce ſera du moins à force ouverte
Qu'un ſi vaillant Guerrier entreprendra ma perte.
Mais deſſus ce Vieillard plus je porte les yeux,
Plus je croi l'avoir vu jadis en d'autres lieux.
Ses rides me font peine à le bien reconnoître.
Ne m'as-tu jamais vu?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut être.

OEDIPE.

Il y pourroit avoir entre quinze & vingt ans.

PHORBAS.

J'ai de confus rapports d'environ même temps.

OEDIPE.

Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage?

PHORBAS.

Oui, Seigneur, en Phocide, & là dans un paſſage..

OEDIPE.

Ah! je te reconnois, ou je ſuis fort trompé.
C'eſt un de mes Brigands à la mort échapé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices.
S'il n'a tué Layus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'eſt un de vos Brigands! Ah! que me dites-vous?

OEDIPE.

Je le laiſſai pour mort, & tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoi! vous m'auriez bleſſé? moi, Seigneur?

OEDIPE.

Oui, perfide!
Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.
Tu marchois le troiſiéme, en faut-il davantage?

PHORBAS.

Si de mes Compagnons vous peigniez le viſage,
Je n'aurois rien à dire, & ne pourrois nier.

OEDIPE

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier?
Ne le préſume pas; une action ſi belle
En laiſſe au fond de l'ame une idée immortelle;

Et

Digitized by Google

Et ſi dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des Combattans,
Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je fus tout à loiſir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encore, & n'y connoîtras rien.

PHORBAS.

Je ſerai convaincu, ſi vous les peignez bien.
Les deux que je ſuivis ſont connus de la Reine.

OEDIPE,

Madame, jugez donc ſi ſa défenſe eſt vaine.
Le premier de ces trois, que mon bras ſut punir,
A peine méritoit un leger ſouvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatriſé, la mine aſſez farouche;
Mais homme, à dire vrai, de ſi peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le ſecond, je l'avouë, avoit un grand courage,
Bien qu'il parût déja dans le panchant de l'âge;
Le front aſſez ouvert, l'œil perçant, le teint frais;
On en peut voir en moi la taille, & quelques traits:
Chauve ſur le devant, mêlé ſur le derriere,
Le port majeſtueux, & la démarche fiere.
Il ſe défendit bien, & me bleſſa deux fois,
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâliſſez, Madame!

JOCASTE.

Ah, Seigneur! puis-je apprendre
Que vous ayez tué Layus après Nicandre,
Que vous ayez bleſſé Phorbas de votre main,
Sans en frémir d'horreur, ſans en pâlir ſoudain?

OEDIPE.

Quoi! c'eſt-là ce Phorbas qui vit tuer ſon Maître?

JOCASTE.

Vos yeux après ſeize ans l'ont trop ſu reconnoître,
Et ſes deux Compagnons que vous avez dépeints
De Nicandre & du Roi portent les traits empreints.

OEDIPE.

Mais ce furent Brigands dont le bras...

JOCASTE,

C'eſt une conte,
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.

Une main ſeule, hélas! fit ces funeſtes coups,
Et par votre rapport ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque ſans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guériſon on vit votre hymenée.
Je guéris, & mon cœur en ſecret mutiné,
De connoître quel Roi vous nous aviez donné,
S'impoſa cet exil dans un ſéjour champêtre,
Attendant que le Ciel me fît un autre Maître.

THESE'E.

Seigneur, je ſuis le Frére, ou l'Amant de Dircé,
Et ſon Pére, ou le mien de votre main percé...

OEDIPE,

Prince, je vous entens, il faut vanger ce Pére,
Et ma perte à l'Etat ſemble être neceſſaire,
Puiſque de nos malheurs la fin ne ſe peut voir,
Si le ſang de Layus ne remplit ſon devoir.
C'eſt ce que Tiréſie avoit voulu me dire.
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire.
Le plus ſévére honneur ne ſauroit murmurer
De ce peu de momens que j'oſe différer;
Et ce coup ſurprenant permet à votre haine,
De faire cette grace aux larmes de la Reine.

THESE'E.

Nous nous verrons demain, Seigneur, & réſoudrons..

OEDIPE.

Quand il en ſera temps, Prince, nous répondrons,
Et s'il faut après tout qu'un grand crime s'efface
Par le ſang que Layus a transmis à ſa race,
Peut-être aurez-vous peine à reprendre ſon rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce ſang.

THESE'E.

Demain chacun de nous fera ſa Deſtinée.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, Suite.

JOCASTE.

QUe de maux nous promet cette triſte journée!
J'y dois voir, ou ma Fille, ou mon Fils s'immoler,
Tout le ſang de ce Fils de votre main couler,

Ou

Digitized by Google

Ou de la ſienne enfin le vôtre ſe repandre;
Et ce qu'Oracle aucun n'a fait encore attendre,
Rien ne m'affranchira de voir ſans ceſſe en vous,
Sans ceſſe en un Mari, l'Aſſaſſin d'un Epoux.
Puis-je plaindre à ce Mort la lumiere ravie,
Sans haïr le Vivant, ſans détester ma vie?
Puis-je de ce Vivant plaindre l'aveugle ſort,
Sans détester ma vie, & ſans trahir le Mort?

OEDIPE.

Madame, votre haine eſt pour moi légitime,
Et cet aveugle ſort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce Prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vangera ce Fils & cet Epoux,
Et m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors, ſans balancer, vous plaindrez tous les deux,
Vous verrez ſans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez ſans honte à vos douleurs preſſantes,
Pour Layus, & pour moi, des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah, Seigneur! quelque bras qui puiſſe vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon ſouvenir.
Je vous verrai toûjours, ſa couronne à la tête,
De ſa place en mon lit faire votre conquête;
Je me verrai toûjours vous placer en ſon rang,
Et baiſer votre main fumante de ſon ſang.
Mon Ombre même un jour dans les Roiaumes ſombres
Ne recevra des Dieux pour Bourreaux que vos Ombres,
Et ſa confuſion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens, tout ce qui fit mes feux.
Oracles decevans, qu'oſiez-vous me prédire?
Si ſur notre avenir vos Dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié diviſe leur courroux?
Ce qu'elle epargne au Fils retombe ſur l'Epoux;
Et comme ſi leur haine impuiſſante, ou timide,
N'oſoit le faire enſemble Inceſte & Parricide,
Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

OEDIPE.

O partage inégal de ce courroux celeste!

Je ſuis le Parricide, & ce Fils eſt l'Inceſte.
Mais mon crime eſt entier, & le ſien imparfait,
Le ſien n'eſt qu'en deſirs, & le mien en effet.
Ainſi, quelques raiſons qui puiſſent me défendre,
La veuve de Layus ne ſauroit les entendre,
Et les plus beaux exploits paſſent pour trahiſons,
Alors qu'il faut du ſang. & non pas des raiſons.

JOCASTE.

Ah! je n'en vois que trop, qui me déchirent l'ame.
La Veuve de Layus eſt toujours votre Femme,
Et n'oppoſe que trop, pour vous juſtifier,
A la moitié du Mort, celle du Meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur eſt ſans crime,
Toute autre admireroit votre bras magnanime,
Et toute autre réduite à punir votre erreur,
La puniroit du moins ſans trouble, & ſans horreur.
Mais, helas! mon devoir aux deux partis m'attache.
Nul eſpoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache,
Et je trouve toujours dans mon eſprit confus,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine:
L'un & l'autre me plaît, l'un & l'autre me gêne;
Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux Tyrans ennemis.
La haine auroit l'appui d'un ſerment qui me lie,
Mais je le romps exprès pour en être punie,
Et pour finir des maux qu'on ne peut ſoulager,
J'aime à donner aux Dieux un parjure à vanger. (le
C'eſt votre foudre, ô Ciel, qu'à mon ſecours j'appel-
Oedipe eſt innocent, je me fais criminelle.
Par un juſte ſupplice oſez me deſunir
De la néceſſité d'aimer, & de punir.

OEDIPE.

Quoi! vous ne voiez pas que ſa fauſſe juſtice
Ne ſait plus ce que c'eſt que d'un juſte ſupplice,
Et que par un deſordre à confondre nos ſens
Son injuſte rigueur n'en veut qu'aux innocens!
Après avoir choiſi ma main pour ce grand crime,
C'eſt le ſang de Layus qu'il choiſit pour victime,
Et le bizarre éclat de ſon diſcernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt un ſujet nouveau d'une haine implacable,
De voir ſur votre ſang la peine du coupable,
Et les Dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils puniſſent en lui ce qu'ils ont fait par moi.
Voiez comme le Fils de Jocaste & d'Oedipe
D'une ſi juſte haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'eſt que votre ſang, l'autre n'eſt que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colére
Des préludes ſecrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr juſqu'à cette rigueur,
De ſouhaiter pour vous même haine en mon cœur?

OEDIPE.

Toûjours de vos vertus j'adorerai les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la ſource de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forcerai toûjours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi, ce qui vous fit m'aimer.
Mais finiſſons, de grace, un diſcours qui me tuë.
L'Aſſaſſin de Layus doit me bleſſer la vuë,
Et malgré ce courroux par ſa mort allumé,
Je ſens qu'Oedipe enfin ſera toûjours aimé.

OEDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

OEDIPE.

Qu'oſera ce devoir?

JOCASTE.

Croître toûjours ma peine.

OEDIPE.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux?

JOCASTE.

Peut-êt re que demain nous le ſaurons des Dieux

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DYMAS.

DYMAS.

Seigneur, il eſt trop vrai que le Peuple murmure,
Qu'il ſejette ſur vous ſa funeſte avanture, (Mutins
Et que de tous côtez on n'entend que
Qui vous nomment l'Auteur de leurs mauvais deſtins.
D'un Devin ſuborné les infames preſtiges
De l'Ombre, diſent-ils, *ont fait tous les prodiges.*
L'or mouvoit ce Fantôme, & pour perdre Dircé,
Vos préſens lui dictoient ce qu'il a prononcé;
Tant ils conçoivent mal qu'un ſi grand Roi conſente
A vanger ſon trépas ſur ſa race innocente,
Qu'il aſſure ſon Sceptre, aux dépens de ſon ſang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc,
Et que par cet injuſte & cruel ſacrifice
Lui-même de ſa mort il ſe faſſe juſtice.

OEDIPE.

Ils ont quelque raiſon de tenir pour ſuſpect
Tout ce qui s'eſt montré tantôt à leur aſpect,
Et je n'oſe blâmer cette horreur que leur donne
L'Aſſaſſin de leur Roi qui porte ſa Couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,
Je veux fuir le remords de ſon Trône occupé,
Et je dois cette grace à l'amour de la Reine
D'épargner ma préſence aux devoirs de ſa haine,
Puiſque de notre hymen les liens mal tiſſus
Par ces mêmes devoirs ſemblent être rompus.
Je vai donc à Corinthe achever mon ſupplice;
Mais ce n'eſt pas au Peuple à le faire juſtice.
L'ordre que tient le Ciel à lui choiſir des Rois
Ne lui permet jamais d'examiner ſon choix,
Et le devoir aveugle y doit toûjours ſouſcrire,

Jus-

Digitized by Google

Jusqu'à ce que d'enhaut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos, je veux bien me bannir ;
Mais s'il me banniſſoit, je ſaurois l'en punir ;
Ou ſi je ſuccombois ſous ſa Troupe mutine,
Je ſaurois l'accabler du moins ſous ma ruïne.

DYMAS.

Seigneur, jusques-ici ſes plus grands déplaiſirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des ſoûpirs,
Et cet abattement que lui cauſe la Peste,
Ne ſouffre à ſon murmure aucun deſſein funeſte ;
Mais il faut redouter que Théſée & Dircé
N'oſent pouſſer plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas même eſt à craindre, & pourroit le réduire
Jusqu'à ſe vouloir mettre en état de vous nuire.

OEDIPE.

Théſée a trop de cœur pour une trahiſon,
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raiſon.
Pour Dircé, ſon orgueil dédaignera ſans doute
L'appui tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas eſt plus à craindre, étant moins généreux ;
Mais il nous eſt aiſe de nous aſſurer d'eux.
Fais-les venir tous trois, que je liſe en leur ame
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.
Commence par Phorbas, je ſaurai démêler
Quels deſſeins...

PAGE.

Un Vieillard demande à vous parler.
Il ſe dit de Corinthe, & preſſe.

OEDIPE.

Il vient me faire
Le funeſte rapport du trépas de mon Pére.
Préparons nos ſoûpirs à ce triſte récit.
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

SCENE II.

OEDIPE, IPHICRATE, Suite.

OEDIPE.

EH bien, Polybe eſt mort?

IPHICRATE.

Oui, Seigneur,

OEDIPE.

Mais vous-même
Venir me conſoler de ce malheur ſuprême!
Vous, qui Chef du Conſeil devriez maintenant,
Attendant mon retour, être mon Lieutenant!
Vous, à qui tant de ſoins d'élever mon enfance
Ont acquis juſtement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble, autant qu'il me ſurprend.

IPHICRATE.

Le Roi Polybe eſt mort, ce malheur eſt bien grand;
Mais comme enfin, Seigneur, il eſt ſuivi du pire,
Pour l'apprendre de moi faites qu'on ſe retire.

Oedipe fait un ſigne de tête à ſa Suite, qui l'oblige à ſe retirer.

OEDIPE.

Ce jour eſt donc pour moi le grand jour des mal-heurs,
Puiſque vous apportez un comble à mes douleurs.
J'ai tué le feu Roi, jadis ſans le connoître.
Son Fils qu'on croioit mort, vient ici de renaître.
Son Peuple mutiné me voit avec horreur,
Sa Veuve mon Epouſe en eſt dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me devore l'ame
Me fait abandonner, & Peuple, & Sceptre, & Femme,
Pour remettre à Corinthe un eſprit éperdu;
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!

IPHICRATE.

Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage,
Il faut faire ici ferme, & montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet ſeroit doux,
Mais il n'eſt plus de Sceptre à Corinthe pour vous.

OEDIPE.

Quoi! l'on s'eſt emparé de celui de mon Pére?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire,
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un Banni,
De ſon amour pour vous trop doucement puni.

OEDIPE.

Quel Enigme!

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle juſtice
Ce Roi vous a dû rendre un ſi mauvais office.

Vous

Digitized by Google

Vous n'étiez point ſon Fils.

OEDIPE.

Dieux, qu'entens-je!

IPHICRATE.

A regret
Ses remords en mourant ont rompu le ſecret.
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre; (dre,
Mais le compte qu'aux Dieux la mort force de ren-
A porté dans ſon cœur un ſi preſſant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de ſon vrai Roi.

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon Fils! & qui ſuis-je, Iphicrate?

IPHICRATE.

Un Enfant expoſé dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des Lions, aux griffes des Vautours.

OEDIPE.

Et qui m'a fait paſſer pour le Fils de ce Prince?

IPHICRATE.

Le manque d'Héritiers ébranloit la Province.
Les trois, que lui donna le conjugal amour,
Perdirent en naiſſant la lumiere du jour,
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au Roi, qui vous mit en ſa place.
Ce que l'on ſe promit de ce Fils ſuppoſe
Réunit ſous ſes loix ſon Etat diviſé;
Mais comme cet abus finit avec ſa vie,
Sa mort de mon ſupplice auroit été ſuivie,
S'il n'eût donné cet ordre à ſon dernier moment,
Qu'un juſte & prompt exil fût mon ſeul châtiment.

OEDIPE.

Ce revers ſeroit dur pour quelque ame commune;
Mais je me fis toûjours maître de ma fortune,
Et puis qu'elle a repris l'avantage du ſang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis ſeul vous le faire connoître,
Vous futes expoſé jadis par un Thébain,
Dont la compaſſion vous remit en ma main,
Et qui, ſans m'éclaircir touchant votre naiſſance,

Digitized by Google

Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.
J'en connois le visage, & l'ai revu souvent,
Sans nous être tous deux expliquez plus avant.
Je lui dis qu'en eclat j'avois mis votre vie,
Et lui cachai toûjours mon nom, & ma patrie,
De crainte, en les sachant, que son zèle indiscret
Ne vînt mal à propos troubler notre secret.
Mais comme de sa part il connoit mon visage,
Si je le trouve ici, nous saurons davantage.

OEDIPE.

Je serois donc Thébain à ce compte?

IPHICRATE.

Oui, Seigneur.

OEDIPE,

Je ne sai si je dois le tenir à bonheur.
Mon cœur qui se soûleve en forme un noir augure,
Sur l'eclaircissement de ma triste avanture.
Où me reçutes-vous?

IPHICRATE.

Sur le Mont Cithéron.

OEDIPE.

Ah! que vous me frappez par ce funeste nom!
Le temps, le lieu, l'Oracle, & l'âge de la Reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux, seroit-il possible! Approchez vous, Phorbas.

SCENE III.

OEDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE.

SEigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras,
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, Ami, qu'encor je te revoie?

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'Enfant que je t'avois donné?
Le genereux Thésée a fait gloire de l'être,
Mais sa preuve est obscure, & tu dois le connoître.
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point lui, mais il vit en ces lieux.

PHOR-

Digitized by Google

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il eſt devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le Roi.

IPHICRATE.

C'eſt lui-même.

PHORBAS.

Lui-même!

IPHICRATE.

Oui, le ſecret n'eſt plus d'une importance extrême,
Tout Corinthe le ſait, nomme-lui ſes Parens.

PHORBAS.

En fuſſions-nous tous trois à jamais ignorans!

IPHICRATE.

Seigneur, lui ſeul enfin peut dire qui vous êtes.

OEDIPE.

Hélas! je le vois trop, & vos craintes ſecrettes,
Qui vous ont empêchez de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'Oracle, ont fait tout réuſſir.
Voyez où m'a plongé votre fauſſe prudence.
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naiſſance.
Vos dangereux ſecrets par un commun accord
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon ſort.
Ce ſont eux qui m'ont fait l'Aſſaſſin de mon Pere.
Ce ſont eux qui m'ont fait le Mari de ma Mére.
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans.
Elle fait voir en moi par un mêlange infame,
Le Frére de mes Fils, & le Fils de ma Femme.
Le Ciel l'avoit predit, vous avez achevé,
Et vous avez tout fait, quand vous m'avez ſauvé.

PHORBAS.

Oui, Seigneur, j'ai tout fait ſauvant votre perſonne.
M'en puniſſent les Dieux, ſi je me le pardonne.

Digitized by Google

SCENE IV.

OEDIPE, IPHICRATE.

OEDIPE.

QUe n'obéïſſois-tu, perfide, à mes Parens,
Qui ſe faiſoient pour moi d'équitables Tyrans?
Que ne lui diſois-tu ma naiſſance, & l'Oracle,
Afin qu'à mes Destins il pût mettre un obſtacle?
Car, Iphicrate, en vain j'accuſerois ta foi,
Tu fus dans ces Destins aveugle comme moi,
Et tu ne m'abuſois que pour ceindre ma tête
D'un Bandeau dont par-là tu faiſois ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avoit mal obéi,
Que l'ordre de ſon Roi par-là ſe vit trahi,
Il avoit lieu de craindre, en me diſant le reſte,
Que ſon crime par moi devenu manifeſte...

OEDIPE.

Ceſſe de l'excuſer. Que m'importe en effet,
S'il eſt coupable ou non de tout ce que j'ai fait?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame?

SCENE V.

OEDIPE, DIRCE', IPHICRATE.

OEDIPE.

VOtre Frére eſt connu, le ſavez-vous, Madame?

DIRCE'.

Oui, Seigneur, & Phorbas m'a tout dit en deux mots.

OEDIPE.

Votre amour pour Theſée eſt dans un plein repos.
Vous n'appréhendez plus que le tître de Frére
S'oppoſe à cette ardeur qui vous étoit ſi chére.
Cette aſſurance entiére a dequoi vous ravir,
Ou plûtôt, votre haine a dequoi s'aſſouvir:
Quand le Ciel de mon ſort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choiſi rien de pis que ce tître.

DIRCE'.

Ah Seigneur! pour Æmon j'ai ſu mal obéir,
Mais

Digitized by Google

Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitoit de Reine,
Vous cedoit en ces lieux la Couronne sans peine;
Et cette ambition que me prêtoit l'Amour,
Ne cherchoit qu'à regner dans un autre séjour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refusé ma bouche,
Pour vous nommer Tyran, il falloit cent efforts;
Ce mot ne m'a jamais échapé sans remords.
D'un sang respectueux la puissance inconnuë
A mes soûlevemens mêloit la retenuë,
Et cet Usurpateur, dont j'abhorrois la loi,
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de Roi.

OEDIPE.

C'étoit ce même sang dont la pitié secrette
De l'ombre de Layus me faisoit l'interprête.
Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournât sur ma Sœur un sort qui m'étoit dû,
Et que votre innocence immolée à mon crime,
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCE'.

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

OEDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux.
Cependant je me trouve inceste & parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché par-tout que loix à maintenir,
Que Monstres à détruire, & méchans à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du Ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il se cache.
Il offre en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon Pére à mon épée, & ma Mére à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les Dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable;
Puisqu'enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même temps qu'il faudroit que ma vie

Des

Digitized by Google

Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'eclat de ces vertus, que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompenſe un trepas glorieux.

DIRCE'.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde,
Le juſte choix du Ciel peut-être me le garde.
Il fit tout votre crime, & le malheur du Roi
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage fatal, qui ſeul cauſa ſa perte,
Je fus l'occaſion, elle vous fut offerte.
Votre bras contre trois diſputa le chemin;
Mais ce n'etoit qu'un bras qu'empruntoit le Destin,
Puiſque votre vertu qui ſervit ſa colére,
Ne put voir en Layus, ni de Roi, ni de Pére.
Ainſi j'eſpere encor que demain par ſon choix
Le Ciel épargnera le plus grand de nos Rois.
L'intérêt des Thébains, & de votre Famille.
Tournera ſon courroux ſur l'orgueil d'une Fille,
Qui n'a rien que l'Etat doive conſiderer,
Et qui contre ſon Roi n'a fait que murmurer.

OEDIPE.

Vous voulez que le Ciel, pour montrer à la Terre
Qu'on peut innocemment mériter le Tonnerre,
Me laiſſe de ſa haine éclater en ces lieux
L'exemple le plus noir, & le plus odieux!
Non, non, vous le verrez demain au Sacrifice,
Par le choix que j'attens couvrir ſon injuſtice,
Et par la peine duë à ſon propre forfait,
Deſavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VI.

OEDIPE, THESE'E, DIRCE', IPHICRATE.

OEDIPE.

EST-ce encor votre bras qui doit vanger ſon Pére?
Son Amant en a-t-il plus de droit que ſon Frére,
Prince?

THESE'E.

Je vous en plains, & ne puis concevoir,
Seigneur....

OEDI-

Digitized by Google

OEDIPE.

La vérité ne ſe ſait que trop voir ; (dre,
Mais nous pourrons demain être tous deux à plain-
Si le Ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choiſit, ma Sœur, donnez-lui votre foi.
Je vous en prie en Frére, & vous l'ordonne en Roi.
Vous, Seigneur, ſi Dircé garde encor ſur votre ame
L'empire que lui fit une ſi belle flame,
Prenez ſoin d'appaiſer les discords de mes Fils,
Qui par les nœuds du ſang vous deviendront unis.
Vous voyez où des Dieux nous a réduits la haine.
Adieu, laiſſez-moi ſeul en conſoler la Reine,
Et ne m'enviez pas un ſecret entretien,
Pour affermir ſon cœur ſur l'exemple du mien.

SCENE VII.

THESE'E, DIRCE'.

DIRCE'.

PArmi de tels malheurs que ſa constance eſt ra- (re!
Il ne s'emporte point contre un ſort ſi barbare.
La ſurprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à ſa grande ame aucun égarement,
Et ſa haute vertu toûjours inébranlable
Le ſoûtient au deſſus de tout ce qui l'accable.

THESE'E.

Souvent, avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a dequoi nous troubler;
L'obſcur preſſentiment d'une injuste disgrace
Combat avec effroi ſa confuſe menace:
Mais quand ce coup tombé vient d'epuiſer le Sort,
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble ſe diſſipe, & cette ame innocente,
Qui brave impunément la Fortune impuiſſante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et ſe rend toute entiere à toute ſa vertu.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VIII.

THESE'E, DIRCE', NERINE.

NERINE.

MAdame....

DIRCE'

Que veux-tu, Nérine?

NERINE.

Hélas! la Reine...

DIRCE'.

Que fait-elle?

NERINE.

Elle eſt morte, & l'excès de ſa peine
Par un prompt deſeſpoir....

DIRCE'.

Jusques-où portez-vous,
Impitoyables Dieux, votre injuste courroux!

THESE'E.

Quoi! même aux yeux du Roi ſon deſeſpoir la më,
Ce Monarque n'a pû ...

NERINE.

Le Roi ne l'a point vuë,
Et quant à ſon trépas, ſes preſſantes douleurs
L'ont crû devoir ſur l'heure à de ſi grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, ſa main a fait le reſte.

DIRCE'.

Quoi! Phorbas....

NERINE.

Oui, Phorbas par ſon récit funeſte,
Et par ſon propre exemple, a ſu l'aſſaſſiner.
Ce malheureux Vieillard n'a pû ſe pardonner.
Il s'eſt jetté d'abord aux genoux de la Reine,
Où détestant l'effet de ſa prudence vaine,
Si j'ai ſauvé ce Fils pour être votre Epoux,
Et voir le Roi ſon Pére expirer ſous ſes coups,
A-t-il-dit, *la pitié qui me fit le Miniſtre*
De tout ce que le Ciel eut pour vous de ſiniſtre,
Fait place au deſeſpoir d'avoir ſi mal ſervi,
Pour vanger ſur mon ſang votre ordre mal ſuivi.
L'inceſte, où malgré vous tous deux je vous abime,

Re-

Digitized by Google

Recevra de ma main ſa prémiere victime.
J'en dois le ſacrifice à l'innocente erreur,
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.

Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il ſe prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſes flancs il enfonce.
La Reine, à ce malheur ſi peu premédité,
Semble le recevoir avec ſtupidite.
L'excès de ſa douleur la fait croire inſenſible;
Rien n'échape au dehors qui la rende viſible,
Et tous ſes ſentimens enfermez dans ſon cœur
Ramaſſent en ſecret leur dernière vigueur.
Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainſi qu'elle, ainſi qu'elle affligées,
Nous n'oſons rien permettre à nos fiers déplaiſirs,
Et nos pleurs par reſpect attendent ſes ſoûpirs.
Mais enfin tout à coup ſans changer de viſage,
Du Mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se ſaiſit du poignard, & de ſa propre main,
A nos yeux, comme lui, s'en traverſe le ſein.
On diroit que du Ciel l'implacable colére
Nous arrête les bras, pour lui laiſſer tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots:
Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile.
Athénes a pour elle un glorieux azile,
Si toutefois Theſée eſt aſſez généreux,
Pour n'avoir point d'horreur d'un ſang ſi malheureux.

THESE'E.

Ah! ce doute m'outrage, & ſi jamais vos charmes...

DIRCE'.

Seigneur, il n'eſt ſaiſon que de verſer des larmes.
La Reine en expirant a donc pris ſoin de moi?
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du Roi?

NERINE.

Son ame en s'envolant, jalouſe de ſa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuſe mémoire,
Et n'oſant le nommer ſon Fils, ni ſon Epoux,
Sa derniére tendreſſe a toute été pour vous.

DIRCE'.

Et je puis vivre encor après l'avoir perduë!

SCE-

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

THESE'E, DIRCE', CLEANTE. DYMAS, NERINE.

Cléante ſort d'un côté, & Dymas de l'autre, environ quatre Vers après Cléante.

CLEANTE.

LA ſanté dans ces murs tout d'un coup répanduë,
Fait crier au miracle, & bénir hautement
La bonté de nos Dieux d'un ſi promt changement.
Tous ces Mourans, Madame, à qui déja la Peſte
Ne laiſſoit qu'un ſoûpir, qu'un ſeul moment de reſte,
En cet heureux moment rappellez des abois,
Rendent graces au Ciel d'une commune voix,
Et l'on ne comprend point quel remede il applique,
A rétablir ſi-tôt l'allegreſſe publique.

DIRCE'.

Que m'importe qu'il montre un viſage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne ſont que pour nous?
Avez-vous vu le Roi, Dymas?

DYMAS.

Helas, Princeſſe!
On ne doit qu'à ſon ſang la publique allegreſſe.
Ce n'eſt plus que pour lui qu'il faut verſer des pleurs.
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs,
Et ſa vertu ſouillée à peine s'eſt punie,
Qu'auſſi-tôt de ces lieux la Peſte s'eſt bannie.

THESE'E.

L'effort de ſon courage a ſu nous éblouïr.
D'un ſi grand deſeſpoir il cherchoit à jouïr,
Et de ſa fermeté n'empruntoit les miracles,
Que pour mieux éviter toute ſorte d'obſtacles.

DIRCE'.

Il s'eſt rendu par-là maître de tout ſon ſort.
Mais acheve, Dymas, le récit de ſa mort;
Acheve d'accabler une ame déſolée.

DYMAS.

Il n'eſt point mort, Madame, & la ſienne ébranlée
Par

Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des Dieux pour ſortir tout-à-fait.

DIRCE'.

Que nous diſois-tu donc?

DYMAS.

Ce que j'oſe encor dire,
Qu'il vit, & ne vit plus; qu'il eſt mort, & reſpire,
Et que ſon ſort douteux qui ſeul reſte à pleurer,
Des Morts & des Vivans ſemble le ſéparer.
J'étois auprès de lui ſans aucunes alarmes,
Son cœur ſembloit calmé, je le voiois ſans armes.
Quand ſoudain attachant ſes deux mains ſur ſes yeux;
Prévenons, a-t-il dit, *l'injuſtice des Dieux.*
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent.
Qu'ainſi que mes forfaits, mes ſupplices étonnent.
Ne voyons plus le Ciel après ſa cruauté;
Pour nous vanger de lui, dédaignons ſa clarté.
Refuſons-lui nos yeux, & gardons quelque vie,
Qui montre encore à tous quelle eſt ſa tyrannie.
Là, ſes yeux arrachez par ſes barbares mains,
Font diſtiller un ſang qui rend l'ame aux Thebains.
Ce ſang ſi précieux touche à peine la terre,
Que le courroux du Ciel ne leur fait plus la guerre,
Et trois Mourans, guéris au milieu du Palais,
De ſa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la Ville....

THESE'E.

Ceſſons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le Ciel fait aſſez voir,
Que le ſang de Layus a rempli ſon devoir.
Son Ombre eſt ſatisfaite, & ce malheureux crime
Ne laiſſe plus douter du choix de ſa Victime.

DIRCE'.

Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce Prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre deſtin funeſte,
Et remettons aux Dieux à diſpoſer du reſte.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXA-

Digitized by Google

EXAMEN

D'OEDIPE.

A mauvaiſe fortune de Pertharite m'avoit aſſez dégoûté du Théatre pour m'obliger à faire retraite, & à m'impoſer un ſilence, que je garderois encore, ſi M. le Procureur Géneral Fouquet me l'eût permis. Comme il n'étoit pas moins Surintendant des Belles-Lettres que des Finances, je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna me donner, de mettre ſur notre Scéne un des trois Sujets qu'il me propoſa. Il m'en laiſſa le choix, & je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vangea bien de la déroute de l'autre; puiſque le Roi s'en ſatisfit aſſez pour me faire recevoir des marques ſolides de ſon approbation par ſes libéralitez, que je pris pour des commandemens tacites de conſacrer aux divertiſſemens de ſa Majeſté, ce que l'âge & les vieux travaux m'avoient laiſſé d'eſprit & de vigueur.

Je ne déguiſerai point qu'après avoir fait le choix de ce Sujet, ſur cette confiance que j'aurois pour moi les ſuffrages de tous les Savans, qui le regardent encore comme le chef-d'œuvre de l'Antiquité, & que les penſées de Sophocle & de Senéque qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'enviſageai de près. Je reconnus que ce qui avoit paſſé pour merveilleux en leurs Siecles, pourroit ſembler horrible au nôtre; que cette éloquente & ſerieuſe deſcription de la maniere dont ce malheureux Prince ſe crêve les yeux, qui occupe tout leur cinquiéme Acte, feroit ſoulever la délicateſſe de nos Dames, dont le dégoût attire aiſément celui du reſte de l'Auditoire; & qu'enfin l'Amour n'ayant point de part en cette Tragedie, elle étoit de-

nuée

Digitized by Google

nuée des principaux agrémens, qui ſont en poſſeſſion de gagner la voix publique.

Ces conſiderations m'ont fait cacher aux yeux un ſi dangereux ſpectacle, & introduire l'heureux Epiſode de Théſée & de Dircé. J'ai retranché le nombre des Oracles qui pouvoit être importun, & donner à Oedipe trop de ſoupçon de ſa naiſſance. J'ai rendu la réponſe de Layus évoqué par Tirésie, aſſez obſcure dans ſa clarté apparente, pour en faire une fauſſe application à cette Princeſſe. J'ai rectifié ce qu'Ariſtote y trouve ſans raiſon, & qu'il n'excuſe que parce qu'il arrive avant le commencement de la Piece, & j'ai fait en ſorte qu'Oedipe, loin de ſe croire l'Auteur de la mort du Roi ſon Prédéceſſeur, s'imagine l'avoir vangée ſur trois Brigands, à qui le bruit commun l'attribue; & ce n'eſt pas un petit artifice qu'il s'en convainque lui-même, lors qu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'être ſouvent que le Traducteur de ces grands Génies qui m'ont précédé. La differente route que j'ai priſe m'a empêché de me rencontrer avec eux, & de me parer de leur travail; mais en récompenſe j'ai eu le bonheur de faire avoüer qu'il n'eſt point ſorti de Piéces de ma main où il ſe trouve tant d'Art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections: l'une, que Dircé au troiſiéme Acte manque de reſpect envers ſa Mere, ce qui ne peut être une faute de Théatre, puiſque nous ne ſommes pas obligez de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir. Outre que cette Princeſſe conſidere encore tellement ces devoirs de la Nature, que bien qu'elle ait lieu de regarder cette Mere comme une perſonne qui s'eſt emparée d'un Trône qui lui appartient, elle lui demande pardon de cette échapée, & la condamne auſſi-bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guériſon publique, ſi-tôt qu'Oedipe s'eſt puni. La narration s'en fait par Cléante & par Dymas, & l'on veut qu'il

qu'il eût pû ſuffire de l'un des deux pour la faire. A quoi je répons que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un ſeul homme n'en pouvoit ſavoir aſſez tôt tout l'effet, & qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'étoit paſſé dans la Ville; & à l'autre, de ce qu'il avoit vu dans le Palais. Je trouve plus à dire à Dircé qui les écoute, & devroit avoir couru auprès de ſa Mére, ſi-tôt qu'on lui en a dit la mort: mais on peut répondre que ſi les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos Parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils ſont morts, afin de nous épargner ce funeſte ſpectacle, & qu'ainſi Dircé a pû n'avoir aucun empreſſement de voir ſa Mere, à qui ſon ſecours ne pouvoit plus être utile, puiſqu'elle étoit morte. Outre que ſi elle y eût couru, Théſée l'auroit ſuivie, & il ne me ſeroit demeuré perſonne pour entendre ces récits. C'eſt une incommodité de la repréſentation qui doit faire ſouffrir quelque manquement à l'exacte vrai-ſemblance. Les Anciens avoient leurs Chœurs qui ne ſortoient point du Théatre, & étoient toûjours prêts d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre: mais cette facilité étoit compenſée par tant d'autres importunitez de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

LA

Digitized by Google

LA TOISON D'OR, TRAGEDIE.

1661.

Digitized by Google

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYME'NE'E.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
Quatre AMOURS.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÆTE, Roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aæte.
CHALCIOPE, fille d'Aæte, veuve de Phryxus.
MEDE'E, fille d'Aæte, amante de Jason.
HYPSIPILE, Reine de Lemnos.
JASON, Prince de Theſſalie, chef des Argonautes.

PE'LE'E,
IPHILE,
ORPHE'E,
} Argonautes.

ZE'THEZ,
CALAIS,
} Argonautes allés, fils de Borée, & d'Orithie.

GLAUQUE, Dieu marin.
Deux TRITONS.
Deux SIRENES.
Quatre VENTS.

La Scéne eſt à Colchos.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TOISON D'OR.

Digitized by Google

LA TOISON D'OR, TRAGEDIE.

PROLOGUE.

L'heureux mariage de Sa Majeſté, & la paix qu'il lui a plû donner à ſes peuples, ayant été les motifs de la réjouiſſance publique, pour laquelle cette Tragédie a été préparée, non ſeulement il étoit juſte qu'ils ſerviſſent de ſujet au Prologue qui la précéde, mais il étoit même abſolument impoſſible d'en choiſir une plus illuſtre matiére.

L'ouverture du théatre fait voir un pays ruiné par les guerres, & terminé dans ſon enfoncement par une ville, qui n'en eſt pas mieux traitée. Ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite avant cette faveur du Ciel, qu'elle a ſi long-temps ſouhaitée, & dont la bonté de ſon glorieux Monarque la fait jouir à préſent.

Digitized by Google

SCENE PREMIERE.

LA FRANCE, LA VICTOIRE,

LA FRANCE.

DOux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, & source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, & qu'on voit toutefois,
Si constante à me suivre, & si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas, si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes;
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs,
A pousser vers la Paix mes plus ardens désirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la guerre;
Et, quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance,
Je vous prépare encor mêmes attachemens;
Mais j'attendois de vous d'autres remercimens.
Vous lassez-vous de moi, qui vous comble de gloire?
De moi, qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher par-tout l'effroi devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats, que pour me protéger;
Et n'en sortent vainqueurs, que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,

Ils

Ils prennent droit, par-là, de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoibliſſent:
L'Etat eſt floriſſant, mais les peuples gémiſſent,
Leurs membres décharnés courbent ſous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les ſujets.
Voyez autour de moi, que de triſtes ſpectacles,
Voilà ce qu'en mon ſein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté,
Qui vous fait, en tous lieux, marcher à mon côté,
Je me laſſe de voir mes villes déſolées,
Mes habitans pillés, mes campagnes brûlées:
Mon Roi, que vous rendez le plus puiſſant des Rois,
En goûte moins le fruit de ſes propres exploits,
Du même œil dont il voit ſes plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut ſacrifier de têtes;
De ce glorieux trône, où brille ſa vertu,
Il tend ſa main auguſte à ſon peuple abattu,
Et, comme à tout moment la commune miſere
Rappelle en ſon grand cœur les tendreſſes de pere,
Ce cœur ſe laiſſe vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire reſpirer ce que vous opprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'opprime donc ce que je favoriſe!
A ce nouveau reproche excuſez ma ſurpriſe:
J'avois crû juſqu'ici, qu'à vos ſeuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient être permis,
Qu'eux ſeuls de ma conduite avoient droit de ſe plaindre.

LA FRANCE.

Vos dons ſont à chérir, mais leur ſuite eſt à craindre.
Pour faire deux héros, ils font cent malheureux;
Et ce dehors brillant, que mon nom reçoit d'eux,
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le ſang dont il m'épuiſe, & les nerfs qu'il m'arrache,

Digitized by Google

LA VICTOIRE.

Je n'oſe condamner de ſi juſtes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce Dieu, dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer ſon ennemie ?
Le voilà qui paroît, c'eſt lui-même, c'eſt Mars,
Qui vous lance du ciel de farouches regards;
Il menace, il deſcend, appaiſez ſa colere
Par le prompt deſaveu d'un ſouhait téméraire.

Le ciel s'ouvre, & fait voir Mars en poſture menaçante, un pied en l'air, & l'autre porté ſur ſon étoile. Il deſcend ainſi à un des côtés du théatre, qu'il traverſe en parlant; & ſi tôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il eſt parti.

SCENE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

FRance ingrate, tu veux la Paix,
Et, pour toute reconnoiſſance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puiſſance,
Tu murmures de mes bienfaits.
Encore un luſtre ou deux, & ſous tes deſtinées
J'aurois rangé le ſort des Têtes Couronnées,
Ton Etat n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour aſſuré préſage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes loix.
Tu renonces à cette gloire.
La Paix a pour toi plus d'appas,
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas.
Voi dans quels fers ſous moi la Diſcordre & l'Envie
Tiennent cette Paix aſſervie:
La Victoire t'a dit comme on peut m'appaiſer;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle:
Mais

Mais ſache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien uſer.

Avant que de diſparoître, ce Dieu en colere contre la France, lui fait voir la Paix qu'elle demande avec tant d'ardeur, priſonniere dans ſon palais, entre les mains de la Diſcorde & de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons, qui ont pour baſes des mortiers, & des boulets pour chapiteaux; le tout accompagné pour ornemens de trompettes, de tambours, & autres inſtrumens de guerre entrelaſſés enſemble, & découpés à jour; qui font comme un ſecond rang de colonnes. Le lambris eſt compoſé de trophées d'armes, & de tout ce qui peut deſigner & embellir la demeure de ce Dieu des Batailles.

SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

EN vain à tes ſoupirs il eſt inexorable,
Un Dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi;
Et tu devras bien-tôt ce ſuccès adorable
A cette Reine incomparable,
Dont les ſoins & l'exemple ont formé ton grand Roi.
Ses tendreſſes de ſœur, ſes tendreſſes de mere
Peuvent tout ſur un fils, peuvent tout ſur un frere;
Béni, France, béni ce pouvoir fortuné,
Béni le choix qu'il fait d'une Reine comme elle:
Cent Rois en ſortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler ſous toi l'univers étonné;
Et, dans tout l'avenir, ſur leur front couronné
Portera l'image fidéle
De celui qu'elle t'a donné.

Ce Dieu dont le pouvoir ſuprême
Etouffe d'un coup d'œil les plus vieux différends,

Digitized by Google

Ce Dieu par qui l'amour plaît à la vertu même,
Et qui borne ſouvent l'eſpoir des conquérans,
Le blond & pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée,
Où ſa main doit briſer mes fers.
Ces monstres inſolens dont je ſuis priſonniére,
Priſonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pourront mêler d'ombre à ſa vive lumiére;
A tes cantons les plus déſerts
Je rendrai leur beauté premiere;
Et dans les doux torrens d'une allégreſſe entiére,
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déja ces deux hautes Puiſſances,
Que Mars ſembloit plonger en d'immortels diſcords,
Ont, malgré ſes fureurs, aſſemblé ſur tes bords,
Les ſublimes intelligences,
Qui de leurs grands Etats meuvent les vaſtes corps.
Les ſurprenantes harmonies
De ces miraculeux génies
Savent tout balancer, ſavent tout ſoutenir:
Leur prudence étoit dûe à cet illuſtre ouvrage,
Et jamais on n'eût pu fournir,
Aux intérêts divers de la Seine, & du Tage,
Ni zéle plus ſavant en l'art de réunir,
Ni ſavoir mieux inſtruit du commun avantage.

Par ces organes ſeuls ces dignes Potentats
Se ſont eux-mêmes leurs arbitres,
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs Etats.
Ce Dieu même qu'attend ma longue impatience,
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence,
Sans elle ſon pouvoir ſeroit mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie;
France, ouvre ton cœur à la joie;
Et vous, monstres, fuyez, ce grand jour eſt venu.

L'Hyménée paroît couronné de fleurs, portant en ſa main droite un dard ſemé de lys & de roſes, & en la

la gauche, le portrait de la Reine peint sur son bouclier.

SCENE IV.

L'HYMENE'E, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE, CHOEUR de Musique.

LA DISCORDE.

EN vain tu le veux croire, orgueilleuse captive,
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un Dieu, qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?

L'HYMENE'E.

Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeresse;
Mais craignez encor plus cette grande Princesse,
Pour qui je viens allumer mon flambeau:
Pourriez-vous soutenir les traits de son visage?
Fuyez, monstres, à son image,
Fuyez, & que l'enfer, qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instrumens d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect;
Et pour lui rendre un prompt hommage,
Anéantissez-vous de honte, ou de respect.

Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde & de l'Envie, qui trébuchent aussi-tôt aux enfers; & ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent & se brisent tout-à-l'heure.

LA PAIX.

Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les Dieux même ont lieu d'être jaloux:
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

Digitized by Google

L'HYMENE'E.

Il en eſt temps, Déeſſe, & c'eſt trop faire attendre
Les effets d'un eſpoir ſi doux.
Vous donc, mes miniſtres fidéles,
Venez, Amours, & prêtez-nous vos aîles.

Quatre Amours deſcendent du ciel, deux de chaque côté, & s'attachent à l'Hyménée & à la Paix pour les apporter en terre.

LA FRANCE.

Peuple, fais voir ta joie à ces Divinités,
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHOEUR DE MUSIQUE.

L'Hyménée, la Paix, & les quatre Amours deſcendent pendant qu'il chante.

Deſcens, Hymen, & raméne ſur terre
Les délices avec la paix;
Deſcens, objet divin de nos plus doux ſouhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

Après que l'Hyménée & la Paix ſont deſcendus, les quatre Amours remontent au ciel, premiérement de droit fil tous quatre enſemble, & puis ſe ſéparant deux à deux, & croiſant leur vol, en ſorte que ceux qui ſont au côté droit ſe retirent à gauche dans les nues; & ceux qui ſont à gauche, ſe perdent dans celles du côté droit.

SCENE V.

L'HYMENE'E, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE, CHOEUR de Muſique.

LA FRANCE *à la Paix.*

ADorable ſouhait des peuples gémiſſans,
Féconde ſûreté des travaux innocens,
Infatigable appui du pouvoir légitime,
Qui diſſipez le trouble, & détruiſez le crime,
Protectrice des Arts, mere des beaux loiſirs,
Eſt-ce une illuſion qui flatte mes deſirs,

Puis-

Puis-je en croire mes yeux, & dans chaque province,
De votre heureux retour faire bénir mon Prince ?

LA PAIX.

France, apprens que lui-même il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le ſouverain pouvoir.
Par un effort d'amour répons à leurs miracles,
Fais éclater ta joie en de pompeux ſpectacles.
Son théatre a ſouvent d'aſſez riches couleurs,
Pour n'avoir pas beſoin d'emprunter rien ailleurs.
Oſe donc, & fais voir que ta reconnoiſſance...

LA FRANCE.

De grace, voyez mieux quelle eſt mon impuiſſance.
Eſt-il effort humain qui jamais ait tiré
Des ſpectacles pompeux d'un ſein ſi déchiré ?
Il faudroit que vos ſoins par le cours des années...

L'HYMENE'E.

Ces traits divins n'ont pas des forces ſi bornées,
Mes roſes & mes lys par eux, en un moment,
A ces lieux déſolés vont ſervir d'ornement.
Promets, & tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup, mais ce qui me conſole,
C'eſt que ſous votre aveu...

L'HYMENE'E.

Va, n'appréhende rien,
Nous ſerons à l'envi nous-mêmes ton ſoutien.
Porte ſur ton théatre une chaleur ſi belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle;
Nous en partagerons la gloire, & le ſouci.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire eſt inutile ici,
Puiſque la Paix y régne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire, avec moi tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ſes amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs, mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, & des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'eſprits,
Tous les peuples ſans ceſſe en diſputent le prix;

Et, comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il eſt bon que la France ait toujours la Victoire.
Fais-lui donc cette grace, & prens part, comme nous,
A ce qu'auront d'heureux des ſpectacles ſi doux.

LA VICTOIRE.

J'y conſens, & m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une & l'autre Reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de ſon Roi.
Puiſſai-je en obtenir pour mon premier emploi,
Ceux d'aller juſqu'aux bouts de ce vaſte hémiſphére,
Arborer les drapeaux de ſon généreux frere,
D'aller d'un ſi grand Prince, en mille & mille lieux,
Egaler le grand nom, au nom de ſes ayeux,
Le conduire au-delà de leurs fameuſes traces,
Faire un appui de Mars du favori des Graces;
Et ſous d'autres climats couronner ſes hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMENE'E.

Tu vas voir davantage, & les Dieux qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers, mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur,
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illuſtre conquête a pour lui plus de charmes,
Que celle que tu veux aſſurer à ſes armes;
Et ſon œil éclairé par mon ſacré flambeau
Ne voit point de trophée, ou ſi noble, ou ſi beau.
Ainſi, France, à l'envi, l'Eſpagne, & l'Angleterre
Aiment à t'enrichir, quand tu finis la guerre;
Et la Paix, qui ſuccéde à ſes triſtes efforts,
Te livre par ma main leurs plus rares tréſors.

LA PAIX.

Allons, ſans plus tarder, mettre ordre à tes ſpectacles,
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi, que rend tout-puiſſant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fais-lui changer la face de ces lieux.

L'HY-

Digitized by Google

L'HYMENE'E *seul.*

Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages,
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins, tels qu'avec quatre mots,
Le grand art de Medée en fit naitre à Colchos.

Tout le théatre se change en un jardin magnifique, à la vûe du portrait de la Reine, que l'Hyménée lui présente.

ACTE PREMIER.

Ce grand jardin qui en fait la scéne est composé de trois rangs de cyprès, à côté desquels on voit alternativement en chaque chassis des statues de marbre blanc à l'antique, qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins soutenus par des Tritons, qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent l'un des orangers, & les deux autres diverses fleurs en confusion, chamtournées & découpées à jour. Les ornemens de ces vases & de ces bassins sont rehaussés d'or, & ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées & remplies de pareilles fleurs. Le théatre est fermé par une grande arcade de verdure ornée de festons de fleurs, avec une grande corbeille d'or sur le milieu qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent, composent avec elle un berceau, qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlé avec quantité d'autres statues à l'antique, & la perspective du fond borne la vûe par un parterre encore plus éloigné, au milieu duquel s'éléve une fontaine avec divers autres jets d'eau, qui ne sont pas le moindre agrément de ce spectacle.

SCENE PREMIERE.

CHALCIOPE, MEDE'E.

MEDE'E.

PArmi ces grands sujets d'allegresse publique,
Vous portez sur le front un air mélancolique,

Digitized by Google

Votre humeur paroît ſombre; & vous ſemblez,
ma ſœur,
Murmurer en ſecret contre notre bonheur.
La veuve de Phryxus, & la fille d'Aæte
Plaint-elle de Perſès la honte, & la défaite?
Vous faut-il conſoler de ces illustres coups,
Qui partent d'un heros, parent de votre époux;
Et le vaillant Jaſon pourroit-il vous déplaire,
Alors que dans ſon trône il rétablit mon pere?

CHALCIOPE.

Vous m'offenſez, ma ſœur: celles de notre rang
Ne ſavent point trahir leurs pays, ni leur ſang;
Et j'ai vû les combats de Perſès, & d'Aæte
Toujours avec des yeux de fille, & de ſujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles
ſecrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.
J'aime, autant que je dois, cette haute victoire,
Je veux bien que Jaſon en ait toute la gloire;
Mais, à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits juſque ſur votre cœur.
Je ſai que ſa brigade, à peine deſcendue,
Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Perſès triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour époux vous envoyoit le ſort;
Jaſon de tant de maux borna ſoudain la ſource,
Il en domta la force, il en tarit la courſe;
Mais avouez auſſi qu'un héros ſi charmant
Vous conſole bien-tôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ſes armes,
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes,
Il ſait les détourner des horreurs d'un cercueil,
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques ſoins de
lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu néceſſaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empreſſement
D'un ſoin étudié, fît un attachement.
Car enfin, aujourd'hui que la guerre eſt finie,
Votre facilité ſe trouveroit punie;
Et ſon départ ſubit ne vous laiſſeroit plus
Qu'un

Digitized by Google

Qu'un cœur embarraſſé de ſoucis ſuperflus.

MEDE'E.

La remontrance eſt douce, obligeante, civile;
Mais, à parler ſans feinte, elle eſt fort inutile;
Si je n'ai point d'amour, je n'y prens point de part;
Et, ſi j'aime Jaſon, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, nommeriez-vous un crime
Un vertueux amour qui ſuivroit tant d'eſtime?
Alors que ſes hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ſes ſoupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ſes exploits moi ſeule je m'irrite,
Et fonde mes dédains ſur ſon trop de mérite?
Mais, s'il m'en doit bien-tôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous ſavoir qu'il ſoit prêt à partir?

CHALCIOPE.

Je le ſai de mes fils, qu'une ardeur de jeuneſſe
Emporte, malgré moi, juſqu'à le ſuivre en Gréce,
Pour voir en ces beaux lieux la ſource de leur ſang,
Et de Phryxus leur pere y reprendre le rang.
Déja tous ces héros au départ ſe diſpoſent,
Ils ont peine à ſouffrir que leurs bras ſe repoſent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher ſouci,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici,
Ils brûlent d'en chercher deſſus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit, ſi-tôt qu'elle eſt oiſive.
Jaſon veut ſeulement une grace du Roi...

MEDE'E.

Cette grace, ma ſœur, n'eſt ſans doute que moi.
Ce n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe,
Du chef de ces héros j'aſſervis la franchiſe;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux:
Il a vaincu Perſès, il a ſervi mon pere,
Il a ſauvé l'Etat, ſans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vû peut-être, & vos yeux ſont témoins
De combien chaque jour il y donne de ſoins,
Avec combien d'ardeur....

CHALCIOPE.

Oui, je l'ai vû moi-même
Que

Que pour plaire à vos yeux il prend un ſoin extrême;
Mais je n'ai pas moins vû combien il vous eſt doux,
De vous montrer ſenſible aux ſoins qu'il prend pour vous.
Je vous vois chaque jour, avec inquiétude
Chercher, ou ſa préſence, ou quelque ſolitude;
Et dans ces grands jardins, ſans ceſſe repaſſer
Le ſouvenir des traits qui vous ont ſû bleſſer.
En un mot, vous l'aimez, & ce que j'appréhende...

MEDE'E.

Je ſuis prête à l'aimer, ſi le Roi le commande;
Mais juſque-là, ma ſœur, je ne fais que ſouffrir
Les ſoupirs & les vœux qu'il prend ſoin de m'offrir.

CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir, dont l'ombre vous amuſe,
Vous irez plus avant, ſi le Roi le refuſe;
Et, quoi que votre erreur vous faſſe préſumer,
Vous obéirez mal, s'il vous défend d'aimer.
Je ſai... Mais le voici que le Prince accompagne.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, CHALCIOPE, MEDE'E.

AÆTE.

ENfin nos ennemis nous cédent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné
Nous eſt de leur déroute un gage fortuné,
Un fidéle témoin d'une victoire entiére:
Mais comme la fortune eſt ſouvent journaliére,
Il en faut redouter de funeſtes retours,
Ou ſe mettre en état de triompher toujours.
Vous ſavez de quel poids, & de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'eſt fait voir l'aſſiſtance.
Quarante, qui l'eût crû? Quarante, à leur abord,
D'une armée abattue ont relevé le ſort,
Du côté des vaincus rappellé la victoire,
Et fait d'un jour fatal, un jour brillant de gloire.

De-

Depuis cet heureux jour, que n'ont point fait leurs bras?
Leur Chef nous a paru le démon des combats;
Et trois fois ſa valeur, d'un noble effet ſuivie,
Au péril de ſon ſang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point? Et que ne dois-je à tous?
Ah, ſi nous les pouvions arrêter parmi nous!
Que ma couronne alors ſe verroit aſſurée!
Qu'il faudroit craindre peu pour la toiſon dorée,
Ce tréſor où les Dieux attachent nos deſtins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voiſins!
N'y peux-tu rien, Médée, & n'as-tu point de charmes,
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'eſt-il herbes, parfums, ni chants myſtérieux,
Qui puiſſent nous unir ces bras victorieux?

ABSYRTE.

Seigneur, il eſt en vous d'avoir cet avantage.
Le charme qu'il y faut eſt tout ſur ſon viſage,
Jaſon l'aime, & je crois que l'offre de ſon cœur
N'en ſeroit pas reçûe avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hyménée
Rendroit ici ſa courſe heureuſement bornée,
Son exemple auroit force, & feroit qu'à l'envi
Tous voudroient imiter le chef qu'ils ont ſuivi.
Tous ſauroient, comme lui, pour faire une maîtreſſe,
Perdre le ſouvenir des beautés de leur Gréce;
Et tous, ainſi que lui, permettroient à l'amour
D'obſtiner des héros à groſſir votre cour.

AÆTE.

Le refus d'un tel heur auroit trop d'injuſtice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel ſervice?
Le ciel, qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne ſauroit l'engager.
Oui, j'y conſens, Abſyrte, & tiendrai même à grace,
Que du Roi d'Albanie il rempliſſe la place,
Que la mort de Styrus permette à votre ſœur
L'incomparable choix d'un ſi grand ſucceſſeur.
Ma fille, ſi jamais les droits de la naiſſance

CHAL-

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous répons de ſon obéiſſance;
Mais je ne répons pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même penſée, & les mêmes reſpects.
Je les connois un peu, veuve d'un de leurs Princes,
Ils ont averſion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour,
Qui par-tout les rappelle, & preſſe leur retour.
Ainſi n'eſpérez pas qu'il ſoit des hyménées,
Qui puiſſent à la vôtre unir leurs deſtinées:
Il les acceptera, ſi leur ſort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal ſûr pour eux;
Mais, le péril paſſé, leur ſoudaine retraite
Vous fera bien-tôt voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'eſt point de nœud qui les puiſſe obliger
A vivre ſous les loix d'un Monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendreſſe,
Je l'ai vû mille fois ſoupirer pour ſa Gréce;
Et quelque illuſtre rang qu'il tînt dans vos Etats,
S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empreſſée,
[illegible]
Il ſemble après ſa mort qu'il revive en ſes fils.
Comme ils ont même ſang, ils ont mêmes eſprits:
La Gréce en leur idée eſt un ſéjour céleſte,
Un lieu ſeul digne d'eux; par-là jugez du reſte.

AÆTE.

Faites-les moi venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raiſons de cet injuſte choix.
Et, quant à ces guerriers, que nos Dieux tutélaires
Au ſalut de l'Etat rendent ſi néceſſaires,
Si pour les obliger à vivre mes ſujets,
Il n'eſt point dans ma Cour d'aſſez dignes objets,
Si ce nom ſur leur front jette tant d'infamie
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, & voyons dès demain
Ce que pourra ſur eux le nom de Souverain.
Le trône a ſes liens ainſi que l'hyménée,

Et

Digitized by Google

Et quand ce double nœud tient une ame enchaînée,
Quand l'ambition marche au ſecours de l'amour,
Elle étouffe aiſément tous ces ſoins du retour :
Elle triomphera de cette idolatrie,
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie.
Leur Gréce a des climats, & plus doux, & meilleurs;
Mais commander ici, vaut bien ſervir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une Couronne,
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne :
D'un bien qu'ils ont ſauvé je leur dois quelque part,
Je le perdrois ſans eux, ſans eux il court hazard;
Et c'eſt toujours prudence, en un péril funeſte,
D'offrir une moitié pour conſerver le reſte.

ABSYRTE.

Vous les connoiſſez mal, ils ſont trop généreux;
Pour vous rendre, à ce prix, le beſoin qu'on a d'eux.
Après ce grand ſecours, ce ſeroit pour ſalaire
Prendre une part du vol qu'on tâchoit à vous faire,
Vous piller un peu moins ſous couleur d'amitié,
Et vous laiſſer enfin ce reſte par pitié.
C'eſt-là, Seigneur, c'eſt-là cette haute infamie,
Dont vous veniez [illegible] implacable ennemie.
Le Trône a des ſplendeurs, dont les yeux éblouis
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays.
Mais auſſi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre aſſez de matiere à couronner leurs têtes.
Qu'ils régnent, mais par nous, & ſur nos ennemis,
C'eſt là qu'il faut trouver un Sceptre à nos amis;
Et lors d'un ſacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre appui, d'où partoit notre crainte,
Et l'Hymen unira, par des liens plus doux,
Des Rois ſauvés par eux, à des Rois faits par nous.

ÆTE.

Vous regardez trop tôt, comme votre héritage,
Un Trône dont en vain vous craignez le partage :
J'ai d'autres yeux, Abſyrte, & vois un peu plus loin.
Je veux bien réſerver ce reméde au beſoin,
Ne faire point cette offre, à moins que néceſſaire;
Mais,

Digitized by Google

Mais, s'il y faut venir, rien ne m'en peut diſtraire.
Les voici, parlons leur; & pour les arrêter,
Ne leur refuſons rien qu'ils daignent ſouhaiter.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, MEDE'E, JASON, PELE'E, IPHITE, ORPHE'E, ARGONAUTES.

AÆTE.

GUerriers, par qui mon ſort devient digne d'envie,
Heros, à qui je dois & le ſceptre & la vie,
Après tant de bienfaits, & d'un ſi haut éclat,
Voulez-vous me laiſſer la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre, & dans ces lieux ſauvages,
Je ne découvre rien digne de vos courages;
Mais ſi dans mes Etats, mais ſi dans mon Palais,
Quelque choſe avoit pu mériter vos ſouhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extrême,
Lui donneroit un prix qu'il n'a pas de lui-même,
Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

JASON.

Si nos bras animés par vos deſtins propices
Vous ont rendu, Seigneur, quelques foibles ſervices,
Et s'il en eſt encore, après un ſort ſi doux,
Que vos commandemens puiſſent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne ſalaire,
Et pour ce qu'on a fait, & pour ce qu'on peut faire;
Et, s'il nous eſt permis de vous le demander...

AÆTE.

Attendez tout d'un Roi qui veut tout accorder.
J'en jure le Dieu Mars, & le Soleil mon pere,
Et me puiſſe à vos yeux accabler leur colere,
Si mes ſermens pour vous n'ont de ſi prompts effets,
Que vos vœux, dès ce jour, ſe verront ſatisfaits.

JASON.

Seigneur, j'oſe vous dire, après cette promeſſe,
Que

Que vous voyez la fleur des Princes de la Gréce,
Qui vous demandent tous, d'une commune voix,
Un tréſor qui jadis fut celui de ſes Rois,
La toiſon d'or, Seigneur, que Phryxus votre gendre,
Phryxus notre parent...

ÆTE.

Ah! que viens-je d'entendre!

MEDE'E *à part.*

Ah, perfide!

JASON.

A ce mot vous paroiſſez ſurpris!
Notre peu de ſecours ſe met à trop haut prix:
Mais enfin, je l'avoue, un ſi précieux gage
Eſt l'unique motif de tout notre voyage.
Telle eſt la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui ſeul nous peut rendre au ſein de nos parens;
Et telle eſt leur rigueur que, ſans cette conquête,
Le retour au pays nous coûteroit la tête.

ÆTE.

Ah! Si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre banniſſement.
Princes, tel eſt mon ſort que la toiſon ravie
Me doit coûter le ſceptre, & peut-être la vie,
De ſa perte dépend celle de tout l'Etat,
En former un deſir, c'eſt faire un attentat;
Et, ſi juſqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez ſauvé que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, Seigneur? Quel tyrannique effroi
Fait cette illuſion aux deſtins d'un grand Roi?

ÆTE.

Votre Phryxus lui-même a ſervi d'interpréte
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiéte,
Son ombre en mots exprès nous les a fait ſavoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre eſt toujours ombre, & des nuits éternelles
Il ne ſort point de jours qui ne ſoient infidéles.

Ce

Ce n'eſt point à l'enfer à diſpoſer des Rois,
Et les ordres du ciel n'empruntent point ſa voix.
Mais vos bontés par-là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition, dont vous voyez l'audace;
Et c'eſt pour colorer un trop juſte refus,
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÆTE.

Quoi! De mon noir deſtin la triſte certitude
Ne ſeroit qu'un prétexte à mon ingratitude;
Et, quand je vous dois tout, je voudrois eſſayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoi que vous en croyiez, quoi que vous puiſſiez dire,
Pour vous deſabuſer partageons mon empire.
Cette offre peut-elle être un refus coloré,
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré?

JASON.

D'autres l'accepteroient avec pleine allégreſſe,
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Gréce;
Et ces Héros ſortis, ou des Dieux, ou des Rois,
Ne ſont pas mes ſujets, pour vivre ſous mes loix.
C'eſt à l'heur du retour que leur courage aſpire;
Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

AÆTE.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux deſir?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choiſir,
Ce n'eſt que perdre temps, qu'en parler davantage;
Et vous ſavez à quoi le ſerment vous engage,

AÆTE.

Téméraire ſerment, qui me fait une loi,
Dangereuſe pour vous, ou funeſte pour moi.
La toiſon eſt à vous, ſi vous pouvez la prendre,
Car ce n'eſt pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a conſacrée à Mars,
Ce Dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être ſuivi que d'une mort certaine.
Il faut pour l'emporter quelque choſe au-deſſus.
J'ouvrirai la carriére, & ne puis rien de plus,

Il

Digitized by Google

Il y va de ma vie, ou de mon diadême.
Mais je tremble pour vous, autant que pour moi-même:
Je croirois faire un crime à vous le déguiſer.
Il eſt en votre choix d'en bien, ou mal uſer,
Ma parole eſt donnée, il faut que je la tienne;
Mais votre perte eſt ſûre, à moins que de la mienne.
Adieu, penſez-y bien. Toi, ma fille, dis-lui
A quels affreux périls il ſe livre aujourd'hui.

SCENE IV.

MEDE'E, JASON, ARGONAUTES.

MEDE'E.

CEs périls ſont légers.

JASON.

Ah, divine Princeſſe!

MEDE'E.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adreſſe.
Vous en avez, Jaſon; mais peut-être, après vous,
Ce que vous en avez, n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, ſi jamais...

MEDE'E.

Ne dis rien, téméraire,
Tu ne ſavois que trop quel choix pouvoit me plaire.
Celui de la toiſon m'a fait voir tes mépris;
Tu la veux, tu l'auras; mais apprens à quel prix.
Pour voir cette dépouille au Dieu Mars conſacrée,
A tous dans ſa forêt il permet libre entrée;
Mais, pour la conquérir, qui s'oſe hazarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder:
Rien n'échappe à ſa vûe, & le ſommeil ſans force
Fait avec ſa paupiére un éternel divorce.
Le combat contre lui ne te ſera permis,
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur ſoumis:
Leurs yeux ſont tout de flamme, & leur brûlante haleine

D'un

D'un long embraſement couvre toute la plaine.
Va leur faire ſouffrir le joug, & l'éguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeſte ſillon:
C'eſt ce qu'il te faut faire, & dans ce champ horrible
Jetter une ſemence encore plus terrible,
Qui ſoudain produira des eſcadrons armés
Contre la même main qui les aura ſemés.
Tous, ſi-tôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie;
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par-là, Jaſon, de la gloire où tu cours;
Et cherche, où tu pourras, des bras, & du ſecours.

SCÉNE V.

JASON, PELE'E, IPHITE, ORPHE', ARGONAUTES.

JASON.

AMis, voilà l'effet de votre impatience;
Si j'avois eu ſur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt,
Et vous l'avez perdu, pour le vouloir trop tôt.

PELE'E.

L'amour vous eſt bien doux, & votre eſpoir tranquile,
Qui vous fit conſumer deux ans chez Hypſipile,
En conſumeroit quatre avec plus de raiſon,
A cajoler Médée, & gagner la toiſon.
Après que nos exploits l'ont ſi bien méritée,
Un mot ſeul, un ſouhait dut l'avoir emportée;
Mais, puiſqu'on la refuſe au ſervice rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous eſt dû.

JASON.

De Médée en courroux diſſipez donc les charmes,
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens-d'armes.

IPHITE.

Les Dieux nous ont ſauvés de mille autres dangers;
Et ſont les mêmes Dieux en ces bords étrangers.
Pallas nous a conduits, & Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes:

Ces

Ces grands ſecours unis auront leur plein effet,
Et ne laiſſeront point leur ouvrage imparfait.
Voyez ſi je m'abuſe, amis, quand je l'eſpere.
Regardez de Junon briller la meſſagére,
Iris nous vient du ciel dire ſes volontés.
En attendant ſon ordre, adorons ſes bontés;
Prens ton lut, cher Orphée, & montre à la Déeſſe
Combien ce doux eſpoir charme notre triſteſſe.

SCENE VI.

IRIS *eſt ſur l'arc-en-ciel*, JUNON & PALLAS *chacune dans ſon char*, JASON, ORPHE'E, ARGONAUTES.

ORPHE'E *chante.*

FEmme, & ſœur du maître des Dieux,
De qui le ſeul regard fait nos deſtins propices,
Nous as-tu juſqu'ici guidés ſous tes auſpices,
Pour nous voir périr en ces lieux?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pû nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats,
Contre les monſtres, & les charmes,
C'eſt à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage,
Les deux mêmes Divinités
Qui vous ont garantis ſur les flots irrités,
Prennent votre défenſe en ce climat ſauvage.

(*Ici Junon & Pallas ſe montrent dans leurs chars.*)

Les voici toutes deux, qui, de leurs propres voix,
Vous apprendront ſous quelles loix
Le deſtin vous promet cette illuſtre conquête;
Elles ſauront vous la faciliter,
Ecoutez leurs conſeils, & tenez l'ame prête
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras, & toutes vos armes,

Digitized by Google

Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verſe ſur la toiſon ;
L'amour ſeul aujourd'hui peut faire ce miracle ;
Et dragon, ni taureaux ne vous feront obſtacle,
Pourvû qu'elle s'appaiſe en faveur de Jaſon.
Prête à deſcendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris, & le viſage, & l'habit de ſa ſœur ;
Rien ne vous peut ſervir, ſi vous n'avez ſon cœur ;
Et, ſi vous le gagnez, rien ne vous ſauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous ſecourir en ces lieux,
Junon change de forme, & va deſcendre en terre ;
Et pour vous protéger, Pallas remonte aux cieux,
Où Mars, & quelques autres Dieux
Vont preſſer contre vous le maître du tonnerre.
Le Soleil, de ſon fils embraſſant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laiſſe eſpérer la toiſon demandée ;
Mais, quoi qu'il puiſſe faire, aſſurez-vous qu'enfin
L'Amour fera votre deſtin,
Et vous donnera tout, s'il vous donne Médée.

Ici tout d'un temps Iris diſparoît, Pallas remonte au ciel, & Junon deſcend en terre, en traverſant toutes deux le théatre, & faiſant croiſer leurs chars.

JASON.

Hé bien, ſi mes conſeils...

PELE'E.

N'en parlons plus, Jaſon,
Cet oracle l'emporte, & vous aviez raiſon.
Aimez, le ciel l'ordonne, & c'eſt l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de temps ; & ſans plus de ſéjour,
Allons ſacrifier au tout-puiſſant Amour.

Fin du premier Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

La riviére du Phaſe, & le payſage qu'elle traverſe, ſuccédent à ce grand jardin, qui disparoit tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des rochers qui ſervent de rivages à ce fleuve, & l'éloignement qui borne la vûe, préſente aux yeux divers côteaux dont cette campagne eſt fermée.

SCENE PREMIERE.

JASON, JUNON *ſous le viſage de Chalciope.*

JUNON.

Ous pouvons à l'écart ſur ces rives du Phaſe
Parler en ſûreté du feu qui vous embraſe.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais;
Et, pour y mieux rêver, s'échappe du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altiére:
De ſa ſœur tout exprès j'ai pris l'image entiére,
Mon viſage a même air, ma voix a même ton,
Vous m'en voyez la taille, & l'habit, & le nom,
Et je la cache à tous ſous un épais nuage,
De peur que ſon abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguiſemens j'ai déja rétabli
Presqu'en toute ſa force un amour affoibli.
L'horreur de vos périls que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiéte excite mille alarmes,
Elle blâme déja ſon trop d'emportement;
C'eſt à vous d'achever un ſi doux changement.
Un ſoupir pouſſé juſte, enſuite d'une excuſe,
Perce un cœur bien avant, quand lui-même il s'accuſe;

Digitized by Google

Et qu'un ſecret retour le force à reſſentir
De ſa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON.

Déeſſe, quels encens...

JUNON.

Traitez-moi de Princeſſe,
Jaſon, & laiſſez-là l'encens, & la Déeſſe:
Quand vous ſerez en Gréce, il y faudra penſer;
Mais ici vos devoirs s'en doivent diſpenſer.
Par ce reſpect ſuprême ils m'y feroient connoître,
Laiſſez-y moi paſſer pour ce que je feins d'être,
Juſqu'à ce que le cœur de Médée adouci...

JASON.

Madame, puiſqu'il faut ne vous nommer qu'ainſi,
Vos ordres me ſeront des loix inviolables,
J'aurai pour les remplir des ſoins infatigables;
Et mon amour plus fort...

JUNON.

Je ſai que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos ſens ſont charmés;
Mais cette paſſion eſt-elle en vous ſi forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Ne ſouffre-t-elle plus l'image du paſſé?
Le portrait d'Hypſipile eſt-il tout effacé?

JASON.

Ah!

JUNON.

Vous en ſoupirez!

JASON.

Un reſte de tendreſſe
M'échappe encore au nom d'une belle Princeſſe;
Mais comme aſſez ſouvent la diſtance des lieux
Affoiblit dans le cœur, ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aiſément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de ſa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'eſt pas ſi loin que vous penſez.
Ses vœux de vous attendre en vain ſe ſont laſſés,
Et n'ont pû réſiſter à cette impatience
Dont tous les vrais amans ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hazardée aux flots,

Elle

Elle a pris après vous la route de Colchos ;
Et moi, pour empêcher que ſa flamme importune
Ne rompît ſur ces bords toute votre fortune,
J'ai ſoulevé les vents, qui, briſant ſon vaiſſeau,
Dans les flots mutinés ont ouvert ſon tombeau.

JASON.

Hélas !

JUNON.

N'en craignez point une funeſte iſſue,
Dans ſon propre palais Neptune l'a reçûe.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour,
Doit coûter la couronne, & peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obſtacle par elle,
Et vous la renvoira plus pompeuſe, & plus belle,
Rattacher votre cœur à des liens ſi doux,
Ou du moins exciter des ſentimens jaloux,
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible ;
Et que vous périſſiez, en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès ſon premier abord une ſoudaine flamme
D'Abſyrte à ſes beautés livrera toute l'ame,
L'amour me l'a promis, vous l'en verrez charmé ;
Mais vous ſerez ſans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce Dieu qui l'a ſauvée,
Emporter la toiſon avant ſon arrivée.
Votre amante paroît, agiſſez en amant,
Qui veut en effet vaincre, & vaincre promptement.

SCENE II.

JUNON, JASON, MEDE'E.

MEDE'E.

QUe faites-vous, ma ſœur, avec ce téméraire?
Quand ſon orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire ;
Et vous a-t-il réduite à lui ſervir d'appui,
Vous, qui parliez tantôt, & ſi haut, contre lui ?

JUNON.

Je ſuis toujours ſincére, & dans l'idolatrie
Qu'en tous ces Heros Grecs je vois pour leur patrie,

Si votre cœur étoit encore à ſe donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner,
Je vous dirois encor ce que j'ai ſû vous dire;
Mais l'amour ſur tous deux a déja trop d'empire,
Il vous aime, & je vois qu'avec les mêmes traits...

MEDE'E.

Que dites-vous, ma ſœur? Il ne m'aima jamais.
A quelque complaiſance il a pû ſe contraindre;
Mais, s'il feignit d'aimer, il a ceſſé de feindre,
Et me l'a bien fait voir, en demandant au Roi,
En ma préſence même, un autre prix que moi.

JUNON.

Ne condamnons perſonne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raiſons dont il ſe peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, & je ne puis nier,
Non pas qu'elle ſuffiſe à le juſtifier,
Il eſt trop criminel; mais que du moins ſon crime
N'eſt pas du tout ſi noir, qu'il l'eſt dans votre eſtime;
Et ſi vous la ſaviez, peut-être, à votre tour,
Vous trouveriez moins lieu d'accuſer ſon amour.

MEDE'E.

Quoi! Ce lâche tantôt ne m'a pas regardée,
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée;
Et je pourrois encor l'entendre diſcourir?

JASON.

Le diſcours ſiéroit mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort, ſi j'ai pû vous déplaire;
Mais ceſſez contre moi d'armer votre colere,
Vos taureaux, vos dragons ſont ici ſuperflus,
Dites-moi ſeulement que vous ne m'aimez plus.
Ces deux mots ſuffiront pour réduire en pouſſiére...

MEDE'E.

Va, quand il me plaira, j'en ſai bien la maniére;
Et ſi ma bouche encor n'en fulmine l'arrêt,
Rens graces à ma ſœur, qui prend ton intérêt.
Par quel art, par quel charme as-tu pû la ſéduire,
Elle, qui ne cherchoit tantôt qu'à te détruire?
D'où vient que mon cœur même à demi révolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté;
Et de tes actions favorable interpréte,

Ne

Digitized by Google

Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te ſouhaite?
Par quelle illuſion lui fais-tu cette loi?
Serois-tu dans mon art plus grand maître que moi?
Tu mets dans tous mes ſens le trouble & le divorce,
Je veux ne t'aimer plus, & n'en ai pas la force.
Acheve d'éblouir un ſi juſte courroux,
Qu'offusquent malgré moi des ſentimens trop doux:
Car enfin, & ma ſœur l'a bien pû reconnoître,
Tout violent qu'il eſt, l'amour ſeul l'a fait naître,
Il va jusqu'à la haine; & toutefois, hélas!
Je te haïrois peu, ſi je ne t'aimois pas.
Mais parle, &, ſi tu peux, montre quelque innocence.

JASON.

Je renonce, Madame, à toute autre défenſe.
Si vous m'aimez encore, & ſi l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce courroux,
Puisque de tous les deux ſa flamme eſt triomphante,
Le courroux eſt propice, & la haine obligeante.
Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi,
Il ne vous permet pas de douter de ma foi;
Et pour vous faire voir mon innocence entiére,
Il éclaire vos yeux de toute ſa lumiére,
De ſes rayons divins le vif diſcernement,
Du chef de ces héros ſépare votre amant.
Ces Princes, qui pour vous ont expoſé leur vie,
Sans qui votre province alloit être aſſervie,
Eux, qui de vos deſtins rompant le cours fatal,
Tout mes égaux qu'ils ſont, m'ont fait leur Général;
Eux, qui de leurs exploits, eux, qui de leur victoire
Ont répandu ſur moi la plus brillante gloire;
Eux tous ont par ma voix demandé la toiſon,
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jaſon,
Il ne vouloit que vous; mais pouvoit-il dédire
Ces guerriers dont le bras a ſauvé votre empire;
Et, par une baſſeſſe indigne de ſon rang,
Demander pour lui ſeul tout le prix de leur ſang?
Pouvois-je les trahir, moi, qui de leurs ſuffrages
De ce rang où je ſuis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur, à ce qu'il a d'éclat,

Digitized by Google

Joindre le nom de lâche, & le titre d'ingrat?
Auriez-vous pû m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble, & vraiment généreux...

MEDE'E.

Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime;
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros faſſe taire l'amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurois pû t'en entendre blâmer,
Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour en est cause.

JUNON.

Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontés de ma sœur,
Qui semble se resoudre à vous rendre son cœur;
Et laissez à vos Grecs, au péril de leur vie,
Chercher cette toison si chere à leur envie.

JASON.

Quoi, les abandonner en ce pas dangereux?

MEDE'E.

N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux?

JASON.

Je suis leur chef, Madame, & pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête;
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr;
Et bien-tôt à leur tête on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal pour essayer mes armes,
A forcer des périls qu'ont préparé vos charmes;
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous,
N'étoit un attentat contre votre courroux.
Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, & non pas de la mienne.

Si,

Digitized by Google

Si ce tréſor par vous ne m'eſt point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé;
Et mon ſang à vos yeux, ſur ce triſte rivage,
De vos juſtes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, Madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche, & votre image au cœur,
Et mon dernier ſoupir, par un pur ſacrifice,
Sauver toute ma gloire, & vous rendre juſtice.
Quel heur de pouvoir dire, en terminant mon ſort,
Un reſpect amoureux a ſeul cauſé ma mort!
Quel heur de voir ma mort charger la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée;
Et dans tout l'avenir...

MEDE'E.

Va, ne me dis plus rien,
Je ferai mon devoir, comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, ſi la gloire t'eſt chere;
Je ne trahirai point mon pays, & mon pere,
Le deſtin de l'Etat dépend de la toiſon;
Et je commence enfin à connoître Jaſon.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie,
Nous déguiſent en vain l'amour de ta patrie;
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat,
Sous ces fauſſes couleurs ne fait que trop d'éclat.
Mais, s'il faut la toiſon pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée;
Et ne préſume pas, pour te voir trop aimé,
Abuſer en tyran de mon cœur enflammé.
Puiſque le tien s'obſtine à braver ma colere,
Que tu me fais des loix, à moi qui t'en dois faire;
Je reprens cette foi que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON.

Moi vous quitter, Madame! Ah! que c'eſt mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître!
Que nos héros en Gréce emportent leur butin,
Jaſon auprès de vous attache ſon deſtin.
Donnez-leur la toiſon qu'ils ont presque achetée;
Ou ſi leur ſang verſé l'a trop peu meritée,

Joignez-y tout le mien, & laiſſez-moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que ſi le ſouvenir de vous avoir ſervie
Me réſerve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre ſejour,
Soit qu'il vous plaiſe ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlans, ſous les zonés glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées,
J'y baiſerai par-tout les marques de vos pas.
Point pour moi de patrie, où vous ne ſerez pas;
Point pour moi...

MEDE'E.

Quoi, Jaſon, tu pourrois pour Médée
Etouffer de ta Gréce, & l'amour, & l'idee?

JASON.

Je le pourrai, Madame, & de plus...

SCENE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MEDE'E.

ABSYRTE.

AH, mes Sœurs
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vû de cette roche
Comme un trône flottant, qui de nos bords s'approche.
Quatre monstres marins courbent ſous ce fardeau,
Quatre nains emplumés le ſoutiennent ſur l'eau,
Et découpant les airs par un battement d'aîles,
Lui ſervent de rameus, & de guides fidéles.
Sur cet amas brillant de nacre & de coral,
Qui ſillonne les flots de ce mouvant criſtal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoie un jour pompeux vers la voute étoilée.
Les Nymphes de la mer, les Tritons tout autour
Sembſent au Dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et ſur ces flots heureux, qui treſſaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,

Par

Par un commun accord, ces moites demi-Dieux.
Puiſſent-ils ſur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux ſpectacle,
Le voilà qui les ſuit, voyez-le s'avancer.

JASON *à Junon.*

Ah, Madame!

JUNON.

Voyez ſans vous embarraſſer.

Ici l'on voit ſortir du milieu du Phaſe le Dieu Glauque avec deux Tritons & deux Syrénes qui chantent, cependant qu'une grande conque de nacre, ſemée de branches de coral & de pierres précieuſes, portée par quatre Dauphins, & ſoutenue par quatre Vents en l'air, vient inſenſiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuſe fond dans l'eau, & laiſſe voir la Reine Hypſipile aſſiſe comme dans un trône, & ſoudain Glauque commande aux Vents de s'envoler, aux Tritons & aux Syrénes de diſparoître, & au Fleuve de retirer une partie de ſes eaux pour laiſſer prendre terre à Hypſipile. Les Tritons, le Fleuve, les Vents, & les Syrenes obéiſſent, & Glauque ſe perd lui-même au fond de l'eau ſi-tôt qu'il a parlé. Enſuite de quoi Abſyrte donne la main à Hypſipile pour ſortir de cette conque, qui s'abyme auſſi-tôt dans le fleuve.

SCENE IV.

ABSYRTE, JUNON, MEDE'E, JASON, GLAUQUE, SYRENES, TRITONS, HYPSIPILE.

LES SYRENES *chantent.*

TElle Vénus ſortit du ſein de l'onde,
Pour faire regner dans le monde
Les jeux & les plaiſirs, les graces, & l'amour.
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le ſein émaillé de Flore
Verſe la roſée, & le jour.

Digitized by Google

Objet divin, qui va de ce rivage
Bannir ce qu'il a de ſauvage,
Pour y faire régner les graces & l'amour;
Telle & plus adorable encore,
Que n'eſt Vénus, que n'eſt l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE.

Quelle beauté, mes ſœurs, dans ce Trône enfermée,
De ſon premier coup d'œil a mon ame charmée!
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas!

HYPSIPILE.

Juſte Ciel, il me voit, & ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez, Tritons; allez, Syrénes,
Allez, Vents, & rompez vos chaînes,
Neptune eſt ſatisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a ſon entier effet.
Jaſon, voi les bontés de ce même Neptune,
Qui, pour achever ta fortune,
A ſauvé du naufrage, & renvoie à tes vœux
La Princeſſe qui ſeule eſt digne de ta flame:
A ſon aſpect rallume tous tes feux,
Et pour répondre aux ſiens rens-lui toute ton ame.
Et toi, qui juſques à Colchos
Dois à tant de Beautés un aſſuré paſſage,
Fleuve, pour un moment, retire un peu tes flots,
Et laiſſe approcher ton rivage.

ABSYRTE *à Hypſipile.*

Princeſſe, en qui du Ciel les merveilleux efforts
Se ſont plû d'animer ſes plus rares tréſors,
Souffrez qu'au nom du Roi, dont je tiens la naiſſance
Je vous offre en ces lieux une entiére puiſſance.
Régnez dans ſes Etats, régnez dans ſon Palais;
Et, pour premier hommage à vos divins attraits....

HYPSIPILE.

Faites moins d'honneur, Prince, à mon peu de mérite,
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.

Au-

Digitized by Google

Au lieu de m'aborder, Jaſon, vous pâliſſez!
Dites-moi pour le moins ſi vous me connoiſſez.

JASON.

Je ſai bien qu'à Lemnos vous étiez Hypſipile;
Mais ici...

HYPSIPILE.

Qui vous rend de la ſorte immobile?
Ne ſuis-je plus la même arrivant à Colchos?

JASON.

Oui, mais je n'y ſuis pas le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE.

Dieux! Que viens je d'ouïr?

JASON.

J'ai d'autres yeux, Madame.
Voyez cette Princeſſe, elle a toute mon ame;
Et, pour vous épargner des diſcours ſuperflus,
Ici je ne connois, & ne vois rien de plus.

HYPSIPILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et, s'il commence ainſi, quelle ſera la ſuite?

MEDE'E.

Non, non, Madame, non, je ne veux rien d'autrui;
Reprenez votre amant, je vous laiſſe avec lui.
(*à Jaſon.*)
Ne m'offre plus un cœur dont une autre eſt maîtreſſe,
Volage, & reçois mieux cette grande Princeſſe.
Adieu. Des yeux ſi beaux valent bien la toiſon.

JASON *à Junon.*

Ah! Madame, voyez qu'avec peu de raiſon...

JUNON.

Suivez ſans perdre temps, je ſaurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit, mais votre heur n'eſt pas moindre;
Mon frere qui s'apprête à vous conduire au Roi,
N'a pas moins de mérite, & tiendra mieux ſa foi.
Si je le connois bien, vous avez qui vous venge;
Et, ſi vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Je vous laiſſe en réſoudre, & prens quelques momens,
Pour rétablir le calme entre ces deux amans.

SCENE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

MAdame, si j'osois, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secretes,
Si j'osois faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déja soumis de si doux conquérans,
Je mettrois à vos pieds le Trône & la Couronne,
Où le Ciel me destine, & que le sang me donne.
Mais, puisque vos douleurs font taire mes desirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs;
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,
Sur qui domine encor l'Ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine cruelle,
Où je cherche un amant de voir un infidéle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas,
De faire une conquête, où je n'en cherche pas.
Non que je vous mépriſe, & que votre personne
N'eût dequoi me toucher plus que votre Couronne:
Le Ciel me donne un Sceptre en des climats plus doux;
Et, de tous vos Etats, je ne voudrois que vous.
Mais ne vous fiattez point sur ces marques d'estime
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, votre présence imprime;
Quand l'Univers entier vous connoîtroit pour Roi,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moi?

ABSYRTE.

Vous y serez, Madame, & pourrez toute chose.
Le change de Jason déja vous y dispose;
Et, pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre?

HYPSIPILE.

L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYR-

Digitized by Google

ABSYRTE.

Quoi, vous pourriez l'aimer, s'il rentroit ſous vos loix,
En devenant perfide une ſeconde fois?

HYPSIPILE.

Prince, vous ſavez mal combien charme un courage,
Le plus frivole eſpoir de reprendre un volage,
De le voir, malgré lui, dans nos fers retombé,
Echapper à l'Objet qui nous l'a dérobé;
Et ſur une rivale, & confuſe, & trompée,
Reſſaiſir avec gloire une place uſurpée.
Si le Ciel en courroux m'en refuſe l'honneur,
Du moins je ſervirai d'obſtacle à ſon bonheur.
Cependant éteignez une flamme inutile,
Aimez en d'autres lieux, & plaignez Hypſipile;
Et, s'il vous reſte encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un Ingrat ma plainte auprès du Roi.

ABSYRTE.

Votre plainte, Madame, auroit pour toute iſſue
Un nouveau déplaiſir de la voir mal reçûe.
Le Roi le veut pour gendre, & ma Sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra juſtice, un Roi la doit à tous;
Et qui la ſacrifie aux tendreſſes de pere,
Eſt d'un pouvoir ſi ſaint mauvais depoſitaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma Sœur & moi?
Mais n'importe, le temps, & quelque heureux ſervice,
Pourront à mon amour vous rendre plus propice;
Tandis, ſouvenez-vous que, juſqu'a ſe trahir,
Ce Prince malheureux cherche à vous obeir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

Nos théatres n'ont encore rien fait paroître de si brillant, que le Palais du Roi Aete, qui sert de décoration à cet Acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe, torses, & environnées de pampres d'or à grands feuillages, champtournées & découpées à jour, au milieu desquelles sont deux statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les cornisches, & les chapiteaux sont pareillement d'or, & portent pour finissement des vases de porcelaine d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases & les piédestaux sont enrichis de basses tailles, où sont peintes diverses Fables de l'Antiquité. Un grand portique doré soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théatre, & est suivi de cinq ou six autres de même maniere, qui forment par le moyen de ces colonnes, comme cinq galeries, où la vûe s'enfonçant, découvre ce même jardin de cyprès, qui a paru au premier Acte.

SCENE PREMIERE.

AÆTE, JASON.

AÆTE.

JE vous devois assez pour vous donner Médée,
Jason, & si tantôt vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conquête,
Qui doit faire tomber mon trône, ou votre tête;

Et

Et vous puis-je accepter pour gendre, & vous chérir,
S'il vous faut, dans une heure, ou me perdre, ou périr?
Prétendre à la toiſon par l'hymen de ma fille,
C'eſt pour m'aſſaſſiner s'unir à ma famille;
Et ſi vous abuſez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, & le ſerment me lie;
Mais, ſi tant de périls vous laiſſent quelque vie,
Après avoir perdu ce Roi que vous braves,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez:
Hypſipile vous aime, elle eſt Reine, elle eſt belle;
Fuyez notre vengeance, & régnez avec elle.

JASON.

Quoi! parler de vengeance, & d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!
Vous préſumer perdu ſur la foi d'un ſcrupule,
Qu'embraſſe aveuglément votre ame trop crédule,
Comme ſi ſur la peau d'un chétif animal,
Le ciel avoit écrit tout votre ſort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, ſi vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obſtacle aux priéres d'un gendre.
Me donner la Princeſſe, & pour dot la toiſon,
Ce n'eſt que l'aſſurer dedans votre maiſon,
Puiſque par les doux nœuds de ce bonheur ſuprême,
Je deviendrai ſoudain une part de vous-même;
Et que ce même bras, qui vous a pû ſauver,
Sera toujours armé pour vous la conſerver.

ÆTE.

Vous prenez un peu tard une mauvaiſe adreſſe.
Nos eſprits ſont plus lourds que ceux de votre Gréce;
Mais j'ai d'aſſez bons yeux, dans un ſi juſte effroi,
Pour démêler ſans peine un gendre d'avec moi.
Je ſai que l'union d'un époux à ma fille,
De mon ſang & du ſien forme une autre famille,
Et que ſi de moi-même elle fait quelque part,

Cet-

Cette part de moi-même a ſes deſtins à part
Ce que l'ombre a prédit ſe fait aſſez entendre :
Ceſſez de vous forcer à devenir mon gendre,
Ce ſeroit un honneur qui ne vous plairoit pas,
Puiſque la toiſon ſeule a pour vous des appas ;
Et que ſi mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON.

C'eſt faire trop d'outrage à mon cœur enflammé.
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai :
Et mon amour n'eſt pas un amour politique,
Que le beſoin colore, & que la crainte explique.
Mais, n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'oſois eſpérer d'être écouté d'un Roi,
Ni que, ſur ma parole, il me crût de naiſſance
A porter mes deſirs juſqu'à ſon alliance.
Maintenant qu'une Reine a fait voir que mon ſang
N'eſt pas fort au-deſſous de cet illuſtre rang,
Qu'un refus de ſon Sceptre, après votre victoire,
Montre qu'on peut m'aimer, ſans hazarder ſa gloire,
J'oſe, un peu moins timide, offrir avec ma foi,
Ce que veut une Reine, à la fille d'un Roi.

AÆTE.

Et cette même Reine eſt un exemple illuſtre,
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où l'a réduit votre fidélité,
Nous inſtruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous ſeroit fort aſſurée,
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce Trône refuſé, dont vous faites le vain,
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainſi ſe jouer des Couronnes,
On doit toujours reſpect aux Sceptres, aux perſonnes:
Mépriſer cette Reine en préſence d'un Roi,
C'eſt manquer de prudence, auſſi bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractere,
Je ne puis être Roi, ſans être auſſi ſon frère ;
Et ſi vous étiez né mon ſujet, ou mon fils,
J'aurois déja puni l'orgueil d'un tel mépris.
Mais l'unique pouvoir que ſur vous je puis prendre,
C'eſt

Digitized by Google

C'eſt de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà, penſez bien que tel eſt votre ſort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypſipile, ou la mort.
Car, à vous en parler avec pleine franchiſe,
Ma perte dépend bien de la toiſon conquiſe;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux,
Que votre vie échappe aux feux de nos taureaux.

SCENE II.

AÆTE, HYSIPILE, JASON.

AÆTE.

MAdame, j'ai parlé, mais toutes mes paroles
Ne ſont, auprès de lui, que des diſcours frivoles.
C'eſt à vous d'eſſayer ce que pourront vos yeux;
Comme ils ont plus de force, ils réuſſiront mieux.
Arrachez-lui du ſein cette funeſte envie,
Qui, dans ce même jour, lui va coûter la vie.
Je vous devrai beaucoup, ſi vous touchez ſon cœur,
Juſques à le ſauver de ſa propre fureur:
Devant ce que je dois au ſecours de ſes armes,
Rompre ſon mauvais ſort, c'eſt épargner nos larmes.

SCENE III.

HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE.

HE' bien, Jaſon, la mort a-t-elle de tels biens,
Qu'elle ſoit plus aimable à vos yeux que les miens;
Et ſa douceur pour vous ſeroit-elle moins pure,
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre eſt ſi doux à porter,
Que de tout votre ſang il le faut acheter.
Le mépris qui ſuccéde à l'amitié paſſée,
D'une ſeule douleur m'auroit trop peu bleſſée,

Pour

Digitized by Google

Pour mieux punir ce cœur d'avoir ſû vous chérir,
Il faut vous voir enſemble, & changer, & périr;
Il faut que le tourment d'être trop-tôt vengée,
Se mêle aux déplaiſirs de me voir outragée,
Que l'amour au dépit ne cédant qu'à moitié,
Si-tôt qu'il eſt banni, rentre par la pitié;
Et que ce même feu, que je devrois éteindre,
M'oblige à vous haïr, & me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, Volage, de changer;
Mais du moins en changeant laiſſe-moi me venger.
C'eſt être trop cruel, c'eſt trop croître l'offenſe,
Que m'ôter à la fois ton cœur & ma vengeance;
Le ſupplice où tu cours la va trop tôt finir,
Ce n'eſt pas me venger, ce n'eſt que te punir;
Et toute ſa rigueur n'a rien qui me ſoulage,
S'il n'eſt de mon ſouhait, & le choix, & l'ouvrage.
Hélas! ſi tu pouvois le laiſſer à mon choix,
Ton ſupplice, il ſeroit de rentrer ſous mes loix,
De m'attacher à toi d'une chaine plus forte,
Et de prendre en ta main le Sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime eſt effacé,
J'ai déja, ſi tu veux, oublié le paſſé.
Mais qu'inutilement je me montre ſi bonne,
Quand tu cours à la mort, de peur qu'on te pardonne!
Quoi? tu ne répons rien, & mes plaintes en l'air
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour te faire parler?

JASON.

Que voulez-vous, Madame, ici que je vous die?
Je ne connois que trop quelle eſt ma perfidie;
Et l'état où je ſuis ne ſauroit conſentir
Que j'en faſſe une excuſe, ou montre un repentir.
Après ce que j'ai fait, après ce qui ſe paſſe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaiſe grace.
Laiſſez dans le ſilence un Coupable obſtiné,
Qui ſe plaît dans ſon crime, & n'en eſt point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, & non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juſte colere:
Parle pour m'arracher ces tendres ſentimens,
Que

Que l'amour enracine au cœur des vrais amans ;
Repaſſe mes bontés, & tes ingratitudes,
Joins-y, ſi tu le peux, des coups encor plus rudes,
Ce ſera m'obliger, ce ſera m'obéir,
Je te devrai beaucoup, ſi je te puis haïr ;
Et ſi de tes forfaits la peinture étendue,
Ne laiſſe plus flotter ma haine ſuſpendue.

JASON.

Que dirai-je après tout que ce que vous ſavez ?
Madame, rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'eſt pas glorieux pour une grande Reine
De montrer de l'amour, & de voir de la haine ;
Et le ſexe, & le rang ſe doivent ſouvenir
Qu'il leur ſiéd bien d'attendre, & non de prévenir ;
Et que c'eſt profaner la Dignité Suprême,
Que de lui laiſſer dire, *On me trahit, & j'aime.*

HYPSIPILE.

Je le puis dire, Ingrat ! ſans bleſſer mon devoir :
C'eſt mon époux en toi que le ciel me fait voir,
Du moins, ſi la parole, & reçûe, & donnée,
A des nœuds aſſez forts pour faire un hyménée.
Reſſouviens-t-en, Volage, & des chaſtes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laiſſai partir, afin que ta conquête
Remît ſous mon empire une plus digne tête ;
Et qu'une Reine eût droit d'honorer de ſon choix
Un Héros que ſon bras eût fait égal aux Rois.
J'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire
Récompenſer ta flamme, & payer ta victoire ;
Et quand juſques ici je t'apporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'ès plus à moi.
Hélas ! je ne craignois que tes Beautés de Gréce,
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promeſſe ;
Et qu'un climat barbare a des traits aſſez doux,
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux.
Mais di-moi, ta Médée eſt-elle ſi parfaite ?
Ce que cherche Jaſon vaut-il ce qu'il rejette ?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juges tes yeux.
Tu ſoupires en vain, il faut t'expliquer mieux.
Ce ſoupir échappé me dit bien quelque choſe.

Tou-

Digitized by Google

Toute autre l'entendroit, mais, ſans toi, je ne
l'oſe.
Parle donc, & ſans feinte, où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi?

JASON.

Oſez autant qu'une autre, entendez-le, Madame,
Ce ſoupir qui vers vous pouſſe toute mon ame;
Et concevez par-là juſqu'où vont mes malheurs,
De ſoupirer pour vous, & de prétendre ailleurs.
Il me faut la toiſon, il y va de la vie
De tous ces Demidieux que brûle même envie,
Il y va de ma gloire, & j'ai beau ſoupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute
ma joie,
Mais pour ſortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit conſentir,
Malgré tout votre amour, à me laiſſer partir,
Le même me dérobe ici votre Couronne;
Pour faire ma conquête, il faut que je me donne,
Que pour l'Objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en eſclave, & me vende à ce prix.
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il ſoupire,
Ne me condamnez plus, Madame, à le redire,
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, & redoublent les miens;
Et cet aveu d'un crime, où le deſtin m'attache,
Groſſit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre préſence, & j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante & belle,
Chaque moment allume une flamme nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers deſirs,
De mon change forcé fait tous les déplaiſirs;
Et dans l'affreux ſupplice où me tient votre vûe,
Chaque coup d'œil me perce, & chaque inſtant
me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux,
Plus je me vois aimé, plus je ſuis malheureux;

Plus

Digitized by Google

Plus vous me faites voir d'amour, & de mérite,
Plus vous haussez le prix des trésors que je quitte;
Et l'excès de ma perte allume une fureur,
Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laissez-moi m'affranchir de la secrette rage
D'être, en dépit de moi, déloyal, & volage;
Et, puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux,
D'un rang pareil au vôtre, & plus digne de vous,
Ne vous obstinez point à gêner une vie,
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie;
Oubliez un Ingrat, qui, jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroît, ne vous oublîra pas:
Apprenez à quiter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE.

Tu te confesses lâche, & veux que je t'imite;
Et, quand tu fais effort pour te justifier,
Tu veux que je t'oublie, & ne peux m'oublier!
Je vois ton artifice, & ce que tu médites.
Tu veux me conserver, alors que tu me quittes;
Et, par les attentats d'un flatteur entretien,
Me dérober ton cœur, & retenir le mien:
Tu veux que je te perde, & que je te regrette,
Que j'approuve, en pleurant, la perte que j'ai faite,
Que je t'estime, & t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le ciel l'ordonne ainsi, ton change est légitime,
Ton innocence est sûre au milieu de ton crime;
Et, quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.
Reprens, reprens, Jason, tes premiéres rudesses,
Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses,
Tes remords impuissans aigrissent mes douleurs:
Ne me rens point ton cœur, quand tu te vens ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche & barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre Objet s'empare;
Et c'est faire un hommage, & ridicule, & vain,

De

De présenter le cœur, & retirer la main.

JASON.

L'un & l'autre est à vous, si...

HYPSIPILE.

N'achéve pas, Traître,
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître,
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La toison emportée, il agira, Madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame:
Sinon.. Mais, Dieux! Que vois-je? O ciel! Je suis perdu,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendu.

SCENE IV.

MEDE'E, HYPSIPILE.

MEDE'E.

VOus l'avez vû, Madame, êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MEDE'E.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit;
Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPSIPILE.

Vous pouvez donc, Madame, ignorer quelque chose?

MEDE'E.

Je sai que s'il me fuit, vous en êtes la cause.

HYPSIPILE.

Moi? Je n'en sai pas tant; mais j'avoue, entre nous,
Que s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MEDE'E.

Ce que vous en pensez me donne peu d'allarmes.

HYPSIPILE.

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Me-

MEDE'E

C'eſt beaucoup en amour que de ſavoir charmer.

HYPSIPILE.

Et c'eſt beaucoup auſſi que de ſe faire aimer.

MEDE'E,

Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'être aimée, on peut ſe faire craindre.

MEDE'E.

Il vous aima jadis?

HYPSIPILE.

Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la toiſon d'or.

MEDE'E.

Du moins, quand je voudrai flatter ſon eſpérance,
Il ſaura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en vois la différence aſſez grande à Colchos;
Mais elle ſeroit autre, & plus grande, à Lemnos.
Les lieux aident au choix, & peut-être qu'en Gréce
Quelque troiſiéme objet ſurprendroit ſa tendreſſe.

MEDE'E.

J'appréhende aſſez peu qu'il me manque de foi.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite, & plus belle que moi;
Tant qu'il aura des yeux, vous n'avez rien à craindre.

MEDE'E.

J'allume peu de feux qu'une autre puiſſe éteindre,
Et, puiſqu'il me promet un cœur ferme & conſtant...

HYPSIPILE.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

MEDE'E.

D'un amant qui s'en va de quoi ſert la parole?

HYPSIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon Ile il n'oſoit démentir...

MEDE'E.

Eurent un peu de tort de le laiſſer partir.

HYPSIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MEDE'E.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

HYPSIPILE.

J'avois quelque mérite, & n'ai pû l'arrêter.

MEDE'E.

J'en ai peu, mais enfin, s'il fait plus que le vôtre?

HYPSIPILE.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre:
Mais prenez moins d'appui sur un cœur usurpé,
Il peut vous échapper, puisqu'il m'est échappé.

MEDE'E.

Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut, sur le passé, former ses conjectures.

MEDE'E.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir ni peur.

HYPSIPILE.

Si j'ai conçû pour vous des craintes mal fondées...

MEDE'E.

Laissons faire Jason, & gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec sincérité je dois vous avouer
Que j'ai quelque sujet encor de m'en louer.

MEDE'E.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez mal-aisément on sort de mon empire;
Et que, quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne balance plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je suis Reine, Madame, & des fronts couronnés...

MEDE'E.

Et moi je suis Medée, & vous m'importunez.

HYPSIPILE.

Cet indigne mépris que de moi vous faites...

ME-

Digitized by Google

MEDE'E.

Connoiſſez-moi, Madame, & voyez où vous êtes.
Si Jaſon pour vos yeux oſe encor ſoupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu. Souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée, on peut ſe faire craindre.

Ce palais doré ſe change en un palais d'horreur, ſitôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, & qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y ſert de termes. L'éléphant, le rhinoceros, le lion, l'ours, les tigres, les léopards, les panthéres, les dragons, les ſerpens, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçans. Une grotte obſcure borne la vûe, au travers de laquelle l'œil ne laiſſe pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perſpective. Quatre monſtres ailés & quatre rampans enferment Hypſipile, & ſemblent prêts à la dévorer.

SCENE V.

HYPSIPILE *ſeule.*

QUe vois-je? Où ſuis-je? O dieux! Quels abîmes ouverts
Exhalent juſqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelans, ſous d'horribles paupiéres,
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumiéres!
O toi, qui crois par-là te faire redouter,
Si tu l'as eſpéré, ceſſe de t'en flatter.
Tu perds de ton grand art la force, ou l'impoſture,
A t'armer conre moi de toute la nature.
L'amour au deſeſpoir ne peut craindre la mort,
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monſtres, hâtez votre approche fatale,
Mais immoler ainſi ma vie à ma rivale!
Cette honte eſt pour moi pire que le trépas,
Je ne veux plus mourir, monſtres, n'avancez pas.

SCENE VI.

HYPSIPILE, UNE VOIX.

UNE VOIX *derriére le Theatre.*

MOnstres, n'avancez pas, une Reine l'ordonne,
Reſpectez ſes appas,
Suivez les loix qu'elle vous donne,
Monſtres, n'avancez pas.

(*Les monſtres s'arrêtent ſi-tôt que cette voix chante.*)

HYPSIPILE.

Quel favorable écho, pendant que je ſoupire,
Répete mes frayeurs avec un tel empire;
Et d'où vient que frappés par ces divins accens
Ces monstres, tout à coup, deviennent impuiſſans?

LA VOIX.

C'eſt l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur:
N'y mets donc point d'obſtacle,
Aime qui t'aime, & donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau! Cet amas de nuages
Vient-il deſſus ma tête éclater en orages?
Vous, qui nous gouvernez, Dieux, quel eſt votre but?
M'annoncez-vous par-là ma perte, ou mon ſalut?
Le nuage deſcend, il s'arrête, il s'entr'ouvre;
Et je vois... Mais, ô Dieux, qu'eſt-ce que j'y découvre!
Seroit-ce bien le Prince?

Un nuage deſcend juſqu'à terre, & s'y ſéparant en deux moitiés, qui ſe perdent chacune de ſon côté, il laiſſe ſur le théatre le Prince Abſyrte.

SCE-

SCENE VII.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

OUi, Madame, c'eſt lui,
Dont l'amour vous apporte un ferme & ſûr appui.
Le même qui pour vous, courant à ſon ſupplice,
Contre un ingrat trop cher a demandé juſtice,
Le même vient encor diſſiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma ſœur;
Et ſi-tôt que je vois quelque eſpoir de vous plaire,
Je ne me connois plus, je ceſſe d'être frere.
Monstres, diſparoiſſez, fuyez de ſes beaux yeux,
Que vous avez en vain obſédés en ces lieux.

Tous les monſtres s'envolent, ou fondent ſous terre, & Abſyrte continue.

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes,
Pour détruire le reſte il faudroit d'autres charmes,
Contre ceux qu'on preſſoit de vous faire périr:
Je n'avois que les airs par où vous ſecourir;
Et d'un art tout-puiſſant les forces inconnues
Ne me laiſſoient ouvert que le milieu des nues;
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire ſortir d'un ſéjour enchanté.
Allons, Madame.

HYPSIPILE.

Allons, Prince trop magnanime,
Prince, digne en effet de toute mon eſtime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux ſi conſtans?
Et ne pourrai-je...

HYPSIPILE.

Allons, & laiſſez faire au temps.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Ce théatre horrible fait place à un plus agréable. C'eſt le déſert, où Médée a coutume de ſe retirer pour faire ſes enchantemens. Il eſt tout de rochers, qui laiſſent ſortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes, & quelques arbres moitié verds & moitié ſecs. Ces rochers ſont d'une pierre blanche & luiſante, de ſorte que comme l'autre theatre étoit fort chargé d'ombres, le changement ſubit de l'un à l'autre fait qu'il ſemble qu'on paſſe de la nuit au jour.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, MEDE'E.

MEDE'E.

QUi donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler juſqu'en ma ſolitude?
Avez-vous oublié que dans ces triſtes lieux
Je ne ſouffre que moi, les Ombres, & les Dieux;
Et qu'étant par mon art conſacrée au ſilence,
Aucun ne peut, ſans crime, y mêler ſa préſence?

ABSYRTE.

De vos bontés, ma ſœur, c'eſt ſans doute abuſer;
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oſer.
C'eſt elle qui m'amène en ces lieux ſolitaires,
Où votre art fait agir ſes plus ſecrets myſtéres,
Vous demander un charme, à détacher un cœur,
A dérober une ame à ſon premier vainqueur.

MEDE'E.

Hélas! Cet art, mon frere, impuiſſant ſur les ames,
Ne ſait que c'eſt d'éteindre, ou d'allumer des flammes;
Et s'il a ſur le reſte un abſolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y ſauroit rien voir.

Mais

Digitized by Google

Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile ?
Son péril, son effroi vous est-il inutile ?
Après ce stratagême entre nous concerté,
Elle vous croit devoir, & vie, & liberté ;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'un ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE.

Elle croit qu'en votre art, aussi savant que vous,
Je prens plaisir pour elle à rabattre vos coups ;
Et, sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service ;
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MEDE'E.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la toison dorée ;
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort,
C'est se livrer soi-même, & courir à la mort.
Oui, mon frere, prenez un esprit plus tranquille ;
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile ;
Et croyez...

ABSYRTE.

Ah ! ma sœur, ce seroit me trahir,
Que de perdre Jason sans le faire haïr.
L'ame de cette Reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit sa perte ;
Et m'envelopperoit dans le juste courroux,
Qu'elle auroit pour le Roi, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse,
Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.
Non que je la souhaite, il s'est vû trop aimé
Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé :
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre ame
Les sentimens qu'y laisse une si belle flamme :
Arrêtez seulement ce héros sous vos loix,
Et disposez sans moi du reste à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidéle ;
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle ;
Et qu'on n'aye aucun lieu, dans l'un ni l'autre sort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.

Digitized by Google

C'eſt ce que je demande à cette amitié pure,
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

MEDE'E.

Puis-je m'en faire aimer ſans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur ſans foi me ſouffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frere, au moment qu'il n'aſpire
Qu'à ce tréſor fatal dont dépend votre empire?
Ou, ſi par nos taureaux il ſe fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?

ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il ſuffit qu'il vous aime:
Et quant à ces périls pour notre diadême,
Je ne ſuis pas de ceux dont le crédule eſprit
S'attache avec ſcrupule à ce qu'on leur prédit.
Je ſai qu'on n'entend point de telles prophéties,
Qu'après que par l'effet elles ſont éclaircies;
Et que, quoi qu'il en ſoit, le ſceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats déſolés, où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roſes, ni lys,
Dont par votre ſavoir ils ne ſoient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes Iles,
Où nos maux trouveroient de glorieux aſyles?
Tomber à bas d'un trône eſt un ſort rigoureux:
Mais quitter l'un pour l'autre, eſt un échange heureux.

MEDE'E.

Un amant tel que vous, pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit ſans remords d'air, & de diadême...
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres ſentimens,
Et ne me régle pas ſur vos attachemens.
Envoyez-moi ma ſœur, que je puiſſe avec elle
Pourvoir au doux ſuccès d'une flamme ſi belle.
Ménagez cependant un ſi cher intérêt,
Faites effort à plaire, autant comme on vous plaît:
Pour Jaſon, je ſaurai de ſorte m'y conduire,
Que ſoit qu'il vive, ou meure, il ne pourra vous nuire.

Al-

Digitized by Google

Allez sans perdre tems; & laissez-moi rêver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCENE. II.

MEDE'E *seule.*

TRanquille & vaste solitude,
Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir;
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plaît la flatteuse habitude!
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers;
Et j'y porte avec moi dans les vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre:
Plus je crois les domter, plus je leur obéis;
Ma flamme s'en redouble; & plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.

C'est en vain que toute alarmée
J'envisage à quels maux j'expose un inconstant,
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant,
Et timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore & crains son manquement de foi,
Je m'offre, & me refuse à ce que je prévoi;
Son change me plaît, & m'étonne:
Dans l'espoir le plus doux, j'ai tout à soupçonner;
Et bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune,
Est-il temps de parler, quand mon cœur s'est donné?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ses desirs mutins,
Anime leur révolte, & le livre aux destins
Contre qui tu prens sa défense:
Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter;
Et ton cruel secours lui porte par avance

Digitized by Google

Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour ſa gloire,
Donne encor quelques loix à qui te fait la loi,
Tyranniſe un tyran qui triomphe de toi;
Et par un faux trophée uſurpe ſa victoire.
S'il eſt vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet inſolent vainqueur,
Dérobe-lui tout mon viſage:
Et, ſi mon ame céde à des feux trop ardens,
Sauve tout le dehors du honteux eſclavage,
Qui t'enleve tout le dedans.

SCENE III.

JUNON *ſous le même déguiſement*, MEDE'E.

MEDE'E.

L'Avez-vous vû, ma ſœur, cet amant infidéle?
Que répond-il aux pleurs d'une Reine ſi belle?
Souffre-t-il par pitié qu'ils en faſſent un Roi?
A-t-il encor le front de vous parler de moi?
Croit-il qu'un tel exemple ait ſû ſi peu m'inſtruire,
Qu'il lui laiſſe encor lieu de me pouvoir ſéduire?

JUNON.

Modérez ces chaleurs de votre eſprit jaloux,
Prenez des ſentimens plus juſtes, & plus doux;
Et, ſans vous emporter, ſouffrez que je vous die...

MEDE'E.

Qu'il penſe m'acquérir par cette perfidie,
Et que ce qu'il fait voir de tendreſſe, & d'amour,
Si j'oſe l'accepter, m'en garde une à mon tour?
Un volage, ma ſœur, a beau faire, a beau dire,
On peut toujours douter pour qui ſon cœur ſoupire,
Sa flamme à tous momens peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre ſa défenſe,

Sa-

Savez-vous, après tout, s'il m'aime, ou s'il m'offense?
Lisez-vous dans son cœur, pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'apparence ou l'effet?

JUNON.

Quoi, vous vous offensez d'Hypsipile quittée!
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée!
Vous, son plus cher objet! Vous, de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant!
C'est mal vous acquitter de la reconnoissance
Qu'une autre croiroit dûe à cette préférence:
Voyez mieux qu'un héros, si grand, si renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.
En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer,
Vous porte peu de gloire à se laisser dompter.
Mais Hypsipile est belle, & joint au diadême
Un amour assez fort, pour mériter qu'on l'aime;
Et quand, malgré son trône, & malgré sa beauté,
Et malgré son amour vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avoit pris?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage,
Qu'une autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, & l'être avec éclat?
Si c'est votre dessein, en faisant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pouvez avoir un succès assez prompt;
Sinon. . .

MEDE'E.

Plûtôt la mort qu'un si honteux affront:
Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enleve ce cœur, que j'ai vû mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser,
Quand je l'ai vû, pour moi, tantôt la mépriser,

Digitized by Google

Qu'à ſes yeux, ſans nous mettre un moment en balance,
Il m'a ſi hautement donné la préférence,
J'ai ſenti des tranſports, que mon eſprit diſcret,
Par un ſoudain adieu, n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il ſoit douceur égale
A celle de ſe voir immoler ſa rivale,
Qu'il ſoit pareille joie; & je mourrois, ma ſœur,
S'il falloit qu'à ſon tour elle eût même douceur.

JUNON

Quoi! pour vous cette honte eſt un malheur extrême?
Ah! vous l'aimez encor.

MEDE'E

Non, mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un ſi mortel ennui,
Le conſerver à moi, ſans me donner à lui,
L'arrêter ſous mes loix, juſqu'à ce qu'Hypſipile
Lui rende de ſon cœur la conquête inutile,
Et que le Prince Abſyrte, ayant reçû ſa foi,
L'ait miſe hors d'état de triompher de moi.
Lors, par un juſte exil puniſſant l'infidéle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle;
Et je ſaurai ſur lui nous venger toutes deux,
Si-tôt qu'il n'aura plus à qui porter ſes vœux.

JUNON.

Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire;
Et vous n'en croirez pas toute cette colere.

MEDE'E.

Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma ſœur, quitter ſes intérêts.

JUNON.

Quelque chers qu'ils me ſoient, je veux bien m'y contraindre;
Et, pour mieux vous ôter tout ſujet de me craindre,
Le voilà qui paroit, je vous laiſſe avec lui.
Vous me rappellerez, s'il a beſoin d'appui.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

JASON, MEDE'E.

MEDE'E.

ETes-vous prêt, Jaſon, d'entrer dans la carriére?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barriére,
Vous donner nos taureaux, pour tracer des ſillons,
D'où naîtront contre vous de ſoudains bataillons?
Pour domter ces taureaux, & vaincre ces gens-d'armes,
Avez-vous d'Hypſipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel eſt votre ſouci,
Mais, ſi vous la cherchez, elle n'eſt pas ici;
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frere vous pourroit enlever cette Reine.
Jaſon, prenez y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner;
Et prêter un peu moins les faveurs de l'abſence,
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, & je raiſonne mal.
Vous êtes trop aimé, pour craindre un tel rival;
Vous n'avez qu'à paroître, & ſans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de ſervice.

JASON.

Qu'un ſi cruel reproche à mon cœur ſeroit doux,
S'il avoit pû partir d'un ſentiment jaloux;
Et ſi, par cette injuſte & douteuſe colere,
Je pouvois m'aſſurer de ne vous pas déplaire!
Sans raiſon toutefois j'oſe m'en défier,
Il ne me faut que vous pour me juſtifier.
Vous avez trop bien vû l'effet de vos mérites,
Pour garder un ſoupçon de ce que vous me dites:
Et du change nouveau, que vous me ſuppoſez,
Vous me défendez mieux que vous ne m'accuſez.
Si vous avez pour moi vû l'amour d'Hypſipile,
Vous n'avez pas moins vû ſa conſtance inutile,
Que ſes plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,

Digitized by Google

N'ont rien que mon amour ne vous ait immolé:
Que toute ſa beauté rehauſſe votre gloire,
Et que ſon Sceptre même enfle votre victoire.
Ce ſont des vérités que vous vous dites mieux;
Et j'ai tort de parler, où vous avez de yeux.

MEDE'E.

Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penſes,
Et vois juſqu'en ton cœur tes fauſſes préférences.
Hypſipile à ma vûe a reçû des mépris;
Mais, quand je n'y ſuis plus, qu'eſt ce que tu lui dis?
Explique, explique encor ce ſoupir tout de flamme,
Que vers ce cher objet pouſſoit toute ton ame;
Et fais-moi concevoir juſqu'où vont tes malheurs,
De ſoupirer pour elle, & de prétendre ailleurs.
Redis-moi les raiſons dont tu l'as appaiſée,
Dont juſqu'à me braver tu l'as autoriſée,
Qu'il te faut la toiſon pour revoir tes parens,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vens.
Je tenois cher le don d'une amour ſi parfaite,
Mais, puiſque tu te vens, va chercher qui t'achéte,
Perfide, & porte ailleurs cette vénale foi,
Qu'obtiendroit ma rivale à même prix que moi.
Il eſt, il eſt encor des ames toutes prêtes
A recevoir mes loix, & groſſir mes conquêtes;
Il eſt encor des Rois, dont je fais le deſir;
Et ſi parmi tes Grecs il me plaît de choiſir,
Il en eſt d'attachés à ma ſeule perſonne,
Qui n'ont jamais ſû l'art d'être à qui plus leur donne,
Qui trop contens d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Méritent la toiſon qu'ils ne demandent pas;
Et que pour toi mon ame, hélas! trop enflammée,
Auroit pû te donner, ſi tu m'avois aimée.

JASON.

Ah! ſi le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, Madame, être dû qu'à Jaſon?
Ce refus ſurprenant que vous m'avez vû faire,
D'une vénale ardeur n'eſt pas le caractére.
Le trône, qu'à vos yeux j'ai traité de mépris,
En ſeroit pour tout autre un aſſez digne prix;

Et

Et rejetter pour vous l'offre d'un diadême,
Si ce n'eſt vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défens point d'une civilité,
Que du Bandeau Royal vouloit la majeſté;
Abandonnant pour vous une Reine ſi belle,
J'ai pouſſé par pitié quelques ſoupirs vers elle,
J'ai voulu qu'elle eût lieu de ſe dire en ſecret,
Que je change par force, & la quitte à regret;
Que ſatisfaite ainſi de ſon propre mérite
Elle ſe conſolât de tout ce qui l'irrite;
Et que l'appas flatteur de cette illuſion
La vengeât un moment de ſa confuſion.
Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles?
Des paroles enfin ne ſont que des paroles;
Et quiconque poſſéde un cœur comme le mien,
Doit ſe mettre au-deſſus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amans brigue chez vous ma place;
Cent Rois, ſi vous voulez, vous conſacrent leurs vœux,
Je le crois; mais auſſi je ſuis Roi, ſi je veux,
Et je n'avance rien touchant le diadême,
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un Roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et ſi je me bannis par-là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place au lieu de s'alarmer...

MEDE'E.

Hé bien, je t'aimerai, s'il ne faut que t'aimer,
Malgré tous ces Héros, malgré tous ces Monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illuſtres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont, & de cœur, & de foi,
Je te préfére à tous, ſi tu ne veux que moi.
Fais voir, en renonçant à ta chere patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie,
Oſe prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Digitized by Google

JASON.

Oui, Madame, à ce prix tout exil m'eſt trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire,
Et vous ne m'aimez pas, ſi vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon deſtin l'attache à la toiſon,
C'eſt d'elle que dépend tout l'honneur de Jaſon.
Ah! ſi le Ciel l'eût miſe au pouvoir d'Hypſipile,
Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma paſſion pour vous a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconſtance, elle aime ſans réſerve.

MEDE'E.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te ſerve:
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi,
J'aurai ſoin de ta gloire, auſſi-bien que de toi.
Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tiens, voilà de quoi vaincre, & taureaux, & gens-d'armes.
Laiſſe à tes compagnons combattre le dragon,
Ils veulent comme toi leur part à la toiſon;
Et, comme ainſi qu'à toi la gloire leur eſt chere,
Ils ne ſont pas ici pour te regarder faire.
Zethès & Calaïs, ces Héros emplumés,
Qu'aux routes des oiſeaux leur naiſſance a formés,
Y préparent déja leurs aîles enhardies
D'avoir pour coup d'eſſai triomphé des Harpies:
Orphée avec ſes chants ſe promet le bonheur
D'aſſoupir...

JASON.

Ah! Madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laiſſe comme eux la conquête imparfaite.
Il me la faut entiére, & je veux vous devoir...

MEDE'E.

Va, laiſſe quelque choſe, ingrat, en mon pouvoir,
J'en ai déja trop fait pour une ame infidéle.
Adieu. Je vois ma ſœur, délibére avec elle,

Et

Et ſonge qu'après tout, ce cœur que je te rens,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ſes fers, il hait tout eſclavage;
Qu'on perd ſouvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut ſubir la loi de qui peut obliger;
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien, va rejoindre Hypſipile,
Va reprendre auprès d'elle un deſtin plus tranquille;
Ou ſi tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choiſis en d'autres lieux qui te faſſe régner.
Je n'ai pour t'acheter Scéptres, ni Diadêmes;
Mais, telle que je ſuis, crains-moi, ſi tu ne m'aimes.

SCENE V.

JASON, JUNON, L'AMOUR.

L'Amour eſt dans le Ciel de Vénus.

JUNON.

A Bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypſipile vous ſert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'eſt pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne,
Médée à ſa fureur un peu trop s'abandonne,
L'amour tient aſſez mal ce qu'il m'avoit promis;
Et peut-être avez-vous trop de Dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la deſtinée
Dont ſe doit ſignaler cette grande journée,
Tous ſe ſont aſſemblés exprès chez Jupiter,
Pour en réſoudre l'ordre, ou pour le conteſter;
Et je vous plains, ſi ceux qui daignoient vous défendre,
Au plus nombreux parti ſont forcés de ſe rendre.
Le Ciel s'ouvre, & pourra nous donner quelque jour.
C'eſt celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour;
Et puiſqu'il n'en eſt pas, toute cette aſſemblée
Par ſa rebellion pourra ſe voir troublée.
Il veut parler à nous, écoutez quel appui
Le trouble où je vous vois peut eſpérer de lui.

Le

Le Ciel s'ouvre, & fait voir le Palais de Vénus, composé de termes à face humaine, & revêtus de gazes d'or, qui lui ſervent de colonnes. Le lambris n'en eſt pas moins riche. L'Amour y paroît ſeul, & ſi-tôt qu'il a parlé, il s'élance en l'air, & traverſe le théatre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme ſe font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les ſpectateurs, ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette maniére.

L'AMOUR.

Ceſſez de m'accuſer, ſoupçonneuſe Déeſſe,
Je ſai tenir promeſſe.
C'eſt en vain que les Dieux s'aſſemblent chez leur Roi;
Je vais bien leur faire connoître
Que je ſuis, quand je veux, leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le deſtin eſt à moi.
Toi, ſi tu ſais aimer, ne crains rien de funeſte:
Obéis à Médée, & j'aurai ſoin du reſte.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON.

Mon eſpoir abattu reprend d'eux ſa vigueur.
Allons, Déeſſe, allons, & ſûrs de l'entrepriſe,
Reportons à Médée une ame plus ſoumiſe.

JUNON.

Allons, je veux encor ſeconder vos projets,
Sans remonter au Ciel, qu'après leurs pleins effets.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

Ce dernier spectacle présente à la vûe une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelassés ensemble ; & si touffus, qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au Dieu Mars à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ni même brosser au travers. Les trophées d'armes appendus au haut de la plûpart de ces arbres, marquent encore plus particuliérement qu'elle appartient à ce Dieu. La toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt ; & la perspective du fond fait paroître en éloignement la riviére du Phase, avec le Navire Argo, qui semble n'attendre plus que Jason & sa conquête pour partir.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

VOilà ce prix fameux, où votre Ingrat aspire ;
Ce gage, où les destins attachent notre empire ;
Cette toison enfin, dont Mars est si jaloux.
Chacun impunément la peut voir comme nous ;
Ce monstrueux Dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent,
Il laisse agir sans crainte un curieux desir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors d'un cri, qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied témétaire il ouvre un noir abime,
A moins qu'on n'ait déja mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux,
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit

Doit oppoſer, ſur l'heure, à qui l'aura ſemée.
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les raviſſeurs le réduit au combat.
Telles furent les loix, que Circé, par ſes charmes,
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens-d'armes;
Circé, ſœur de mon pere, & fille du ſoleil,
Circé, de qui ma ſœur tient cet art ſans pareil,
Dont tantôt à vous perdre eût abuſé ſa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous conſacre auſſi-bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du ſecours.

HYPSIPILE.

Je n'oublîrai jamais que ſa jalouſe envie
Se fût, ſans vos bontés, ſacrifié ma vie;
Et, pour dire encor plus, ce penſer m'eſt ſi doux,
Que ſi j'étois à moi, je voudrois être à vous.
Mais un reſte d'amour retient dans l'impuiſſance
Ces ſentimens d'eſtime, & de reconnoiſſance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner;
Mais enfin je dois tout, & n'ai rien à donner.
Ce qu'à vos yeux ſurpris Jaſon m'a fait d'outrage,
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage;
Et, malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi, je ſuis encore à lui:
Mon eſpoir chancelant dans mon ame inquiéte,
Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il ſouhaite,
Ni que cet infidéle ait dequoi ſe vanter,
Qu'il ne ſe donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire, il faut qu'il me prévienne,
Que ſa foi violée ait dégagé la mienne;
Et que l'hymen ait joint, aux mépris qu'il en fait,
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par ſon parjure à moi-même rendue,
Mes ſentimens d'eſtime auront plus d'étendue;
Et, dans la liberté de faire un ſecond choix,
Je ſaurai mieux penſer à ce que je vous dois.

ABSYRTE.

Je ne ſai ſi ma ſœur voudra prendre aſſurance

Sur

Sur des ſermens trompeurs que rompt ſon inconſtance ;
Mais je ſuis ſûr qu'à moins qu'elle rompe ſon ſort,
Ce que feroit l'hymen, vous l'aurez par ſa mort.
Il combat nos taureaux, & telle eſt leur furie,
Qu'il faut qu'il y périſſe, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos taureaux! Ah! que me dites-vous?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus ſortir que mort, ou ſon époux.

HYPSIPILE.

Ah! Prince, votre ſœur peut croire encor qu'il m'aime ;
Et, ſur ce faux ſoupçon, ſe venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur ſi preſſant,
Peut-être que ſon art n'eſt pas aſſez puiſſant :
De grace, en ma faveur joignez-y tout le vôtre,
Et ſi...

ABSYRTE.

Quoi! vous voulez qu'il vive pour une autre?

HYPSIPILE.

Oui, qu'il vive, & laiſſons tout le reſte au hazard.

ABSYRTE.

Ah, Reine! en votre cœur il garde trop de part ;
Et, s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher ſa perte.
Votre rivale & moi nous en ſommes d'accord ;
A moins que vous m'aimiez, votre Jaſon eſt mort.
Ma ſœur n'a pas pour vous un ſentiment ſi tendre,
Qu'elle aime à le ſauver, afin de vous le rendre ;
Et je ne ſuis pas homme à ſervir mon rival,
Quand vous rendez pour moi mon ſecours ſi fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes ſervices,
Vous deſtinez mon ame à de nouveaux ſupplices ;
C'eſt m'immoler à lui, que de le ſecourir ;
Et lui ſauver le jour, c'eſt me faire périr.
Puiſqu'il faut qu'un des deux ceſſe aujourd'hui de vivre,
Je vais hâter ſa perte, où lui-même il ſe livre ;

Je

Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux;
Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reste d'intérêt que je prens en sa vie
Donne trop d'aigreur, Prince, à votre jalousie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance,
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance;
Et, quand même on la cherche, il arrive souvent,
Qu'on plaint mort un ingrat, qu'on détestoit vivant.
Quand je me défendois sur la foi qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cet ombrage;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate, & se montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jason, & l'aimerai, sans doute,
Jusqu'à l'hymen fatal que ma flamme redoute;
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, & j'en suis assez persuadée,
Pour me donner à vous, s'il se donne à Médée:
Mais, si par jalousie, ou par raison d'état,
Vous les laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi, que ce qu'ose la rage,
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un desespoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à votre tour:
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette Reine;
Et, si je cherche sa mort, craignez aussi ma haine.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆTE.

AH! Madame, est-ce là cette fidélité,
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?
Quand pour vous je m'oppose aux destins de ma fille,
Et l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand

Quand je preſſe un Héros de vous rendre ſa foi,
Vous prêtez à ſon bras des charmes contre moi;
De ſa témérité vous vous faites complice,
Pour renverſer un trône, où je vous fais juſtice:
Comme ſi c'étoit peu de poſſéder Jaſon,
Si pour don nuptial il n'avoit la toiſon;
Et que ſa foi vous fût indignement offerte,
A moins que ſon deſtin éclatât par ma perte.

HYPSIPILE.

Je ne ſai pas, Seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit;
Mais je ſai que mon cœur ne joint à ſon envie
Qu'un timide ſouhait en faveur de ſa vie,
Et que ſi je ſavois ce grand art de charmer,
Je ne m'en ſervirois que pour m'en faire aimer.

ABSYRTE.

Ah! je n'ai que trop crû vos plaintes ajuſtées
A des illuſions entre vous concertées;
Et les doubles tromperes d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloui mon œil mal éclairé.
Oui, trop d'ardeur pour vous, & trop peu de lumiere
M'en conduit en aveugle à ma ruïne entiére.
Ce pompeux appareil que ſoutenoient les vents,
Ces Tritons tout autour rangés comme ſuivans,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté l'hiſtoire ſans raiſon
Déguiſoit le ſecours amené pour Jaſon;
Et vos pleurs ne ſembloient m'en demander vengeance,
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE.

Que ne ſont vos ſoupçons autant de vérités,
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jaſon, Seigneur, & quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la toiſon en ſa place?

ACTE.

AÆTE.

Nos taureaux ſont domtés, nos gens-d'armes défaits,
Abſyrte, après cela crains les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoi, ſon bras...

AÆTE.

Oui, ſon bras ſecondé par ſes charmes
A domté nos taureaux, & défait nos gens-d'armes:
Juge ſi le dragon pourra faire plus qu'eux.
Ils ont pouſſé d'abord de gros torrens de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaiſſe fumée,
Dont ſur toute la plaine une nuit s'eſt formée;
Mais après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vûs au joug, & le champ labouré.
Lui, ſans aucun effroi, comme maître paiſible,
Jettoit dans les ſillons cette ſemence horrible,
D'où s'éleve auſſi-tôt un eſcadron armé,
Par qui de tous côtés il ſe trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui, mais ſon ame plus fiére
Ne daigne contre eux tous s'armer que de pouſſiére.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur,
Ils s'entre-immolent tous au commun adverſaire,
Tous penſent le percer, quand ils percent leur frere;
Leur ſang par-tout regorge, & Jaſon au milieu
Reçoit ce ſacrifice en poſture d'un Dieu;
Et la terre en courroux de n'avoir pû lui nuire,
Rengloutit l'eſcadron qu'elle vient de produire.
On va bien-tôt, Madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par-là votre abord en ces lieux.
Soit Jaſon, ſoit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux, ou par lui, ma perte eſt aſſurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux ſecours
Du deſtin de mon Sceptre, & des mes triſtes jours.

HYPSIPILE.

Connoiſſez mieux, Seigneur, la main qui vous offenſe,
Et, lorſque je perds tout, laiſſez-moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit eſt ſecouru d'ailleurs:

Ce

Ce n'eſt que de chez vous que partent vos malheurs;
Chez vous en eſt la ſource, & Medée elle-même
Rompt ſon art par ſon art, pour plaire à ce qu'elle aime.

ABSYRTE.

Ne l'en accuſez point, elle hait trop Jaſon.
De ſa haine, Seigneur, vous ſavez la raiſon.
La toiſon préférée aigrit trop ſon courage,
Pour craindre qu'il en tienne un ſi grand avantage;
Et ſi contre ſon art ce Prince a réuſſi,
C'eſt qu'on le ſait en Gréce autant, ou plus qu'ici.

AÆTE.

Ah! que tu connois mal juſqu'à quelle manie
D'un amour déréglé paſſe la tyrannie!
Il n'eſt rang, ni pays, ni pere, ni pudeur,
Qu'épargne de ſes feux l'impérieuſe ardeur.
Jaſon plut à Médée, & peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton pere,
Et conſens que ta ſœur, par ce préſent fatal,
S'aſſure d'un amant qui ſeroit ton rival.
Tout mon ſang révolté trahit mon eſpérance:
Je trouve ma ruïne, où fut mon aſſurance:
Le deſtin ne me perd que par l'ordre des miens,
Et mon trône eſt briſé par ſes propres ſoutiens.

ABSYRTE.

Quoi, Seigneur, vous croiriez qu'une action ſi noire...

AÆTE.

Je ſai ce qu'il faut craindre, & non ce qu'il faut croire.
Dans cette obſcurité tout me devient ſuſpect:
L'amour aux droits du ſang garde peu de reſpect;
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette Reine,
A répondre à nos ſoins par des effets de haine;
Et Jaſon peut avoir lui-même, en ce grand art,
Des ſecrets dont le Ciel ne nous fit point de part.
Ainſi, dans les rigueurs de mon ſort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable:
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer,
Et, ne diſcernant rien, j'ai tout à redouter.

Digitized by Google

HYPSIPILE.

La vérité, Seigneur, ſe fait aſſez connoître;
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHE'E, ZETHEZ, CALAIS.

HYPSIPILE.

PArlez, parlez, Jaſon, dites ſans feinte au Roi,
Qui vous ſeconde ici, de Médée, ou de moi:
Dites, eſt-ce elle, ou moi, qui contre lui conſpire?
Eſt-ce pour elle, ou moi, que votre cœur ſoupire?

JASON.

La demande eſt, Madame, un peu hors de ſaiſon,
Je vous y répondrai quand j'aurai la toiſon.
Seigneur, ſans différer, permettez que j'achéve,
La gloire où je prétens ne ſouffre point de tréve;
Elle veut que du Ciel je preſſe le ſecours,
Et ce qu'il m'en promet ne deſcend pas toujours.

AÆTE.

Hâtez à votre gré ce ſecours de deſcendre;
Mais, encore une fois, gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont vû vos yeux jugez ce que je puis,
Tout me paroît facile en l'état où je ſuis;
Et ſi la force enfin répond mal au courage,
Il en eſt parmi nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me ſens brûler...

SCENE IV.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MEDE'E, JASON, ORPHE'E, ZETHEZ, CALAIS.

MEDE'E *ſur le dragon élevée en l'air à la hauteur d'un homme.*

ARrête, déloyal, & laiſſe-moi parler,
Que je rende un plein luſtre à ma gloire ternie,

Par

Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, Madame, & ſur quoi fondez-vous
Ces dignes viſions de votre eſprit jaloux?
Si Jaſon entre nous met quelque différence,
Qui flatte, malgré moi, ſa crédule eſpérance,
Faut-il ſur votre exemple auſſi-tôt préſumer
Qu'on en peut être aimée, & ne le pas aimer?
Connoiſſez mieux Médée, & croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.
Je ne puis empêcher qu'il vous manque de foi,
Mais je vaux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai ſoutenu des revers bien funeſtes,
Avant que je me daigne enrichir de vos reſtes.

HYPSIPILE.

Puiſſiez-vous conſerver ces nobles ſentimens!

MEDE'E.

N'en croyez plus, Seigneur, que les événemens.
Ce ne ſont plus ici ces taureaux, ces gens-d'armes,
Contre qui ſon audace a pû trouver des charmes,
Ce n'eſt point le dragon dont il eſt menacé,
C'eſt Médée elle-même, & tout l'art de Circé.
Fidéle gardien des deſtins de ton maître,
Arbre que tout exprès mon charme avoit fait naître,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jaſon,
Retourne en ton néant, & rens-moi la toiſon.

Elle prend la toiſon en ſa main, & la met ſur le col du dragon. L'arbre où elle étoit ſuſpendue diſparoit, & ſe retire derriére le théatre, après quoi Médée continue en parlant à Jaſon.

Ce n'eſt qu'avec le jour qu'elle peut m'être otée.
Viens donc, viens, téméraire, elle eſt à ta portée,
Viens teindre de mon ſang cet or qui t'eſt ſi cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Approche, il n'eſt plus temps que l'amour te retienne,

Digitized by Google

Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne;
Et, ſans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus, de tes Dieux, ou des miens.

AÆTE.

A ce digne courroux je reconnois ma fille,
C'eſt mon ſang dans ſes yeux, c'eſt ſon ayeul qui brille,
C'eſt le Soleil mon pére. Avancez donc, Jaſon,
Et ſur cette ennemie emportez la toiſon.

JASON.

Seigneur, contre ſes yeux qui voudroit ſe défendre?
Il ne faut point combattre, où l'on aime à ſe rendre.
Oui, Madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas;
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les rochers, qui fait marcher les bois,
Aſſoupis le Dragon, enchante la Princeſſe;
Et vous, Héros ailés, ménagez votre adreſſe,
Si pour cette conquête il vous reſte du cœur,
Tournez ſur le Dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite,
Qui vous fera bien-tôt imiter ma retraite.

ZETHEZ.

Montrez plus d'eſpérance, & ſouvenez-vous mieux
Que nous avons domté des monſtres à vos yeux.

SCENE V.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MEDE'E, ZETHEZ, CALAIS, ORPHE'E.

CALAIS.

Elevons-nous, mon frere, au-deſſus des nuages,
Du ſang, dont nous ſortons prenons les avantages,
Sur-tout obéiſſons aux ordres de Jaſon,

Res-

Digitized by Google

Respectons la Princeſſe, & donnons au Dragon.

Ici Zethez & Calaïs s'élevent au plus haut des nuages en croiſant leur vol.

MEDE'E *en s'élevant auſſi.*

Donnez où vous pourrez, ce vain reſpect m'outrage,
Du ſang dont vous ſortez prenez tout l'avantage;
Je vais voler moi-même au-devant de vos coups,
Et n'avois que Jaſon à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inſpire l'ame aux arbres,
Enchaîne les lions, & déplace les marbres,
D'un pouvoir ſi divin, fais un meilleur emploi,
N'en détruis point la force à l'eſſayer ſur moi.
Mais je n'en parle ainſi, que de peur que ſes charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes:
Ne m'en crois pas, Orphée, & prens l'occaſion
De partager leur gloire, ou leur confuſion.

ORPHE'E *chante.*

Hâtez-vous, enfans de Borée,
Demi-Dieux, hâtez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire aſſurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MEDE'E *voyant qu'aucun des deux ne deſcend pour la combattre.*

Vos Demi-Dieux, Orphée, ont peine à vous entendre,
Il ont volé ſi haut, qu'ils n'en peuvent deſcendre:
De ce nuage épais ſachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHE'E.

Il chante ce ſecond couplet pendant que Zethez & Calaïs fondent l'un après l'autre ſur le Dragon, & le combattent au milieu de l'air. Ils ſe relevent auſſi-tôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte, & tournent face en même temps pour revenir à la charge. Médée eſt au milieu des deux qui pare leurs coups, & fait tourner le Dragon vers l'un & vers l'autre, ſuivant qu'ils ſe préſentent.

Combattez, race d'Orithie,
Demi-Dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomtés
Se font par-tout une heureuſe ſortie,
Des périls les plus redoutés.

ZETHEZ.

Fuyons, ſans plus tarder, la vapeur infernale,
Que ce Dragon affreux de ſon goſier exhale:
La valeur ne peut rien contre un air empeſté.
Fais comme nous, Orphée, & fuis de ton côté.

Zethez, Calaïs, & Orphée s'enfuient.

MEDE'E.

Allez, vaillans guerriers, envoyez-moi Pélée,
Mopſe, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,
Et tout ce reſte enfin, pour qui votre Jaſon
Avec tant de chaleur demandoit la toiſon.
Aucun d'eux ne paroît! Ces ames intrépides
Réglent ſur mes vaincus leurs démarches timides;
Et, malgré leur ardeur pour un exploit ſi beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaiſſeau.
Ne laiſſons pas ainſi la victoire imparfaite,
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité,
Jusques dans ce vaiſſeau, ce qu'elle a mérité.

Médée s'éleve encore plus haut ſur le Dragon.

AÆTE.

Que fais-tu? La toiſon ainſi que toi s'envole.
Ah! Perfide, eſt-ce ainſi que tu me tiens parole,
Toi, qui me promettois, même aux yeux de Jaſon,
Qu'on t'ôteroit le jour avant que la toiſon?

MEDE'E *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promeſſe,
Et vais vous la garder au milieu de la Gréce.
Du pays & du ſang l'amour rompt les liens,
Et les Dieux de Jaſon ſont plus forts que les miens.
Ma ſœur avec ſes fils m'attend dans le navire,

Je

Digitized by Google

Je la ſuis, & ne fais que ce qu'elle m'inſpire,
De toutes deux, Madame ici vous tiendra lieu.
Conſolez-vous, Seigneur, &, pour jamais, adieu.

Elle s'envole avec la toiſon.

SCENE VI.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÆTE.

AH, Madame! Ah, mon fils! Ah, ſort inexorable!
Eſt-il ſur terre un pere, un Roi plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moi ſe ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager!

JUNON *dans ſon char.*

On vous abuſe, Aæte, & Médée elle-même
Dans l'amour qui la force à ſuivre ce qu'elle aime,
S'abuſe comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage:
Dans un coin du jardin, ſous un épais nuage,
Je l'enveloppe encor d'un ſommeil aſſez doux;
Cependant qu'en ſa place ayant pris ſon viſage,
Dans l'eſprit de ſa ſœur j'ai porté les grands coups,
Qui donnent à Jaſon ce dernier avantage
Junon a tout fait ſeule, & je remonte aux Cieux
Preſſer le ſouverain des Dieux
D'approuver ce qu'il m'a plû faire;
Mettez votre eſprit en repos,
Si le deſtin vous eſt contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

Junon remonte au Ciel dans le même char.

AÆTE

Qu'ai-je fait que le Ciel contre moi s'intéreſſe,
Juſqu'à faire deſcendre en terre une Déeſſe?

ABSYRTE.

La deſavoûrez-vous, Madame, & votre cœur

Dédira-t-il ſa voix qui parle en ma faveur?

ÆTE.

Abſyrte, il n'eſt plus temps de parler de ta flamme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en ſon ame,
Et que lui peut offrir ton ridicule eſpoir,
Qu'un Sceptre qui m'échappe, un Trône prêt à cheoir?
Ne ſongeons qu'à punir le traître, & ſa complice,
Nous aurons Dieux pour Dieux à nous faire juſtice;
Et déja le Soleil, pour nous prêter ſecours,
Fait ouvrir ſon Palais, & détourne ſon cours.

Le Ciel s'ouvre, & fait paroître le Palais du Soleil, où on le voit dans ſon char tout brillant de lumiére, s'avancer vers les ſpectateurs, & ſortant de ce Palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le Palais s'ouvre auſſi quelque momens après. Ce Maître des Dieux y paroit ſur ſon trône, avec Junon à ſon côté. Ces trois théatres qu'on voit tout à la fois ſont un ſpectacle tout à fait agréable & majeſtueux. La ſombre verdure de la forêt épaiſſe qui occupe le premier, releve d'autant plus la clarté des deux autres, par l'oppoſition de ſes ombres. Le Palais du Soleil, qui fait le ſecond, à ſes colonnes toutes d'oripeau, & ſon lambris doré, avec divers grands feuillages à l'arabeſque. Le rejailliſſement des lumiéres qui portent ſur ces dorures, produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui ſort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont aux deux bouts, & au milieu, des Aigles d'or, entre leſquelles on voit peintes en baſſe taille toutes les amours de ce Dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverſes pierres précieuſes, environnées chacune d'un cercle, ou d'un quarré d'or. Au haut de ces piliers ſont d'autres grandes Aigles d'or, qui ſoutiennent de leur bec le platfond de ce Palais, compoſé de richss étoffes de diverſes couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les Aigles laiſſent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a une autre grande Aigle à ſes pieds.

Digitized by Google

pieds, qui porte son foudre, & Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds, de grandeur & de couleur naturelle.

SCENE DERNIERE.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÆTE, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆTE.

AMe de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons par-tout éclater la puissance,
Souffriras tu qu'un Roi, qui tient de toi le jour,
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumiére,
De leurs climats chéris détourne ta carriére,
N'éclaire point leur fuite, après qu'ils m'ont détruit;
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus, montre toi pere, &, pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Gréce avec ton char brûlant;
Que d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, & leur butin en poudre;
Et que par mon courroux leur pays désolé,
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je voi que tu m'entens, & ce coup d'oeil m'annonce
Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.
Parle donc, & fais voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prens les intérêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, & ne puis davantage,
Un noir destin s'oppose à tes justes desseins;
Et depuis Phaëton, ce brillant attelage
Ne peut passer en d'autr es mains.
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,

Je diſpenſe en eſclave, & les nuits, & les jours;
Mais enfin ton pere t'écoute,
Et joint ſes vœux aux tiens, pour un plus fort ſecours.

Ici s'ouvre le Ciel de Jupiter, & le Soleil continue en lui adreſſant la parole.

Maître abſolu des destinées,
Change leurs dures loix en faveur de mon ſang,
Et laiſſe-lui garder ſon rang
Parmi les Têtes Couronnées.
C'eſt toi qui régles les Etats,
C'eſt toi qui départs les Couronnes;
Et, quand le ſort jaloux met un Monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, & fait des attentats
Qui dérobent ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obſtacle à de ſi juſtes vœux,
Mais laiſſez ma puiſſance entiére,
Et ſi l'ordre du ſort ſe rompt à ſa priére,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire ſon Axte,
Ne détruiſez pas mes héros;
Aſſurez à ſes jours, gloire, ſceptre, repos,
Aſſurez-lui tous les biens qu'il ſouhaite;
Mais de la même main aſſurez à Jaſon
Médée, & la toiſon.

JUPITER.

Des arrêts du destin l'ordre eſt invariable,
Rien ne ſauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil, & ce tréſor ſurpris
Lui rend de ſes états la perte inévitable.
Mais la même légéreté
Qui donne Jaſon à Médée,
Servira de ſupplice à l'infidélité
Où pour lui contre un pere elle s'eſt hazardée.
Perſés dans la Scythie arme un bras ſouverain;
Si-tôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Axte,
Et par une prompte retraite

Epar-

Digitized by Google

Epargnez tout le ſang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites votre aſyle,
Le Ciel veut qu'Hypſipile
Réponde aux vœux d'Abſyrte, & qu'un ſceptre dotal,
Adouciſſe le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit ſortir un Médus qui vous doit rétablir,
A rentrer dans Colchos il ſera votre guide,
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir,
Feront de tous vos maux les aſſurés remédes,
Et donneront naiſſance à l'empire des Médes.

Le Palais de Jupiter, & celui du Soleil ſe referment.

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles ſoupirs,
Puiſque le Ciel répare, & venge votre perte,
Et qu'une autre Couronne offerte
Ne peut plus vous ſouffrir de juſtes déplaiſirs.
Adieu. J'ai trop long temps détourné ma carriére,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens,
Qui devoient ailleurs ma lumiére.
Allez, heureux amans,
Pour qui Jupiter montre une faveur entiére,
Hâtez-vous d'obéir à ſes commandemens.

Il diſparoit en baiſſant, comme pour fondre dans la mer.

HYPSIPILE.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne,
Un Prince ſi bien né vaut mieux qu'une Couronne:
Si-tôt que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foi pour Jaſon nuiſoit ſeule à ſon feu.
Mais à préſent, Seigneur, cette foi dégagée...

AÆTE.

Ah! Madame, ma perte eſt déja trop vengée,

Digitized by Google

Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaît à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices;
Et par nos vœux unis répondre aux doux espoir,
Que daigne un Dieu si grand nous faire concevoir.

FIN.

EXA-

Digitized by Google

EXAMEN

DE LA TOISON D'OR.

L'ANTIQUITE' *n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le Voyage des Argonautes; mais comme les Historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, & que les Poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions, ne se sont pas assez accordés pour prendre la même route; j'ai crû que pour en faciliter l'intelligence entiere, il étoit à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, & de qui entre autres choses j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciope.*

Phryxus étoit fils d'Athamas, Roi de Thébes, & de Néphélé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune Prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mere lui donna, après l'avoir reçû de Mercure. Il le sacrifia à Mars si-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aate, fils du Soleil, & Roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope sa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce Monarque, & lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette toison; qu'en même temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume, & qu'il étoit résolu dans le Ciel que Médée son autre fille auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'une

Digitized by Google

côté Aete, pour conſerver cette toiſon qu'il voyoit ſi néceſſaire à ſa propre conſervation, voulut en rendre la conquête impoſſible par le moyen des charmes de Circé ſa ſœur, & de Médée ſa fille. Ces deux ſavantes Magiciennes firent en ſorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître, qu'après avoir domté deux taureaux, dont l'haleine étoit toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où enſuite il falloit ſemer des dents de ſerpent, dont naiſſoient auſſi-tôt autant de gens-d'armes, qui tous enſemble attaquoient le téméraire, qui ſe hazardoit à une ſi dangereuſe entrepriſe; & pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, & qui étoit le plus fidéle & le plus redoutable gardien de ce tréſor. D'autre côté les Rois voiſins, jaloux de la grandeur d'Aete, s'armerent pour cette conquête, & entre autres Perſès ſon frere, Roi de la Cherſonneſe Taurique, & fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du ſecours des Scythes, Aete emprunta celui de Styrus Roi d'Albanie, à qui il promit Médée pour ſatisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçû du Ciel par cette ombre de Phryxus. Ils donnoient bataille, & la victoire panchoit du côté de Perſès, lorſque Jaſon arriva ſuivi de ſes Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire; & en moins d'un mois ces héros firent emporter tant d'avantages au Roi de Colchos ſur ſes ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'eſt ici que commence la piéce; mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jaſon, & du deſſein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æſon, Roi de Theſſalie, ſur qui Pélias ſon frere avoit uſurpé ce royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune & de Tyro fille de Salmonée, qui épouſa enſuite Crétheus pere d'Æſon, que je viens de nommer. Cette uſurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de ſa ſorte, lui rendit ſuſpect le courage

de

Digitized by Google

de Jason, son neveu & légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que pour l'éloigner, ou plûtôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or, dans la croyance que ce Prince y périroit, & le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'Etat dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le Navire Argo, où s'embarquérent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Gréce. Orphée fut du nombre avec Zethez & Calaïs, fils du Vent Borée & d'Orithie Princesse de Thrace, qui étoient nés avec des aîles comme leur pere, & qui par ce moyen ayant vû Phinée en passant, le délivrérent des Harpyes, qui fondoient sur ses viandes si-tôt que sa table étoit servie, & leur donnérent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros durant leur voyage reçûrent beaucoup de faveurs de Junon & de Pallas, & prirent terre à Lemnos, dont étoit Reine Hypsipile, où ils tardérent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette Reine, & lui donna parole de l'épouser à son retour, ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, & de lui faire les mêmes protestations si-tot qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eut vû le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous ces périls, & enlever la toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, & qu'elle assoupit. Un Auteur que cite le Mythologiste Noël le Comte, & qu'il appelle Denis le Miléſien, dit qu'elle lui porta la toison jusque dans son navire, & c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante & plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la Poësie en de pareilles rencontres; mais j'ai crû en avoir encore plus de droit, en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

C'est

C'eſt avec un fondement ſemblable que j'ai introduit Abſyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en faſſe qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide & Sénéque le diſent; mais Apollonius Rhodius le fait ſon aîné, & ſi nous voulons l'en croire, Aete l'avoit eu d'Aſtérodie, avant qu'il épouſât la mere de cette Princeſſe, qu'il nomme Idie fille de l'Océan. Il dit de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieilleſſe d'Aete ne lui permettant pas de les pourſuivre, ce Prince monta ſur mer, & les joignit autour d'une Iſle ſituée à l'embouchure du Danube, & qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée ſe voyant perdue avec tous ces Grecs, qu'elle voyoit trop foibles pour lui réſiſter, feignit de les vouloir trahir; & ayant attiré ce frére trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le Temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuſcade de Jaſon, où il fut tué. Valerius Flaccus dit les mêmes choſes d'Abſyrte que cet Auteur Grec; & c'eſt ſur l'autorité de l'un & de l'autre que je me ſuis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir ſuivie, quand j'ai mis Médée ſur le theatre. C'eſt me contredire moi-même en quelque ſorte; mais Sénéque, dont je l'ai tiré, m'en donne l'exemple, lorſqu'après avoir fait mourir Jocaſte dans l'Oedipe, il la fait revivre dans la Thébaïde, pour ſe trouver au milieu de ſes deux fils, comme ils ſont prêts de commencer le funeſte duel où ils s'entretuent, ſi toutefois ces deux Piéces ſont véritablement du même Auteur.

FER-

Digitized by Google

SERTORIUS,

TRAGEDIE.

1662.

Digitized by Google

AU LECTEUR.

NE cherchez point dans cette Tragédie les agrémens qui ſont en poſſeſſion de faire réuſſir au théatre les poëmes de cette nature: vous n'y trouverez, ni tendreſſes d'amour, ni emportemens de paſſion, ni deſcriptions pompeuſes, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplû, & que la dignité des noms illuſtres, la grandeur de leurs intérêts, & la nouveauté de quelques caractéres, ont ſuppléé au manque de ces graces. Le ſujet eſt ſimple, & du nombre de ces événemens connus, où il ne nous eſt pas permis de rien changer, qu'autant que la néceſſité indiſpenſable de les réduire dans la régle, nous force d'en reſſerrer les temps & les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, aſſez compatibles l'une & l'autre avec les vérités hiſtoriques à qui je me ſuis attaché. L'une a vêcu de ce temps-là. C'eſt la premiére femme de Pompée, qu'il repudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Æmilie,

Digitized by Google

lie, fille de ſa femme. Ce divorce eſt conſtant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuſe, qu'ils appellent tous Antiſtie, à la réſerve d'un Eſpagnol Evêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Ariſtie, que j'ai préféré comme plus doux à l'oreille. Leur ſilence m'ayant laiſſé liberté entiére de lui faire un refuge, j'ai crû ne lui en pouvoir choiſir un avec plus de vraiſemblance, que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable, par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, & que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en uſa comme je le marque. L'autre femme eſt une pure idée de mon eſprit, mais qui ne laiſſe pas d'avoir auſſi quelque fondement dans l'Hiſtoire. Elle nous apprend que les Luſitaniens appellérent Sertorius d'Afrique, pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en République, ou ſous une Monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une Reine, & je ne la pouvois faire ſortir d'un ſang

plus

Digitized by Google

plus conſidérable, que celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Eſpagne ait oppoſé aux Romains, & le dernier qui leur a fait tête dans ces Provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas Roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité: & les Préteurs & Conſuls que Rome envoya pour le combattre, & qu'il défit ſouvent, l'eſtimérent aſſez pour faire des traités de paix avec lui, comme avec un ſouverain & juſte ennemi. Sa mort arriva ſoixante & huit ans avant celle que je traite; de ſorte qu'il auroit pu être ayeul ou biſayeul de cette Reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le Conſul Q. Servilius, & non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette Princeſſe, ſur la foi de cet Evêque Eſpagnol que je viens de citer, & qui ma jetté dans l'erreur après lui. Elle eſt aiſée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, & qu'il faut rétablir ainſi:

Et de Servilius l'aſtre prédominanet

Je ſai bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort ſix ans avant Sertorius; mais à le prendre à la rigueur, il

il eſt permis de preſſer les temps pour faire l'unité de jour ; & pourvu qu'il n'y ait point d'impoſſibilité formelle, je puis faire arriver en ſix jours, voire en ſix heures, ce qui s'eſt paſſé en ſix ans. Cela poſé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, ſans rien détruire de ce que je dis ici, puiſqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas eſt parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démiſſion de ſa Dictature, ce qu'il fait en même temps que Sertorius eſt aſſaſſiné. Je dis de plus, que bien que nous devions être aſſez ſcrupuleux obſervateurs de l'ordre des temps, néanmoins pourvu que ceux que nous faiſons parler ſe ſoient connus, & ayent eu enſemble quelques intérêts à démêler, nous ne ſommes pas obligés à nous attacher ſi préciſément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore ſans miracle ; & l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture ſuperficielle de l'Hiſtoire, s'offenſe rarement d'une pareille prolongation qui ne ſort point de la vrai-ſemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une régle générale de cette licence, ſans y mettre quelque diſtinc-

tion.

Digitized by Google

tion. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Eſpagne, & lui fut de ſi peu d'importance, qu'il eſt mal-aiſé, en liſant la vie de ce Héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux eſt mort le premier, ſi l'on n'en eſt inſtruit d'ailleurs. Autre choſe eſt de celles qui renverſent les Etats, détruiſent les partis, & donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit ſoulever tout l'auditoire contre un Auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de Céſar. D'ailleurs, il falloit colorer & excuſer en quelque ſorte la guerre que Pompée, & les autres Chefs Romains, continuoient contre Sertorius; car il eſt aſſez mal-aiſé de comprendre pourquoi l'on s'y obſtinoit, après que la République ſembloit être rétablie par la démiſſion volontaire & la mort de ſon Tyran. Sans doute que ſon eſprit de Souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y étoit pas mort avec lui, & que Pompée & beaucoup d'autres aſpirant dans l'ame à prendre ſa place, craignoient que Sertorius ne leur fût un puiſſant obſtacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour ſa patrie, ou par la gran-

Digitized by Google

grandeur de ſa réputation, & le mérite de ſes actions qui lui euſſent fait donner la préférence, ſi ce grand ébranlement de la République l'eût miſe en état de ne ſe pouvoir paſſer de maître. Pour ne pas deshonorer Pompée par cette jalouſie ſecrette de ſon ambition, qui ſemoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater ſi hautement, & qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me ſuis perſuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injuſtice à la violence de ſa domination. Cela m'a ſervi de plus à arrêter l'effet de ce puiſſant amour que je lui fais conſerver pour ſon Ariſtie, avec qui il n'eût pu ſe défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illuſtre, donne un grand poids aux raiſonnemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée ſemble s'écarter un peu de la prudence d'un Général d'armée, lorſque, ſur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville, dont ce chef du parti contraire eſt maître abſolu; mais c'eſt une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de

ne

Digitized by Google

ne craindre aucune ſupercherie de la part d'un ſi grand homme. Ce n'eſt pas que je ne veuille bien accorder aux Critiques qu'il n'a pas aſſez pourvu à ſa propre ſureté ; mais il m'étoit impoſſible de garder l'unité de lieu ſans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la régle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir ſa femme, dont je le fais encore ſi paſſionné, & à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de ſavoir ſes intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaiſir qu'on a pris à cette contérence, que quelques-uns des premiers dans la Cour, & pour la naiſſance, & pour l'eſprit, ont eſtimé autant qu'une piéce entiére. Vous n'en ſerez pas deſavoué par Ariſtote, qui ſouffre qu'on mette quelquefois des choſes ſans raiſon ſur le théatre, quand il y a apparence qu'elles ſeront bien reçûes, & qu'on a lieu d'eſpérer que les avantages que le poëme en tirera pourront mériter cette grace.

ACTEURS.

Digitized by Google

ACTEURS.

SERTORIUS, Général du parti de Marius en Eſpagne.

PERPENNA, Lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, Tribun de l'armée de Sertorius.

POMPE'E, Général du parti de Sylla.

ARISTIE, Femme de Pompée.

VIRIATE, Reine de Luſitanie, à préſent Portugal.

THAMIRE, Dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, Tribun du parti de Pompée.

ARCAS, Affranchi d'Aristius, frere d'Aristie.

La ſcéne eſt à Nertobrige, ville d'Arragon, conquiſe par Sertorius, à préſent Calatayud.

Digitized by Google

SERTORIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

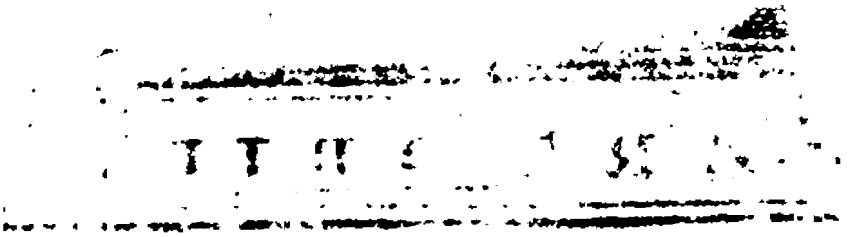
Où me vient ce desordre, Aufide,
& que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison,
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords;
Cette ame d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ses remords la chaine mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFI-

Digitized by Google

SERTORIUS.

Digitized by Google



Digitized by Google

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppoſe au beau ſuccès de l'eſpoir qui vous flatte;
Et depuis quand, Seigneur, la ſoif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais ſang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile eſt le régne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide eſt ſeule à dédaigner?
L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.
Marius, ni Carbon, n'eurent point de ſcrupules,
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla, ni Marius,
N'ont jamais épargné le ſang de leurs vaincus;
Tour à tour la victoire autour d'eux en furie
A pouſſé leur courroux juſqu'à la barbarie;
Tour à tour le carnage & les proſcriptions
Ont ſacrifié Rome à leurs diſſenſions;
Mais leurs ſanglans diſcords qui nous donnent des Maîtres,
Ont fait des meurtriers, & n'ont point fait de maîtres;
Leurs plus vaſtes fureurs jamais n'ont conſenti
Qu'aucun verſât le ſang de ſon propre parti;
Et dans l'un, ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'aſſaſſiner ſon Chef, pour monter en ſa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, & n'êtes plus jaloux
De ſuivre les drapeaux d'un Chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faiſons plus la guerre,
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? Pourquoi tant de combats?
Si nous voulons ſervir, Sylla nous tend les bras.

C'eſt mal vivre en Romain, que prendre loi d'un homme;
Mais tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis, quand tu parles ainſi.
Du moins la liberté reſpire encore ici,
De notre République à Rome anéantie
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet aſyle ouvert aux illuſtres proſcrits
Réunit du Sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces Provinces,
Leur impoſe tribut, fait des loix à leurs *Princes*.
Maintient de nos Romains le reſte indépendant:
Mais, comme tout parti demande un Commandant,
Ce bonheur imprévu qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'eſt acquis chez les peuples d'Eſpagne...

AUFIDE.

Ah! c'eſt ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, & vous ravit l'honneur.
Vous n'en ſauriez douter, pour peu qu'il vous ſouvienne
Du jour que votre armée alla joindre la ſienne;
Lors....

PERPENNA.

N'envenime point le cuiſant ſouvenir,
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le paſſois en nombre, auſſi-bien qu'en nobleſſe,
Il ſuccomboit ſans moi ſous ſa propre foibleſſe;
Mais ſi-tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déſerté pour repeupler le ſien;
Je vis par mes ſoldats mes aigles arrachées,
Pour ſe ranger ſous lui, voler vers ſes tranchées;
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Je les ſuivis de rage, & m'y rangeai comme eux,
L'impérieuſe aigreur de l'âpre jalouſie,
Dont en ſecret dès-lors mon ame fut ſaiſie,
Groſſit de jour en jour ſous une paſſion

Qui

Digitized by Google

Qui tyranniſe encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate, & cette grande Reine
Des Luſitaniens l'illustre Souveraine,
Pourroit par ſon hymen me rendre ſur les ſiens
Ce pouvoir abſolu qu'il m'ôte ſur les miens:
Mais elle-même, helas! de ce grand nom charmée
S'attache au bruit heureux que fait ſa renommée,
Cependant qu'inſenſible à ce qu'elle a d'appas,
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De ſon astre oppoſé telle eſt la violence,
Qu'il me vole par-tout, même ſans qu'il y penſe;
Et que toutes les fois qu'il m'enleve mon bien,
Son nom fait tout pour lui, ſans qu'il en ſache rien.
Je ſai qu'il peut aimer, & nous cacher ſa flamme;
Mais je veux ſur ce point lui découvrir mon ame,
Et s'il peut me céder ce trône où je prétens,
J'immolerai ma haine à mes deſirs contens;
Et je n'envîrai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en aſſure autant chez ce peuple barbare,
Qui formé par nos ſoins, inſtruit de notre main,
Sous notre diſcipline eſt devenu Romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et ſi ces intérêts vous ſont enfin ſi doux,
Viriate, lui mort, n'eſt-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui, mais de cette mort la ſuite m'embarraſſe:
Aurai-je ſa fortune, auſſi-bien que ſa place?
Ceux dont il a gagné la croyance & l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui;
Et pour venger ſa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée?

AUFIDE.

C'eſt trop craindre, & trop tard. C'eſt dans votre feſtin
Que ce ſoir par votre ordre on tranche ſon deſtin.
La tréve a diſperſé l'armée à la campagne,

Digitized by Google

Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occaſion nous rit dans un ſi grand deſſein ;
Mais tel bras n'eſt à nous que juſques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices ;
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices ;
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en eſt parmi nous
Qui pourroient bien avoir même remords que vous,
Et ſi vous differez... Mais le Tyran arrive ;
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
Et je prîrai les Dieux que dans cet entretien
Vous ayez aſſez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

APprenez un deſſein qui vient de me ſurprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu ſe doit rendre,
Il veut ſur nos débats conférer avec moi,
Et, pour toute aſſurance, il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole ſuffit entre les grands courages,
D'un homme tel que vous la foi vaut cent ôtages,
Je n'en ſuis point ſurpris ; mais ce qui me ſurprend
C'eſt de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entiére déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'eſt avoir beaucoup fait, que d'avoir juſques-là
Fait deſcendre l'orgueil des Héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il eſt plus fort que nous, ce n'eſt plus en Eſpagne,
Où nous forçons les ſiens de quitter la campagne,
Et de ſe retrancher dans l'empire douteux
Que lui ſouffre à regret une Province ou deux,
Qu'à ſa fortune laſſe il craint que je n'enleve,

Si-tôt

Si-tôt que le printemps aura fini la tréve.
C'eſt l'heureuſe union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux ſuccès qu'à toute heure j'obtiens,
C'eſt à vous que je dois ce que j'ai de puiſſance:
Attendez tout auſſi de ma reconnoiſſance.
Je reviens à Pompée, & penſe deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord avantageux, ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'eſpoir qui le flatte
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du Maître qu'il s'y donne, & l'ordre, & le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois crû qu'Ariſtie ici réfugiée,
Que forcé par ce Maître il a répudiée,
Par un reſte d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ſes adieux;
Car de ſon cher Tyran l'injuſtice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore, ils s'aimoient chérement.
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Ariſtie,
Que ſa premiére flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un aſyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illuſtre époux:
C'eſt ainſi qu'elle parle, & m'offre l'aſſiſtance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ſes parens, les autres ſes amis,
Si je veux l'épouſer, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.
Voyez avec loiſir ce que j'en dois attendre,
Je veux bien m'en remettre à votre ſentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, Seigneur, balancer un moment?
A moins d'une ſecrette & forte antipathie,
Qui vous montre un ſupplice en l'hymen d'Aristie,
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence,
Et de ce que je crains, & de ce que je penſe.
J'aime ailleurs. A mon âge il ſiéd ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſû charmer:
Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire,
La Reine Viriate à mon hymen aspire.
Elle veut que ce choix de ſon ambition
De ſon peuple avec nous commence l'union;
Et qu'enſuite à l'envi mille autres hyménées
De nos deux nations l'une & l'autre enchaînées
Mêlent ſi bien le ſang & l'intérêt commun,
Qu'ils réduiſent bien-tôt les deux peuples en un.
C'eſt ce qu'elle prétend pour digne récompenſe,
De nous avoir ſervis avec cette conſtance,
Qui n'épargne ni bien, ni ſang de ſes ſujets,
Pour affermir ici nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle,
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidéle;
Et, comme ce deſſein n'eſt plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir, ſi j'épouſe Aristie;
Et que de ſes ſujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, & ſervir ſon courroux,
Ne tourne obſtinément ſes armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre eſt peu conſidérable;
Et, ſous un faux eſpoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voilà ce qui retient mon eſprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance,
Et la Reine à tel point n'aſſervit pas mon cœur,
Qu'il

Digitized by Google

Qu'il ne faſſe encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, Seigneur, dont votre ame eſt génée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il eſt vrai, pourra s'en émouvoir;
Mais que ſert la colere, où manque le pouvoir?
Malgré ſa jalouſie, & ſes vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ſes places?
Les ſiens, dont vous craignez le vif reſſentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entre eux, & des plus grands courages,
N'avez-vous par les fils dans Oſca pour ôtages?
Tous leurs Chefs ſont Romains, & leurs propres Soldats,
Diſperſés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos loix, & n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, & pourquoi refuſer...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiſer?
Je vois ce qu'on m'a dit, vous aimez Viriate,
Et votre amour caché dans vos raiſons éclate.
Mais les raiſonnemens ſont ici ſuperflus;
Dites que vous l'aimez, & je ne l'aime plus.
Parlez, je vous dois tant, que ma reconnoiſſance
Ne peut être ſans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur eſt ſi doux,
Que j'oſe...

SERTORIUS.

C'eſt aſſez, je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah, Seigneur! c'en eſt trop, &...

SERTORIUS.

Point de repartie,
Tous mes vœux ſont déja du côté d'Ariſtie;

Et je l'épouſerai, pourvu qu'en même jour
La Reine ſe réſolve à payer votre amour:
Car, quoi que vous diſiez, je dois craindre ſa haine,
Et fuirois à ce prix cette illuſtre Romaine.
La voici, laiſſez-moi ménager ſon eſprit;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

NE vous offenſez pas, ſi dans mon infortune
Ma foibleſſe me force à vous être importune,
Non pas pour mon hymen; les ſuites d'un tel choix
Méritent qu'on y penſe un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, Seigneur, joindre à mes eſpérances,
Contre un péril nouveau, nouvelles aſſurances.
J'apprens qu'un infidéle, autrefois mon époux,
Vient jusques dans ces murs conférer avec vous:
L'ordre de ſon Tyran, & ſa flamme inquiéte,
Me pourront envier l'honneur de ma retraite,
L'un en prévoit la ſuite, & l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contre elle ont leurs raiſons d'état.
Je vous demande donc ſûreté toute entiére,
Contre la violence, & contre la priére,
Si par l'une ou par l'autre il veut ſe reſſaiſir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs ſans déplaiſir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, Madame, un ſi rare mérite
Semble croître de prix, quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici ſûreté contre tous,
Pourvu que vous puiſſiez en trouver contre vous;
Et que contre un ingrat, dont l'amour fut ſi tendre,

Lors-

Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bien-tôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Æmilie,
M'a livrée aux mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé;
Mais, s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Æmilie, & me rendoit ma place,
J'aurois peine, Seigneur, à lui refuser grace;
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte, en vain j'ose, Madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame;
Pompée en est encor l'unique souverain,
Tous vos ressentimens n'offrent que votre main;
Et, quand par ces refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur si je sai mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse;
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon Tyran, & relever mon sort?
Laissons, Seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soupirs & de flammes;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la République:
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sai que c'est beaucoup que ce que je prétens;
Mais, dans ce dur exil que mon Tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose;
Et j'ai des sentimens trop nobles, ou trop vains,
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'eſt pas dû. Je ſuis...

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, Seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom ſembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidéle eſt d'un rang au-deſſous.
Il ſert dans ſon parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, & lui ſujet dans l'autre;
Et ſon divorce enfin, qui m'arrache ſa foi,
L'y laiſſe par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'éleve à la grandeur ſublime,
Tandis qu'en l'eſclavage un autre hymen l'abime.
Mais, Seigneur, je m'emporte, & l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien eſt encor dedans l'incertitude,
Je n'en conçois l'eſpoir qu'avec inquiétude,
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet eſpoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot aſſurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, Madame, après tout, que puis-je vous répondre,
De quoi vous aſſurer, ſi vous-même parlez,
Sans être ſûre encor de ce que vous voulez?
De votre illuſtre hymen je ſai les avantages,
J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages;
Et vois que leur ſecours, nous rehauſſant le bras,
Auroit bien-tôt jetté la tyrannie à bas:
Mais cette attente auſſi pourroit ſe voir trompée
Dans l'offre d'une main qui ſe garde à Pompée;
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre, & ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma perſonne,

Je

Je vous dirois, Seigneur : *Prenez, je vous le donne,*
Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard ;
Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'eſt qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus, en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chaſſer Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ?
Ira-t-il ſe livrer à ſon juſte courroux ?
Non, non, ſi je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainſi, par mon hymen vous avez aſſurance
Que mille vrais Romains prendront votre défenſe ;
Mais ſi j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, & Pompée avec eux.
Vous aurez ſes amis par ce nouveau divorce,
Vous aurez du Tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ſes plus braves Soldats
Qui de leur Général voudront ſuivre les pas,
Vous marcherez vers Rome à communes enſeignes.
Il ſera temps alors, Sylla, que tu me craignes :
Tremble, & crois voir bien-tôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame ;
Mais, s'il me laiſſe encor quelques droits ſur ſon cœur,
Il reprendra ſa foi, ſa vertu, ſon honneur,
Pour rentrer dans mes fers il briſera tes chaînes ;
Et nous t'accablerons ſous nos communes haines.
J'abuſe trop, Seigneur, d'un précieux loiſir ;
Voilà vos interêts, c'eſt à vous de choiſir.
Si votre amour trop prompt veut borner ſa conquête,

Digitized by Google

Je vous le dis encor, ma main eſt toute prête :
Je vous laiſſe y penſer. Sur-tout, ſouvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut ſouffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange ;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
Qu'après vous, & Pompée, il n'en eſt point pour moi ;
Et que....

SERTORIUS.

Vous le verrez, & ſaurez ſa penſée.

ARISTIE.

Adieu, Seigneur, j'y ſuis la plus intéreſſée ;
Et j'y vais préparer mon reſte de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.

(*Seul.*)

Dieux ! ſouffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'eſt un ſort cruel d'aimer par politique ;
Et que ſes intérêts ſont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur eſt ailleurs !

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

THamire, il faut parler, l'occaſion nous preſſe,
Rome juſqu'en ces murs m'envoie une maîtreſſe;
Et l'exil d'Ariſtie, enveloppé d'ennuis,
Eſt prêt à l'emporter ſur tout ce que je ſuis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en uſage,
En vain par le mépris des vœux de tous nos Rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix;
Le ſeul pour qui je tâche à le rendre viſible,
Ou n'oſe en rien connoître, ou demeure inſenſible;
Et laiſſe à ma pudeur des ſentimens confus,
Que l'amour-propre obſtine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, & prens ſoin de lui dire,
A ce Héros ſi cher... Tu le connois, Thamire:
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui,
Et pour qui mépriſer tous nos Rois, que pour lui?
Servorius lui ſeul, digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui ſavoir le glorieux deſſein
De m'affermir au trône en lui donnant la main;
Dis-lui... Mais j'aurois tort d'inſtruire ton adreſſe,
Moi, qui connois ton zéle à ſervir ta Princeſſe.

THAMIRE.

Madame, en ce Héros tout eſt illuſtre & grand;
Mais, à parler ſans fard, votre amour me ſurprend.
Il eſt aſſez nouveau qu'un homme de ſon âge
Ait des charmes ſi forts pour un jeune courage;
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Trouvent l'heureux ſecret de captiver les ſens.

VIRIATE.

Ce ne ſont pas les ſens que mon amour conſulte,
Il hait des paſſions l'impétueux tumulte;
Et ſon feu, que j'attache aux ſoins de ma grandeur,
Dédaigne tout mêlange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,
Qui ſoutient un banni contre toute la terre;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui ſemble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge,
Le mérite a toujours des charmes eclatans;
Et quiconque peut tout, eſt aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, Madame, nos Rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite;
Et dans votre parti ſe peut-il qu'aucun d'eux
N'ait ſignalé ſon nom par des exploits fameux?
Celui des Turdetans, celui des Celtiberes,
Soutiendroient-ils ſi mal le ſceptre de vos peres...

VIRIATE.

Contre des Rois comme eux j'aimerois leur ſoutien,
Mais contre les Romains tout leur pouvoir n'eſt rien.
Rome ſeule aujourd'hui peut réſiſter à Rome,
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme:
Et que ſon propre ſang en faveur de ces lieux
Balance les Deſtins, & partage les Dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de ſon amitié faire honneur à leurs Princes,
Sous un ſi haut appui nos Rois humiliés
N'ont été que ſujets ſous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont oſé contre leur ſervitude,
N'en a rendu le joug que plus fort, & plus rude.

Qu'a

Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puiſſance & de gloire
Briſé contre l'écueil d'une ſeule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un ſort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois Préteurs, il gagna dix batailles,
Il repouſſa l'aſſaut de plus de cent murailles,
Et du Conſul Brutus l'aſtre prédominant
Diſſipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand Roi fut defait, il en perdit la vie,
Et laiſſoit ſa couronne à jamais aſſervie,
Si pour briſer les fers de ſon peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que ſon courage à nos deſtins préſide,
Un bonheur ſi conſtant de nos armes décide,
Que deux luſtres de guerre aſſurent nos climats
Contre ces Souverains de tant de Potentats,
Et leur laiſſent à peine, au bout de dix années,
Pour ſe couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
Nos Rois, ſans ce Héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux ſans-ceſſe auroient rompu les coups,
Jamais ils n'auroient pu choiſir entre eux un Maître.

THAMIRE.

Mais conſentiront-ils qu'un Romain puiſſe l'être?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, & les traite d'égal:
Mais, Thamire, après tout, il eſt leur Général,
Ils combattent ſous lui, ſous ſon ordre ils s'uniſſent;
Et tous ces Rois de nom en effet obéiſſent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine & fauſſe égalité.

THAMIRE.

Je n'oſe vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à ſon âge.
Mais enfin ce héros ſujet au cours des ans,
A trop long-temps vaincu, pour vaincre encor long-temps;

Et

Et ſa mort...

VIRIATE.

Jouïſſons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de ſon illustre vie;
Sa mort me laiſſera, pour ma protection,
La ſplendeur de ſon ombre, & l'éclat de ſon nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puiſſance ennemie,
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent Rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois,
Je l'apperçois qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

QUe direz-vous, Madame,
Du deſſein téméraire où s'échappe mon ame?
N'eſt-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il eſt ſi peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y paſſe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai beſoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos Rois à l'envi briguent votre hyménée,
Et comme vos bontés font notre deſtinée,
Par ces mêmes bontés j'oſe vous conjurer,
En faiſant ce grand choix, de nous conſidérer.
Si vous prenez un Prince, inconſtant, infidele,
Ou qui pour le parti n'ait pas aſſez de zéle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras....

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai

J'ai mis tous mes Etats ſi bien ſous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il faſſe, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choiſiſſez-le vous même, & parlez-moi ſans feinte.
Pour qui de tous ces Rois êtes-vous ſans ſoupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût auſſi vous plaire;
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il ſemble que pour tous ſans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'eſt peut-être, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît;
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au ſeul aſpect de la Grandeur Romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuſer un don de votre main?

SERTORIUS.

J'oſe, après cet aveu, vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naiſſance, il en a le grand cœur,
Il eſt couvert de gloire, il eſt plein de valeur,
De toute votre Eſpagne il a gagné l'eſtime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime,
Enfin c'eſt Perpenna ſur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités.
Les éloges brillans que vous daigniez y joindre
Ne me permettoient pas d'eſpérer rien de moindre;
Mais certes le détour eſt un peu ſurprenant.
Vous donnez une Reine à votre Lieutenant!
Si vos Romains ainſi choiſiſſent des Maîtreſſes,
A vos derniers Tribuns il faudra des Princeſſes.

SERTORIUS.

Madame...

Digitized by Google

VIRIATE.

Parlons net ſur ce choix d'un époux.
Etes-vous trop pour moi? Suis-je trop peu pour vous?
C'eſt m'offrir, & ce mot peut bleſſer les oreilles;
Mais un pareil amour ſied bien à mes pareilles,
Et je veux bien, Seigneur, qu'on ſache deſormais
Que j'ai d'aſſez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende:
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande;
Et ne trouverois pas vos Rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils ſavent mieux obéir, que régner.
Mais ſi de leur puiſſance ils vous laiſſent l'horreur,
Leur foibleſſe du moins en conſerve le titre.
Ainſi ce noble orgueil, qui vous préfere à tous,
En préfére le moindre à tout autre qu'à vous.
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naiſſance,
Il me faudroit un Roi de titre, & de puiſſance;
Mais, comme il n'en eſt plus, je penſe m'en devoir,
Ou le pouvoir ſans nom, ou le nom ſans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illuſtres ayeux dont on vous voit deſcendre.
A de moindres penſers ſon orgueil abaiſſé
Ne ſoutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laiſſé.
Mais, puiſque pour remplir la Dignité Royale
Votre haute naiſſance en demande une égale,
Perpenna, parmi nous, eſt le ſeul dont le ſang
Ne mêleroit point d'ombre à la ſplendeur du rang;
Il deſcend de nos Rois, & de ceux d'Etrurie.
Pour moi, qu'un ſang moins noble a tranſmis à la vie,
Je n'oſe m'éblouïr d'un peu de nom fameux,
Juſqu'à deshonorer le trône par mes vœux.
Ceſſez de m'eſtimer juſqu'à lui faire injure:
Je ne veux que le nom de votre créature;
Un ſi glorieux titre a de quoi me ravir,

Il

Il m'a fait triompher en voulant vous ſervir,
Et, malgré tout le peu que le Ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agiſſez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loi
Vous n'oſez m'accepter, & diſpoſez de moi.
Accordez le reſpect que mon trône vous donne,
Avec cet attentat ſur ma propre perſonne.
Voir toute mon eſtime, & n'en pas mieux uſer,
C'en eſt un qu'aucun art ne ſauroit déguiſer.
Ne m'honorez donc plus juſqu'à me faire injure:
Puiſque vous le voulez, ſoyez ma créature,
Et me laiſſant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les juſqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que ſa haute naiſſance
N'affranchit point encor de votre obéiſſance,
Fût-il du ſang des Dieux, auſſi-bien que des Rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la nobleſſe:
Votre grand Marius nâquit dans la baſſeſſe,
Et c'eſt pourtant le ſeul que le Peuple Romain
Ait juſques à ſept fois choiſi pour Souverain.
Ainſi, pour eſtimer chacun à ſa maniére,
Au ſang d'un Eſpagnol je ferois grace entiére;
Mais parmi vos Romains je prens peu garde au ſang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, ſi vous haiſſez comme eux le nom de Reine,
Regardez-moi, Seigneur, comme Dame Romaine.
Le droit de bourgeoiſe à nos peuples donné
Ne perd rien de ſon prix ſur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je penſe bien valoir une de mes ſujettes;
Et ſi quelque Romaine a cauſé vos refus,
Je ſuis tout ce qu'elle eſt, & Reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illuſtre miſére...

SERTORIUS.

Je vous entens, Madame, &, pour ne vous rien taire,
J'avouerai qu'Ariſte...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit,
Je ſai ce qu'elle eſpére, & ce qu'on vous écrit;
Sans y perdre de temps, ouvrez votre penſée.

SERTORIUS.

Au ſeul bien de la cauſe elle eſt intéreſſée.
Mais puiſque pour ôter l'Eſpagne à nos tyrans
Nous prenons, vous & moi, des chemins différens,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, Madame, & vous, & vos Etats,
De voir un tel ſecours, & ne l'accepter pas.
Mais ce même ſecours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte;
Et qu'un deſtin jaloux de nos communs deſſeins
Jettât ce grand dépôt en de mauvaiſes mains.
Je tiens Sylla perdu, ſi vous laiſſez unie
A ce puiſſant renfort votre Luſitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le ſeul Perpenna peut m'aſſurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait, je lui dois tant, Madame,
Qu'une juſte priére en faveur de ſa flamme...

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien,
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes,
Ne mêt-iai-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je ſervi, que pour ſervir toujours,
Et m'aſſurer des fers par mon propre ſecours?
Ne vous y trompez pas. Si Perpenna m'épouſe,
Du pouvoir ſouverain je deviendrai jalouſe;
Et le rendrai moi-même aſſez entreprenant,
Pour ne vous pas laiſſer un Roi pour Lieutenant.
Je vous avoûrai plus. A qui que je me donne,
Je voudrai hautement ſoutenir ma couronne;
Et c'eſt ce qui me force à vous conſidérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut ſéparer.
Je ne vois que vous ſeul, qui des mers aux montagnes
Sous un même étendart puiſſe unir nos Eſpagnes:

Mais

Mais ce que je propoſe en eſt le ſeul moyen.
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a ſecouru contre la tyrannie,
Il en eſt bien payé d'avoir ſauvé ſa vie.
Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
Qu'il ſe voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, ſi j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, groſſirent votre armée.
Rome offre un grand ſecours, du moins on vous l'écrit:
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proſcrit,
Quand nous ſommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel beſoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, & nos ſeuls eſcadrons
Aux aigles de Sylla font repaſſer les monts,
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire?
Soyons d'un tel honneur l'un & l'autre jaloux;
Et, quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous...

SERTORIUS.

L'eſpoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces,
Le plus heureux deſtin ſurprend par les divorces,
Du trop de confiance il aime à ſe venger;
Et dans un grand deſſein rien n'eſt à négliger.
Devons-nous expoſer à tant d'incertitude
L'eſclavage de Rome, & notre ſervitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le Ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il eſt vrai, deviendra ſans ſeconde,
Si nous faiſons, ſans eux, la liberté du monde;
Mais, ſi quelque malheur ſuit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas?
D'ailleurs, conſidérez que Perpenna vous aime,
Qu'il eſt, ou qu'il ſe croit digne du diadême,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'eſt vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens;
Que piqué du mépris il oſera peut-être...

Digitized by Google

VIRIATE.

Tranchez le mot, Seigneur, je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon ſentiment;
C'eſt à quoi ſe réduit tout ce raiſonnement.
Faites, faites entrer ce Héros d'importance,
Que je faſſe un eſſai de mon obéiſſance;
Et, ſi vous le craignez, craignez autant du moins
Un long & vain regret d'avoir prêté vos ſoins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit ſuffire,
J'entens ce qu'on me dit, & ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place; & ne préſumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, & toutefois, hélas!
Si vous ſaviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je ſache?
Et quel eſt le ſecret que ce ſoupir me cache?

SERTORIUS.

Ce ſoupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point, allez,
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE,

THAMIRE.

SA dureté m'étonne, & je ne puis, Madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuſe, il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoi? quand pour un rival il s'obſtine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuſe, & ne veut rien de plus.

THA-

Digitized by Google

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

VOus m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit,
Je croi sur sa parole, & lui dois tout crédit.
Je sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine,
Par où prétendez-vous mériter une Reine,
A quel titre lui plaire, & par quel charme, un jour,
Obliger sa couronne à payer votre amour?

PERPENNA.

Par de sincéres vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE

Hé bien, qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie?

PERPENNA.

Ah, Madame...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat,
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, & mon orgueil de Reine
Ne peut voir sans chagrin une autre Souveraine,
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusques dans mes Etats prenne le pas devant.
Sertorius y régne, & dans tout notre empire
Il dispense des loix où j'ai voulu souscrire.
Je ne m'en repens point, il en a bien usé,

Je rens graces au Ciel qui l'a favoriſé.
Mais pour vous dire enfin de quoi je ſuis jalouſe,
Quel rang puis-je garder auprès de ſon épouſe?
Aristie y prétend, & l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en aſſure l'effet.
Delivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par ſon exil troubler un autre monde;
Et forcez-la, ſans bruit, d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me bleſſe les yeux.
Aſſez d'autres Etats lui prêteront aſyle.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me ſera facile;
Mais, quand Sertorius ne l'épouſera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,
Donnons ordre au préſent; &, quant à l'avenir,
Suivant l'occaſion nous ſaurons y fournir.
Le temps eſt un grand maître, il régle bien des choſes;
Enfin je ſuis jalouſe, & vous en dis les cauſes,
Voulez-vous me ſervir?

PERPENNA.

Si je le veux? J'y cours,
Madame, & meurs déja d'y conſacrer mes jours.
Mais pourrai-je eſpérer que ce foible ſervice
Attirera ſur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri ſera ſuivre...

VIRIATE.

Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute, un tel ſervice aura droit de me plaire;
Mais laiſſez-moi, de grace, arbitre du ſalaire;
Je ne ſuis point ingrate, & ſai ce que je dois,
Et c'eſt vous dire aſſez pour la premiére fois.
Adieu.

SCE-

Digitized by Google

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

VOus le voyez, Seigneur, comme on vous joue:
Tout ſon cœur eſt ailleurs; Sertorius l'avoue;
Et fait auprès de vous l'officieux rival.
Cependant que la Reine...

PERPENNA.

Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre ſervice elle m'ouvre une voie,
Que tout mon cœur embraſſe avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que ſon eſprit jaloux
Ne cherche à ſe ſervir de vous, que contre vous;
Et que rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, ſervons-la, méritons ſon amour:
La force & la vengeance agiront à leur tour.
Hazardons quelques jours ſur l'eſpoir qui nous flatte,
Dûſſions-nous, pour tout fruit, ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, Seigneur...

PERPENNA.

Epargnons les diſcours ſuperflus,
Songeons à la ſervir, & ne conteſtons plus,
Cet unique ſouci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu ſais qu'on me l'a dit: allons le recevoir,
Puiſque Sertorius m'impoſe ce devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPE'E, Suite.

SERTORIUS.

SEigneur, qui des mortels eût jamais osé croire,
Que la vûe à tel point dût rehausser ma gloire?
Qu'un nom, à qui la guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'aggrandir.
Certes, je doute encor si ma vûe est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et, quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPE'E.

Deux raisons; mais, Seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

SCENE. II.

SERTORIUS & POMPE'E assis.

POMPE'E.

L'inimitié qui regne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis;
Comme le vrai mérite a ses prerogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime & le respect sont de justes tributs,
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots,
Et le front desarmé de ce regard terrible,

Qui

Digitized by Google

Qui dans nos eſcadrons guide un bras invincible.
Je ſuis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur;
Mais, & ce franc aveu ſiéd bien aux grands courages,
J'apprens plus contre vous par mes deſavantages,
Que les plus beaux ſuccès qu'ailleurs j'aye emportés,
Ne m'ont encore appris par mes proſpérités.
Je voi ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites,
Les ſiéges, les aſſauts, les ſavantes retraites;
Bien camper, bien choiſir à chacun ſon emploi:
Votre exemple eſt par-tout une étude pour moi.
Ah! ſi je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois lui faire un préſent magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaiſir,
Puiſque la tréve enfin m'en donne le loiſir,
Si j'y pouvois porter quelque foible eſpérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez ſans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Mais avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute eſtime,
Que vous n'ayez déja dans le degré ſublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le ſouffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels reſpects l'Univers vous doit rendre.
Si dans l'occaſion je ménage un peu mieux
L'aſſiéte du pays, & la faveur des lieux;
Si mon expérience en prend quelque avantage;
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge.
Le temps y fait beaucoup, & de mes actions
S'il vous a plû tirer quelques inſtructions,

Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprens, vous l'apprendrez à d'autres,
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire,
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète;
Et, sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPE'E.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Je vous l'ai déja dit.

POMPE'E.

Ce discours rebattu
Lasseroit une austére & farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sai qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, Seigneur, étant seuls je parle avec franchise,
Banniſſant les témoins, vous me l'avez permise,
Et je garde avec vous la même liberté,
Que si votre Sylla n'avoit jamais été..
Est-ce être tout Romain, qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la Terre?

Ce

Ce nom, ſans vous & lui nous ſeroit encor dû;
C'eſt par lui, c'eſt par vous que nous l'avons perdu;
C'eſt vous, qui ſous le joug traînez des cœurs ſi braves,
Ils étoient plus que Rois, ils ſont moindres qu'Eſclaves;
Et la gloire qui ſuit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux;
Leur miſere eſt le fruit de votre illuſtre peine:
Et vous penſez avoir l'ame toute Romaine?
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux;
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPE'E.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux ſoins de rétablir un jour la République;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et ſouvent l'un paroît ce que l'autre n'eſt pas.
Lorſque deux factions diviſent un Empire,
Chacun ſuit au hazard la meilleure, ou la pire,
Suivant l'occaſion, ou la néceſſité,
Qui l'emporte vers l'un, ou vers l'autre côté.
Le plus juſte parti, difficile à connoître,
Nous laiſſe en liberté de nous choiſir un maître;
Mais quand ce choix eſt fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai ſervi ſous Sylla du temps de Marius,
Et ſervirai ſous lui, tant qu'un deſtin funeſte
De nos diviſions ſoutiendra quelque reſte.
Comme je ne vois pas dans le fond de ſon cœur,
J'ignore quels projets peut former ſon bonheur:
S'il les pouſſe trop loin, moi-même je l'en blâme,
Je lui prête mon bras ſans engager mon ame,
Je m'abandonne au cours de ſa félicité,
Tandis que tous mes vœux ſont pour la liberté;
Et c'eſt ce qui me force à garder une place
Qu'uſurperoient ſans moi l'injuſtice & l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir

Ne tombe qu'en des mains qui ſachent leur devoir.
Enfin, je ſai mon but, & vous ſavez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, Seigneur, vous ſervez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout ſur la foi de nos yeux,
Et laiſſons le dedans à pénétrer aux Dieux,
Nous craignons votre exemple, & doutons ſi dans Rome
Il n'inſtruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et ſi votre valeur, ſous le pouvoir d'autrui,
Ne ſeme point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'eſt aiſé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en ſecret lui donne tous ſes vœux:
Mais, ſi je m'en rapporte aux eſprits ſoupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire eſſai d'un maître,
Sous ce flatteur eſpoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, & que vous ſoutenez,
Les accoutume au joug que vous leur deſtinez;
Et doutant s'ils voudront ſe faire à l'eſclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPE'E.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainſi;
Mais juſtifira-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchiſe,
Votre exemple à la fois m'inſtruit, & m'autoriſe.
Je juge comme vous ſur la foi de mes yeux,
Et laiſſe le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas ici ſous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe, ſi des deux le pouvoir eſt égal?
Les titres différens ne ſont rien à la choſe:
Vous impoſez des loix, ainſi qu'il en impoſe;
Et s'il eſt périlleux de s'en faire haïr,

Digitized by Google

Il ne ſeroit pas ſûr de vous deſobéir.
Pour moi, ſi quelque jour je ſuis ce que vous êtes,
J'en uſerai peut-être alors comme vous faites,
Juſques-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter juſques-là,
Et me faire un peu moins reſſembler à Sylla.
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne,
Mes ordres n'ont encore aſſaſſiné perſonne,
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun,
Je leur fais bonne guerre, & n'en proſcris pas un.
C'eſt un aſyle ouvert que mon pouvoir ſuprême;
Et, ſi l'on m'obéit, ce n'eſt qu'autant qu'on m'aime.

POMPE'E.

Et votre empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainſi parlent, Seigneur, les ames ſoupçonneuſes;
Mais n'examinons point ces queſtions fâcheuſes,
Ni ſi c'eſt un Sénat, qu'un amas de bannis,
Que cet aſyle ouvert ſous vous a réunis.
Une ſeconde fois, n'eſt-il aucune voie
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joie?
Elle ſeroit extrême à trouver les moyens
De rendre un ſi grand homme à ſes concitoyens.
Il eſt doux de revoir les murs de la patrie,
C'eſt elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'eſt Rome...

SERTORIUS.

Le ſéjour de votre Potentat,
Qui n'a que ſes fureurs pour maximes d'Etat?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ſes proſcriptions comblent de funérailles;

Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en ſont que la priſon, ou plûtôt le tombeau.
Mais, pour revivre ailleurs dans ſa premiere force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et, comme autour de moi j'ai tous ſes vrais appuis,
Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne ſais qu'une voie
Qui puiſſe avec honneur nous donner cette joie:
Uniſſons-nous enſemble, & le tyran eſt bas:
Rome à ce grand deſſein ouvrira tous ſes bras.
Ainſi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs juſqu'à l'idolatrie;
Et nous épargnerons ces flots de ſang Romain,
Que verſent tous les ans votre bras & ma main.

POMPE'E.

Ce projet, qui pour vous eſt tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi, qui commande ailleurs, puis-je ſervir ſous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne ſuis point jaloux,
Je ne l'ai qu'en dépôt, & je vous l'abandonne,
Non, juſqu'à vous ſervir de ma ſeule perſonne,
Je prétens un peu plus; mais dans cette union,
De votre lieutenant m'envirez-vous le nom?

POMPE'E.

De pareils lieutenans n'ont de chefs qu'en idée,
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée,
Ils n'en quittent que l'ombre, & l'on ne ſait que c'eſt
De ſuivre, ou d'obéir, que ſuivant qu'il leur plaît.
Je ſais une autre voie, & plus noble, & plus ſûre.
Sylla, ſi vous voulez, quitte ſa Dictature;
Et déja de lui-même il s'en ſeroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je repons de l'iſſue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçûe:
Si vous êtes Romain, prenez l'occaſion.

SER-

Digitized by Google

SERTORIUS.

Je ne m'éblouïs point de cette illuſion,
Je connois le tyran, j'en vois le ſtratagême :
Quoi qu'il ſemble promettre, il eſt toujours lui-même.
Vous, qu'à ſa défiance il a ſacrifié,
Juſques à vous forcer d'être ſon allié....

POMPE'E.

Hélas! ce mot me tue, & je le dis ſans feinte,
C'eſt l'unique ſujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Ariſtie, il m'en vient d'arracher;
Mon cœur frémit encore à me le reprocher,
Vers tant de biens perdus ſans-ceſſe il me rappelle,
Et je vous rens, Seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compaſſion
Daigne ici l'honorer de ſa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuſes,
C'eſt le moindre devoir des ames généreuſes;
Auſſi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPE'E.

Un époux! Dieux, qu'entens-je! Et qui, Seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPE'E.

Vous?
Seigneur, toute ſon ame eſt à moi dès l'enfance.
N'imitez point Sylla par cette violence,
Mes maux ſont aſſez grands, ſans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout eſt encore à vous.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPE'E.

SERTORIUS.

VEnez, venez, Madame,
Faire voir quel pouvoir j'uſurpe ſur votre ame;
Et montrer, s'il ſe peut, à tout le genre humain,
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPE'E.

C'eſt elle-même, ô Ciel!

SERTORIUS.

Je vous laiſſe avec elle,
Et ſai que tout ſon cœur vous eſt encor fidéle:
Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus,
Si j'oſe m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

SCENE IV.

POMPE'E, ARISTIE.

POMPE'E.

ME dit-on vrai, Madame? & ſeroit-il poſſible...

ARISTE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que j'ai le cœur ſenſible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour;
Et ma gloire ſoutient ma haine & mon amour.
Mais ſi de mon amour elle eſt la ſouveraine,
Elle n'eſt pas toujours maîtreſſe de ma haine;
Je ne la ſuis pas même, & je hais quelquefois,

Et

Et moins que je ne veux, & moins que je ne dois.

POMPE'E.

Cette haine a pour moi toute ſon étendue,
Madame, & la pitié ne l'a point ſuſpendue,
La généroſité n'a pû la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Mon feu qui n'eſt éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître,
Et je ſens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd ſa force, & meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, Seigneur?

POMPE'E.

Si je vous aime?
Demandez ſi je vis, ou ſi je ſuis moi-même.
Votre amour eſt ma vie, & ma vie eſt à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon eſprit, reſſentimens jaloux,
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Triſtes reſſentimens, je ne veux plus vous croire:
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en ſouvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius,
Je ſuis au grand Pompée; &, puiſqu'il m'aime encore,
Puiſqu'il me rend ſon cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon eſprit, jaloux reſſentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'eſt vous que je veux croire, & Pompée infidéle,
Ne ſauroit plus ſouffrir que ma haine chancelle,

Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muet refus:
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée,
Son ame toutailleurs n'en ſera point gênée,
Il le verra ſans peine; & cette dureté
Paſſera chez Sylla pour magnanimité.

POMPE'E.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime, & ne puis davantage.
Vous, ſi jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas,
Demeurez en état d'être toujours ma femme,
Gardez juſqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que ſon temps, il eſt vieil & caſſé,
Son régne paſſera, s'il n'eſt déja paſſé;
Ce grand pouvoir lui péſe, il s'apprête à le rendre,
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jettez donc point, Madame, en d'autres bras,
Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas:
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi? n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPE'E.

Non, puiſqu'il vous en faut confier le ſecret.
Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret,
Des bras d'un autre époux ce Tyran qui l'arrache,
Ne rompt point dans ſon cœur le ſaint nœud qui l'attache,
Elle porte en ſes flancs un fruit de cet amour,
Que bien-tôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et dans ce triſte état ſa main qu'il m'a donnée,
N'a fait que l'éblouïr par un feint hyménée,
Tandis que toute entiére à ſon cher Glabrion,

Elle

Elle paroît ma femme, & n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse, & vos empressemens;
Mais je suis au-dessus de ces attachemens,
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes ayeux en femme de Pompée;
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé,
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire, & toutes mes délices:
Un moment de sa perte a pour moi des supplices;
Vengez moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge, & de vous, & de lui,
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale,
Qu'il me releve autant, que Sylla me ravale;
Non que je puisse aimer aucun autre que vous,
Mais pour venger ma gloire, il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, & dont la renommée...

POMPE'E

Ah! ne vous lassez point d'aimer, & d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment desiré,
Qui saura reunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage, & moins d'impatience,
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir?
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon Tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

POMPE'E.

Mais, tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, Madame?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'exil de votre femme,

La

La ramener chez vous avec vos légions;
Et rendre un heureux calme à nos diviſions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Eſpagne, à vaincre accoutumée?
Et quand Sertorius ſera joint avec nous,
Que pourra le Tyran? Qu'oſera ſon courroux?

POMPE'E.

Ce n'eſt pas s'affranchir qu'un moment le paroître,
Ni ſecouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous eſt un illuſtre appui;
Mais en faire le mien, c'eſt me ranger ſous lui;
Joindre nos étendarts, c'eſt groſſir ſon empire.
Perpenna qui l'a joint, ſaura que vous en dire.
Je ſers, mais jusqu'ici l'ordre vient de ſi loin,
Qu'avant qu'on le reçoive, il n'en eſt plus beſoin;
Et ce peu que j'y rens de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne ſert qu'en apparence.
Je croi n'avoir plus même à ſervir qu'un moment,
Et quand Sylla prépare un ſi doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug ſous les loix d'un autre homme,
Moi, qui ne ſuis jaloux de mon autorité,
Que pour lui rendre un jour toute ſa liberté?
Non, non, ſi vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous ſaurez accorder mon amour, & ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer;
Et ne me perdre pas, au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, & qu'il vous en ſouvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il eſt temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, Seigneur? Ne me voulez-vous pas?
Parlez, que votre choix régle ma deſtinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'eſt aſſez conſulté,
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POM-

Digitized by Google

POMPE'E.

Je le voi bien, Madame, il faut rompre la tréve,
Pour briſer en vainqueur cet hymen, s'il s'achéve;
Et vous ſavez ſi peu l'art de vous ſecourir,
Que pour vous en inſtruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius ſait vaincre, & garder ſes conquêtes.

POMPE'E

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes;
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais aſſurer que ma mort.
Oui, j'en jure les Dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher ſa perte que la mienne;
Et peut-être tous deux l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne ſuis pas, Seigneur, d'une telle importance.
D'autres ſoins éteindront cette ardeur de vengeance,
Ceux de vous aggrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques deſtins meilleurs:
Ceux de ſervir Sylla, d'aimer ſon Æmilie,
D'imprimer du reſpect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour ſa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Sur-tout, ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris, & de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPE'E.

Ah! c'en eſt trop, Madame, & de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPE'E.

Vous oubliez trop tôt que je ſuis votre époux.

ARIS-

Digitized by Google

ARISTIE.

Ah! ſi ce nom vous plaît, je ſuis encore à vous;
Voilà ma main, Seigneur.

POMPE'E.

Gardez-la-moi, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme!
Que par un autre hymen vous me deshonorez!
Me puniſſent les Dieux que vous avez jurés,
Si paſſé ce moment, & hors de votre vûe,
Je vous garde une foi que vous avez rompue.

POMPE'E.

Qu'allez-vous faire? Hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enſeignez.

POMPE'E.

Eteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPE'E.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine eſt trop foible, elle la fera croître.

POMPE'E.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes ſouhaits.

POMPE'E.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la Reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne;
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidences;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain,
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,
Ou; pour en parler mieux, j'y puis trop, & trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui; mais, Seigneur, d'où vient cette surprise,
Et de quoi s'inquiéte un cœur qui la mépriſe?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect,
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THA-

THAMIRE.

Il eſt peu de reſpects qui reſſemblent au vôtre,
S'il ne ſait que trouver des raiſons pour un autre;
Et je préfererois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en eſt rien parti capable de me nuire,
Qu'un ſoupir échappé ne dût ſoudain détruire;
Mais la Reine ſenſible à de nouveaux deſirs,
Entendoit mes raiſons, & non pas mes ſoupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un Héros ſoupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un ſoupir veut dire:
Et je vous ſervirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je ſai qu'en ce climat que vous nommez barbare,
L'amour par un ſoupir quelquefois ſe déclare;
Mais la gloire qui fait toutes vos paſſions,
Vous met trop au-deſſus de ces impreſſions,
De tels deſirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en ſuis pas moins homme.
J'aime, & peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;
Malgré mon âge & moi, mon cœur s'eſt enflammé;
J'ai crû pouvoir me vaincre, & toute mon adreſſe
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foibleſſe;
Ceux de la politique, & ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié;
Le ſouvenir m'en tue, & ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'eſpoir que j'attens de la Reine,
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois ſon eſprit fortement irrité,

Et

Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, & ne négligez rien:
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien, sur-tout, qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

ON m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, Seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, Madame;
Mais, bien qu'il l'abandonne; il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous allarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu,
Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous, que, dès demain, tous deux
De l'un & l'autre hymen nous n'affurions les nœuds,
Dût se rompre la trêve, & dût la folle
Jusqu'au dernier éclat pousser sa fureur.

SER-

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'eſt pas obéir, qu'obéir lentement;
Et quand l'obéiſſance a de l'exactitude,
Elle voit que ſa gloire eſt dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes priéres pouvoient ſouffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres abſolus:
Qui peut ce qui lui plait, commande alors qu'il prie:
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de Rois d'où ſon ſang eſt venu,
Le pouvoir ſouverain dont il eſt ſoutenu,
Valent bien tous enſemble un trône imaginaire,
Qui ne peut ſubſiſter que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix.
J'en ai reçû la loi de votre propre voix,
C'eſt un ordre abſolu qu'il eſt temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande,
Et comme Perpenna ne le peut ſans ma mort,
Pour remplir votre trône, il lui faut tout mon ſort.
Lui donner votre main, c'eſt m'ordonner, Madame,
De lui céder ma place au camp, & dans votre ame.
Il eſt, il eſt trop juſte, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainſi qu'en votre cœur.
J'obéis ſans murmure, & veux bien que ma vie..

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous ſoit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal,

Qui

Qui tient moins d'un ami, qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur, & trop prompte, & trop pleine!
L'hymen où je m'apprête eſt pour vous une gêne
Vous m'en parlez enfin, comme ſi vous m'aimiez.

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre,
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'eſt aſſez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour, que j'ai mal écouté.
Bien qu'un ſi digne objet le rendît excuſable,
J'ai crû honteux d'aimer quand on n'eſt plus aimable,
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me ſuis répondu long-tems de vos mépris;
Mais j'ai vû dans votre ame enſuite une autre idée,
Sur qui mon eſpérance auſſi-tôt s'eſt fondée;
Et je me ſuis promis bien plus qu'à tous vos Rois,
Quand j'ai vû que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer ſans l'offre d'Ariſtie.
Non que ma paſſion s'en ſoit vû ralentie,
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout ſacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'eſt joint à ces penſées,
Vous avez vû le reſte, & mes raiſons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaiſirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois ſoupirs;
Et, pour m'en conſoler, j'enviſageois l'eſtime,
Et d'ami généreux, & de chef magnanime:
Mais près du coup fatal, je ſens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rens donc, Madame, ordonnez de ma vie,

Encor

Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sai vous obéir,
Mais je ne sai que c'est d'aimer, ni de haïr;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire, & non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous:
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais Rois de mon sang & du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse;
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent Rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublirai pourtant, & veux vous faire grace;
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, Seigneur; &, dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincére,
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais, quand vous oubliez ce que j'ai pû vous dire,
Puis-je oublier les soins d'aggrandir votre empire,
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faites grace, est-ce m'en éloigner?

SER-

SERTORIUS.

Ah ! Madame, eſt-il temps que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'eſt cet éclat, Seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, Madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter,
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Ariſtie aſſurons le ſecours,
A force de promettre en différant toujours.
Détruire tout l'eſpoir qui les tient en haleine,
C'eſt les perdre, c'eſt mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'eſprit ébranlé ne ſe doit pas guérir
De cette impreſſion qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miſeres ſouffertes,
Et de ſes intérêts un ſi haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi, ſi Rome ſouffre, ou non?
Quand j'aurai de ſes maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de ſon amie,
Je vous verrai Conſul m'en apporter les loix,
Et m'abaiſſer vous-même au rang des autres Rois?
Si vous m'aimez, Seigneur, nos mers, & nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainſi que nos Eſpagnes:
Nous pouvons nous y faire un aſſez beau deſtin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchiſſons le Tage, & laiſſons faire au Tibre.
La liberté n'eſt rien, quand tout le monde eſt libre:
Mais il eſt beau de l'être, & voir tout l'univers
Soupirer ſous le joug, & gémir dans les fers:
Il eſt beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône eſclave, & de Rome captive,

Digitized by Google

Et de voir envier aux peuples abatus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable;
Je sai l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sai comme vous, & vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes:
Ne cherchons point, Madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une Reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive, & gloire, & liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûrai plus, Seigneur, loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? & pourquoi, je vous prie....

SERTORIUS.

Mais nos Romains, Madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique & doux espoir,
C'est de vaincre bien-tôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage;
Ils aimeront à vivre, & sous vous, & sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un Tyran, ou d'un Roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un & l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une Reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où

Où le gouvernement n'ait, ni Tyrans, ni Rois.
Nos Eſpagnols formés à votre art militaire,
Acheveront ſans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'eſt pas ce que je veux,
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux;
L'hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où régnent les divorces;
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits,
Où l'on n'eſt Roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle,
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle,
Je conſerve des jours qu'elle veut vous ravir;
Prenez le diadême, & laiſſez-la ſervir.
Il eſt beau de tenter des choſes inouïes,
Dût-on voir par l'effet ſes volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand Roi:
Vous, s'il y faut périr, périſſez avec moi;
C'eſt gloire de ſe perdre en ſervant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choſes à l'extrême,
Madame, & ſans beſoin, faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard, pour l'être plus longtemps;
Une victoire ou deux jointes à quelque adreſſe...

VIRIATE.

Vous ſavez que l'amour n'eſt pas ce qui me preſſe,
Seigneur: mais, après tout, il faut le confeſſer,
Tant de précaution commence à me laſſer.
Je ſuis Reine, & qui ſait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raiſonne.
Je vais penſer à moi, vous penſerez à vous.

SERTORIUS.

Ah! ſi vous écoutez cet injuſte courroux...

VIRIATE.

Je n'en ai point, Seigneur, mais mon inquiétude

Digitized by Google

Ne veut plus dans mon ſort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je dois l'arrêter ;
Cependant je vous laiſſe avec qui conſulter.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA *à Aufide.*

Dieux ! qui peut faire ainſi diſparoître la Reine?

AUFIDE *à Perpenna.*

Lui-même a quelque choſe en l'ame qui le gêne,
Seigneur, & notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux ſavez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?

PERPENNA.

Comme aſſez près des murs il avoit ſon eſcorte,
Je me ſuis dispenſé de le mettre plus loin.
Mais de votre ſecours, Seigneur, j'ai grand beſoin.
Tout ſon viſage montre une fierté ſi haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'eſt pas ma faute,
Et vous ſavez...

PERPENNA.

Je ſai qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point crû devoir mettre les armes bas,
Il n'eſt pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'eſt pas encor temps que l'amitié ſe laſſe.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien:
Si je m'en trouvois mal, vous ne ſeriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, ſans votre appui je ſerois fort à plaindre.
Mais

Mais je ne vois pour vous aucun ſujet de craindre.

SERTORIUS.

Je ſerois le premier dont on ſeroit jaloux,
Mais enſuite le ſort pourroit tomber ſur vous:
Le Tyran, après moi, vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, Seigneur, de tête, & de Tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la Reine a fait naître!

SERTORIUS.

Nos eſprits étoient donc également diſtraits:
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée & de moi l'entretien inutile.
Vous le ſaurez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiſer,
Seigneur, ceux de ſa ſuite en ont fû mal uſer:
J'en crains parmi le peuple un inſolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte ſa Dictature,
Que vous ſeul refuſez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos Soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée;
Et ſi l'erreur s'épand juſqu'en nos garniſons,
Elle y pourra ſemer de dangereux poiſons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle groſſiſſe,
Et ferons, par nos ſoins, avorter l'artifice:
D'autres plus grands périls le Ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre, ou honteuſe, ou mal ſûre?

Digitized by Google

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter ſa Dictature,
Mais il peut faire auſſi des Conſuls à ſon choix,
De qui la pourpre eſclave agira ſous ſes loix;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres ſinistres,
Nous périrons par ceux de ſes lâches miniſtres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux & moi,
Rien n'eſt ſi dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette meſure,
De montrer aux Soldats l'impunité fort ſûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, & les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp ſur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma ſeule perſonne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le Conſulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'eſt pas, Seigneur, ce qui me tient en peine:
Exclus du Conſulat par l'hymen d'une Reine,
Du moins ſi vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attens plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et banni pour jamais dans la Luſitanie,
J'y crois en ſûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui, mais je ne vois pas encor de ſûreté
A ce que vous & moi nous avions concerté.
Vous ſavez que la Reine eſt d'une humeur ſi fiére...
Mais peut être le temps la rendra moins altiére.
Adieu. Dispenſez-moi de parler là-deſſus.

PERPENNA.

Parlez, Seigneur, mes vœux ſont-ils ſi mal reçûs?
Eſt-ce en vain que je l'aime, en vain que je ſoupire?

SER-

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, Seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en ſavez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un eſpoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, & vous tiendrai parole;
Je l'aime, & vous la donnne encor malgré mon feu:
Mais je crains que ce don n'ait jamais ſon aveu.
Qu'il n'attire ſur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Eſpagne a d'autres Reines,
Et vous pourriez vous faire un deſtin bien plus doux,
Si vous faiſiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergetes,
Rendroient vos volontés bien plutôt ſatisfaites,
La Reine avec chaleur ſauroit vous y ſervir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promiſe, & me l'allez ravir!

SERTORIUS.

Que ſert que je promette, & que je vous la donne,
Quand ſon ambition l'attache à ma perſonne?
Vous ſavez les raiſons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment,
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence:
J'ai triomphé du mien, j'y ſuis encor tout prêt;
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pouſſer à bout une Reine obſtinée,
Qui veut faire à ſon choix toute ſa deſtinée,
Et de qui le ſecours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux ſoutenus que tous nos partiſans?

PERPENNA

La trouvez-vous, Seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais ſi vous m'enchainez à ce que j'ai promis,

Digitized by Google

Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'eſt que trop proche, ici chacun murmure,
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt reméde on y peut apporter
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'eſt à moi de me vaincre, & la raiſon l'ordonne,
Mais d'un ſi grand deſſein tout mon cœur qui friſſonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point, dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promeſſe en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promeſſes n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de ſa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, & j'y ſuis réſolu.
Oui, ſur tous mes deſirs je me rens abſolu,
J'en veux à votre exemple être aujourd'hui le maître;
Et, malgré cet amour que j'ai laiſſé trop croître,
Vous direz à la Reine...

SERTORIUS.

Hé bien, je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien encor, demain j'y penſerai.
Toutefois la colere où s'emporte ſon ame,
Pourroit, dès cette nuit, commencer quelque trame.
Vous lui direz, Seigneur, tout ce que vous voudrez;
Et je ſuivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire, & plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée!

SER-

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu. J'entre un moment pour calmer ſon chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du feſtin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

CE maître ſi chéri fait pour vous des merveilles,
Votre flamme en reçoit des faveurs ſans pareilles:
Son nom ſeul, malgré lui, vous avoit tout volé;
Et la Reine ſe rend ſi-tôt qu'il a parlé.
Quels ſervices faut-il que votre eſpoir hazarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde;
Et dans quel temps, Seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illuſtre objet qui lui bleſſe les yeux?
Elle n'eſt point ingrate, & les loix qu'elle impoſe
Pour ſe faire obéir promettent peu de choſe:
Mais on n'a qu'à laiſſer le ſalaire à ſon choix,
Et courir, ſans ſcrupule, exécuter ſes loix.
Vous ne me dites rien? Apprenez-moi, de grace,
Comment vous réſolvez que le feſtin ſe paſſe.
Diſſimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en réſoudre chez moi.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

OUi, Madame, j'en ſuis comme vous ennemie:
Vous aimez les grandeurs, & je hai l'infamie;
Je cherche à me venger, vous à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, & moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établiſſement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée, & moi, pour le braver,
Cet ingrat que ſa foi n'oſe me conſerver,
Je cherche un autre époux qui le paſſe, ou l'égale:
Mais je n'ai pas deſſein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une Reine jamais daignât pancher ſa main,
Ni qu'un Héros, dont l'ame a paru ſi Romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une Reine.
J'ai crû dans ſa naiſſance, & votre dignité,
Pareille averſion, & contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il conſent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppoſe au choix de la journée,
Puiſque, ſi dès demain il n'a tout ſon éclat,
Vous allez du parti ſéparer votre Etat
Comme je n'ai pour but que d'en groſſir les forces,
J'aurois grand déplaiſir d'y cauſer des divorces;
Et de ſervir Sylla mieux que tous ſes amis,
Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
Parlez donc, quelque eſpoir que vous m'ayez vû prendre,

Si

Digitized by Google

Si vous y prétendez, je ceſſe d'y prétendre.
Un reſte d'autre eſpoir, & plus juſte, & plus doux,
Saura voir ſans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les reſſentimens de ma place uſurpée;
Et comme ſon amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, & n'ai pû le haïr.
Ne me déguiſez rien; non plus que je déguiſe.

VIRIATE.

Viriate à ſon tour vous doit même franchiſe,
Madame, & d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous diſſimuler ce que j'ai dans l'eſprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique,
Pour ſauver mes Etats d'un pouvoir tyrannique;
Et mes voiſins domtés m'apprenoient que ſans lui
Nos Rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un ſeul vaiſſeau ce grand Héros prit terre,
Avec mes ſujets ſeuls il commença la guerre,
Je mis entre ſes mains mes places & mes ports,
Et je lui confiai mon Sceptre, & mes tréſors.
Dès l'abord il ſut vaincre, & j'ai vû la victoire
Enfler de jour en jour ſa puiſſance & ſa gloire.
Nos Rois laſſés du joug, & vos perſécutés
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a pouſſé nos armes fortunées,
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui ſoit digne de moi;
Et regardant ſa gloire ainſi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'un autre la partage.
Mes ſujets valent bien que j'aime à leur donner
Des Monarques d'un ſang qui ſache gouverner,
Qui ſache faire tête à vos Tyrans du monde,
Et rendre notre Eſpagne en lauriers ſi féconde,
Qu'on voie un jour le Pô redouter ſes efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ſes bords.

ARISTIE.

Votre deſſein eſt grand, mais à quoi qu'il aſpire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raiſons que vous me voulez dire:
Je ſai qu'il ſeroit bon de taire & différer.
Ce glorieux hymen qu'il me fait eſpérer.
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme,
Ouvre trop les chemins, & les portes de Rome;
Je vois que s'il y rentre, il eſt perdu pour moi;
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hazarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril, que ma perte aſſurée;
Et ſi tous vos proſcrits oſent s'en deſunir,
Nos bons deſtins ſans eux pourront nous ſoutenir;
Mes peuples aguerris ſous votre diſcipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine,
Et ce ſont des Romains, dont l'unique ſouci
Eſt de combattre, vaincre, & triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce Héros à leur tête,
Ils iront ſans frayeur de conquête en conquête:
Un exemple ſi grand dignement ſoutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

MAdame, c'eſt Arcas, l'affranchi de mon frere:
Sa venue en ces lieux cache quelque myſtere.
Parle, Arcas, & dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un ſuccès qu'à peine encor je croi.

ARIS-

ARISTIE *lit.*

Chere ſœur, pour ta joie il eſt temps que tu ſaches
Que nos maux & les tiens vont finir en effet:
Sylla marche en public ſans faiſceaux, & ſans haches,
Prêt à rendre raiſon de tout ce qu'il a fait.
Il s'eſt en plein Sénat démis de ſa puiſſance,
Et ſi vers toi Pompée a le moindre panchant,
Le Ciel vient de briſer ſa nouvelle alliance,
Et la triſte Æmilie eſt morte en accouchant.
Sylla même conſent, pour calmer tant de haines,
Qu'un ſeul qui fut ſi beau rentre en ſa dignité;
Et que l'hymen te rende à tes premiéres chaines,
En même temps qu'à Rome il rend ſa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le Ciel s'eſt donc laſſé de m'être impitoyable!
Ce bonheur comme à toi me paroît incroyable:
Cours au camp de Pompée, & dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle, & revient ſur ſes pas:
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai ſû le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? Que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de ſon impatience.
Mais rappellé vers vous par un tranſport d'amour,
Qui ne lui permet pas d'achever ſon retour,
L'ordre que pour ſon camp ce grand effet demande,
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me ſuivra de près, & m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'oſiez penſer.

Digitized by Google

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allegreſſe égale,
Madame, vous voilà ſans crainte & ſans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, & je n'en puis douter;
Mais il m'en reſte une autre, & plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit ſans doute au diadême,
Si contre cet amour...

SCENE III.

VIRIATE. ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

AH, Madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire, & d'où te vient ce viſage abattu?
Que nous diſent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illuſtre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'acheveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus! O Ciel! Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses aſſaſſins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont la rage au milieu du feſtin
Par l'ordre d'un perfide a tranché ſon deſtin,
Tous couverts de ſon ſang courent parmi la ville;
Emouvoir les ſoldats, & le peuple imbécille;

Et

Et Perpenna par eux proclamé Général,
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir enſemble, & l'auteur, & la cauſe.
Par cet aſſaſſinat c'eſt de moi qu'on diſpoſe,
C'eſt mon trône, c'eſt moi qu'on prétend conquérir;
Et c'eſt mon juſte choix qui ſeul l'a fait périr.
Madame, après ſa perte, & parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de ſoupirs, ni de larmes;
Ce ſont amuſemens que dédaigne aiſément
Le prompt & noble orgueil d'un vif reſſentiment:
Qui pleure, l'affoiblit: qui ſoupire, l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur ſoumiſe aux ſoins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger;
Songez à fuir, Madame.

THAMIRE.

Il n'eſt plus temps: Auſide,
Des portes du palais ſaiſi pour ce perfide,
En fait votre priſon, & lui répond de vous.
Il vient. Diſſimulez un ſi juſte courroux;
Et juſqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous ſouvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je ſai ce que je ſuis, & le ſerai toujours,
N'euſſai-je que le Ciel, & moi, pour mon ſecours.

SCE-

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA *à Viriate.*

Sertorius eſt mort. Ceſſez d'être jalouſe,
Madame, du haut rang qu'auroit pris ſon épouſe;
Et n'appréhendez plus, comme de ſon vivant,
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.
Si l'eſpoir d'Ariſtie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous aſſurer, & d'elle, & de toute autre;
Et que ce coup heureux ſaura vous maintenir,
Et contre le préſent, & contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le ſang, ni l'âge,
Ne pouvoient avec vous faire un digne aſſemblage;
Et, malgré ces défauts, ce qui vous en plaiſoit,
C'étoit ſa dignité qui vous tyranniſoit:
Le nom de Général vous le rendoit aimable,
A vos Rois, à moi-même il étoit préférable,
Vous vous éblouïſſiez du titre, & de l'emploi,
Et je viens vous offrir & l'une & l'autre en moi,
Avec des qualités, où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une Reine.
Un Romain qui commande, & ſort du ſang des Rois,
Je laiſſe l'âge à part, peut eſpérer ſon choix;
Sur-tout, quand d'un affront ſon amour l'a vengée,
Et que d'un choix abjet ſon bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton Général,
Toi, que faiſoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche! tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter inſolemment tes déteſtables flammes,

Tem-

T'emparer d'une Reine en ſon propre palais,
Et demander ſa main pour prix de tes forfaits?
Crains les Dieux, ſcélérat, crains les Dieux, ou Pompée;
Crains leur haine, ou ſon bras, leur foudre, ou ſon épée;
Et, quelque noir orgueil qui te puiſſe aveugler,
Apprens qu'il m'aime encore, & commence à trembler.
Tu le verras, méchant! plûtôt que tu ne penſes,
Attens, attens de lui tes dignes récompenſes.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je ſuis ſûr du trépas:
Mais peut-être, Madame, il ne l'en croira pas;
Et, quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il ſe rendra facile à conclure une paix
Qui faiſoit dès tantôt ſes plus ardens ſouhaits.
J'ai même entre mes mains un aſſez bon ôtage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur & le mien,
Ne parler pas ſi haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine:
Après ce que j'ai fait, laiſſez faire la Reine;
Et ſans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, Madame, en effet, c'eſt à moi de répondre,
Et mon ſilence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles ſentimens,
Méritent de ma part de hauts remercimens:
Les différer encor, c'eſt lui faire injuſtice.
Il m'a rendu ſans doute un ſignalé ſervice,
Mais il n'en ſait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut ſon parfait ami.
Apprenez-le, Seigneur, car je me perſuade,
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;

Et

Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros; qu'il osa mériter ma colere;
Que malgré son amour, que malgré son courroux,
Il a fait des efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une attente frivole,
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, Madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son Général se faire un sacrifice
Lorsque son amitié lui rend un tel service,
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, & l'horreur qui suit les grands forfaits,
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main, m'y tenir sans défense,
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi,
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée;
Et, comme je n'ai point les sentimens ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous momens maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance,

Vous

Digitized by Google

Vous êtes maître ici, commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi, si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes,
J'en connois mieux que vous toute l'énormité;
Et, pour la bien connoître, ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie, & tant d'ingratitude:
Pour vous je l'ai domté, pour vous je l'ai détruit,
J'en ai l'ignominie, & j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits, & proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, & l'ai bien méritée;
J'en ai prévû la suite, & j'en sai la portée.
Mon triomphe...

SCENE V.

PERPENA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

SEigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre;
Nous n'avons point d'amis qui ne cédent au nombre:
Antoine & Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts & tout sanglans, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices.

Que

Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé.
Maître absolu de tout il change ici la garde:
Pensez à vous, je meurs, la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, Seigneur, faut-il se préparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon ôtage,
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame; j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCENE VI.

POMPE'E, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

SEigneur, vous aurez sû ce que je viens de faire?
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, & ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.
Je vous rens Aristie, & finis cette crainte,
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte:
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui,
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus, je vous livre une fiére ennemie,
Avec tout son orgueil, & sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, & de tous ces Romains
Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, & qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point crû, Seigneur, devoir apprendre à tous

Ce-

Digitized by Google

Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte ſur moi d'aſſurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous ſeront de bons gages,
Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis ſecrets,
Qui tous pour Ariſtie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Liſez.

(*Il lui donne les lettres qu'Ariſtie avoit apportées de Rome à Sertorius.*)

ARISTIE.

Quoi, ſcélérat? Quoi, lâche? Oſes-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il eſt ici votre maître, & le mien,
Il faut en ſa préſence un peu de modeſtie;
Et ſi je vous oblige à quelque repartie,
Le faire ſans aigreur, ſans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, Seigneur, deux illuſtres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales:
Juſques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puiſque je vous vois, je ſuis aſſez vengé.
Je vous regarde auſſi comme un Dieu tutélaire,
Et ne puis... Mais, ô Dieux! Seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPE'E *après avoir brûlé les lettres ſans les lire.*

Montrer d'un tel ſecret ce que je veux ſavoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez ſû prévoir.
Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y ſera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend ſa gloire, & ſon bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage & l'horreur.
Oyez, Celſus...

Digitized by Google

(Il lui parle bas.)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, ſuivez ce Tribun, j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens ſecrets.

PERPENNA.

Seigneur, ſe pourroit-il qu'après un tel ſervice...

POMPE'E.

J'en connois l'importance, & lui rendrai juſtice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPE'E.

C'eſt aſſez.
Je ſuis maître, je parle, allez, obéiſſez.

SCENE VII.

POMPE'E, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPE'E.

NE vous offenſez pas d'ouïr parler en maître,
Grande Reine, ce n'eſt que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'inſolence où montoit ſa noire lâcheté,
J'ai crû devoir ſur lui prendre ce haut empire,
Pour me juſtifier avant que vous rien dire:
Mais je n'abuſe point d'un ſi facile accès,
Et je n'ai jamais ſû dérober mes ſuccès.
Quelque appui que ſon crime aujourd'hui vous enléve,
Je vous offre la paix, & ne romps point la tréve;
Et ceux de nos Romains qui ſont auprès de vous, Peu-

Digitized by Google

Peuvent y demeurer ſans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Ariſtie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie & ma main & ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE

Le mien ſavoit vous rendre une ardeur mutuelle,
Et, pour mieux recevoir ce don renouvellé,
Il oublîra, Seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte:
C'eſt tout ce que je puis, Seigneur, après ma perte:
Elle eſt irréparable, & comme je ne voi,
Ni Chefs dignes de vous, ni Rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainſi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je ſuis née,
D'une juſte amitié je ſai garder les loix,
Et ne ſai point régner comme régnent nos Rois.
S'il faut que ſous votre ordre ainſi qu'eux je domine,
Je m'enſevelirai ſous ma propre ruïne:
Mais ſi je puis régner ſans honte, & ſans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
Vous choiſirez, Seigneur: ou ſi votre alliance
Ne peut voir mes Etats ſous ma ſeule puiſſance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPE'E.

Madame, vous avez l'ame trop généreuſe,
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuſe;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCE-

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

POMPE'E, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPE'E.

EN eſt-ce fait, Celſus?

CELSUS.

Oui, Seigneur, le perfide
A vû plus de cent bras punir ſon parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPE'E.

Il ſuffit, Rome eſt en ſûreté,
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop ſû contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(*à Viriate.*)
Vous, Madame, agréez pour notre grand héros,
Que ſes manes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funébres,
A l'égal de ſon nom illustres & célébres,
Et dreſſer un tombeau témoin de ſon malheur,
Qui le ſoit de ſa gloire, & de notre douleur.

FIN.

SO-

Digitized by Google

SOPHONISBE;
TRAGEDIE.

1663.

Digitized by Google

AU LECTEUR.

CETTE piéce m'a fait connoître qu'il n'y a rien de ſi pénible, que de mettre ſur le théatre un ſujet qu'un autre y a déja fait réuſſir ; mais auſſi j'oſe dire qu'il n'y a rien de ſi glorieux, quand on s'en acquitte dignement. C'eſt un double travail, d'avoir tout enſemble à éviter les ornemens dont s'eſt ſaiſi celui qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puiſſent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer ſa Sophonisbe ſur notre théatre, elle y dure encore, & il ne faut point de marque plus convaincante de ſon mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plûtôt des arrhes de l'immortalité, qu'elle aſſure à ſon illuſtre auteur. Et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, & qu'il ſeroit dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec Maſſiniſſe, & les deſeſpoirs de ce Prince ſont de ce nombre: il eſt impoſſible de penſer rien de plus juſte, & très-difficile de l'exprimer plus heureuſement. L'un & l'au-

Digitized by Google

l'autre ſont de ſon invention, je n'y pouvois toucher ſans lui faire un larcin, & ſi j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'eſpérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai crû plus à propos de reſpecter ſa gloire & de ménager la mienne, par une ſcrupuleuſe exactitude à m'écarter de ſa route, pour ne laiſſer aucun lieu de dire, ni que je ſois demeuré au deſſous de lui, ni que j'aye prétendu m'élever au deſſus ; puiſqu'on ne peut faire aucune comparaiſon entre des choſes, où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conſervé les circonſtances qu'il a changées, & changé celles qu'il a conſervées, ç'a été par le ſeul deſſein de faire autrement, ſans ambition de faire mieux. C'eſt ainſi qu'en uſoient nos anciens, qui traitoient d'ordinaire les mêmes ſujets. La mort de Clytemneſtre en peut ſervir d'exemple. Nous la voyons encore chez Æſchyle, chez Sophocle, & chez Euripide, tuée par ſon fils Oreſte ; mais chacun d'eux a choiſi de diverſes maniéres pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel & dénaturé qu'il fût, & c'eſt ſur quoi notre Ariſtote en a établi

Digitized by Google

le précepte. Cette noble & laborieuſe émulation a paſſé de leur ſiécle jusqu'au nôtre, au travers de plus de deux mille ans qui les ſéparent. Feu M. Triſtan a renouvellé Marianne & Panthée ſur les pas du défunt Sieur Hardi. Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à ſa Didon, n'a point empêché que M. de Bois-Robert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, ſur une diſpoſition qui lui en avoit été donnée, à ce qu'il diſoit, par M. l'Abbé d'Aubignac. A peine la Cléopatre de M. de Benſerade a paru, qu'elle a été ſuivie du Marc Antoine de M. Mairet, qui n'eſt que le même ſujet ſous un autre titre. Sa Sophonisbe même n'a pas été la premiére qui ait ennobli les théatres des derniers temps. Celle du Triſſin l'avoit précédée en Italie, & celle du Sieur de Mont-chrétien en France; & je voudrois que quelqu'un ſe voulût divertir à retoucher le Cid, ou les Horaces, avec autant de retenue pour ma conduite & pour mes penſées, que j'en ai eu pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractéres tels que chez Tite-Live. Vous y verrez Sophonisbe avec le même

Digitized by Google

me attachement aux intérêts de ſon pays, & la même haine pour Rome, qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour, mais elle régne ſur lui, & ne daigne l'écouter, qu'autant qu'il peut ſervir à ces paſſions dominantes qui régnent ſur elle, à qui elle ſacrifie toutes les tendreſſes de ſon cœur, Maſſiniſſe, Syphax, ſa propre vie. Elle en fait ſon unique bonheur, & en ſoutient la gloire avec une fierté ſi noble & ſi élevée, que Lælius eſt contraint d'avouer lui-même qu'elle méritoit d'être née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites, elle étoit prête à s'enſevelir avec lui ſous les ruïnes de ſa capitale, s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troiſiéme bataille; mais elle vouloit qu'il mourût, plûtôt que d'accepter l'ignominie des fers & du triomphe où le réſervoient les Romains; & elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité, qu'elle s'étoit réſolue à prendre ce parti pour elle, & qu'en Afrique c'étoit la coutume des Rois, de porter toujours ſur eux du poiſon très-violent, pour s'épargner la honte de tomber vivans entre les

Digitized by Google

mains de leurs ennemis. Je ne ſai ſi ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux Prince après ſa disgrace, ont aſſez conçû la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande ame la vûe de ces fers qu'il lui apporte à partager; mais du moins ceux qui ont eu peine à ſouffrir qu'elle eût deux maris vivans, ne ſe ſont pas ſouvenus que les loix de Rome vouloient que le mariage ſe rompît par la captivité. Celles de Carthage nous ſont fort peu connues, mais il y a lieu de préſumer, par l'exemple même de Sophonisbe, qu'elles étoient encore plus faciles à ces ruptures. Aſdrubal ſon pere l'avoit mariée à Maſſiniſſe, avant que d'emmener ce jeune Prince en Eſpagne, où il commandoit les armées de cette république; & néantmoins durant le ſejour qu'ils y firent, les Carthaginois la mariérent de nouveau à Syphax, ſans uſer d'aucune formalité, ni envers ce premier mari, ni envers ce pere, qui demeura extrêmement ſurpris & irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à ſa fille & à ſon gendre. C'eſt ainſi que mon auteur appelle Maſſiniſſe, & c'eſt là-deſſus que je le fais ſe fonder ici, pour ſe reſſaiſir de

So-

Digitized by Google

Sophonisbe ſans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déja à lui, & qu'il avoit épouſée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'eſt mutiné toutefois contre ces deux maris; & je m'en ſuis étonné d'autant plus, que l'année derniére je ne m'apperçûs point qu'on ſe ſcandaliſât de voir dans le Sertorius, Pompée mari de deux femmes vivantes, dont l'une venoit chercher un ſecond mari aux yeux même de ce premier. Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de ſentimens à l'ignorance du ſiécle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les anciens avoient donnée aux divorces, dont il étoit ſi bien inſtruit alors; mais il y auroit quelque lieu de s'en prendre à ceux qui ſachant mieux la Sophonisbe de M. Mairet que celle de Tite-Live, ſe ſont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoiſſance, & n'ont pû faire cette réflexion que la mort de Syphax étoit une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvois me ſervir ſans faire un pillage ſur lui, & comme un attentat ſur ſa gloire. Sa Sophonisbe eſt à lui;

Digitized by Google

c'eſt ſon bien, qu'il ne faut pas lui envier: mais celle de Tite-Live eſt à tout le monde. Le Triſſin & Montchrétien qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont aſſaſſiné aucun des deux Rois. J'ai crû qu'il m'étoit permis de n'être pas plus cruel, & de garder la même fidélité à une hiſtoire aſſez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poiſon à Sophonisbe, Maſſiniſſe devoit ſoulever des troupes qu'il commandoit dans l'armée, s'attaquer à la perſonne de Scipion, ſe faire bleſſer par ſes gardes, &, tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers ſoupirs aux pieds de cette Princeſſe. C'eût été un amant parfait; mais ce n'eût pas été Maſſiniſſe. Que ſait-on même ſi la prudence de Scipion n'avoit point donné de ſi bons ordres, qu'aucun de ces emportemens ne fut en ſon pouvoir? Je le marque aſſez pour en faire naître qnelque penſée en l'eſprit de l'auditeur judicieux & déſintéreſſé, dont je laiſſe l'imagination libre ſur cet article. S'il aime les héros fabuleux,

il

Digitized by Google

il croira que Lælius & Eryxe entrant dans le camp, y trouveront celui-ci mort de douleur, ou de ſa main. Si les vérités lui plaiſent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y ſoit conſolé auſſi aiſément, que l'hiſtoire nous en aſſure. Ce que je fais dire de ſon deſeſpoir à Mézétulle, s'accommode avec l'une & l'autre de ces idées; & je n'ai peut-être encore fait rien de plus adroit pour le théatre, que de tirer le rideau ſur des déplaiſirs, qui devoient être ſi grands, & qui eurent ſi peu de durée.

Quoi qu'il en ſoit, comme je ne ſai que les régles d'Ariſtote & d'Horace, & ne les ſai pas même trop bien, je ne hazarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens ſurnaturels & miraculeux, qui défigurent quelquefois nos perſonnages autant qu'ils les embelliſſent, & détruiſent l'hiſtoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître paſſent ma portée; je les laiſſe à ceux qui en ſavent plus que moi; j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante & baſſe affectation de les faire reſſembler aux originaux qui en ſont

Digitized by Google

venus juſqu'à nous; que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros, par une docte & ſublime complaiſance au goût de nos délicats, qui veulent de l'amour par-tout, & ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaiſe fortune de nos ouvrages.

Eryxe n'a point ici l'avantage de cette reſſemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'eſt une Reine de ma façon, de qui ce poëme reçoit un grand ornement, & qui pourroit toutefois y paſſer en quelque ſorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajoûte des motifs vraiſemblables aux hiſtoriques, & ſert tout enſemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter ſon mariage, & de prétexte aux Romains pour n'y point conſentir. Les proteſtations d'amour que ſemble lui faire Maſſiniſſe au commencement de leur premier entretien, ne ſont qu'une équivoque, dont le ſens caché regarde cette autre Reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la premiére, & tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me ſuis crû obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes

Digitized by Google

à mes recueils, je pourrai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres: cependant je vous demande pour ſa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pancher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention ſincére, qui vous empêche d'y voir ce qui n'eſt pas, & vous y laiſſe voir tout ce que j'y fais dire.

Digitized by Google

ACTEURS.

SYPHAX, Roi de Numidie.

MASSINISSE, autre Roi de Numidie.

LÆLIUS, Lieutenant de Scipion, Consul de Rome.

LEPIDE, Tribun Romain.

BOCCHAR, Lieutenant de Syphax.

MEZETULLE, Lieutenant de Massiniſſe.

ALBIN, Centenier Romain.

SOPHONISBE, Fille d'Aſdrubal, Général des Charthaginois, & Reine de Numidie.

ERYXE, Reine de Gétulie.

HERMINIE, Dame d'honneur de Sophonisbe.

BARCE'E, Dame d'honneur d'Eryxe.

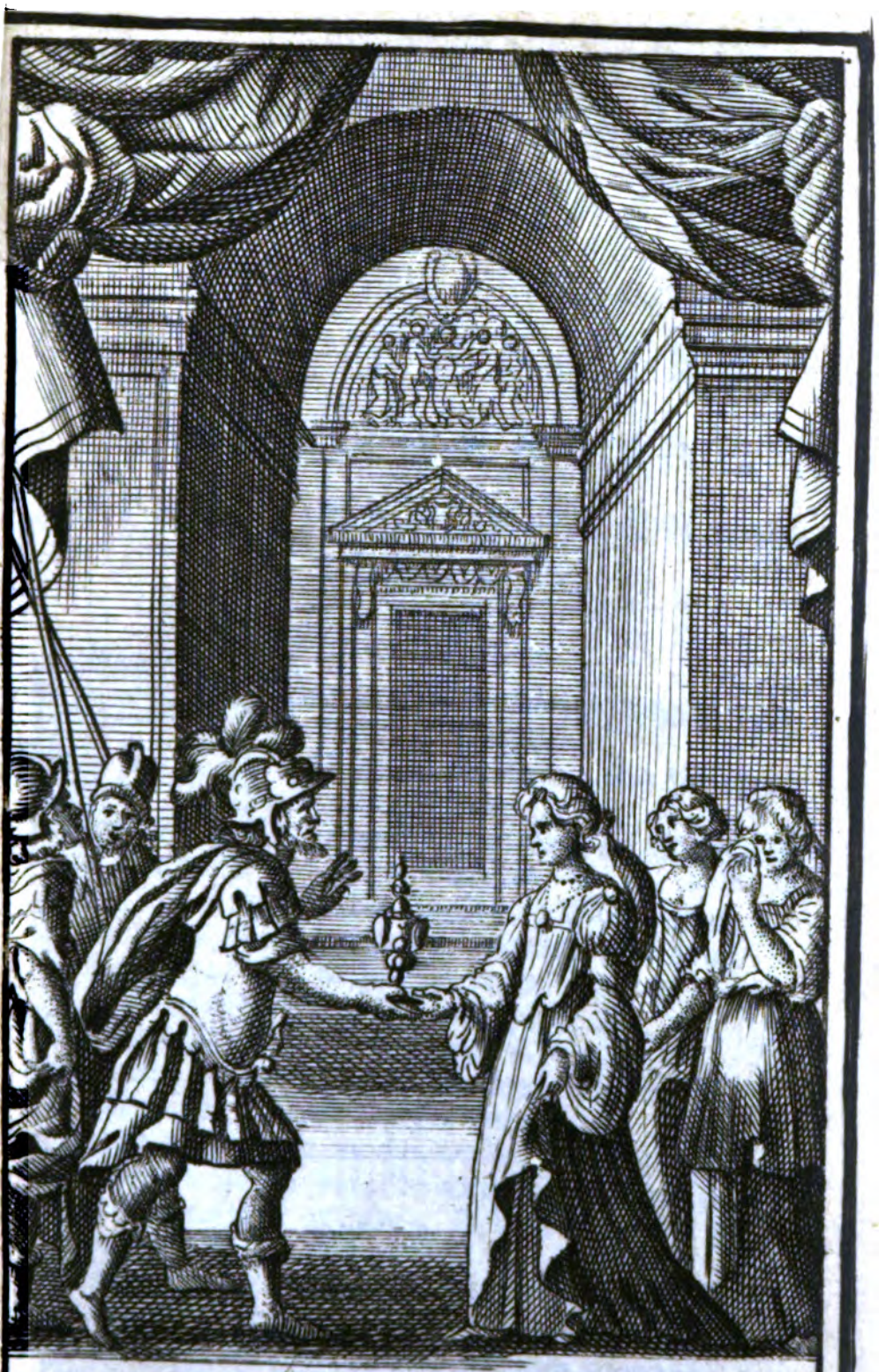
PAGE de Sophonisbe.

GARDES.

La ſcéne eſt à Cyrthe, capitale du royaume de Sypax. dans le palais du Roi.

SO-

Digitized by Google



SOPHONISBE

Digitized by Google

Digitized by Google

SOPHONISBE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR.

MADAME, il étoit temps qu'il vous vînt du ſecours,
Les ſiége étoit formé, s'il eût tardé deux jours;
Les travaux commencés alloient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte,
Et l'orgueil des Romains ſe promettoit l'éclat
D'aſſervir par leur priſe, & vous, & tout l'Etat.
Syphax a diſſipé, par ſa ſeule préſence,
De leur ambition la plus fiére eſpérance;
Ses troupes ſe montrant, au lever du Soleil,
Ont de votre ruïne arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine;
L'ennemi fait le même, & l'on voit des deux parts
Nos ſillons hériſſés de piques, & de dards;
Et l'une & l'autre armée étaler même audace,
Egale ardeur de vaincre, & pareille menace.
L'avantage du nombre eſt dans notre parti;
Ce grand feu des Romains en paroit rallenti,

Digitized by Google

Du moins de Lælius la prudence inquiéte
Sur le point du combat nous envoie un trompette,
On le méne à Syphax, à qui, ſans différer,
De ſa part il demande une heure à conferer.
Les ôtages reçûs pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un & l'autre s'avance:
Et ſi le Ciel répond à nos communs ſouhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
Voilà ce que le Roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout ſon cœur à la paix il aſpire,
Pour ne plus perdre aucun de ces momens ſi doux,
Que la guerre lui vole, en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le Roi m'honore trop d'une amour ſi parfaite.
Dites-lui que j'aſpire à la paix qu'il ſouhaite;
Mais que je le conjure, en cet illuſtre jour,
De penſer à ſa gloire, encor plus qu'à l'amour.

SCENE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

MAdame, ou j'entens mal une telle priére,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas toute ame entiére;
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

J'ai fait à Maſſiniſſe une infidélité:
Accepté par mon pere, & nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge,
Il porta dans l'Eſpagne, & mon cœur, & ma foi;
Mais durant cette abſence on diſpoſa de moi.
J'immolai ma tendreſſe au bien de ma patrie,
Pour lui gagner Syphax j'euſſe immolé ma vie:

H

Digitized by Google

Il étoit aux Romains, & je l'en détachai;
J'étois à Maſſiniſſe, & je m'en arrachai :
J'en ſeus de la douleur, j'en ſentis de la gêne,
Mais je ſervois Carthage, & m'en revoyois Reine;
Car afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Maſſiniſſe envahit les Etats;
Et mettoit à mes pieds l'une & l'autre couronne,
Quand l'autre étoit réduit à ſa ſeule perſonne.
Ainſi contre Carthage, & contre ma grandeur,
Tu me vis n'écouter, ni ma foi, ni mon cœur.

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne ſe vange,
S'il faut qu'en ſon pouvoir ſa victoire vous range?

SOPHONISBE.

Nous vaincrons, Herminie, & nos deſtins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque choſe pour nous.
Mais, ſi de ce Héros je tombe en la puiſſance,
Peut-être aura-t-il peine à ſuivre ſa vengeance;
Et que ce même amour, qu'il ma plû de trahir,
Ne ſe trahira pas juſques à me haïr.
Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offenſe,
Quelque doux ſouvenir prend toujours ſa défenſe;
L'amant excuſe, oublie, & ſon reſſentiment
A toujours, malgré lui, quelque choſe d'amant.
Je ſai qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quitte,
Par l'eſtime qu'on prend pour un autre mérite;
Mais lorſqu'on lui préfere un Prince à cheveux gris,
Ce choix, fait ſans amour, eſt pour lui ſans mépris,
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque:
Lui-même il s'en conſole, & trompe ſa douleur,
A croire que la main n'a point donné le cœur.
J'ai donc peu de ſujet de craindre Maſſiniſſe,
J'en ai peu de vouloir que la guerre finiſſe;
J'eſpére en la victoire, ou du moins en l'appui.

Que

Digitized by Google

Que ſon reſte d'amour me ſaura faire en lui :
Mais le reſte du mien, plus fort qu'on ne préſume,
Trouvera dans la paix une prompte amertume ;
Et d'un chagrin ſecret la ſombre & dure loi,
M'y fait voir des malheurs qui ne ſont que pour moi.

HERMINIE.

J'ai peine à concevoir que le Ciel vous envoie
Des ſujets de chagrin dans la commune joie ;
Et par quel intérêt un tel reſte d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reſte ne va point à regretter ſa perte,
Dont je prendrois encor l'occaſion offerte ;
Mais il eſt aſſez fort pour devenir jaloux,
De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Eryxe, ma captive, Eryxe, cette Reine,
Qui des Gétuliens nâquit la Souveraine,
Eut auſſi bien que moi des yeux pour ſes vertus,
Et trouva de la gloire à choiſir mon refus.
Ce fut pour empêcher ce fâcheux hyménée,
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La ſurprit dans ſa ville, & fit en ma faveur,
Ce qu'il n'entreprenoit que pour venger ſa ſœur ;
Car tu ſais qu'il l'offrit à ce généreux Prince,
Et lui voulut pour dot remettre ſa Province.

HERMINIE.

Je comprens encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en ſouvient, votre priére expreſſe,
Qui lui fit par Syphax offrir cette Princeſſe ;
Et je ne puis trouver matiére à vos douleurs,
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Je le donnois, ce cœur, où ma rivale aſpire :
Ce don, s'il l'eût ſouffert, eût marqué mon empire,
Eût montré qu'un amant ſi maltraité par moi
Prenoit encor plaiſir à recevoir ma loi.

Après

Après m'avoir perdu, il auroit fait connoître
Qu'il vouloit m'être encor tout ce qu'il pouvoit m'être,
Se rattacher à moi par les liens du ſang,
Et tenir de ma main la ſplendeur de ſon rang.
Mais s'il épouſe Eryxe, il montre un cœur rebelle,
Qui me néglige autant, qu'il veut brûler pour elle,
Qui briſe tous mes fers, & brave hautement
L'éclat de ſa disgrace, & de mon changement.

HERMINIE.

Certes, ſi je l'oſois, je nommerois caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un ſupplice;
Et l'obſtination des ſoucis ſuperflus
Dont vous gêne ce cœur, quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah! que de notre orgueil tu ſais mal la foibleſſe,
Quand tu veux que ſon choix n'ait rien qui m'intéreſſe!
Des cœurs, que la vertu renonce à poſſéder,
La conquête toujours ſemble douce à garder.
Sa rigueur n'a jamais le dehors ſi ſévere,
Que leur perte au-dedans ne lui devienne amere;
Et, de quelque façon qu'elle nous faſſe agir,
Un eſclave échappé nous fait toujours rougir.
Qui rejette un beau feu, n'aime point qu'on l'éteigne;
On ſe plaît à régner ſur ce que l'on dédaigne;
Et l'on ne s'applaudit d'un illuſtre refus,
Qu'alors qu'on eſt aimée, après qu'on n'aime plus.
Je veux donc, s'il ſe peut, que l'heureux Maſſiniſſe
Prenne tout autre hymen pour un affreux ſupplice,
Qu'il m'adore en ſecret, qu'aucune nouveauté
N'oſe le conſoler de ma déloyauté;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne ſoit à perſonne.

Ou

Ou qu'il ſouffre du moins que mon ſeul choix le donne.
Je veux penſer encor que j'en puis diſpoſer;
Et c'eſt de quoi la paix me va deſabuſer.
Juge ſi j'aurai lieu d'en être ſatisfaite,
Et, par ce que je crains, voi ce que je ſouhaite.
Mais Eryxe déja commence mon malheur,
Et me vient par ſa joie avancer ma douleur.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE, BARCE'E.

ERYXE.

MAdame, une captive oſeroit-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'eſt pas grand, tant qu'il eſt incertain.

ERYXE.

On me dit que le Roi tient la paix en ſa main;
Et je n'oſe douter qu'il ne l'ait réſolue.

SOPHONISBE.

Pour être propoſée, elle n'eſt pas conclue;
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuſter,
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ERYXE.

Alors que des deux chefs la volonté conſpire ..

SOPHONISBE.

Que ſert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, & que d'autre côté
Le Sénat de Carthage accepte le traité.

ERYXE.

Lælius le propoſe, & l'on ne doit pas croire
Qu'au deſaveu de Rome il hazarde ſa gloire.
Quant à votre Sénat, le Roi n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le Roi n'a pas une ame infidéle à ce point,

Digitized by Google

Il ſait à quoi l'honneur, à quoi ſa foi l'engage;
Et je l'en dédirois, s'il traitoit ſans Carthage.

ERYXE.

On ne m'avoit pas dit qu'il fallût votre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit, ou non, il m'importe aſſez peu.

ERYXE.

Je le croi, mais enfin, donnez votre ſuffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce?

ERYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le ſavez-vous donc?

ERYXE.

D'un peu de ſens commun.
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ſes propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous auroit donc appris l'art de trembler?
Annibal...

ERYXE.

Annibal a penſé l'accabler;
Mais ce temps-là n'eſt plus, & la valeur d'un homme...

SOPHONISBE.

On ne voit point d'ici ce qui ſe paſſe à Rome.
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un aſſaut fatal;
Et que c'eſt pour ſortir enfin de ces allarmes,
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ERYXE.

Ce ſeroit pour Carthage un bonheur ſignalé;
Mais, Madame, les Dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque ſcrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois:
J'ai vû Rome en état de tomber ſous nos loix;

La

Digitized by Google

La guerre eſt journaliére, & ſa viciſſitude
Laiſſe tout l'avenir dedans l'incertitude.

ERYXE.

Le paſſé le prépare, & le Soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force & de cœur.

SOPHONISBE.

Et ſi j'en étois crue, on auroit le courage
De ne rien écouter ſur ce deſavantage,
Et d'attendre un ſuccès hautement emporté,
Qui remît notre gloire en plus d'égalité.

ERYXE.

On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ERYXE.

J'ai déja grand chagrin de voir que de vos mains
Mon Sceptre a ſû paſſer en celles des Romains;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Maſiniſſe,
Le vôtre a grand beſoin que la paix l'affermiſſe.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paroître au jour,
Si l'honneur vous eſt cher, cachez tout votre amour;
Et voyez à quel point votre gloire eſt flétrie,
D'aimer un ennemi de ſa propre patrie,
Qui ſert des étrangers, dont par un juſte accord
Il pouvoit nous aider à repouſſer l'effort.

ERYXE.

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il ſert vos ennemis pour s'en faire juſtice;
Mais ſi de les ſervir il doit être honteux,
Syphax ſert comme lui des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudroit commencer par votre Républiques
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes ſortis,
Ceux par qui nos climats ſont presque aſſujettis.

Nous

Digitized by Google

Nous avons lieu d'avoir pareille jalouſie
Des peuples de l'Europe, & de ceux de l'Aſie,
Ou ſi le temps a pû vous naturaliſer,
Le même cours du temps les peut favoriſer.
J'oſe vous dire plus. Si le deſtin s'obſtine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens paſſent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains;
Et ſi de ce qu'on voit nous croyons le préſage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage,
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui ſauront paſſer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut.

ERYXE.

Je ſuis amante, & Reine.

SOPHONISBE.

Et captive de plus.

ERYXE.

On va briſer ma chaîne;
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui ſe voit aſſuré de celui du vainqueur.
Il eſt tel dans vos fers, que ſous mon diadême.
N'outragez plus ce Prince, il a ma foi, je l'aime,
J'ai la ſienne, & j'en ſai ſoutenir l'intérêt.
Du reſte, ſi la paix vous plaît, ou vous déplaît,
Ce n'eſt pas mon deſſein d'en pénétrer la cauſe.
La bataille & la paix ſont pour moi même choſe,
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis,
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je ſuis.

SOPHONISBE.

Je pardonne au chagrin d'un ſi long eſclavage,
Qui peut, avec raiſon, vous aigrir le courage,
Et voudrois vous ſervir malgré ce grand courroux.

ERYXE.

Craignez que je ne puiſſe en dire autant de vous.
Mais le Roi vient. Adieu. Je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troiſiéme à votre conférence;

Et

Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne, ou non, il m'importe fort peu.

SCENE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR.

SOPHONISBE.

HE' bien, Seigneur, la paix, l'avez-vous réſolue?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maîtreſſe abſolue,
Madame, & je n'ai pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre ſentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes Etats la guerre a fait ſurprendre,
L'amitié des Romains que pour vous j'ai trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t-on, Seigneur, pour mon pays?

SYPHAX.

Loin d'exiger de moi que j'y porte les armes,
On me laiſſe aujourd'hui tout entier à vos charmes,
On demande que neutre en ces diſſenſions
Je laiſſe aller le ſort de vos deux nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX.

Le Ciel ſembloit m'offrir un ſi glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer, d'un pas égal,
D'un côté Scipion, & de l'autre Aſdrubal.
Je vis ces deux Héros, jaloux de mon ſuffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, & l'autre pour Carthage,
Je les vis à ma table, & ſur un même lit;
Et comme ami commun j'aurois eu tout crédit.

Votre

Digitized by Google

Votre beauté, Madame, emporta la balance,
De Carthage pour vous j'embraſſai l'alliance;
Et comme on ne veut point d'arbitre intéreſſé,
C'eſt beaucoup aux vainqueurs d'oublier le paſſé.
En l'état où je ſuis, deux batailles perdues,
Mes villes, la plûpart, ſurpriſes, ou rendues,
Mon Royaume, d'argent & d'hommes affoibli,
C'eſt beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois ſans combat le prix de la victoire,
Je rentre ſans péril en ma premiére gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'eſt permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoi que vous réſolviez, c'eſt à moi d'y ſouscrire.
J'oſerai toutefois m'enhardir à vous dire,
Qu'avec plus de plaiſir je verrois ce traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou ſureté.
Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX.

Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Oui, m'aimez-vous encor, Seigneur?

SYPHAX.

Plus que moi-même.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous ſouvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX.

De vos bontés, Madame.

SOPHONISBE.

Ah! ceſſez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avoit le choix de mon pere, & le mien,
Elle ſeule pour vous rompit ce doux lien;
Je brulois d'un beau feu, je promis de l'éteindre,
J'ai tenu ma parole, & j'ai ſu m'y contraindre;
Mais vous ne tenez pas, Seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don, vous leur avez promis;

Et,

Digitized by Google

Et, pour ne pas uſer vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi? vous, qui lui devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hyménée engage à ſon ſecours,
Vous, que votre ſerment attache à ſa défenſe,
Vous manquez de parole, & de reconnoiſſance;
Et pour remerciment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celle des Romains!
Vous briſez le pouvoir dont vous m'avez reçue,
Et je ſerai le prix d'une amitié rompue!
Moi, qui pour en éteindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour ſi juſte éteint les plus beaux feux!
Moi, que vous proteſtez d'aimer plus que vous-même!
Ah! Seigneur, le dirai-je? Eſt-ce ainſi que l'on m'aime?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, Madame, il vous ſeroit bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre ame
Les reſtes odieux d'une premiére flame,
D'un amour, dont l'hymen qu'on a vu nous unir,
Devroit avoir éteint juſques au ſouvenir.
Vantez-moi vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achéte Carthage;
Avec tant de hauteur prenez ſon intérêt,
Qu'il me faille en eſclave agir comme il lui plait;
Au moindre ſoin des miens traitez-moi d'infidéle,
Et ne me permettez de régner que ſous elle:
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre auſſi vanter ces beaux feux mal éteints,
Et de vous en voir l'ame encor toute obſédée,
En ma préſence même, en careſſer l'idée.

SOPHO-

Digitized by Google

Je m'en ſouviens, Seigneur, lorsque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a ſacrifiés;
Et ſaurai l'oublier, quand vous ferez juſtice
A ceux qui vous ont fait un ſi grand ſacrifice.
Au reſte, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux.
Mais, bien que moins ſoumiſe à ſon deſtin qu'au vôtre,
Je crains également, & pour l'un, & pour l'autre;
Et ce que je vous ſuis ne ſauroit empêcher
Que le plus malheureux ne me ſoit le plus cher.
Jouïſſez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre, & partager ſa perte:
J'y mourrai ſans regret, ſi mon dernier moment
Vous laiſſe en quelque état de régner ſûrement.
Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oſerez-vous garder cette fauſſe eſpérance?
Rome qui vous redoute, & vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant ſans appui?
Elle qui de la paix ne jette les amorces,
Que par le ſeul beſoin de ſéparer nos forces;
Et qui, dans Maſſiniſſe & voiſin, & jaloux,
Aura toujours de quoi ſe brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout: Carthage abandonnée
Vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée;
Mais un eſprit aigri n'eſt jamais ſatisfait,
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Penſez-y. Votre armée eſt la plus forte en nombre,
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vû l'ombre,
Utique à l'aſſiéger retient leur Scipion;
Un temps bien pris peut tout, preſſez l'occaſion.
De ce chef éloigné ſa valeur peu commune
Peut-être à ſa perſonne attache leur fortune,
Il tient auprès de lui la fleur de leurs Soldats.
En tout événement Cyrthe vous tend le bras;

Vous tiendrez, & long-temps, dedans cette retraite:
Mon pere cependant répare sa défaite,
Hannon a de l'Espagne amené du secours,
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, Seigneur, me perdre avec Carthage:
J'y périrai sans vous, vous regnerez sans moi.
Vous préserve le Ciel de ce que je prevoi;
Et daigne son courroux, me prenant seule en butte,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chûte!

SYPHAX.

A des charmes si forts joindre celui des pleurs!
Soulever contre moi ma gloire, & vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, Madame, il faut vous satisfaire:
Le plus grand des malheurs seroit de vous déplaire;
Et tous mes sentimens veulent bien se trahir,
A la douceur de vaincre, ou de vous obéir.
La paix eût sur ma tête asluré ma couronne:
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne,
Il faut servir Carthage, & hazarder l'Etat.
Mais que deviendrez-vous, si je meurs au combat?
Qui sera votre appui, si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE.

Je vous répondrois bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas;
Mais j'aime mieux, Seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sais vivre, & mourir en Reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, Madame. Adieu, pensez à moi;
Et je saurai pour vous, vaincre, ou mourir en Roi.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERYXE, BARCE'E.

ERYXE.

QUel desordre, Barcée, ou plûtôt quel supplice
M'apprêtoit la victoire à revoir Massiniſſe;
Et que de mon destin l'obſcure trahiſon,
Sur mes souhaits remplis a verſé de poiſon!
Syphax eſt priſonnier, Cyrthe toute éperdue
A ce triste ſpectacle auſſi-tôt s'eſt rendue;
Sophonisbe, en dépit de toute ſa fierté,
Va gémir à ſon tour dans la captivité.
Le Ciel finit la mienne, & je n'ai plus de chaînes,
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux Reines;
Et lorſqu'aux mêmes fers je croi voir mon vainqueur,
Je doute en le voyant, ſi j'ai part en ſon cœur.
En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce palais je cours juſqu'à la porte,
Et m'oſe figurer, en cet heureux moment,
Sa flamme impatiente, & forte également:
Je l'ai vû, mais ſurpris, mais troublé de ma vûe,
Il n'étoit point lui-même alors qu'il m'a reçûe,
Et ſes yeux égarés marquoient un embarras
A faire aſſez juger qu'il ne me cherchoit pas.
J'ai vanté ſa victoire, & je me ſuis flattée
Juſqu'à m'imaginer que j'étois écoutée;
Mais, quand pour me répondre il s'eſt fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport;
Et j'ai trop vû par-là qu'un ſi profond ſilence
Attachoit la penſée ailleurs qu'à ma préſence.
Et que l'emportement d'un entretien ſecret,

Sous un front attentif, cachoit l'eſprit diſtrait.

BARCE'E.

Les ſoins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'eſt peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle ſe ſoit rendue, & qu'un commun effroi
L'ait fait à tout ſon peuple accepter pour ſon Roi:
Il lui faut s'aſſurer des places, & des portes,
Pour en demeurer maître, y porter ſes cohortes;
Ce devoir ſe préfére aux ſoucis les plus doux;
Et, s'il en étoit quitte, il ſeroit tout à vous.

ERYXE.

Il me l'a dit lui-même alors qu'il m'a quittée;
Mais j'ai trop vû d'ailleurs ſon ame inquiétée,
Et de quelque couleur que tu couvres ſes ſoins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, & captive, & pleurante,
L'emporte ſur Eryxe, & Reine, & triomphante;
Et ſi je m'en rapporte à l'accueil different,
Sa diſgrace peut plus qu'un ſceptre qu'on me rend.
Tu l'as pû remarquer. Du moment qu'il l'a vûe,
Ses troubles ont ceſſé, ſa joie eſt revenue,
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont ſoudain réuni ſes regards égarés.
Tu l'as vûe étonnée, & tout enſemble altiére,
Lui demander l'honneur d'être ſa priſonniére,
Le prier fiérement qu'elle pût en ſes mains
Eviter le triomphe, & les fers des Romains.
Son orgueil, que ſes pleurs ſembloient vouloir dédire,
Trouvoit l'art, en pleurant, d'augmenter ſon empire,
Et ſûre du ſuccès dont cet art répondoit,
Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.
Auſſi, ſans balancer, il a donné parole
Qu'elle ne ſeroit point traînée au Capitole,
Qu'il en ſauroit trouver un moyen aſſuré;
En lui tendant la main, ſur l'heure il l'a juré,
Et n'eût pas borné-là ſon ardeur renaiſſante,
Mais il s'eſt ſouvenu qu'enfin j'étois préſente,

Et

Et les ordres qu'aux siens il avoit à donner
Ont servi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je! Pour moi seule affectant cette fuite,
Jusqu'au fond du palais, des yeux il l'a conduite;
Et, si tu t'en souviens, j'ai toujours soupçonné,
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prêtoit à sa déroute un favorable asyle,
Détrôné, vagabond, & sans appui que moi,
Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi,
Et qu'à cette infidéle imputant sa misére,
J'ai crû surprendre un mot de haine, ou de colere,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours,
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou si je m'obstinois à le faire répondre,
J'en tirois pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritoit pas.
Juge par ces soupirs, que produisoit l'absence,
Ce qu'à leur entrevûe a produit la présence.

BARCE'E.

Elle a produit sans doute un effet de pitié,
Ou se mêle peut-être une ombre d'amitié.
Vous savez qu'un cœur noble, & vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre;
Eût-elle tout son cœur, elle l'auroit en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, Madame.

ERYXE.

Il me la doit, Barcée:
Mais que sert une main par le devoir forcée;

Et qu'en auroit le don pour moi de précieux,
S'il faut que ſon eſclave ait ſon cœur à mes yeux?
Je ſai bien que des Rois la fiére destinée
Souffre peu que l'amour régle leur hyménée;
Et que leur union, ſouvent pour leur malheur,
N'eſt que du ſceptre au ſceptre, & non du cœur au cœur:
Mais je ſuis au deſſus de cette erreur commune.
J'aime en lui ſa perſonne, autant que ſa fortune;
Et je n'en exigeai qu'il reprît ſes Etats,
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des Rois ce téméraire arbitre
Dédaigne inſolemment ceux qui n'ont que le titre;
Jamais d'un Roi ſans trône il n'eût ſouffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût paſſé juſqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît ſa couronne à la tête,
Et que ma main devînt ſa derniére conquête.
Si nous voulions régner avec l'autorité,
Que le juste reſpect doit à la dignité.
J'aime donc Maſſiniſſe, & je prétens qu'il m'aime;
Je l'adore, & je veux qu'il m'adore de même;
Et pour moi ſon hymen ſeroit un long ennui,
S'il n'étoit tout à moi, comme moi toute à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalouſie,
Dont à ce froid abord mon ame s'eſt ſaiſie;
Laiſſe-la-moi ſouffrir ſans me la reprocher;
Sers-la, ſi tu le peux, & m'aide à la cacher.
Pour juſte aux yeux de tous qu'en puiſſe être la cauſe,
Une femme jalouſe à cent mépris s'expoſe:
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ſes ſoupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverſe,
A ces amans ſuſpects laiſſer libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occaſion de troubler leurs diſcours;
Et d'un hymen douteux éviter le ſupplice,
Tant que je douterai du cœur de Maſſiniſſe.
Le voici, nous verrons par ſon empreſſement,
Si je me ſuis trompée en ce preſſentiment.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCE'E, MEZETULLE.

MASSINISSE.

ENfin, maître abſolu des murs, & de la ville,
Je puis vous rapporter un eſprit plus tranquille,
Madame, & voir céder en ce reſte du jour
Les ſoins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurois plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis ſortir d'ingratitude;
Et que dans mon bonheur il n'eſt pas bien en moi
De m'acquitter jamais de ce que je vous doi.
Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remiſes
Vous ont laiſſée en proie à de lâches ſurpriſes,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit ôté,
Tandis qu'on vous ôtoit, & ſceptre, & liberté.
Ma premiére victoire a fait votre eſclavage,
Celle-ci qui le briſe eſt encor votre ouvrage;
Mes bons deſtins par vous ont eu tout leur effet,
Et je ſuis ſeulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnoiſſance,
Lorſque je tiens de vous ma gloire, & ma puiſſance;
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre ſceptre & le mien?

ERYXE.

Quoi qu'on puiſſe devoir, aiſément on s'acquitte,
Seigneur, quand on ſe donne avec tant de mérite:
C'eſt un rare préſent qu'un véritable Roi,
Qu'a rendu ſa victoire enfin digne de moi.
Si dans quelques malheurs pour vous je ſuis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,

Lorſqu'on nous y verra, dans un rang ſouverain,
La couronne à la tête, & le ſceptre à la main.
Ici nous ne ſavons encor ce que nous ſommes
Je tiens tout fort douteux, tant qu'il dépend des hommes;
Et n'oſe m'aſſurer que nos amis jaloux
Conſentent l'union de deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique,
Je ne vous en dis rien. Un ſouci plus preſſant,
Et, ſi je l'oſe dire, aſſez embarraſſant,
Où même, ainſi que vous, la pitié m'intéreſſe,
Vous doit inquiéter touchant votre promeſſe.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'eſt un pénible ouvrage, & digne de vos mains.
Vous devez y penſer.

MASSINISSE.

Un peu trop téméraire
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire,
Les pleurs de Sophonisbe ont ſurpris ma raiſon.
L'opprobre du triomphe eſt pour elle un poiſon;
Et j'ai crû que le Ciel l'avoit aſſez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il eſt bien dur de voir deshonorer
L'autel où tant de fois on s'eſt plû d'adorer;
Et l'ame ouverte au bien que le Ciel lui renvoie
Ne peut rien refuſer dans ce comble de joie.
Mais, quoi que ma promeſſe ait de difficultés,
L'effet en eſt aiſé, ſi vous y conſentez.

ERYXE.

Si j'y conſens! Bien plus, Seigneur, je vous en prie;
Voyez s'il faut agir de force, ou d'induſtrie;
Et concertez enſemble, en toute liberté,
Ce que dans votre eſprit vous avez projetté:
Elle vous cherche exprès.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

MASSINISSE, ERYXE, SOPHONISBE, BARCE'E, HERMINIE.

ERYXE.

TOut a changé de face,
Madame, & les destins vous ont mise en ma place.
Vous me deviez servir malgré tout mon courroux,
Et je fais à présent même chose pour vous;
Je vous l'avois promis, & je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Je vous suis obligée, & ce qui m'en console,
C'est que tout peut changer une seconde fois;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ERYXE.

Si le Ciel jusque-là vous en laisse incapable,
Vous pourrez quelque temps être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office,
Que vous abandonner le Prince Massinisse.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ERYXE.

Peut-être en ce dessein pourriez-vous succomber.
Mais, Seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles:
Un Héros, comme un Dieu, peut faire des miracles;
Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MEZETULLE.

SOPHONISBE.

PArdonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude,
Seigneur, & cet espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné?
Je suis Carthaginoise, & d'un sang que vous-même
N'avez que trop jugé digne du diadême:
Jugez par-là l'excès de ma confusion,
A me voir attachée au char de Scipion;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne nous convaincra point d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens,
Que le sacré respect de vos derniers sermens.
Je fus ambitieuse, inconstante, & parjure;
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure:
Mais, plus il a paru, plus il vous fait de loix,
Pour défendre l'honneur de votre premier choix;
Et plus l'injure est grande, & d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate,
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoître l'éclat.

MASSINISSE.

Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance:
De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus. Je ne puis pour vous aucune chose,
A moins

A moins qu'à m'y ſervir ce revers vous diſpoſe.
J'ai promis, mais ſans vous j'aurai promis en vain :
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main ;
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briſer vos chaînes ;
En un mot, le triomphe eſt un ſupplice aux Reines,
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il eſt aiſé que vous deveniez l'autre,
Votre main par mon ſort peut relever le vôtre ;
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plûtôt qu'un moment,
Pour réſoudre votre ame à ce grand changement.
Demain Lælius entre, & je ne ſuis plus maître ;
Et, quelque amour en moi que vous voyiez renaître,
Quelques charmes en vous qui puiſſent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, & non pas vous ſervir.
C'eſt vous parler ſans doute avec trop de franchiſe,
Mais le péril. . .

SOPHONISBE.

De grace, excuſez ma ſurpriſe.
Syphax encor vivant, voulez vous qu'aujourd'hui. . .

MASSINISSE.

Vous me futes promiſe auparavant qu'à lui ;
Et cette foi donnée, & reçûe à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre perſonne il s'eſt vû poſſeſſeur,
Il en fut moins l'époux, que l'heureux raviſſeur ;
Et ſa captivité qui rompt cet hyménée,
Laiſſe votre main libre, & la ſienne enchaînée.
Rendez-vous à vous-même, &, s'il vous peut venir
De notre amour paſſé quelque doux ſouvenir,
Si ce doux ſouvenir peut avoir quelque force. . .

SOPHONISBE.

Quoi! vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, & recevoir de ma légéreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, Madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie,
Que mon peu de mérite, & mon trop de malheur,
Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur,
Que votre changement n'éteignit point ma flamme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon ame;
Et que si j'ai porté la guerre en vos Etats,
Vous étiez la conquête où prétendoit mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces vérités sont des discours frivoles,
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir:
Demain Lælius entre, il le peut dès ce soir:
Avant son arrivée assurez votre empire;
Je vous aime, Madame, & c'est assez vous dire.
Je n'examine point quels sentimens pour moi
Me rendront les effets d'une premiére foi;
Que votre ambition, que votre amour choisisse.
L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse:
Il faut aller à Rome, ou me donner la main.
Ce grand choix ne se peut différer à demain,
Le péril presse autant que mon impatience;
Et, quoi que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et, pour briser mes fers, rompre tous autres nœuds:
Mais avant qu'il vous rende à votre prisonniére,

Je

Je veux que vous voyiez ſon ame toute entiére;
Et ne puiſſiez un jour vous plaindre avec ſujet
De n'avoir pas bien vû ce que vous aurez fait.
Quand j'épouſai Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût bleſſée,
Je vous quittai ſans peine, & tous mes vœux trahis
Cédérent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçû du Ciel pour mon partage
L'averſion de Rome, & l'amour de Carthage.
Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation:
Aimez-la, j'y conſens, mais laiſſez-moi ma haine:
Tant que vous ſerez Roi, ſouffrez que je ſois Reine,
Avec la liberté d'aimer, & de haïr,
Et ſans néceſſité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre ſans maître;
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome ſe pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez vous pour femme?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon ame;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux ſermens...

SOPHONISBE.

Ne perdez point, Seigneur, ces précieux momens;
Et, puiſque ſans contrainte il m'eſt permis de vivre,
Faites tout préparer, je m'apprête à vous ſuivre.

MASSINISSE.

J'y vais, mais de nouveau gardez que Lælius...

SOPHONISBE.

Ceſſez de vous gêner par des ſoins ſuperflus,
J'en connois l'importance, & vous rejoins au temple.

SCENE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

TU vois, mon bonheur passé & l'espoir, & l'exemple;
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur;
Mais c'en est une ici bien autre & sans égale,
D'enlever, & si-tôt, ce Prince à ma rivale,
De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être, avec le temps, j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome, & le rendre à Carthage:
Je m'en répons déja sur le don de sa foi;
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie;
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter;
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter.
Mais, comme enfin la vie est bonne à quelque chose,
Ma patrie elle-même à ce trépas s'oppose;
Et m'en desavoûroit, si j'osois me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste & flatteuse esperance;
Que ne pourrai-je point, si dès qu'il m'a pu voir,
Mes yeux d'une autre Reine ont détruit le pouvoir?
Tu l'as vû comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidéle;
Il ne l'a point nommée, & pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HER-

HERMINIE.

Ce ſont grandes douceurs que le Ciel vous renvoie ;
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous ſentiriez encor bien mieux ſaiſir,
Si vous voyiez qu'Eryxe en eût du déplaiſir.
Elle eſt indifférente, ou plûtôt inſenſible ;
A vous ſervir contre elle, elle fait ſon poſſible ;
Quand vous prenez plaiſir à troubler ſon diſcours,
Elle en prend à laiſſer au vôtre un libre cours ;
Et ce héros enfin, que votre ſoin obſéde,
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous céde.
Je voudrois qu'elle vît un peu plus ſon malheur,
Qu'elle en fît hautement éclater la douleur,
Que l'eſpoir inquiet de ſe voir ſon épouſe
Jettât un plein deſordre en ſon ame jalouſe,
Que ſon amour pour lui fût ſans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connois mal en ſentimens jaloux !
Alors qu'on l'eſt ſi peu qu'on ne penſe pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laiſſe tout paroître ;
Mais quand on l'eſt aſſez pour s'en appercevoir,
On met tout ſon poſſible à n'en laiſſer rien voir.
Eryxe qui connoit, & qui hait ſa foibleſſe,
La renferme au-dedans, & s'en rend la maîtreſſe ;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil ſe joint,
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point ;
Et ſa fauſſe bonté ſe trahit elle-même,
Par l'effort qu'elle fait à ſe montrer extrême :
Elle eſt étudiée, & ne l'eſt pas aſſez
Pour échapper entiére aux yeux intéreſſés.
Allons ſans perdre temps l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE, MEZETULLE.

MEZETULLE.

OUi, Seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte,
Que jusques à demain aucun n'entre, ne ſorte,
A moins que Lælius vous dépêche quelqu'un.
Au reſte, votre hymen fait le bonheur commun:
Cette illustre conquête eſt une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un ſurcroît de gloire;
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur Reine avec leur nouveau Roi.
Cette union à tous promet des biens ſolides,
Et réunit ſous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE.

Mais Eryxe?

MEZETTLLE.

J'ai mis des gens à l'obſerver,
Et ſuis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouſe colere
Allât jusqu'aux autels en troubler le myſtere.
D'abord qu'elle a tout ſû, ſon viſage étonné
Aux troubles du dedans ſans doute a trop donné,
Du moins à ce grand coup elle a paru ſurpriſe;
Mais un moment après, entiérement remiſe,
Elle a voulu ſourire, & m'a dit froidement:
Le Roi n'uſe pas mal de mon conſentement;
Allez, & dites-lui que pour reconnoiſſance...
Mais, Seigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera, mieux que je n'aurois fait,
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout-à-fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au temple, & preſſe un peu la Reine

Digitized by Google

D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne;
Et dis-lui que c'eſt trop importuner les Dieux
En un temps où ſa vûe eſt ſi chere à mes yeux.

SCENE II.

ERYXE, MASSINISSE, BARCE'E.

ERYXE.

COmme avec vous, Seigneur, je ne ſûs jamais feindre,
Souffrez, pour un moment, que j'oſe ici m'en plaindre;
Non d'un amour éteint, ni d'un eſpoir déçû;
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçû:
Mais d'avoir crû mon ame, & ſi foible, & ſi baſſe,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrace,
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux,
D'en être les témoins auſſi bien que les Dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchiſe
Me préparoit aſſez à voir tout ſans ſurpriſe;
Et ſûr que vous étiez de mon conſentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurois un peu plutôt été deſabuſée,
Et près du précipice où j'étois expoſée,
Il m'eût été, Seigneur, & m'eſt encor bien doux,
D'avoir pû vous connoître avant que d'être à vous.
Auſſi n'attendez point de reproche, ou d'injure,
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure;
Quel outrage m'a fait votre manque de foi,
De me voler un cœur qui n'étoit pas à moi?
J'en connois le haut prix, j'en vois tout le mérite,
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite;
Et vous vivrez ſans trouble en vos contentemens,
S'ils n'ont à redouter que mes reſſentimens.

MAS-

Digitized by Google

MASSINISSE.

J'avois assez prévû qu'il vous seroit facile
De garder dans ma perte un espoir si tranquille:
Le peu d'ardeur pour moi que vos desirs ont eu,
Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer, & permis l'espérance:
Mais cet amour trainant n'avoit que l'apparence;
Et, quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, & vois avec surprise
Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise;
Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix,
Quand nous serons chez vous l'un & l'autre en vrais Rois.
Dites-moi donc, Madame, aimiez-vous ma personne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne?
Et lorsque vous prêtiez des forces à mon bras,
Etoit-ce pour unir nos mains, ou nos Etats?
Je vous l'ai déja dit, que toute ma vaillance
Tient d'un si grand secours sa gloire & sa puissance;
Je saurai m'acquiter de ce qui vous est dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu:
Mais comme, en mon malheur, ce favorable office
En vouloit à mon sceptre, & non à Massiniſſe,
Vous pouvez sans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon sceptre en vos mains, & Massiniſſe ailleurs.
Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre,
Ma main tant refusée est bonne pour une autre;
Et son ambition a dequoi s'arrêter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime, & plus haute, & plus prompte,

Ni

Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang,
Pour trop conſidérer le mérite & le ſang.
La naiſſance ſuffit quand la perſonne eſt chere,
Un Prince détrôné garde ſon caractére;
Mais à vos yeux charmés par de plus forts appas,
Ce n'eſt point être Roi, que de ne régner pas:
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre;
Et, quand de votre amour la fortune eſt l'arbitre,
Le mien au-deſſus d'elle, & de tous ſes revers,
Reconnoit ſon objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'être fait Roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon ſang, aux périls de ma vie,
Mon ſceptre reconquis me met en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ai trop acheté,
Et ce ſeroit trahir les droits du diadême,
Que ſur le haut d'un trône être eſclave moi-même.
Un Roi doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas Roi,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi.

ERYXE.

Il eſt beau de trancher du Roi, comme vous faites;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter ſi vous l'êtes,
Et n'eſt-ce point, Seigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Aſdrubal?
Je ſai que les Romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, & leur parole eſt bonne,
Il vous nommeront Roi: mais vous devez ſavoir
Qu'ils ſont plus libéraux du nom que du pouvoir;
Et que, ſous leur appui, ce plein droit de tout faire
N'eſt que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié,
Pour vous laiſſer méprendre au choix d'une moitié;
Ils ont pris trop de part en votre deſtinée,

Pour

Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hymenée,
Et ne ſe croiroient pas aſſez de vos amis,
S'ils n'en deſavouoient les Dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE.

Je m'en dédis, Madame, & s'il vous eſt facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins votre grande ame, avec tous ſes efforts,
N'en conſérve pas bien les faſtueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure & la menace,
Vos illustres froideurs laiſſent rompre leur glace,
Et cette fermeté de ſentimens contraints
S'échappe adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp ſolliciter leur haine,
Traitez-y mon hymen de lâche & noir forfait,
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet;
Nommez-y moi cent fois, ingrat, parjure, traître:
J'ai mes raiſons pour eux; & je les dois connoître.

ERYXE.

Je les connois, Seigneur, ſans doute moins que vous,
Et les connois aſſez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de Roi, que ſeul je conſidére,
Etend ſur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire;
Et rien ici n'échappe à ma tranquillité,
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'eſt tout ce qui me bleſſe.
Vous allez hautement montrer notre foibleſſe,
Dévoiler notre honte, & faire voir à tous
Quels phantômes d'Etat on fait regner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connoître
Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maître;
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vû couronnér,
En reçoivent les loix qu'ils ſemblent leur donner.
C'eſt-là mon déplaiſir. Si je n'étois pas Reine,

Ce

Ce que je perds en vous me feroit peu de peine ;
Mais je ne puis ſouffrir qu'un ſi dangereux choix
Détruiſe en un moment ce peu qui reſte aux Rois,
Et qu'en un ſi grand cœur l'impuiſſance de l'être
Ait ménagé ſi mal l'honneur de le paroître.
Mais voici cet objet ſi charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE, ERYXE, MEZETULLE, HERMINIE, BARCE.

ERYXE.

UNe ſeconde fois tout a changé de face,
Madame, c'eſt à moi de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas deſſein de me le dérober ?

SOPHONISBE.

L'occaſion qui plaît ſouvent fait ſuccomber.
Vous puis-je, en cet état, rendre quelque ſervice ?

ERYXE.

L'occaſion qui plaît ſemble toujours propice ;
Mais ce qui vous & moi nous doit mettre en ſouci,
C'eſt que ni vous ni moi ne commandons ici.

SOPHONISBE.

Si vous y commandiez, je pourrois être à plaindre.

ERYXE.

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre.
Ceux, dont avant deux jours nous y prendrons des loix,
Regardent d'un autre œil la Majeſté des Rois.
Etant ce que je ſuis, je redoute un exemple ;
Et Reine, c'eſt mon ſort en vous que je contemple.

SOPHO-

SOPHONISBE.

ivez du crédit, le Roi n'en manque point;
:hez les Romains l'un & l'autre ſe joint...

ERYXE.

félicité ſera long-temps parfaite,
a laiſſent durer autant que je ſouhaite.
;neur, en cet adieu recevez en ma foi,
e donnez quelqu'un qui réponde de moi.
oire de mon rang qu'en vous deux je reſpecte
uroit conſentir que je vous ſois ſuſpecte.
-moi donc juſtice, & ne m'imputez rien,
Ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien.

SCENE IV.

ASSINISSE, SOPHONISBE, MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

)ſſame elle voit ma perte aiſément réparable,
)uſie eſt foible, & ſon dépit traitable.
i reſſentiment n'éclate en ſes diſcours.

SOPHONISBE.

mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
n'eſt point irrité, ayant trop de quoi l'être,
ouvent d'autant plus qu'on le voit moins
roître;
iant ſon deſſein pour le mieux aſſurer,
e à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
id calme prépare un dangereux orage.
z les efforts de ſa ſecrette rage,
z de Syphax l'emportement jaloux,
n'il ait aigri vos Romains contre vous;
e dans leur camp la premiére nouvelle
ie vient de faire un amour ſi fidéle.
hazardez rien, s'ils reſpectent en vous,

Com-

Comme nous l'eſpérons, le nom de mon époux;
Mais je m'attirerois la derniére infamie,
S'ils briſoient, malgré vous, le ſaint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pûſſent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si-dès qu'ils paroîtront vous n'êtes plus le maître,
C'eſt d'eux qu'il faut ſavoir ce que je vous puis être;
Et puiſque Lælius doit entrer dès demain...

MASSINISSE.

Ah! je n'ai pas reçû le cœur avec la main,
Si votre amour...

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchiſe.
Vous m'avez épouſée, & je vous ſuis acquiſe;
Voyons ſi vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rens au pouvoir, & non pas à l'amour;
Et de quelque façon qu'à préſent je vous nomme,
Je ne ſuis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc, à Syphax, Madame?

SOPHONISBE.

D'aujourd'hui,
Puiſqu'il porte des fers, je ne ſuis plus à lui.
En dépit des Romains on voit que je vous aime;
Mais juſqu'à leur aveu, je ſuis toute à moi-même,
Et, pour obtenir plus que mon cœur & ma foi,
Il faut m'obtenir d'eux auſſi-bien que de moi.
Le nom d'époux ſuffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aſpect du Capitole:
N'exigez rien de plus, perdez quelques momens
Pour mettre en ſûreté l'effet de vos ſermens:
Afin que vos lauriers me ſauvent du tonnerre,
Allez aux Dieux du Ciel joindre ceux de la Terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit?

SCE-

Digitized by Google

SCENE V.

SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, MEZETULLE, GARDES.

LEPIDE.

TOuché de cet excès du malheur qui le ſuit,
Madame, par pitié, Lælius vous l'envoie,
Et donne à ſes douleurs ce mêlange de joie,
Avant qu'on le conduiſe au camp de Scipion.

MASSINISSE.

J'aurai pour ſes malheurs même compaſſion.
Adieu. Cet entretien ne veut point ma préſence,
J'en attendrai l'iſſue avec impatience;
Et j'oſe en eſpérer quelques plus douces loix,
Quand vous aurez mieux vû le deſtin des deux Rois.

SOPHONISBE.

Je ſais ce que je ſuis, & ce que je dois faire;
Et prens pour ſeul objet ma gloire à ſatisfaire.

SCENE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, GARDES.

SYPHAX.

MAdame, à cet excès de généroſité
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité;
Et, malgré de mon ſort la diſgrace éclatante,
Je ſuis encor heureux, quand je vous vois conſtante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous oſez pour moi dédaigner ce vainqueur!
Vous préférez mes fers à toute ſa victoire,

Et

Et ſavez hautement ſoutenir votre gloire!
Je ne vous dirai point auſſi que vos conſeils
M'ont fait choir de ce rang ſi cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable;
Puiſqu'en vain Maſſiniſſe attaque votre foi,
Je régne dans votre ame, & c'eſt aſſez pour moi.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ſes yeux vous y régniez encore?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loi m'y pourroit obliger,
Lorſque vous m'apportez des fers à partager?

SYPHAX.

Ce ſoin de votre gloire, & de lui ſatisfaire...

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien; vous dira le contraire.
Ma gloire eſt d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous ſoumettez,
Ma naiſſance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il ſiéroit mal de feindre,
Je ſuis à Maſſiniſſe, & le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des Dieux,
Nous ſortons de leur temple.

SYPHAX.

Ah! que m'oſez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome ſur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai ſû m'en affranchir par une autre union;
Et vous ſuivrez ſans moi le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croirai-je, grands Dieux! & le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'hiſtoire?
Sophonisbe, ſervie avec tant de reſpect,
Elle, que j'adorai dès le premier aſpect,
Qui s'eſt vûe à toute heure, & par-tout obéie,
Inſulte lâchement à ma gloire trahie,

Met le comble à mes maux par ſa déloyauté,
Et d'un crime ſi noir fait encor vanité!

SOPHONISBE.

Le crime n'eſt pas grand d'avoir l'ame aſſez haute
Pour conſerver un rang que le deſtin vous ôte:
Ce n'eſt point un honneur qui rebute en deux jours;
Et qui régne un moment, aime à régner toujours.
Mais ſi l'eſſai du trône en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute, à l'égal de la vie,
Un Roi né pour la gloire, & digne de ſon ſort,
A la honte des fers ſait préférer la mort;
Et vous m'aviez promis en partant...

SYPHAX.

Ah! Madame,
Qu'une telle promeſſe étoit douce à votre ame!
Ma mort faiſoit dès-lors vos plus ardens ſouhaits.

SOPHONISBE.

Non, mais je vous tiens mieux ce que je vous promets;
Je vis encore en Reine, & je mourrai de même.

SYPHAX.

Dites que votre foi tient toute au diadême,
Que les plus ſaintes loix ne peuvent rien ſur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au deſtin d'un époux,
Seigneur, les loix de Rome, & celles de Carthage
Vous diront que l'hymen ſe rompt par l'eſclavage,
Que vos chaînes du nôtre ont briſé le lien,
Et, qu'étant dans les fers, vous ne m'êtes plus rien.
Ainſi par les loix même en mon pouvoir remiſe,
Je me donne au Monarque à qui je fus promiſe;
Et m'acquitte envers lui d'une premiére foi,
Qu'il reçut avant vous de mon pere, & de moi.

Ainſi

Ainſi mon changement n'a point de perfidie,
J'étois, & ſuis encore au Roi de Numidie;
Et laiſſe à votre ſort ſon flus & ſon reflus,
Pour regner malgré lui, quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah! s'il eſt quelques loix qui ſouffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, Madame, a d'étranges effets
Après m'avoir forcé de refuſer la paix.
Me les promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une ſûre retraite;
Et qu'outre le ſecours de votre Général,
Vous me vantiez celui d'Hannon & d'Annibal?
Pour vous avoir trop crûe, hélas! & trop aimée,
Je me vois ſans Etats, je me vois ſans Armée,
Et, par l'indignité d'un ſoudain changement,
La cauſe de ma chûte en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puiſque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite:
S'il eût fallu périr ſous un fameux débris,
Je l'euſſe appris de vous, ou je vous l'euſſe appris;
Moi, qui, ſans m'ébranler du ſort de deux batailles,
Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prête à ſouffrir un ſiége, & ſoutenir pour vous,
Quoi que du Ciel injuſte eût oſé le courroux.
Pour mettre en ſûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie;
Et ce peuple déçû, qui vous tendoit les mains,
N'a revû dans ſon Roi qu'un Captif des Romains.
Vos fers en leur faveur, plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit votre femme à la néceſſité

De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité;
Quand vos ſujets ont crû que, ſans devenir traîtres,
Ils pouvoient, après vous, ſe livrer à vos maîtres.
Votre exemple eſt ma loi, vous vivez, & je vi,
Et, ſi vous fuſſiez mort, je vous aurois ſuivi;
Mais ſi je vis encor, ce n'eſt pas pour vous ſuivre,
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre;
Je vis peut-être encor pour quelque autre raiſon,
Qui ſe juſtifira dans une autre ſaiſon.
Un Romain nous écoute, &, quoi qu'on veuille en croire,
Quand il en ſera temps, je mourrai pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moi des Romains, je ſuis encore à vous;
Et je croirai régner malgré votre eſclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos Dieux ce miracle pour moi;
Et je romps avec lui, pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai, mais ce feu, dont je fus la maîtreſſe,
Ne met point dans mon cœur de honteuſe tendreſſe;
Toute ma paſſion eſt pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela, je n'ai rien à vous dire,
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aſpire,
Vous ſavez le moyen d'en rompre le lien,
Réglez-vous là-deſſus, ſans vous plaindre de rien.

Digitized by Google

SCENE VII.

SYPHAX, LEPIDE, GARDES.

SYPHAX.

A-T-on vû ſous le Ciel plus infame injuſtice!
Ma déroute la jette au lit de Maſſiniſſe;
Et, pour juſtifier ſes lâches trahiſons,
Les maux qu'elle a cauſés lui ſervent de raiſons.

LEPIDE.

Si c'eſt avec chagrin que vous ſouffrez ſa perte,
Seigneur, quelque eſpérance encor vous eſt offerte.
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'eſt encor qu'en parole, & n'a point eu d'effet;
Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux ſouhaits de la Reine.
Je vais m'aſſurer d'elle, & vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lælius;
J'en attens nouvel ordre, & dans peu je l'eſpére.

SYPHAX.

Quoi, prendre tant de ſoin d'adoucir ma miſére!
Lepide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des Princes malheureux:
Autres que les Romains n'en chercheroient la gloire.

LEPIDE.

Lælius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel eſt ſon ſentiment,
Allez garder le Roi dans cet apartement.

Fin du troiſiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SYPHAX, LEPIDE.

LEPIDE.

LÆlius eſt dans Cyrthe, & s'en eſt rendu maître,
Bien-tôt dans ce Palais vous le verrez paroître;
Et ſi vous eſpérez que, parmi vos malheurs,
Sa preſence ait de quoi ſoulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au paſſage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il touchant ce mariage?
En rompra-t-il les nœuds? En ſera-t-il d'accord?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon ſort?

LEPIDE.

Je ne vous répons point que ſur cette matiére
Il veuille vous ouvrir ſon ame toute entiere;
Mais vous pouvez juger que, puiſqu'il vient ici,
Cet hymen comme à vous lui donne du ſouci.
Sachez-le de lui-même, il entre, & vous regarde.

SCENE II.

LÆLIUS, SYPHAX, LEPIDE.

LÆLIUS.

DEtachez-lui ſes fers, il ſuffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vû tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami.
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offenſera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Digitized by Google

SYPHAX.

Ah! ne rejettez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, & de ce grand courage
Qu'oppoſent nos destins aux destins de Carthage;
Toutes deux, & ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands Héros briguérent mon secours:
J'eus des yeux assez bons pour remplir votre attente:
Mais que sert un bon choix dans une ame inconstante,
Et que peuvent les droits de l'hoſpitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude;
Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

LÆLIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié,
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié;
Elle n'est pas éteinte, & toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrettes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret,
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le Ciel m'en est témoin, & vos propres murailles,
Qui nous voyoient enflés du gain de deux batailles,
Ont vû cette amitié porter tous nos souhaits
A regagner la vôtre, & vous rendre la paix.
Par quel motif de haine, obstinée à vous nuire,
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire?
Quel astre, de votre heur, & du nôtre jaloux,

Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous?

SYPHAX.

Pourrez-vous pardonner, Seigneur, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute sa foiblesse?
Lorsque je vous aimai, j'étois maître de moi,
Et, tant que je le fus, je vous gardai ma foi;
Mais, dès que Sophonisbe, avec son hyménée,
S'empara de mon ame & de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
Que c'est un imbécille & sévére esclavage,
Que celui d'un époux sur le panchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr,
Il croit se faire aimer à force d'obéir!
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées;
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par-là devint ma Souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, & versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans, qui paroient son visage,
C'étoit une Alecton que déchaînoit Carthage:
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien,
Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien;
Et, malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, Seigneur, cette même furie,
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre Roi,
Qu'elle saura séduire, & perdre comme moi.
Si vous ne le savez, c'est votre Massiniſſe,
Qui croit par cet hymen se bien faire justice;
Et que l'infame vol d'une telle moitié,
Le venge pleinement de notre inimitié:
Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,

Ce

Ce vainqueur avec elle épouſera Carthage.
L'air qu'un ſi cher objet ſe plait à reſpirer,
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer;
Dans ce dernier malheur c'eſt ce qui me conſole.
Je lui céde avec joie un poiſon qu'il me vole;
Et ne vois point de don ſi propre à m'acquitter,
De toute ce que ma haine oſe lui ſouhaiter.

LÆLIUS.

Je connois Maſſiniſſe, & ne vois rien à craindre
D'un amour que lui-même il prendra ſoin d'éteindre:
Il en ſait l'importance; &, quoi qu'il ait oſé,
Si l'hymen fut trop prompt, le divorce eſt iſé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en uſage,
Le recevra de lui ſans changer de viſage;
Et ne ſe promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cet hymen ſatisfait votre haine,
De ce qui le ſuivra ne ſoyez point en peine,
Et, ſans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez ſans ſouci la perte d'un rival;
Et laiſſez-nous celui de voir quel avantage
Pourroit avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il eſt permis de parler aux vaincus,
Souffrez encore un mot, & je ne parle plus.
Maſſiniſſe, de ſoi pourroit fort peu de choſe,
Il n'a qu'un camp volant dont le hazard diſpoſe;
Mais, joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids;
Et par ma chûte enfin ſa fortune enhardie,
Va traîner après lui toute la Numidie.
Je le hai fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour ſéjour natal.
Le déplaiſir de voir que ma ruïne en vienne,
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'ils les ſoutienne.
Puiſſe-t-il, ce rival, périr dès aujourd'hui!
Mais puiſſai-je les voir trébucher avant lui!

Prévenez donc, Seigneur, l'appui qu'on leur prépare,
Vengez moi de Carthage, avant qu'il ſe déclare,
Preſſez en ma faveur votre propre courroux,
Et gardez jusque-là Maſſiniſſe pour vous.
Je n'ai plus rien à dire, & vous en laiſſe faire.

LÆLIUS.

Nous ſaurons profiter d'un avis ſalutaire.
Allez m'attendre au camp, je vous ſuivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts;
Et ceux de Maſſiniſſe....

SYPHAX.

Il oſera vous dire....

LÆLIUS.

Ce que vous m'avez dit, Seigneur, vous doit ſuffire.
Encore un coup, allez ſans vous inquiéter;
Ce n'eſt pas devant vous que je dois l'ecouter.

SCENE III.

LÆLIUS, MASSINISSE, MEZETULLE.

MASSINISSE.

L'Avez-vous commandé, Seigneur, qu'en ma preſence,
Vos Tribuns vers la Reine uſent de violence?

LÆLIUS.

Leur ordre eſt d'emmener au camp les priſonniers;
Et, comme elle & Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont ſuivi cet ordre, en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous ſa querelle?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il ſort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçû ſon véritable époux;
Et j'ai repris ſa foi par force violée,

Sur

Sur un uſurpateur qui me l'avoit volée.
Son pere & ſon amour m'en avoient fait le don.

LÆLIUS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon;
Dès que Syphax parut, cet amour ſans puiſſance....

MASSINISSE.

J'étois lors en Eſpagne, &, durant mon abſence,
Carthage la força d'accepter ce parti;
Mais à preſent Carthage en a le démenti,
En reprenant mon bien j'ai détruit ſon ouvrage,
Et vous fais dès-ici triompher de Carthage.

LÆLIUS.

Commencer avant nous un triomphe ſi haut,
Seigneur, c'eſt la braver un peu plus qu'il ne faut;
Et mettre entre elle & Rome une etrange balance,
Que de confondre ainſi l'une & l'autre alliance.
Notre ami tout enſemble, & gendre d'Aſdrubal;
Croyez-moi, ces deux noms s'accordent aſſez mal,
Et, quelque grand deſſein que puiſſe être le vôtre,
Vous ne pourrez long-temps conſerver l'un & l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice,
Qui nous ôta Syphax, nous vole Maſſiniſſe.
Nous aimons nos amis, & même en dépit d'eux;
Nous ſavons les tirer de ces pas dangereux;
Ne nous forcez à rien qui vous puiſſe déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puiſſe faire;
Et montrez cette ardeur de ſervir vos amis
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du Conſul & de vous j'ai la parole expreſſe;
Et ce grand jour a fait que tout obſtacle ceſſe,
Tout ce qui m'appartient me doit être rendu.

Digitized by Google

LÆLIUS.

Et par où cet espoir vous eſt-il défendu?

MASSINISSE.

Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si votre dureté me refuſe ma femme?
Eſt-il rien plus à moi? Rien moins à balancer?
Et du reste par-là que me faut-il penſer?
Puis-je faire aucun fonds ſur la foi qu'on me donne;
Et, traité comme eſclave, attendre ma couronne?

LÆLIUS.

Nous en avons ici les ordres du Sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'Etat;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive,
Syphax eſt ſon époux, il faut qu'elle le ſuive.

MASSINISSE.

Syphax eſt ſon époux! Et que ſuis-je, Seigneur?

LÆLIUS.

Conſultez la raiſon plutôt que votre cœur;
Et, voyant mon devoir, ſouffrez que je le faſſe.

MASSINISSE.

Chargez, chargez-moi donc de vos fers en ſa place,
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traînez à votre Rome un vainqueur enchaîné;
Je ſuis à Sophonisbe, & mon amour fidéle
Dédaigne, & diadême, & liberté ſans elle;
Je ne veux, ni régner, ni vivre qu'en ſes bras;
Non, je ne veux ..

LÆLIUS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Réſolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juſte douleur ſe retient, ou s'emporte?
Mes pleurs & mes ſoupirs vous fléchiront-ils mieux,
Et faut-il à genoux vous parler comme aux Dieux?
Que j'ai mal employé mon ſang & mes ſervices,

Quand

Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pû tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin?

LÆLIUS.

Si vous avez, Seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est ce à vous de choisir?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir?

MASSINISSE.

Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,
Vous sauriez... Mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge, en est-on moins parfait?
Les Héros des Romains ne sont-ils jamais hommes,
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes;
Et le Maître des Dieux, des Rois & des Amans,
En ma place auroit eu mêmes empressemens.
J'aimois, on l'agréoit, j'étois ici le maître;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paroître;
L'amour en cet état daigne-t-il hésiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
Voir son bien en sa main, & ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Un Roi se souvient-il, en des momens si doux,
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous?
Je l'ai dû toutefois, & je m'en tiens coupable,
Ce crime est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Et, sans considérer mes services passés,
Sans excuser l'amour, par qui nos cœurs forcés...

LÆLIUS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de foiblesse.
N'alléguez point les Dieux : si l'on voit quelquefois

Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'eſt qu'à leurs pareils à ſuivre leurs exemples;
Et vous ſerez comme eux, quand vous aurez des temples.
Comme ils ſont dans le Ciel au-deſſus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre, & rien à ménager.
Du reſte, je ſai bien que ſouvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit anprès de ſa captive;
Les droits de la victoire ont quelque liberté,
Qui ne ſauroit déplaire à notre âge indomté:
Mais, quant à cette ardeur un Monarque défere,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une affaire,
Il repouſſe l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'Etat;
Et ſon cœur, au-deſſus de ces baſſes amorces,
Laiſſe à cette raiſon toujours toutes ſes forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout eſt beau, tout ſuccéde, on n'a qu'à demander;
Mais, pour peu qu'elle en ſoit, ou doive être alarmée,
Son feu, qu'elle dédit, doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain, cet amour décevant
Dans votre cœur ſurpris a paſſé trop avant,
Vos feux vous plaiſent trop pour les pouvoir éteindre,
Et tout ce que je puis, Seigneur, c'eſt de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre tout enſemble, & me tyranniſer!

LÆLIUS.

Vous l'avoûrez un jour, c'eſt vous favoriſer.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands Dieux, qui tient lieu de ſupplice!

LÆLIUS.

Quand vous ſerez à vous, vous lui ferez juſtice.

MASSINISSE.

Ah! que cette juſtice eſt dure à concevoir!

LÆLIUS.

Je la connois aſſez pour ſuivre mon devoir.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

LÆLIUS, MASSINISSE, MEZETULLE, ALBIN.

ALBIN.

SCipion vient, Seigneur, d'arriver dans vos tentes,
Ravi du grand succès qui prévient ſes attentes,
Et ne vous croyant pas maître en ſi peu de jours,
Il vous venoit lui-même amener du ſecours,
Tandis que le blocus, laiſſé devant Utique,
Répond de cette place à notre République.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÆLIUS *à Maſſiniſſe.*

Allez à votre hymen le faire conſentir,
Allez le voir ſans moi, je l'en laiſſe ſeul juge.

MASSINISSE.

Oui, contre vos rigueurs il ſera mon refuge;
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.

LÆLIUS.

Je les ſuivrai, Seigneur, ſans en être jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour ſi l'on ſaiſit la Reine ....

LÆLIUS.

J'en répons juſques-là, n'en ſoyez point en peine.
Qu'on la faſſe venir. Vous pouvez lui parler,
Pour prendre ſes conſeils, & pour la conſoler.
Gardes, que ſans témoins on le laiſſe avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidéle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et juſques au retour ne vous vantez de rien.

SCE.

Digitized by Google

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE *à Lælius qui ſort.*

VOyez-la donc, Seigneur, voyez tout ſon mérite;
Voyez s'il eſt aiſé qu'un héros... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'oſe expoſer ſon cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut être inflexible, & craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il ſe permît de voir, & de connoître.
Allons, allons, Madame, eſſayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp, venez-y par vos charmes
Appuyer mes ſoupirs, & ſecourir mes larmes;
Et que ces mêmes yeux, qui m'ont fait tout oſer,
Si j'en ſuis criminel, ſervent à m'excuſer.
Puiſſent-ils, & ſur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
Qu'il veuille conſerver mon bien en me l'ôtant;
J'en mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour, pour vous faire un deſtin ſi propice,
Se prépare avec joie à ce grand ſacrifice.
Si c'eſt vous bien ſervir, l'honneur m'en ſuffira,
Et ſi c'eſt mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos ſens, dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, Seigneur, à me connoître.

Quoi

Quoi ! j'irois mendier juſqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'auroit en ſes mains !
J'irois deshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, & le ſang de Carthage ;
Et l'on verroit gémir la fille d'Aſdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal !
Je ne ſai ſi mes yeux auroient là tant de force,
Qu'en ſa faveur ſur l'heure il preſſât un divorce ;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il oſoit juſques-là ceſſer de me haïr.
La vieille antipathie entre Rome & Carthage
N'eſt pas prête à finir par un tel aſſemblage ;
Ne vous préparez point à rien ſacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous juſtifier.
Pour effet de vos feux & de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aſpect du Capitole ;
Que ce ſoit par l'hymen, ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous, ou chez nos citoyens,
La choſe m'eſt égale, & je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous ſépare, ou non, pourvû que je l'évite.
Mon amour voudroit plus, mais je régne ſur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre,
Pour ſouſtraire mon ſort à ſon injuſte arbitre ;
Et, puiſqu'à m'affranchir il faut que j'aide un Roi,
C'eſt-là tout le ſecours que vous aurez de moi.
Ajoûtez-y des pleurs, mêlez-y des baſſeſſes ;
Mais laiſſez-moi, de grace, ignorer vos foibleſſes ;
Et ſi vous ſouhaitez que l'effet m'en ſoit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous céle point que je ſerois ravie
D'unir à vos deſtins les reſtes de ma vie ;
Mais ſi Rome en vous-même oſe braver les Rois,
S'il faut d'autres ſecours, laiſſez-les à mon choix :

J'en

J'en trouverai, Seigneur, & j'en ſai qui peut-être
N'auront à redouter ni maîtreſſe, ni maître;
Mais mon amour préfére à cette ſûreté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah! ſi je vous pouvois offrir même aſſurance,
Que je ſerois heureux de cette préference!

SOPHONISBE.

Syphax & Lælius pourront vous prévenir,
Si vous perdez ici le temps de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le ſeul bien qu'à ma flamme
A ſouffert juſqu'ici la grandeur de votre ame:
Madame, je vous laiſſe aux mains de Lælius,
Vous avez pû vous-même entendre ſes refus;
Et mon amour ne fait ce qu'il peut ſe promettre
De celles du Conſul où je vais me remettre.
L'un & l'autre eſt Romain, & peut-être en ce lieu,
Ce peu que je vous dis eſt le dernier adieu:
Je ne vois rien de ſûr que cette triste joie.
Ne me l'enviez plus, ſouffrez que je vous voie,
Souffrez que je vous parle, & vous puiſſe exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abimer,
Quelques informes traits de la ſecrettre rage
Que déja dans mon cœur forme leur ſombre image.
Non que je deſeſpére. On m'aime, mais, hélas!
On m'eſtime, on m'honore, & l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux, en cette incertitude,
Pour un cœur tout à vous c'eſt un tourment bien rude;
Et, ſi j'en oſe croire un noir preſſentiment,
C'eſt vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
Madame, au nom des Dieux, raſſurez mon courage,

Di-

Digitized by Google

Dites que vous m'aimez; j'en pourrai davantage,
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion:
Montrez pour mon bonheur un peu de paſſion,
Montrez que votre flamme au même bien aſpire,
Ne régnez plus ſur elle, & laiſſez-lui me dire...

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux,
Et ſerois à mon tour auſſi foible que vous.

MASSINISSE.

Faites, faites-moi voir cette illustre foibleſſe,
Que ſes douceurs...

SOPHONISBE.

Ma gloire en eſt encor maîtreſſe.
Adieu. Ce qui m'échappe en faveur de vos feux
Eſt moins que je ne ſens, & plus que je ne veux.

SCENE VI.

MASSINISE, MEZETULLE.

MEZETULLE.

DOuterez-vous encor, Seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

Mézétulle, il eſt vrai, ſon amour eſt extrême:
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne ſauroit me ſervir qu'à mieux me tourmenter,
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma ſouffrance.
Reprenons toutefois un moment de conſtance,
En faveur de ſa flamme eſpérons juſqu'au bout,
Et, pour tout obtenir, allons hazarder tout.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Ceſſe de me flatter d'une eſpérance vaine,
Auprès de Scipion ce Prince perd ſa peine:
S'il l'avoit pû toucher, il ſeroit revenu;
Et, puiſqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grace;
Moins on la rend facile, & plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois;
Et peut-être ſon ame encore irréſolue...

SOPHONISBE.

Sur moi, quoi qu'il en ſoit, je me rens abſolue,
Contre ſa dureté j'ai du ſecours tout prêt;
Et ferai, malgré lui, moi ſeule mon arrêt.
Cependant de mon feu l'importune tendreſſe,
Auſſi bien que ma gloire, en mon ſort s'intéreſſe,
Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
Et n'oſe l'avouer de toute ſa fierté.
Quelle baſſeſſe d'ame! O ma gloire! O Carthage!
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage,
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux,
Doit-il être en ce cœur auſſi puiſſant que vous?
Ce héros a trop fait de m'avoir épouſée:
De ſa ſeule pitié s'il m'eût favoriſée,
Cette pitié peut-être, en ce triſte & grand jour,
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devoit voir que Rome en juſte défiance...

HERMINIE.

Mais vous lui témoigniez pareille impatience;

Et

Et vos feux rallumés montroient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale,
C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale,
J'en faiſois mon ſuprême & mon unique bien;
Tous les cœurs ont leur foible, & c'étoit-là le mien.
La préſence d'Eryxe aujourd'hui m'a perdue;
Je me ſerois, ſans elle, un peu mieux défendue,
J'aurois ſû mieux choiſir & les temps, & les lieux;
Mais ce vainqueur vers elle eût pû tourner les yeux.
Tout mon orgueil diſoit à mon ame jalouſe,
Qu'une heure de remiſe en eût fait ſon épouſe;
Et que, pour me braver à ſon tour hautement,
Son feu ſe fût ſaiſi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, & c'eſt lui qui l'invite,
Par un meſſage exprès, à me rendre viſite,
Pour reprendre à ſes yeux un ſi cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle : en cette conjoncture,
Son retour ſans ce Prince eſt de mauvais augure.
Raffermi-toi, mon ame, & prens des ſentimens
A te mettre au-deſſus de tous événemens.

SCENE II.

SOPHONISBE, MEZETULLE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

QUand reviendra le Roi?

MEZETULLE.

Pourrai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire;

Et,

Digitized by Google

Et, ſi je vous le dis, pourrez-vous concevoir
Quel eſt ſon déplaiſir, quel eſt ſon deſeſpoir?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

SOPHONISBE.

J'ai donc peu de raiſon d'attendre cette joie;
Quand ſon maître a parlé, c'eſt à lui d'obéir.
Il lui commandera bien-tôt de me haïr;
Et, dès qu'il recevra cette loi ſouveraine,
Je ne dois pas douter un moment de ſa haine.

MEZETULLE.

Si vous pouviez douter encor de ſon ardeur,
Si vous n'aviez pas vu juſqu'au fond de ſon cœur,
Je vous dirois...

SOPHONISBE.

Que Rome à préſent l'intimide.

MEZETULLE.

Madame, vous ſavez...

SOPHONISBE.

Je ſai qu'il eſt Numide,
Toute ſa nation eſt ſujette à l'amour;
Mais cet amour s'allume & s'éteint en un jour:
J'aurois tort de vouloir qu'il en eut davantage.

MEZETULLE.

Que peut en cet état le plus ferme courage?
Scipion, ou l'obſéde, ou le fait obſerver,
Dès demain vers Utique il le veut enlever...

SOPHONISBE.

N'avez-vous de ſa part autre choſe à me dire?

MEZETULLE.

Par grace on a ſouffert qu'il ait pu vous écrire,
Qu'il l'ait fait ſans témoins; & par ce peu de mots
Qu'ont arroſé ſes pleurs, qu'ont ſuivi ſes ſanglots,
Il vous fera juger....

SOPHONISBE.

Donnez.

MEZETULLE.

Avec ſa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

SO-

SOPHONISBE.

Il ne m'eſt pas permis de vivre votre époux,
Mais enfin je vous tiens parole;
Et vous éviterez l'aſpect du Capitole,
Si vous êtes digne de vous.
Ce poiſon que je vous envoie
En eſt la ſeule & triſte voie;
Et c'eſt tout ce que peut un déplorable Roi,
Pour dégager ſa foi.

SOPHONISBE.

Voilà de ſon amour une preuve aſſez ample;
Mais s'il m'aimoit encore, il me devoit l'exemple:
Plus eſclave en ſon camp que je ne ſuis ici,
Il devoit de ſon ſort prendre même ſouci.
Quel préſent nuptial d'un époux à ſa femme!
Qu'au jour d'un hyménée il lui marque de flamme!
Reportez, Mézétulle, à votre illuſtre Roi
Un ſecours dont lui-même a plus beſoin que moi;
Il ne manquera pas d'en faire un digne uſage,
Dès qu'il aura des yeux à voir ſon eſclavage.
Si tous les Rois d'Afrique en ſont toujours pourvus,
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
Comme eux, & comme lui, j'en dois être munie;
Et quand il me plaira de ſortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui,

Digitized by Google

SCENE III.

SOPHONISBE, UN PAGE, BARCE'E, HERMINIE, MEZETULLE.

SOPHONISBE *au Page.*

ERyxe viendra-t-elle? As-tu vu cette Reine?

LE PAGE.

Madame, elle eſt déja dans la chambre prochaine,
Surpriſe d'avoir ſu que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE.

Elle va plus ſavoir.

SCENE IV.

ERYXE, SOPHONISBE, BARCE'E, HERMINIE, MEZETULLE.

SOPHONISBE.

SI vous avez connu le Prince Maſſiniſſe...

ERYXE.

N'en parlons plus, Madame, il vous a fait juſtice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout-à-fait ſon eſprit:
Pour le connoître mieux, liſez ce qu'il m'écrit.

ERYXE *après avoir lû.*

Du côté des Romains je ne ſuis point ſurpriſe;
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'il les autoriſe,
Qu'il paſſe plus avant qu'ils ne voudroient aller.

Digitized by Google

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Madame? il faut s'en consoler.

(*à Mézétulle*)

Allez, & dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre;
Que puisque son amour ne sait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte, & Rome son amie
En verra sur son front rejaillir l'infamie:
Elle y verra marcher ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,
Et mes pas chancelans sous ces pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-lui ma réponse, allez.

MEZETULLE.

Dans ses ennuis....

SOPHONISBE.

C'est trop m'importuner dans l'état où je suis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la Reine?

MEZETULLE.

Non, Madame.

SOPHONISBE.

Allez donc; &, sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire, ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie, & mon trépas.

SCENE V.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE, BARCE'E.

SOPHONISBE.

UNe troisiéme fois mon sort change de face,
Madame, & c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défens point; & quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avois pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie,

Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ERYXE.

Madame, pour le moins, j'ai sû garder ma foi,
Et ce que mon espoir en a reçû d'outrage,
N'a pû jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens...

SOPHONISBE.

Je ne demande point ces éclaircissemens,
Je m'en rapporte aux Dieux qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou lui; je l'ai pris, je le rens.
Il est vrai que l'état où j'ai sû vous le prendre
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre.
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rens lâche, ingrat, empoisonneur;
Je l'ai pris magnanime, & vous le rens perfide;
Je vous le rens sans cœur, & l'ai pris intrépide;
Je l'ai pris le plus grand des Princes Africains,
Et le rens, pour tout dire, esclave des Romains.

ERYXE.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie,
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas là, Madame, où je prens intérêt.
Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse,
De tout votre destin vous êtes la maîtresse.
Je la serai du mien; & j'ai crû vous devoir
Ce mot d'avis sincére avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flatte mal les vôtres,
Le plus que je vois vous en peut donner d'autres.
Souffrez que je l'évite, & que, dans mon malheur,
Je m'ose de sa vûe épargner la douleur.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

LÆLIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCE'E.

LÆLIUS.

LEpide, ma préſence eſt pour elle un ſupplice.

ERYXE.

Vous a-t-on dit, Seigneur, ce qu'a fait Maſſiniſſe?

LÆLIUS.

J'ai ſû que pour ſortir d'une témérité,
Dans une autre plus grande il s'eſt précipité.
Au bas de l'eſcalier j'ai trouvé Mézétulle,
Sur ce qu'a dit la Reine il eſt un peu crédule.
Pour braver Maſſiniſſe, elle a quelque raiſon
De refuſer de lui le ſecours du poiſon;
Mais ce refus pourroit n'être qu'un ſtratagême,
Pour faire malgré nous ſon deſtin elle-même.
Allez l'en empêcher, Lépide, & dites-lui
Que le grand Scipion veut lui ſervir d'appui,
Que Rome en ſa faveur voudra lui faire grace,
Qu'un ſi prompt deſeſpoir ſentiroit l'ame baſſe,
Que le temps fait ſouvent plus qu'on ne s'eſt promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
Enfin, avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp; à s'y laiſſer conduire,
A ſe rendre à Syphax, qui, même en ce moment,
L'aime & l'adore encor malgré ſon changement.
Nous attendons ici l'effet de votre adreſſe,
N'y perdez point de temps.

Digitized by Google

SCENE VII.

LÆLIUS. ERYXE, BARCE'E.

LÆLIUS.

ET vous, grande Princeſſe,
Si des reſtes d'amour ont ſurpris un vainqueur,
Quand il devoit au vôtre, & ſon trône, & ſon cœur,
Nous vous en avons fait aſſez prompre juſtice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finiſſe;
Et que vous fiſſiez grace à ce Prince inconſtant,
Qui ſe vouloit trahir lui-même en vous quittant.

ERYXE.

Vous auroit-il prié, Seigneur, de me le dire?

LÆLIUS.

De l'effort qu'il s'eſt fait, il gémit, il ſoupire;
Et je croi que ſon cœur encore outré d'ennui
Pour retourner à vous n'eſt pas aſſez à lui.
Mais ſi cette bonté qu'eut pour lui votre flamme
Aidoit à ſa raiſon à rentrer dans ſon ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux,
Que n'a pas bien éteint cette erreur de ſes vœux.

ERYXE.

Quand d'une telle erreur vous puniſſez l'audace,
Il vous ſiéd mal pour lui de me demander grace;
Non que je la refuſe à ce perfide tour;
L'Hymen des Rois doit être au-deſſus de l'amour,
Et je ſais qu'en un Prince heureux & magnanime
Mille infidélités ne ſauroient faire un crime.
Mais, ſi tout inconſtant il eſt digne de moi,
Il a ceſſé de l'être en ceſſant d'être Roi.

LÆLIUS.

Ne l'eſt-il plus, Madame, & ſi la Gétulie
Par votre illuſtre hymen à ſon trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En eſt-il ſur la terre un plus puiſſant que lui?

ERYXE.

Digitized by Google

ERYXE.

Et de quel front, Seigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut diſpoſer de ſa propre perſonne,
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que juſqu'en ſon lit vous lui faſſiez des loix?
Un ſceptre compatible avec un joug ſi rude,
N'a rien à me donner que de la ſervitude;
Et ſi votre prudence oſe en faire un vrai Roi,
Il eſt à Sophonisbe, & ne peut être à moi.
Jalouſe ſeulement de la grandeur royale,
Je la regarde en Reine, & non pas en rivale;
Je vois dans ſon deſtin le mien enveloppé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur eſt frappé.
Par votre ordre on la quitte, & cet ami fidéle
Me pourroit au même ordre abandonner comme elle.
Diſpoſez de mon ſceptre, il eſt entre vos mains,
Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
Je ſuis femme, & mon ſexe accablé d'impuiſſance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux,
Qu'on voit ainſi que moi ne régner que ſous vous.

LÆLIUS.

Détrompez-vous, Madame, & voyez dans l'Aſie
Nos dignes alliés régner ſans jalouſie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majeſté.
Regardez Pruſias, conſiderez Attale,
Et ce que ſouffre en eux la dignité royale;
Maſſiniſſe avec vous, & toute autre moitié
Recevra même honneur, & pareille amitié.
Mais, quant à Sophonisbe, il m'eſt permis de dire
Qu'elle eſt Carthaginoiſe, & ce mot doit ſuffire.
Je dirois qu'à la prendre ainſi ſans notre aveu,
Tout notre ami qu'il eſt, il nous bravoit un peu;

Digitized by Google

Mais, comme je lui veux conſerver votre eſtime,
Autant que je le puis je déguiſe ſon crime;
Et nomme ſeulement imprudence d'état,
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.
Mais Lépide déja revient de chez la Reine.

SCENE DERNIERE.

LÆLIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCE'E.

LÆLIUS.

QU'avez vous obtenu de cette ame hautaine?

LEPIDE.

Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir,
De ſa haine pour nous elle a ſû ſe punir.

LÆLIUS.

Je l'avois bien prévû, je vous l'ai dit moi-même,
Que ce deſſein de vivre étoit un ſtratagême,
Qu'elle voudroit mourir, mais ne pouviez-vous pas...

LEPIDE.

Ma préſence n'a fait que hâter ſon trépas.
A peine elle m'a vû, que d'un regard farouche,
Portant je ne ſai quoi de ſa main à ſa bouche,
Parlez, m'a-t-elle dit, *je ſuis en ſurcté,*
Et recevrai votre ordre avec tranquillité.
Surpris d'un tel diſcours, je l'ai pourtant flattée,
J'ai dit qu'en grande Reine elle ſeroit traitée,
Que Scipion & vous en prendriez ſoucí;
Et j'en voyois déja ſon regard adouci;
Quand d'un ſouris amer me coupant la parole,
Qu'aiſément, reprend-elle, *une ame ſe conſole!*
Je ſens vers cet eſpoir tout mon cœur s'échapper!
Mais il eſt hors d'état de ſe laiſſer tromper,

Et

Et d'un poiſon ami le ſecourable office
Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
Dites à Scipion qu'il peut, dès ce moment,
Chercher à ſon triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie;
C'eſt ce que méritoit leur amour conjugal;
Mais j'en ai dû ſauver la fille d'Aſdrubal.
Leur baſſeſſe aujourd'hui de tous deux me dégage,
Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
Digne ſang d'un tel pére, & digne de régner,
Si la rigueur du ſort eût voulu m'épargner.

A ces mots la ſueur lui montant au viſage,
Les ſanglots de ſa voix ſaiſiſſent le paſſage,
Une morne pâleur s'empare de ſon front:
Son orgueil s'applaudit d'un reméde ſi prompt,
De ſa haine aux abois la fierté ſe redouble,
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt ſans trouble;
Et ſoutient en mourant la pompe d'un courroux,
Qui ſemble moins mourir que triompher de nous.

ERYXE.

Le dirai je, Seigneur? je la plains, & l'admire.
Une telle fierté méritoit un empire;
Et j'aurois en ſa place eu même averſion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouſe, & l'amour infidéle
Ne lui laiſſoient ici que ſon grand cœur pour elles;
Il a pris le deſſus de toutes leurs rigueurs,
Et ſon dernier ſoupir fait honte à ſes vainqueurs.

LÆLIUS.

Je dirai plus, Madame, en dépit de ſa haine,
Une telle fierté devoit naître Romaine.
Mais allons conſoler un Prince généreux,
Que ſa ſeule imprudence a rendu malheureux;
Allons voir Scipion, allons voir Maſſiniſſe,
Souffrez qu'en ſa faveur le temps vous adouciſſe;

Digitized by Google

Et préparez votre ame à le moins dédaigner,
Lorſque vous aurez vû comme il ſaura régner.

ERYXE.

En l'état où je ſuis je fais ce qu'on m'ordonne.
Mais ne diſpoſez point, Seigneur, de ma perſonne;
Et ſi de ce héros les deſirs inconſtans...

LÆLIUS,

Madame, encore un coup, laiſſons-en faire au temps.

FIN.

Digitized by Google

JUGEMENT
SUR LA TRAGEDIE DE
SOPHONISBE.

Extrait du Jugement des Savans de Monsieur Baillet, Tome IX. page 225.

LE sujet de cette Tragédie avoit déja été représenté sur le Théatre François par Monsieur Mairet, qui y avoit réussi au goût de la plûpart du monde. C'est ce qui a fait, dit un Critique anonyme, que plusieurs personnes considérables par leur esprit ou par leur qualité, n'approuvérent pas le dessein de Monsieur Corneille, qui en retouchant la matiere sembloit vouloir montrer qu'elle n'étoit pas consommée. Monsieur Corneille témoigne avoir été persuadé que Mairet avoit très-bien fait. *Depuis trente ans*, dit-il, *que Monsieur Mairet a fait admirer sa Sophonisbe sur notre Théatre, elle y dure encore, & il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son Auteur. Certainement elle a des endroits inimitables, & qu'il seroit dangereux de retâter après lui.*

C'est sans doute ce qui a augmenté en lui la difficulté de réussir, sans marcher sur les traces de Mairet. Il s'est trouvé chargé d'un double travail, de tâcher d'éviter les ornemens qu'avoit emploiez celui qui l'avoit devancé, & de faire ses efforts pour en trouver d'autres qui pussent tenir leur place. Il a tâché de ne lui faire aucun larcin, & de respecter sa gloire en s'étudiant à en acquérir une autre; de sorte que s'il a conservé les circonstances que Mairet avoit changées, & changé celles qu'il avoit conservées, il nous assure que ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. Le Critique que nous avons allégué

Digitized by Google

n'en a rien voulu voir, mais condamnant entiérement ſa conduite, il prétend que la juſtice a vengé Monſieur Mairet, & que Monſieur Corneille qui voyoit tout le Parnaſſe au-deſſous de lui, a donné ſujet de le mettre au deſſous d'un autre auquel on ne penſoit plus. Il dit que la Sophonisbe du prémier eſt plus judicieuſe & mieux conduite que celle-ci, que les perſonnages y ſont plus héroïques & la bienſéance mieux obſervée.

Monſieur de Saint Evremond n'eſt pas entiérement d'accord ſur ce point avec cet Auteur. „ Un „ des grands défauts de notre nation, dit-il, c'eſt „ de ramener tout à elle, juſqu'à nommer étran- „ gers, dans leur propre Païs, ceux qui n'ont „ pas bien, ou ſon air, ou ſes maniéres. De là „ vient qu'on nous reproche juſtement de ne ſa- „ voir eſtimer les choſes que par le raport qu'el- „ les ont avec nous, dont Corneille a fait une „ injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa *Sopho-* „ *nisbe*. Mairet qui avoit dépeint la ſienne infi- „ delle aux yeux de Syphax, amoureuſe du jeu- „ ne & victorieux Maſſiniſſe, plut quaſi généra- „ lement à tout le monde, pour avoir rencontré „ le goût des Dames, & le vrai eſprit des gens „ de la Cour. Mais Corneille qui ſait mieux „ parler les Grecs que les Grecs, les Romains „ que les Romains, & les Carthaginois que les „ Citoyens de Carthage ne parloient eux-mê- „ mes; Corneille qui preſque ſeul a le goût de „ l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire „ pas à notre ſiécle pour être entré dans le gé- „ nie de ces Nations, & avoir conſervé à la Fille „ d'Aſdrubal ſon véritable caractére. Ainſi, à la „ honte de nos jugemens, celui qui a ſurpaſſé „ tous nos Auteurs, & qui s'eſt peut-être ici ſur- „ paſſé lui-même à rendre à ces grands noms „ tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger „ à lui rendre tout ce que nous lui devions, „ aſſervis par la coutume aux choſes que nous „ voyons en uſage, & peu diſpoſez par la Rai-

„ ſon

„ ſon à eſtimer les qualitez & les ſentimens qui
„ ne s'accommodent pas aux nôtres.

Il faut avouer pourtant que toutes les réflexions de l'Anonyme contre cette Piéce de Corneille ne ſont pas à mépriſer; mais elles ſont trop longues, & elles n'ont pas été aſſez conſidérables pour nous donner lieu de les rapporter, & nous empêcher de finir.

Digitized by Google

LETTRE

Sur les remarques qu'on a faites ſur la Sophonisbe de Monſieur CORNEILLE.

MONSIEUR,

Puiſque vous ſouhaitez ſavoir quels ſont mes ſentimens touchant les remarques qu'on a faites ſur la Sophonisbe de Monſieur Corneille, je veux bien vous les expliquer, & pour vous en écrire avec ſincérité, forcer mon inclination naturelle, qui, comme vous ſavez, n'a guére de penchant à critiquer les Ouvrages qui ſont expoſez au public. Avant que d'entrer en matiére, je vous dirai que l'artifice dont Monſieur l'Abbé d'Aubignac ſe ſert pour commencer à parler de Monſieur Corneille, ſeroit tout-à fait ingénieux, ſi l'on ne découvroit d'abord qu'il ne l'accable de louanges, qu'afin de le cenſurer avec plus de malignité. Il eſt vrai que c'eſt quelquefois l'adreſſe de l'excellent Orateur, d'élever les choſes pour les mieux détruire; mais il doit le faire avec tant d'art, qu'il ſemble toujours que ce ſoit la raiſon qui le faſſe agir, & non pas quelque paſſion, ainſi que M. l'Abbé d'Aubignac le fait paroître dans ſes remarques. Je m'étonne comment il a pû ſe réſoudre d'écrire contre une Piéce qu'il dit n'avoir vû qu'une ſeule fois. C'eſt, à mon ſens, juger d'un Ouvrage bien légérement; car il eſt très-difficile que dans une prémiére repréſentation, la mémoire ou le jugement ne ſe trompe, & qu'il n'échappe des choſes à l'une ou à l'autre, qu'on ne doit pas ignorer quand on entreprend de faire une cenſure.

La prémiére remarque que fait ce Cenſeur, eſt qu'il obſerva, dit il, que durant tout le ſpectacle,

Digitized by Google

tacle, le Théatre n'éclata que quatre ou cinq fois au plus, & qu'en tout le reſte il demeura froid & ſans émotion. Pour être perſuadé du contraire, il ne faut que voir repréſenter ce merveilleux Ouvrage; & puis, c'eſt une mauvaiſe conſéquence pour bien juger des piéces de Corneille, parce qu'elles ont ordinairement tant de beautez que les Spectateurs ſont ſans ceſſe dans l'admiration, & ſentent une joie intérieure qui les retient dans un profond ſilence; & s'il arrive qu'ils s'emportent quelquefois juſqu'à s'écrier, c'eſt autant pour donner relâche à leurs eſprits, que pour exprimer la ſatisfaction qu'ils en reçoivent. Cet Obſervateur dit que dans cette Tragédie on ne ſait jamais où les Acteurs vont, ni d'où ils viennent. Il y a grande apparence, qu'il n'a pas prêté l'attention néceſſaire à cette piéce, & que lorſqu'il étoit dans l'Hôtel de Bourgogne, il avoit ſes penſées ailleurs. Il pouvoit entendre comme tous les autres que Bocchar, qui fait l'ouverture du Théatre avec Sophonisbe, marque par ſon diſcours qu'il vient de la plaine où Syphax rangeoit ſon armée en bataille; que quelque temps après Eryxe fait connoître par pluſieurs fois au Spectateur, que le lieu de la Scéne eſt un Palais. J'en pourrois bien dire autant de tous les autres; mais cela ſuffit, Monſieur, pour vous faire voir qu'il n'a pas fait ſes obſervations ſi juſtes qu'il ſe l'imagine. Peut-être auſſi a-t-il feint d'ignorer toutes ces circonſtances, pour avoir lieu de combattre une opinion que Monſieur Corneille a doctement ſoutenue dans un Traité qu'il a fait des trois Unitez du Poëme Dramatique, & qu'il a ſi bien autoriſée par quantité d'exemples, qu'il n'eſt pas fort facile de lui répondre. Il dit dans ſes remarques, qu'il n'eſt pas ſatisfait de ce qu'entre le prémier & le ſecond Acte, on rompt un pour-parler de paix, & qu'on donne une grande bataille. Ce n'eſt pas, pourſuit-il, que cela ne ſe puiſſe faire aiſement; mais il falloit ajoûter une Scéne après le départ de Syphax quand il ſort pour aller donner la bataille, ou en mettre

Digitized by Google

une au commencement du second Acte, avant de parler de la défaite de ce Prince, afin d'abuser l'imagination du Spectateur. Je voudrois bien savoir quelle necessité il y a de l'abuser en cet endroit, puisque le Spectateur ayant vû sortir Syphax dans la résolution de combattre en cas qu'il n'obtienne rien pour Carthage, attend avec impatience la nouvelle de ce qui s'est fait pendant cet intervalle. Vous jugez bien, MONSIEUR, que la Scéne qu'on y auroit pû mettre n'eût servi que d'un amusement, & que cet amusement auroit pû causer du dégoût dans l'esprit des Spectateurs, qui ne sont jamais contens qu'ils ne sachent ce qui s'est passé hors du Théatre, & surtout quand on leur a fait espérer des choses dignes de leur curiosité. Il dit que les deux principales narrations qui doivent servir à l'intelligence du Sujet, sont faites par deux Reines à deux Suivantes. Si cet homme étoit de la Cour, il sauroit que les Reines n'ont point de Suivantes, & qu'elles ont des Dames ou des filles d'honneur, & que ces personnes étant souvent de la plus haute qualité, elles ne sont pas indignes de leur confidence. Vous voyez, MONSIEUR, qu'il est assez vrai-semblable que ces deux Reines s'entretiennent avec ces deux Confidentes, des choses qu'elles prévoyent devoir arriver ce jour-là, & qu'elles leur découvrent les plus secrets sentimens de leurs ames, puisqu'apparemment elles leur avoient fait d'autres confidences, comme vous l'avez pû remarquer par ces paroles, *tu sais*, *il te souvient*, *tu vis*, &c. Ce qui fait voir clairement que ces deux Reines ne prennent occasion de leur dire ces choses, que pour leur mieux expliquer ce qu'elles pensent dans l'état où elles se trouvent : c'est pourquoi l'Observateur n'a pas raison de soutenir que ces deux confidentes savent fort bien ce que ces deux Reines leur content, & que ces deux Reines n'ignorent rien de ce que ces deux confidentes leur répondent. Il n'étoit pas nécessaire qu'il dît que les femmes qui jouent ces rôles de confidentes, sont

ſont ordinairement de mauvaiſes Actrices, qui déplaiſent auſſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche : cette obſervation ne fait rien à Sophonisbe. Il devoit neanmoins leur rendre plus de juſtice, & conſidérer qu'elles ſont d'un ſexe dont l'on doit toujours parler avantageuſement.

Il dit qu'à l'exemple des Anciens, nous ne devrions point faire parler les Suivans ni les Suivantes, s'ils ne ſe trouvent engagez dans les affaires de la Scéne. Je ſerois aſſez de cet avis, mais auſſi l'on pourroit tomber dans un défaut qui me ſemble moins ſupportable : car ſi l'on ne mettoit ces perſonnages ſur le Théatre que pour y recevoir des ordres, & pour y rapporter les nouvelles des choſes qu'ils auroient exécutées, nous verrions ſouvent un ſeul Acteur réciter un Acte entier, ainſi que nous le voyons dans la plûpart des Anciens.

Pour éviter ces longs monologues, qui peut-être pourroient cauſer du chagrin, il n'eſt pas mal à propos de faire qu'un Prince s'entretienne ſur la Scéne avec un confident ou un ami, & que par ce moyen il inſtruiſe les Spectateurs des choſes qu'ils doivent ſavoir ; mais il eſt bon d'attacher le plus qu'il eſt poſſible ces ſortes de perſonnages à l'action du Théatre. Ce grand Critique avoue bien que cette Piéce eſt remplie de pluſieurs Diſcours politiques, grands, ſolides & dignes de Monſieur Corneille, mais il ne peut ſouffrir qu'il les ait mis la plûpart dans la bouche des femmes. Il vous ſouvient bien, MONSIEUR, qu'Eryxe parle beaucoup plus de ſa paſſion, que des autres affaires de la Scéne, & que ſi elle touche en paſſant quelque raiſon d'Etat, ce n'eſt que pour ſervir à ſon amour. Il eſt vrai que Sophonisbe s'explique par des raiſonnemens grands & ſolides, mais il ne falloit point qu'elle s'expliquât d'une autre maniére ; car toute femme qui ſacrifie ſon amour & ſoi-même pour l'intérêt de ſon Païs, doit avoir des ſentimens extraordinaires & au deſſus de ſon ſexe. Il demeure

Digitized by Google

meure bien d'accord que dans cette Piéce les hommes y ſont d'excellentes choſes, mais qu'elles ne ſont pouſſées qu'à demi, & qu'elles n'ont rien de ces belles conteſtations que Monſieur Corneille a fait tant de fois éclater ſur la Scéne avec de ſi grands applaudiſſemens. Il vous ſouvient bien encore, MONSIEUR, que toutes les trois fois que j'eus l'honneur de voir avec vous ce merveilleux Ouvrage, vous admirâtes en pluſieurs endroits la force & la vigueur du génie de M. Corneille, & que vous me dîtes que ce qu'il avoit de particulier, étoit qu'il ne laiſſoit rien à dire après lui. Mais qui voudroit répondre à ce Cenſeur, il n'y auroit qu'à lui citer la Scéne de Sophonisbe & de Syphax au troiſiéme Acte, où les raiſons de tous les deux ſont ſi puiſſantes, qu'il ſemble que Sophonisbe ne devoit point épouſer Maſſiniſſe, & que néanmoins elle a eu raiſon de le faire. Y-a-t-il rien encore de plus achevé que la Scéne de Lælius avec Maſſiniſſe au quatrieme Acte, ou le prémier ſoutient l'intérêt de Rome, & le dernier défend celui de ſon amour? Leurs réponſes & leurs repliques ſont ſi convaincantes, que s'il falloit juger pour l'un ou pour l'autre, on ſe trouveroit fort embaraſſé. Il condamne deux circonſtances dans la cataſtrophe de cette piéce. La prémiére eſt, que Lælius, dit-il, préſume que Sophonisbe a quelque deſſein de ſe ſouſtraire par la mort à la gloire des Romains, & qu'elle uſe de diſſimulation pour n'en être pas empêchée; & néanmoins il la voit paſſer devant ſes yeux ſans donner ordre à Lépide qui le ſuivoit, de s'en aſſûrer & de l'obſerver, & qu'après avoir prôné long-temps ſur des conſidérations inutiles, il s'aviſe d'envoyer Lépide auprès d'elle pour y prendre garde. Cet Obſervateur a vû les choſes tout autrement qu'elles ne ſont; car il me ſouvient que quand Lælius & Lépide entrent ſur le Théatre, qu'Eryxe allant au devant de Lælius, lui demande s'il ſait ce qu'a fait Maſſiniſſe, & que Lælius lui répond en quatre

tre vers, qu'il vient de rencontrer Mézétulle au bas de l'escalier, qui lui en a fait le récit, & qu'ensuite de ces quatre vers il donne ordre à Lépide d'aller auprès de Sophonisbe: aussi vous voyez, MONSIEUR, que ce temps n'est point employé par affectation, pour donner le loisir à cette Princesse de s'empoisonner, comme il le prétend dans ses remarques, puisqu'à peine elle est sortie hors de la Scéne, que Lépide la suit. La seconde circonstance qu'il trouve défectueuse, est que Lépide raconte lui-même qu'à son arrivée auprès de Sophonisbe elle venoit de prendre du poison, & qu'il en avoit reconnu les prémiers effets, & néanmoins il ne dit point qu'il ait fait le moindre effort pour la secourir. En vérité, MONSIEUR, ce Critique fait bien voir en cet endroit qu'il dormoit, ou qu'il commençoit déja à faire ses remarques; car s'il n'eût point été distrait, il auroit ouï que Lépide raconte qu'il lui a vû porter sa main à sa bouche, mais il ne dit pas qu'il sache qu'elle a pris du poison: il ne présume pas même par cette action assez commune à la plûpart des gens, qu'elle y ait pensé, & il l'auroit toûjours ignoré, si par ses paroles elle ne le lui eût découvert au moment qu'elle est prête à expirer, ainsi que le marque Lépide dans le récit qu'il en fait. Je voudrois bien demander ce que Lépide devoit faire en cette rencontre, & si avec toutes les puissances humaines, il lui étoit possible d'empêcher que Sophonisbe ne mourût. Il est à présumer qu'elle s'étoit munie d'un si prompt & si violent poison, qu'il eût été difficile de la secourir, quand même elle y eût consenti. Je veux même qu'un homme en cette occasion fasse tous ses efforts pour prêter son secours, quoiqu'inutile; mais ce sont des circonstances dont le Poëte n'est point obligé de rendre compte aux Spectateurs, si elles ne produisent des choses nécessaires pour quelques événemens, parce qu'ils supposent aisément que les gens font leur devoir en semblables rencontres.

Nous

Digitized by Google

Nous voyons, dit-il, en cette catastrophe Sophonisbe empoisonnée de sa propre main, & rien davantage. Le récit en est si court & si froid, que les Spectateurs n'en sont point émûs. Je ne puis m'empêcher de dire encore qu'il a été à la Comédie pour la voir, mais qu'il ne l'a point écoutée; je souhaiterois qu'il s'y fût attaché comme il le devoit, parce qu'il fait paroître assez d'esprit dans ses remarques, pour croire qu'il en eût écrit plus judicieusement qu'il n'a fait. Vous savez, MONSIEUR, que la narration de la mort de Sophonisbe est remplie de tant de beautez, qu'on n'y peut rien ajoûter qui n'y soit inutile, & que les grandes acclamations que les Spectateurs font à la fin de ce récit, sont des preuves manifestes du contraire de ce qu'il ose avancer dans ses observations. Il dit qu'il falloit peindre cette mort de quelques couleurs illustres tirées de la grandeur de sa condition, & de son amour pour sa patrie. Ces vers dont je me ressouviens auroient pû le satisfaire, s'il avoit pris la peine de les écouter:

Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.
C'est ce que méritoit leur amour conjugal;
Mais j'en ai dû sauver la Fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage,
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage.

Et plus bas,

A ces mots la sueur lui montant du visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage,
Une morte pâleur s'empare de son front:
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt;
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble;
Et soûtient en mourant la pompe d'un convoi,
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Vous,

Digitized by Google

Vous voyez, MONSIEUR, le véritable caractére de Sophonisbe peint dans ces vers ; c'eſt-à-dire le grand amour qu'elle avoit pour ſa patrie, & la haine mortelle qu'elle conſervoit pour les Romains. Ce Cenſeur dit qu'il falloit au moins dire quelque choſe de Maſſiniſſe & de Syphax ; mais je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en parler. Monſieur Corneille a prétendu traiter l'Hiſtoire de Sophonisbe & rien davantage ; & quand elle eſt morte, l'action du Théatre doit être terminée. Ne ſuffit-il pas que Lælius diſe à Eryxe, qu'ils ſont tous deux retenus dans le Camp de Scipion, ſans les faire venir ſur le Théatre pouſſer des regrets qui n'euſſent été qu'un jeu de Poëte, puiſque les affaires de la Scéne doivent être finies en la mort de Sophonisbe ? Il eſt à préſumer que ſi Maſſiniſſe & Syphax avoient pû ſe rendre dans Cyrthe après la mort de cette Princeſſe, ils y ſeroient venus pour s'acquiter de ce qu'ils devoient à une perſonne qu'ils avoient tant aimée ; mais Monſieur Corneille qui ne fait rien dire, ni rien faire au Théatre, qui ne butte à la fin de l'action Théatrale, a feint qu'il leur étoit impoſſible d'y venir, pour n'être pas obligé de leur faire dire des choſes qui n'auroient de rien ſervi à cette action, qui, comme j'ai dit ci-deſſus, eſt achevée par cette mort.

Il dit que ſi l'on a blâmé injuſtement Mademoiſelle des Jardins d'avoir ſauvé la vie à Manlius, qu'on ne louera pas Monſieur Corneille d'avoir laiſſé Maſſiniſſe vivant dans un état ſi déplorable, & qu'il ne faut point que le Poëte s'attache ſi fortement aux circonſtances de l'Hiſtoire. Je ne ſuis pas pour cette maxime, & je tiens que quand le Poëte met ſur le Théatre une Hiſtoire connue, il en doit conſerver la vérité : il lui eſt bien permis d'en changer quelque circonſtance, quand ce changement produit ſur la Scéne un effet plus agréable que la vérité hiſtorique ; mais il n'en doit point altérer le fondement, autrement c'eſt nous donner une Hiſtoire chimérique, ſous

Digitized by Google

ſous des noms véritables, & nous faire ſouvent chercher des choſes dans les Hiſtoriens, que nous trouverions auſſi-tôt dans les Contes de Douville.

Par exemple, Maſſiniſſe, dans l'Hiſtoire, envoie du poiſon à Sophonisbe, qu'elle accepte; & Monſieur Corneille dans ſa Tragédie fait qu'elle le refuſe. C'eſt une circonſtance qui dans ſon changement produit un effet fort agréable aux Spectateurs, & qui conſerve le caractére de cette Héroïne; mais à ce refus, Monſieur Corneille fait qu'elle en a de tout préparé, afin qu'elle puiſſe s'empoiſonner elle-même, ainſi que l'Hiſtorien le rapporte. Si Mademoiſelle des Jardins, qui dans ſon Ouvrage a ſurpaſſé nos eſpérances, eût nommé ſa Piéce d'un autre nom que celui de Manlius, elle n'en eût pas été moins agréable, & l'on n'auroit pas dit avec juſtice, que ce n'eſt point Manlius Torquatus qu'elle a mis ſur le Théatre. J'ai oui dire à pluſieurs perſonnes, que ſi elle n'avoit déféré trop aveuglément aux ſentimens d'un Savant, qui s'eſt mêlé de conduire ſa Piéce, elle eût fait mourir Manlius, & qu'elle eût conſervé à Torquatus la fermeté & le caractére que l'Hiſtoire lui donne. N'eſt-il pas vrai, MONSIEUR, que ſi l'on repréſentoit ſur le Théatre la mort de Céſar, & qu'on le fît mourir dans le lit d'une fiévre chaude, vous diriez hautement que ce ne ſeroit point la mort de Céſar; & que ſi Médée loin de ſe venger ſur ſes enfans de l'infidélité de Jaſon ſe plaignoit ſur la Scéne, & qu'enſuite d'une longue plainte elle mourût de douleur, ne diriez-vous pas encore que ce ne ſeroit point Médée, & que ces perſonnages ſeroient nez de la fantaiſie du Poëte? Vous voyez par là, MONSIEUR, la néceſſité qu'il y a de garder ſur la Scéne, la vérité d'une hiſtoire connue, particuliérement dans les choſes qui lui ſont eſſentielles, outre qu'Horace le prescrit ainſi dans ſon Art Poëtique. Si tu me dépeins, dit-il, Achille plein de gloire, peins-le vigilant, colére, inexorable, ne ſe voulant point ſoumettre aux loix qu'il ſoutient n'être

point

Digitized by Google

point faites pour lui, & qu'il s'attribue toutes choſes par les armes. Que Médée ſoit fiére & inflexible. Ces préceptes ſont aſſez connoître que le Poëte ne doit point changer les caractéres que l'Hiſtoire attribue aux perſonnes dont elle parle ; & Monſieur l'Abbé d'Aubignac, dans ſa Pratique du Théatre, expliquant doctement ce précepte (qu'il faut ſuivre le bruit commun, ou feindre des choſes qui lui ſoient convenables) dit qu'Horace nous apprend qu'il ne faut pas donner aux Acteurs principaux des mœurs diſſemblables à eux-mêmes, ni entiérement éloignées de celles qu'ils ont dans l'opinion générale de l'Hiſtoire, comme, pourſuit-il, ſeroit de faire Céſar poltron, ou Meſſaline chaſte. Ces raiſons font voir clairement que ce Savant, qui s'eſt mêlé de conduire la Piéce de Mademoiſelle des Jardins, ne devoit point donner à Torquatus un caractére tout contraire à celui qu'il a dans Tite Live, & qu'il devoit conſulter Horace & Monſieur l'Abbé d'Aubignac. J'ai ouï dire encore que ce Savant eſt fort habile homme, & qu'il ſait merveilleuſement la Poëtique des Anciens, mais qu'il n'entend pas toutes les délicateſſes de la nôtre. & qu'il eſt tellement amoureux de ſes opinions, qu'il n'eſt pas bon de ſuivre toûjours ſes avis dans la diſpoſition des Ouvrages de Théatre. Revenons à l'Auteur des remarques, qui dit que Sophonisbe porte ſon mari à refuſer la paix, & à s'expoſer à une dangereuſe bataille, par des motifs de rage & de mépris envers un ſi grand Prince : je ne m'étonne pas qu'il juge ſi mal de cette piéce, puiſque dès le prémier Acte il n'y avoit point d'attention. Dans la Scéne que Syphax y fait avec Sophonisbe, elle lui témoigne d'abord qu'elle eſt ravie de la paix ; mais quand elle apprend que Syphax n'a rien obtenu de favorable pour ſon Pays, & que les Romains en veulent diſpoſer en maîtres, elle lui reproche qu'il ne lui tient point ce qu'il lui avoit promis en l'épouſant, & qu'elle ne s'étoit donnée à lui qu'à condition qu'il ſoutiendroit ſon

toûjours les intérêts de Carthage. Il me ſemble qu'elle n'étoit pas obligée de dire autre choſe en cette rencontre, & qu'une femme qui aime plus ſa patrie qu'elle ne s'aime ſoi-même, & qui voit l'armée de ſon mari bien plus nombreuſe que celle de ſes ennemis, peut bien en l'état où elle ſe trouve, lui reprocher qu'il lui manque de parole. Il dit auſſi que Sophonisbe manque à ſon devoir, & qu'elle a peu d'eſtime pour Syphax. C'eſt tout le contraire, car elle lui avoue qu'elle l'aime plus que ſon Pays, mais que véritablement elle ne peut s'empêcher de craindre pour le dernier; & plutôt que de conſentir que Rome en ſoit la maîtreſſe, elle aime mieux ſe voir enſevelir ſous les ruïnes de Carthage; ainſi elle rend ce qu'elle doit à ſon mari, & ne trahit point l'amitié qu'elle croit devoir à ſa patrie. Il trouve mauvais que Sophonisbe ait deux maris en même tems, parce que, dit-il, cela n'eſt point ſupportable à nos mœurs. Il eſt vrai qu'il n'y a point de conformité, mais auſſi il devoit conſidérer que c'eſt une vérité hiſtorique, & que Monſieur Corneille met ſur le Théatre une Carthaginoiſe, & que le divorce étant permis en ce tems-là, elle peut épouſer Maſſiniſſe pour s'empêcher de ſuivre le Triomphe des Romains; ce qu'elle appréhendoit plus que la mort. Quant à la formalité que ce Critique dit qu'il falloit obſerver en cette rencontre, il n'en étoit pas beſoin; car la Loi portoit que du moment de la captivité, le divorce avoit lieu; comme il eſt marqué dans le troiſiéme Acte de cette Piéce. Ce n'eſt pas, MONSIEUR, que j'excuſaſſe volontiers un Poëte qui auroit inventé des choſes ſemblables, parce qu'il eſt le maître de l'invention; mais il ne lui eſt pas défendu de s'en ſervir quand il les trouve dans l'Hiſtoire. Nous avons vû ſur nos Théatres une Zénobie entre deux Rois ſes maris, contre qui perſonne ne s'eſt ſoulevé; & nous y voyons ſouvent bien des choſes qui ſont directement oppoſées à nos mœurs, ſans que nous

nous

Digitized by Google

nous en plaignions. Les attentats, & les conſpirations qu'on y voit contre les Rois & les Princes, nous ſont en exécration : cependant nous n'en diſons mot, parce qu'en ces momens nous nous imaginons être en Gréce ou à Rome, & que nous ſavons par les Hiſtoires, que toutes ces choſes ſont arrivées. Je n'ai point vû, comme ce Cenſeur dit, que Maſſiniſſe preſſe la conſommation du mariage, ni même qu'il en parle. Pour ce qui eſt de Syphax, il fait tout ce qu'un homme captif peut faire en cette rencontre; il ſouhaite la perte de Sophonisbe & de Maſſiniſſe, & demande aux Dieux qu'il puiſſe avoir la joie de les voir accablez ſous les murs du ſéjour natal de ſa perfide; & c'eſt tout ce qu'il peut en l'état pitoyable où il eſt. Quant à Maſſiniſſe, il ne ceſſe pas d'être honnête homme par l'infidélité qu'il ſemble faire à Eryxe, à la vûe d'un objet qu'il avoit aimé paſſionnément, & qu'il aimoit encore. Cela n'a rien contre la vraiſemblance ordinaire; & puis vous ſavez, MONSIEUR, que ſuivant le Maître de l'Art, les gens qu'on fait paroître ſur la Scéne ne doivent pas être entiérement parfaits, & qu'ils ſont hommes, & par conſéquent ſujets aux paſſions. Cet Obſervateur dit, qu'on ſait bien que Maſſiniſſe envoie du poiſon à Sophonisbe, mais qu'on ne voit pas quelle eſt la paix, ou le trouble de ſon eſprit. Ne diroit-on pas qu'il prend plaiſir à faire connoître qu'il n'a pas écouté cette Piéce? car il eſt aiſé de juger de la douleur de Maſſiniſſe, par ce que dit Mézétulle à Sophonisbe, en lui apportant le poiſon. Il marque en termes exprès que Maſſiniſſe eſt dans le dernier deſeſpoir, & qu'il eſt tellement obſervé par les gens de Scipion, qu'il ne lui eſt pas poſſible de revenir à Cyrthe, & que toute la grace qu'il en a pû obtenir, eſt de lui écrire un billet que Mézétulle lui donne avec le poiſon.

Pour Eryxe, qu'il trouve une Epiſode auſſi inutile que l'Infante du Cid, j'y vois une grande diffé-

différence; parce que celle du Cid n'avance ni ne recule les affaires de la Scéne, & celle-ci précipite le mariage de Maſſiniſſe avec Sophonisbe, & donne lieu à tous les événemens qui le ſuivent. Je ne ſai pas pourquoi il s'aviſe de dire qu'en pluſieurs endroits de cette Piéce, les expreſſions ſont obſcures & un vrai galimatias. S'il l'avoit écoutée comme il le falloit, il auroit eu des penſées toutes contraires: outre qu'il peut ſavoir qu'on n'a jamais accuſé Monſieur Corneille d'un tel défaut; & qu'on a toûjours dit que ce qu'il avoit d'extraordinaire, étoit la grandeur des ſentimens, la force, & la clarté de l'expreſſion. Ce Critique fait bien connoître par là qu'il n'eſt point de ſes amis, & que quand il a voulu faire ſes remarques, il a bien plutôt pris avis de ſa paſſion que de ſa Raiſon. Voilà en peu de mots mes ſentimens ſur ces Obſervations; & ſi vous vous plaignez de ce que je n'ai pas aſſez exagéré les choſes, je vous répondrai que vous me deviez donner le tems de faire un Livre, & que du ſoir au lendemain on ne peut pas faire ce qu'on feroit en quinze jours. Je ſuis, &c.

Fin du Tome Quatriéme.

543095

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google